

Caryl Férey

Utu

thriller



folio
policier

FOLIO POLICIER

Caryl Férey

Utu

Un thriller chez les Maoris

Gallimard

Caryl Férey, né en 1967, écrivain, voyageur et scénariste, s'est imposé comme l'un des meilleurs espoirs du thriller français avec la publication de *Haka* et *Utu* (prix Sang d'Encre 2005 de la ville de Vienne, prix Michel Lebrun 2005 de la ville du Mans et prix SNCF du polar 2005) consacrés aux Maoris de Nouvelle-Zélande. Cette révélation s'est confirmée en 2008 avec *Zulu*, Grand Prix de littérature policière 2008 et Grand Prix des lectrices de *ELLE* Policier 2009. Caryl Férey est également, rocker dans l'âme, le père littéraire de Mc Cash, un flic borgne sans prénom croisé dans *Plutôt crever* et dans *La jambe gauche de Joe Strummer*.

à *Sergio T. G.*,
cougar.

à *Audrey*,
Sœur de rage, de joie calanchée,
Et d'aucune sérénité.

Quand le masque de l'homme s'applique
au visage de la terre, elle a les yeux crevés.

R. CHAR

NOTE DE L'AUTEUR

Utu est la suite de *Haka* (Gallimard, « Folio policier »), bien qu'on puisse les lire dans les deux sens.

Dans la première partie, Jack Fitzgerald, le chef de la police d'Auckland, enquête sur une série de meurtres particulièrement barbares. C'est en remontant la piste du tueur qu'il croise la route d'un inquiétant chaman maori, Zinzan Bee, gardien d'un charnier où reposent les restes d'humains... Si l'auteur des crimes sexuels est finalement éliminé, la mort prématurée de Fitzgerald a laissé des zones d'ombre. Celles-ci.

I

UN GOÛT DE CAILLOU

Soudain, Paul Osborne eut envie d'uriner. Une envie oppressante. N'importe où ferait l'affaire. Il distinguait à peine la masse des autres disséminés sur le sable : il y avait cette cabane blanche au bout de la plage, l'air vibrant dans ses poumons et cette rumeur qui le prenait au ventre et l'aspirait, cette rumeur qui tirait sur son sexe et l'aspirait... Le soleil d'abord s'affaissa : ses genoux fléchirent, puis cédèrent. Étouffant un cri, Osborne s'écroula sur le sable. Hyperthermie, effets secondaires de peurs anciennes ou de pilules, il ne put retenir la brûlure qui irradiait son ventre : un filet d'urine coula de son pantalon.

Quand il rouvrit les paupières, la rumeur avait disparu. Restaient les gens, sur la plage, par centaines.

Bondi Beach était la plage branchée de Sydney : ici on ne tolérait pas les laids, encore moins les gros. Paul Osborne n'était ni l'un ni l'autre mais sa façon de patauger dans le sable et l'odeur qu'il dégagait faisaient glousser les filles alanguies sur les serviettes voisines ; de jolies filles qui arrondissaient leurs angles, les fesses modelées dans des maillots à la

mode et qui ne demandaient pas mieux que de passer du bon temps.

Ébloui par le soleil, il tâtonna dans ses poches et trouva une paire de lunettes. Les branches étaient tordues mais elles tenaient à peu près sur son nez. Le plus dur était maintenant de se relever.

— Hey man ! Y a queque chose qui va pas ?

Roulant sur le dos, Osborne vit une sorte de life guard au sourire californien qui le surplombait, les mains sur les hanches. Le colosse portait un slip de bain moulant et un tee-shirt maculé de rouge sang, déchiré par les mâchoires d'un requin — un grand blanc selon l'imaginaire collectif.

— Oh ! J'te cause ! Qu'est-ce tu cherches comme ça ?

Mon cadavre, connard, pensa-t-il, mais occupé par sa vessie, Osborne n'émit qu'un vague grognement. Le blondinet s'enhardit, comme porté par la foule.

— Dégage, c'est compris ? Et va te laver, putain : tu pues !

Une des filles pouffa bruyamment ; les autres l'imitèrent, à court d'idées. Le beach boy adressa un sourire féroce à son public et se pencha vers l'homme vautré à ses pieds.

— Oh ! T'entends ce que j'dis ?!

Une voix de femme tempéra alors ses ardeurs.

— Arrêtez ! Laissez-le !

Une petite brune posta son bikini jaune safran devant l'athlète qui, tel un maquignon, l'évalua de haut en bas.

— Je suis infirmière, dit-elle, laissez-le : vous voyez bien qu'il est malade...

Sous son chapeau de paille malmené par la brise,

la jeune femme rougissait de colère. Osborne ne savait d'où sortait cette fille mais elle avait de jolies chevilles.

Mary Sparks travaillait au service de nuit de l'hôpital public de Sydney : si Osborne ne la reconnaissait pas, on lui avait ramené plusieurs fois sa carcasse, notamment la semaine dernière, quand une patrouille l'avait retrouvé inconscient dans une poubelle municipale. Non seulement c'était idiot, mais en plus c'était dangereux. Infirmière par vocation, Mary aimait les hommes en général, et Osborne en particulier : elle avait profité du coma pour le déshabiller et le mettre à cuver dans une chambre aérée de l'hôpital. Son corps, tout en muscles, était couvert de bleus. Les jointures de ses mains aussi étaient écorchées. Il avait de belles mains pourtant, des épaules solides, une peau cuivrée diablement douce (elle l'avait vérifié), et un visage d'ange endormi qui se transformait sitôt qu'il s'éveillait. Osborne avait des yeux de tigre : c'est du moins l'image que Mary en avait gardée quand, sortant brusquement de son coma, il l'avait trouvée penchée au-dessus de lui, nu...

Il y eut un moment de flottement sur la plage de Bondi. À court d'arguments, le life guard s'esclaffa :

— C'est pas une raison pour saloper la plage !

Mary Sparks haussa les épaules. Certain d'avoir eu le dernier mot, le colosse singea une grimace de dégoût avant de retourner à ses oies. La jeune femme eut enfin un regard pour Osborne qui, toujours à ses pieds, semblait très affairé par le port de ses lunettes.

— Bon, Paul, quand vous aurez trouvé vos coudes, vous pourrez penser à vous tenir convenablement ? Les lavabos sont en face de vous, à une vingtaine de

mètres... (Elle rattrapa son chapeau de paille.) Vous avez besoin d'aide ou vous pouvez vous débrouiller tout seul ?

Osborne bredouilla un « foutez-moi la paix » assez inefficace, puis essuya le sable fiché sur ses lèvres. La fin de sa nuit restait une énigme : seule une persistante odeur d'éther émanait encore de sa veste. Combien de temps avait-il divagué avant d'atteindre la mer ? Combien d'heures avait-il gagnées sur le réel ? Trois ? Quatre ?

Quand il se hissa sur ses jambes, la fée des plages avait disparu, ne laissant qu'une brise poussiéreuse alentour.

Son costume noir était infect, l'urine collait à son pantalon en une rosée poisseuse mais il tenait debout. Osborne s'éloigna, pressé par le regard de la foule. En marchant sur le sable tiède, il constata qu'il avait perdu une chaussure. La gauche, son meilleur pied. De dépit, il abandonna la droite avant de se réfugier dans la cabane qui faisait office de lavabos.

Les souvenirs revenaient par strates. Il tituba un peu devant l'émail des toilettes, rattrapa in extremis ses lunettes avant qu'elles ne tombent dans la pisse des autres et s'accrocha à sa braguette comme un naufragé à son bout d'épave. Entre ses doigts, son sexe était mou, rabougri... Osborne respira en grand mais l'éther lui donnait le tournis. Il vomit. Bile, aigreur, relent d'alcool, crachats, sang, bile.

Il se rinça la bouche et croisa son visage dans la glace. L'œil fiévreux, rouge de larmes, les cheveux bruns, dans un désordre de kermesse, six pieds de haut, tout en ruine... Osborne hocha la tête. Après

tout, on se déplaçait encore du monde entier pour l'Acropole : comme ruine, il avait sa chance.

Il sortit des toilettes, en apesanteur. Dans sa bouche, quelque chose lui rappelait que le monde était mort et qu'il ne s'était même pas déplacé pour les obsèques.

*

Dans les années soixante, Bondi Beach était le point de chute de la racaille, des *no hoppers*, des délinquants et des surfeurs qu'on retrouvait parfois pendus par les pieds et exposés le long de la digue. Bondi était aujourd'hui l'endroit privilégié des nouveaux riches de Sydney, avec ses cafés chic et ses promenades.

Là, Osborne attendait le bus pour King's Cross, adossé à un poteau. Sous ses chaussettes, le bitume était chaud. Une vieille aborigène somnolait sous la verrière, une foule de sacs plastique répandus à ses pieds comme autant d'enfants égarés.

— Vous avez une cigarette ?

Osborne chercha dans sa veste, n'en trouva pas. Il avait mal au crâne et aucune idée de ce qu'il fichait là. L'aborigène fit celle qui comprenait. Enfin, un bus jaune moutarde s'arrêta à hauteur. Osborne dénicha quelques pièces pour le ticket et une place sur la banquette du fond. Les vitres ouvertes lui donnèrent un peu d'air mais aucune ligne de fuite. Assis à ses côtés, un gamin tenait son cartable et un body board sur ses genoux. Une casquette pour la tête, un Walkman pour les oreilles, même l'odeur de pisse ne semblait pas le déranger.

Le bus longea la baie en direction du centre-ville. Palmiers, baignoles, soleil de plomb, et toujours rien dans le spectre du temps...

King's Cross, quartier de petite délinquance au cœur de Sydney : prenant garde où il posait les chaussettes, Osborne longea les boutiques de prêt-à-porter soldées toute l'année. Sur le trottoir, la brise filait sous les jupes des filles. Il emprunta le porche du sex-shop et grimpa l'escalier qui menait chez lui. Un voisin toxicomane lui lança un « b'jour » sur le palier du deuxième, demanda ce qu'il avait fait de ses chaussures avant de dévaler les marches sans attendre de réponse. Osborne enjamba la serpillière qui faisait office de paillason et poussa la porte du meublé où il dormait parfois.

— Dites donc, c'est le bordel chez vous, Osborne...

Un homme attendait dans la cuisine : Gallaher, un flic à la peau grêlée qui mâchouillait une allumette, les pieds en équilibre sur la toile cirée.

— C'était ouvert, dit-il en épongeant son crâne. Il fait une chaleur dehors...

— Qu'est-ce que vous faites là ?

— J'arrive d'Auckland, expliqua Gallaher en rangeant son mouchoir. Ça n'a pas été facile de vous trouver.

— Il n'y a rien à trouver.

— C'est le capitaine Timu qui m'envoie.

— Je m'en fous.

Osborne se débarrassa de sa veste, jeta les chaussettes dans le vide-ordures. Si la pisse avait séché, son cerveau restait poisseux. Gallaher avait une réputation de flic dur, ambitieux, efficace, un type à la pen-

sée binaire, analogique — zéro ou un, bon ou mauvais, en avoir ou pas, des dollars, du pouvoir, des performances — bref, quelqu'un à l'image de son époque. Osborne n'avait jamais pu l'encadrer. Il n'y avait aucune raison que ça change.

Gallaher cracha ses lambeaux d'allumettes sur la toile cirée.

— Ça fait combien de temps que vous avez quitté le service ? dit-il. Un an ?

Dix mois.

Osborne but un peu d'eau au robinet de la cuisine. Le flic chauve continuait de le jauger depuis la chaise dépenaillée.

— Nous avons une affaire à vous proposer, annonça Gallaher. Une affaire qui concerne la communauté maorie.

— J'ai raccroché, ça se voit non ?

Le policier sourit vaguement devant ses pieds nus. Les informations récoltées au sujet d'Osborne n'étaient pas fameuses, il ne faisait rien pour ça.

— Malcom Kirk, reprit Gallaher : ce nom vous dit quelque chose ?

— Non.

— Kirk est un tueur en série, précisa-t-il. Une demi-douzaine de victimes à son actif. Votre ami Fitzgerald était sur sa piste.

— C'est son affaire, répondit Osborne, pas la mienne.

— *C'était* son affaire, rectifia Gallaher : Fitzgerald est mort.

L'onde de choc le poussa contre le rebord de l'évier.

Jack Fitzgerald.

Mort.

Lui qui n'avait jamais eu qu'un ami avait choisi un mort...

Osborne ne dit rien mais ils étaient maintenant aussi pâles l'un que l'autre.

— Vous n'étiez pas au courant ? relança Gallaher.

— Non.

— Vous ne lisez pas la presse ?

— Non.

— Personne ne vous a contacté ?

— Je ne connais personne.

— Vous connaissiez Fitzgerald ?

— Plus depuis des mois.

— Il n'a pas cherché à vous contacter ?

— Je vous ai dit que non.

Gallaher ficha une nouvelle allumette entre ses dents. Ses yeux noirs et vifs ne le lâchaient pas.

— L'affaire Kirk a été particulièrement mal menée, dit-il en substance, depuis le début. Le capitaine Timu vous donnera de plus amples détails ; en attendant, si Fitzgerald a fini par abattre Kirk, toute son équipe a été décimée lors de l'opération. Un vrai ratage, dont on ne connaît ni les tenants ni les aboutissants... Lors de son dernier contact radio, Fitzgerald a parlé d'un charnier et de plusieurs cadavres dans une forêt, au nord d'Auckland : cadavres parmi lesquels devait figurer un complice présumé de Kirk, un certain Zinzan Bee... Vous connaissez ?

Un ancien activiste et figure emblématique de la société maorie.

— Et alors ? renvoya Osborne.

— Alors on n'a jamais retrouvé le corps de ce

fameux Zinzan Bee. Volatilisé. Quant à Fitzgerald, il s'est suicidé. Le lendemain même de l'opération.

— Suicidé ?

— Sans laisser aucun rapport, aucune information, rien qui pût nous renseigner sur les motivations de Kirk et le rôle de Zinzan Bee dans cette affaire... Étrange, non ?

Toujours en équilibre sur sa chaise, Gallaher semblait le tester.

Osborne fit la moue : Fitzgerald qui abattait un ancien activiste maori prétendument complice d'un tueur en série et qui se suicidait dans la foulée, le cadavre du suspect escamoté, tout ça ne tenait pas debout. Fitzgerald n'avait pas pu se suicider : impossible. Mais qui, hormis lui, le savait ?

— Les obsèques des policiers tués ont eu lieu cette semaine, poursuivit Gallaher ; en grande pompe, précisa-t-il. Vous imaginez bien que l'opinion publique néo-zélandaise a été très choquée par ces crimes sexuels, d'autant que Kirk semble avoir sévi des années durant en toute impunité ; des têtes sont tombées, les cols blancs sont sur la sellette et nous avons un trou à boucher. Fitzgerald disparu, le puzzle est incomplet. C'est pourquoi nous cherchons un spécialiste de la question maorie susceptible de nous aider à recoller les morceaux... En l'occurrence vous, Osborne : vous avez travaillé avec Fitzgerald pendant six ans, vous connaissez ses indices, ses sources, voire certaines de ses méthodes... Le capitaine Timu vous propose de reprendre du service. C'est lui qui a hérité du poste de votre ancien patron et...

Mais Osborne n'écoutait plus. Par la fenêtre ouverte, les kookaburras de la place de King's Cross

hurtaient à tue-tête. Il frissonna malgré lui : un retour au pays lui faisait aussi chaud au cœur qu'une balle tirée dans le dos.

Hana...

De l'enfance, Paul n'avait gardé que la mitraille, une poignée de souvenirs bazarclés aux premiers jours de l'adolescence, quand ils avaient emménagé chez Thomas, son futur beau-père, dans le quartier de Red Hill.

L'odeur qui, par grand vent, émanait de la fabrique de poissons était pestilentielle mais lui et sa mère avaient une maison à eux, avec un bout de jardin encore en friche et un avenir. Thomas disait qu'il allait s'en occuper, le jardin c'était un boulot d'homme ; l'avenir on verrait.

Mary répétait qu'elle y verrait bien des roses, que c'était de bon augure pour l'enfant à venir, et aussi quelques arbres fruitiers, pour égayer. Paul les écoutait sans mot dire. Il ne parlait pas beaucoup.

Heureusement il y avait Hana, la métisse aux yeux clairs qui habitait le pavillon voisin : deux tresses noires au creux des reins, une poitrine encore timide mais déjà l'allure d'une reine. Une reine barbare... Paul l'observait le soir par la fenêtre de la salle de bains : en grim pant sur le bidet, sur la pointe des pieds et en se cramponnant au rebord, on apercevait sa chambre par-dessus la haie. Il devait jongler entre les toilettes

des uns et des autres, les qu'est-ce-que-tu-fabriques-encore-dans-la-salle-de-bains du beau-père et accessoirement sa propre hygiène, mais tous les soirs Hana était là, à neuf heures, dans sa chambre. Elle ôtait ses vêtements, ne gardait qu'un tee-shirt et, jambes nues, se postait à la fenêtre : là, elle contemplait les insectes qui grésillaient sous le lampadaire de la rue, puis elle tirait le voile blanc qui faisait office de rideau avant de se glisser sous les draps.

Parfois Hana laissait la fenêtre ouverte et le voilage, avec la brise, allait fouiner dans sa chambre. Paul l'épiait depuis son piédestal : il imaginait l'odeur de sa chair, sa peau, son sexe, ses mains et ses cuisses qu'elle ouvrirait pour lui, un jour... Il n'avait qu'elle. Elle n'aurait que lui. Un jour.

En attendant, en accord avec ses nouveaux voisins, Thomas planta une série d'arbustes qui, il l'avait dit, mettraient plusieurs mois avant de pousser. Paul eut ainsi une saison pour épier sa voisine, sur la pointe des pieds, avec à quinze ans l'espoir de grandir plus vite que la haie.

Au début il avait mal aux chevilles, puis il s'y fit.

Hana mit dix jours pour découvrir son stratagème. C'était un soir d'octobre : elle allait fermer la fenêtre de sa chambre quand elle aperçut le nez de Paul dans le crépuscule, là-bas, de l'autre côté de la haie. Petit malin... La jeune fille avait d'abord hésité : devait-elle donner l'alarme ? Une leçon de savoir-vivre ? Le dénoncer aux parents, avec au bout la perspective d'une belle raclée ? Paul ne bougeait pas d'un pouce, les doigts crispés sur le rebord de la fenêtre... Feignant d'ignorer l'importun, Hana s'était penchée vers les lampadaires de la rue et avait regardé longuement les

nuages orangés qui s'évanouissaient au-delà des toitures. Quand elle se redressa, Paul l'épiait toujours. Il savait pourtant qu'elle l'avait vu. Forcément... Alors Hana cessa de réfléchir et, d'un geste tranquille, ôta son tee-shirt.

Elle ne portait rien dessous, que ses odeurs. Libérées par la brise, Paul les huma toutes. Dès lors, elle serait son obsession : car Hana partit se coucher ce soir-là sans fermer le rideau. Elle le fit ce soir-là, les autres soirs aussi.

Leur petit jeu dura une saison où ils s'adonnèrent en secret à leur rituel, lui se cramponnant d'une main au rebord de la fenêtre en priant pour que sa mère ne débarque pas à l'improviste dans la salle de bains, elle se contentant d'offrir sa nudité à son désir forcené. Cinq mois à se toucher de loin, cinq mois à s'imaginer, c'était beaucoup et peu à la fois.

Beaucoup parce que Hana dormait nue.

Et peu, car la haie poussa...

Les moutons du champ voisin déguerpirent quand le Boeing parti trois heures plus tôt de Sydney vira en bout de piste. Un steward annonça une température au sol de vingt-trois degrés sur l'aéroport d'Auckland, Nouvelle-Zélande.

Osborne referma le roman qu'il ne lisait pas, l'esprit engourdi par le vin californien servi durant le vol. Après dix mois d'exil, il rentrait chez lui. Le sentiment était encore neutre. Sur les sièges voisins, les Blancs piaffaient d'impatience. Les Polynésiens, eux, faisaient la gueule. Osborne récupéra sa mallette dans le compartiment à bagages et, sans plus penser

à qui que ce soit, traversa les différents postes de douane.

« City of sails », affichait la propagande touristique. Il quitta la zone de débarquement et repéra tout de suite le flic en civil sur le parking de l'aéroport. Sans doute avait-il vu sa tête quelque part puisque le rouquin se dirigea aussitôt vers lui.

— Bienvenue au pays !

Tom Culhane était un *pakeha* à la peau irlandaise dont les cheveux non peignés lui donnaient l'air d'une carotte mal pelée. Il devait avoir la quarantaine et, à en croire les commissures de ses yeux, pas mal de soucis...

— Sergent Culhane, dit-il avec une vigoureuse poignée de main. Je suis votre futur équipier. Mais vous pouvez m'appeler Tom... Vous avez fait bon voyage ?

Le sergent Culhane souriait poliment. Son nœud de cravate était de travers et il ne portait pas d'arme. Cachant son ébriété sous ses lunettes tordues, Osborne respira l'air ambiant, mélange de pollen et de kérosène.

— On m'a dit que vos bagages étaient transférés à l'hôtel, enchaîna Culhane. Vous avez ce qu'il vous faut, on peut y aller ?

Osborne souleva sa mallette pour signifier qu'il était paré. Culhane se racla la gorge.

— Dans ce cas, je vous propose d'aller directement au central, dit-il en l'invitant à le suivre. Le capitaine Timu m'a chargé de vous présenter nos services et de vous aider à prendre contact...

Pas de réaction. Ils firent quelques pas vers la voiture.

— Ça fait combien de temps que vous êtes parti ?

Un an, c'est ça ? Vous savez que nous avons un nouveau commissariat central, non ?

Non.

La tête d'un chien apparut à l'arrière de la Ford, un labrador à poil beige dont la queue balayait furieusement la banquette. Osborne passa la main par la vitre ouverte : l'animal se précipita aussitôt pour lui lécher les doigts.

— Ah ! Oui ! s'enroua Culhane. J'ai profité de la balade pour amener mon chien : il est encore jeune, il a du mal à rester seul à la maison... Vous n'avez rien contre les chiens, j'espère ? Allez, couché Toby ! Couché !

Osborne attrapa la truffe qui dépassait de la vitre et laissa mourir un sourire sur ses lèvres.

— Toby, hein ?

Le labrador s'était tu. Ne sachant trop sur quel pied danser, Culhane prit le volant et quitta le parking de l'aéroport : quoi, Toby ?

Dans son costume triste, l'autre ne bronchait pas. Tom se tenait sur la défensive. Ce n'était pas seulement une question de grade : Osborne avait une allure faussement tranquille qui ne lui disait rien, son haleine puait l'alcool et il n'avait toujours pas vu ses yeux.

Ils roulèrent un moment. Pris entre les rades de Waitemata et Manukau, Auckland se profilait. Des maisons blanches, des roses, au loin les buildings bleus de la City, partout ailleurs, la mer...

— Alors, l'Australie ?

Le visage tourné vers la vitre, Osborne humait les embruns du Pacifique, en vain — sinus bouchés.

— J'avais des billets pour les Jeux de Sydney mais

Rosemary est tombée malade à ce moment-là. Rosemary, c'est ma femme, précisa Tom. Dommage, c'était l'occasion de voyager... Remarquez, elle s'en fiche un peu du sport. Moi c'est pareil : avant je suivais tout, surtout le rugby, et puis avec l'âge on est moins passionné, on s'intéresse à autre chose. À part les Blacks bien sûr...

Les voyages, le sport, sa femme, toujours pas de réaction. Osborne regardait le paysage par la vitre ouverte où, penchés dans l'azur, quelques voiliers sillonnaient la baie d'Auraki. Il aurait pu parler du boat people qui avait débarqué la semaine dernière près de Brisbane, des réfugiés qu'on voyait en plan serré à la télé jeter leurs enfants à la mer pour obliger la riche Australie à les accueillir, puis des personnalités locales qui s'apitoyaient sur le désespoir de ces pauvres bougres tout en soulignant que, tout de même, jeter ses propres enfants à la mer, ces gens-là n'étaient pas comme nous... Ce qu'on ne voyait pas à la télé (pour ça il aurait fallu élargir le plan), c'est que des navires de secours étaient là, à quelques encablures du boat people prêt à sombrer, et que ces affamés jetaient leurs enfants à la mer pour qu'au moins eux soient sauvés.

Voilà ce qu'Osborne avait retenu de son exil en Australie, mais il ne dit rien. Rien du tout.

Ses grosses pognes sur le volant, Tom Culhane laissa tomber la causette. Ils roulaient maintenant sur le motorway qui relie l'aéroport aux faubourgs de la ville. Le ciel était bleu à s'y jeter. Osborne écrasa son mégot contre la portière et saisit la mallette posée à ses pieds. Il l'installa sur ses genoux, fouilla à l'inté-

rieur. Toby, qui s'était dressé à l'arrière, se mit à piétiner la banquette en jappant.

— Il a senti la niche ! glapit son maître.

Comme l'animal commençait à aboyer, il s'écria :

— Oh Toby, la ferme ! On n'est pas aveugle !

Osborne avait sorti un sachet plastifié de sa mallette : il en retira deux grosses têtes d'herbe, qu'il broya dans sa paume, les renversa sur une feuille de papier, saupoudra une petite quantité de cocaïne et roula le joint avec une rapidité étonnante. Il fuma le tout en quelques bouffées âcres qui dansèrent un instant dans l'habitacle avant de filer à toute vitesse par la vitre ouverte.

Culhane se tut jusqu'à Auckland.

Il ne savait pas d'où sortait ce type mais il allait y avoir du changement.

*

Dans ces villes où tout est neuf, même le passé, un rien vous esbaudit. Le commissariat central était un bâtiment moderne avec vue sur Freemans Bay, le port de plaisance où paraît-il chaque voilier rêve un jour de mouiller. Verre et nouveaux matériaux se disputaient les primeurs technologiques pour un résultat délibérément onéreux. De l'extérieur, de larges baies vitrées reflétaient les humeurs d'un ciel trop vieux pour s'y reconnaître.

— Alors, vous trouvez ça comment ?

Depuis la dalle, Osborne renifla.

— On dirait une banque.

Le policier examina de nouveau l'amalgame architectural, la tête dans les nuages. Ne savait trop quoi penser.

— Vous venez d'où, Culhane ?

Tom se renfrogna : comment Osborne savait-il qu'il n'était pas d'ici ? Sur le coup, le vieux complexe du plouc débarquant à la ville resurgit.

— De l'île du Sud, répondit-il. Je viens d'avoir ma mutation. Avant je travaillais à Christchurch. C'est plutôt calme là-bas...

Doux euphémisme. Malgré son sourire mécanique et son anglais impeccable, Tom se sentait de plus en plus mal à l'aise. Il jeta un œil à sa montre.

— Le capitaine Timu vous attend...

Deux Polynésiens lustrèrent le grand hall marbré du commissariat central. Fidèle à l'architecture-enveloppe du moment, l'intérieur du bâtiment était neutre, standardisé, susceptible de reconfiguration immédiate. À l'étage, des policiers en uniforme déambulaient dans les allées. Aux regards furtifs mais convergents des recrues féminines, Culhane comprit que ce n'était pas lui qu'on dévisageait. De toute façon, depuis son arrivée Tom était comme transparent...

— C'est ici, fit-il en désignant une porte de bois verni.

Osborne ôta ses lunettes noires. Tom eut alors une impression mélangée : il n'avait jamais vu des yeux pareils.

— Je vous attends au deuxième... Devant la machine à café... Au bout du couloir...

Des yeux jaunes, merde alors.

Jon Timu était le nouveau chef de la police d'Auckland. Les cheveux ras, un front bosselé qui accentuait son allure de guerrier fatigué, le Maori devait peser

plus de deux cents livres mais ses gestes étaient presque gracieux. Il fit signe à Osborne de s'asseoir.

Les deux hommes se connaissaient de réputation. D'après le dossier constitué par Gallaher, celle de Paul Osborne n'était pas fameuse mais Timu se méfiait des « hommes finis ». Osborne avait très tôt intégré l'équipe de Fitzgerald, qui avait fait de lui son bras droit ; la performance n'était pas mince. Sous sa coupe, Osborne était devenu une sorte de spécialiste de la question maorie : il parlait l'autochtone et son influence auprès de la communauté était plutôt bonne — il avait notamment désamorcé ce qui aurait pu devenir une émeute dans les quartiers défavorisés de la ville après qu'un jeune Maori eut été abattu par un policier... On ne savait pas ce qui avait motivé sa soudaine mise à l'écart mais on soupçonnait Osborne de régler ses comptes avec certains malfrats de la ville. Hasard ou coïncidence, les mêmes bruits couraient sur le dos de Fitzgerald...

Timu alluma un cigarillo. Le Maori avait la cinquantaine mais ses cernes de veuf trahissaient son lot d'insomnies.

— Ravi de vous revoir parmi nous, dit-il. Puisque vous avez accepté votre réincorporation, je vais jouer franc jeu avec vous, Osborne... L'affaire Kirk a été un véritable fiasco pour la police et l'équipe dirigée par votre ancien patron a été anéantie en tentant d'arrêter le tueur : votre frère faisait partie des victimes, n'est-ce pas ?

— Mon demi-frère, rectifia Osborne. On se connaissait à peine.

L'œil du Maori s'aiguïsa :

— Il ne vous a pas contacté lors de l'enquête menée par Fitzgerald ?

— Gallaher m'a déjà posé cette question.

— Nous manquons d'informations.

— Je n'ai plus de contact avec le service depuis longtemps, vous devez le savoir, non ?

Timu émit une sorte de grognement. C'est à peine si Osborne desserrait les dents et ses yeux tourmentés ne lui disaient rien...

— Qu'est-ce que vous faisiez à Sydney ? demanda le Maori.

— Rien de terrible.

— C'est Fitzgerald qui vous a mis sur la touche ?

— On peut voir les choses comme ça.

— Pourquoi ?

— Des raisons personnelles.

— Que voulez-vous dire ?

— Des choses personnelles.

— Ah oui ?

Timu chercha une faille dans son regard, n'y trouva que le vide.

— Bon, soupira le chef de la police, vous avez côtoyé Fitzgerald pendant six ans : vous connaissez sa façon de travailler et le caractère paranoïaque et brutal de ses méthodes... L'affaire Kirk, comme vous le savez, a été très mal menée : Fitzgerald le savait et connaissait ses responsabilités dans cette histoire. Six policiers sont morts par sa faute, sans parler des victimes du tueur, et un de ses complices présumés, Zinzan Bee, a bel et bien disparu. La presse n'a pas été tendre avec nos services et il est hors de question qu'un tel sabotage se reproduise.

— Sabotage ?

— Fitzgerald travaillait en équipe réduite sans rien laisser filtrer des avancées de ses enquêtes, celle de Kirk en particulier, expliqua Timu. Sa mort et celle de ses proches collaborateurs ont laissé des zones d'ombre, démontrant ainsi les limites des fameuses méthodes employées. Je veux de la transparence, dit-il sans le quitter des yeux, de la transparence et une mise en commun des informations récoltées. Hors de question de mener des enquêtes en solo ou de jouer au shérif dans la ville : c'est bien compris ?

— C'est pour me dire ce genre de chose que vous m'avez réincorporé dans le service ? rétorqua Osborne.

Timu pouffa sur son cigarillo et ses petits yeux se mirent à luire.

— Fitzgerald s'est suicidé sans livrer de rapport, dit-il. Nous avons évidemment mené une enquête mais ça n'a pas donné grand-chose. Si Kirk avait des secrets, ils se sont évanouis avec lui...

— Vous pensez à Zinzan Bee ?

— Peut-être. Là encore, nous avons peu d'informations. Bee est connu de nos services comme un ancien activiste maori mais on n'a plus de nouvelles de lui depuis des années... Je ne sais pas comment Bee s'est retrouvé dans les pattes de Fitzgerald, s'il était complice ou non de Kirk, ni même s'il a été abattu par votre ancien boss, comme celui-ci l'a prétendu lors de son dernier contact radio. On a retrouvé un charnier à Waikoukou Valley, tous victimes de Kirk, mais du corps de Zinzan Bee, nulle trace. Je vous charge de le retrouver.

Osborne opina. Dès lors, Timu fut bref : il logerait à l'hôtel en attendant qu'on lui trouve un logement

de fonction, le sergent Culhane le seconderait, c'était un homme consciencieux qui le familiariserait avec les nouveaux services, ils partageraient un bureau au deuxième et travailleraient sous les ordres du lieutenant Gallaher, le nouveau chef du Département criminel.

— Vous avez une requête ? conclut-il.

Osborne fit signe que non, puis se ravisa.

— D'après vous, pourquoi Fitzgerald s'est suicidé ?

— Ses méthodes étaient directement mises en cause, répondit le Maori. Et vous savez comme moi que Fitzgerald n'aurait pas supporté une retraite anticipée.

Pour ça, on était d'accord.

Osborne errait dans le couloir du commissariat central quand une voix l'interpella. Engoncé dans son costume beige, le sergent Culhane lui faisait de grands signes devant le distributeur de sodas.

— Lieutenant ! Lieutenant ! Venez que je vous présente !

Osborne approcha du groupe qui s'était formé près de la machine, des hommes jeunes, très grands, pleins de biceps qui débordaient des manches de chemise. Culhane présenta Osborne comme « le nouvel officier qui rentrait d'Australie » mais tout le monde était déjà au courant. Il y avait Ronny et sa tête de quaker, Percy et sa mèche blonde, un certain James — les autres il avait déjà oublié leur prénom : des hommes de Gallaher qui lui serrèrent la main benoîtement, en guise de bienvenue.

— Ah ! s'esclaffa Tom. Et voilà Amelia Prescott, notre petit génie de la biologie !

Une blonde aux mèches rose bonbon apparut dans l'embrasure des carrures masculines.

— Bonjour !

Les hommes de Gallaher s'écartèrent tant elle était menue mais Amelia Prescott s'imposa avec des manières de chatte délicate : un mètre soixante-cinq à peine, les cheveux courts, un teint de fleur à la rosée et deux billes bleues qui le dévisageaient.

— Amelia vient d'arriver mais je l'ai déjà vue à l'œuvre à Christchurch, assura Culhane avec un paternalisme qui lui allait trop bien : une vraie championne ! Il paraît même qu'elle fait des heures sup à la maison !

La sportive du neurone prit un air charmant.

— N'écoutez pas le sergent Culhane : il croit ce qu'on lui dit.

La jeune femme serra la main d'Osborne sans cesser de le dévisager mais la retira vite, comme s'il brûlait.

— Amelia travaille à l'institut médico-légal de Devonport, renchérit Culhane. Pour le moment elle est une des assistantes du coroner mais on ne tardera pas à voir les rapports signés de sa main !

Les autres approuvaient mais ils ne l'écoutaient pas.

— Vous venez d'où ? demanda Osborne.

— Ah, vous avez reconnu mon accent ?

— Angleterre, non ?

— Du Sud. Brighton, précisa Amelia.

— Joli coin.

— Vous connaissez ?

— Non.

— Ah.

Ils se regardaient mais personne ne baissa les yeux.
Culhane fit diversion.

— Venez que je vous montre le reste du bâtiment,
dit-il en entraînant Osborne.

Le bureau était clair, propre, avec tout ce qu'il fallait de nouvelles technologies pour oublier qu'on les avait relégués au fond du couloir, près du distributeur de sodas. D'après Culhane, on ne traitait ici que les affaires courantes : les autres étaient réservées à l'étage au-dessus — celui du capitaine Timu et de Gallaher.

— On se contentera des chiens écrasés ! ironisa le rouquin.

Comme on n'écrasait pas les chiens en Nouvelle-Zélande, Osborne alluma l'ordinateur. Personne ne savait ce qui était arrivé à Fitzgerald et les informations concernant la piste qu'il suivait étaient succinctes : du charnier de Waikoukou Valley, le lieu où Kirk rassemblait ses victimes, on avait retiré quatre corps. Ceux de Katy Larsen, colocataire d'une autre fille trouvée morte dix jours plus tôt, Kirsty Burell, prostituée (et, Osborne le savait, une de leurs meilleures indicatrices), et l'agent Wilson. Le quatrième corps, plus « ancien », était toujours en cours d'identification. De Zinzan Bee, nulle trace.

D'après le rapport, il y avait un trou de trente-six heures entre le dernier contact radio de Fitzgerald avec le central et son suicide : Jack avait pourchassé et abattu le tueur, mais après, que s'était-il passé ? Qu'avait-il vu ou appris pour, dans la foulée, se faire sauter la cervelle ?

Parmi les collaborateurs de Fitzgerald qui étaient morts lors de l'affaire, Osborne trouva John, son demi-frère, mais aussi le coroner McCleary...

Il se tourna vers Culhane, qui classait des papiers en sifflotant une chanson de Sinatra.

— Qui est le nouveau légiste en chef ?

— Moorie, répondit Tom.

Grant Moorie, ancien chef de labo. Un proche de Gallaher.

— Pourquoi ? relança-t-il.

Osborne ne répondit pas. Il pensait à Jack, à son vieil ami McCleary, aux rapports d'autopsie qu'il lui envoyait en privé...

*

Situé à l'angle de Shortland Street, en centre-ville, l'hôtel disposait de deux bars, l'un visiblement réservé aux abrutis (TV, jeux vidéo, néons publicitaires), l'autre en priorité aux filles ; elles papotaient par groupes de deux ou trois, faisaient bien des manières mais, britanniques avant tout, s'avaient en cadence — du vin blanc local, lequel finalement valait bien le sauvignon du géant voisin. La musique était assez forte pour attirer le gogo, aussi vers cinq heures les avocats de la City venaient-ils s'y rafraîchir.

Sourd à leurs commentaires, Osborne buvait de la vodka polonaise en croquant des quartiers de citron. Le sergent Culhane l'avait déposé à l'hôtel ; Osborne avait profité de ce que les magasins de Queen Street étaient encore ouverts pour acheter un lot de costumes noirs qu'il avait déposés dans la chambre avec

sa valise, avant de descendre au bar de l'hôtel. Un œil sur les décolletés, il acheva son verre, puis paya les consommations et emporta une bouteille de rhum vieux à l'étage.

L'hôtel était à moitié vide, les touristes plutôt rares malgré l'été ; il trouva la femme de ménage devant une pile de linge, glissa des billets dans sa blouse avec pour consigne de ne pas toucher à sa chambre, et s'installa au deuxième. Le studio, sans fioritures, donnait sur l'arrière-cour d'un petit restaurant chinois. Il y avait une kitchenette, une tablette de formica et son vase vide, un dessus-de-lit aux motifs déprimants mais un petit frigo où tintait un lot de mignonnettes.

Hormis une trousse de toilette, trois costumes noirs et une valise, Osborne ne disposait d'aucun bien matériel. Les histoires de logement de fonction, de primes, il s'en battait l'œil. Il prit un verre, noya le ginger ale du frigo dans le rhum et se pencha par la fenêtre. Ça sentait les nems et les poubelles entroposées dans la cour. Au-delà des toits, les buildings de la City bombaient le torse. Osborne songeait à Jack Fitzgerald, au coroner McCleary ; comme si une catastrophe en chaîne s'était abattue sur ceux qui traquaient Kirk, et Zinzan Bee...

Un miaulement sur sa droite lui arracha un regard : une chatte noir et blanc roulait des épaules le long du parapet, le ventre pendant, mollasson, comme une accumulation de grossesses nerveuses. Drôle d'allure. L'animal trotta jusqu'au rebord de la fenêtre et, s'arrêtant à hauteur, réitéra son appel.

— J'ai rien pour toi, ma grosse, répondit Osborne. Fous le camp.

La chatte dressa les oreilles, plia l'échine sans quitter des yeux le rebord de la fenêtre avant de s'y poser tel un papillon. Comme Osborne ne bougeait pas, elle renifla timidement le verre d'alcool qu'il tenait à la main, laissa tomber, huma ses doigts, laissa tomber aussi.

La chatte avait de grands yeux jaunes très ronds, et une impression de surprise constante assez comique. Osborne la poussa vers le vide jusqu'à ce qu'elle consente à sauter sur le parapet : mécontente, elle le gratifia d'une grimace tout en moustaches avant de filer vers d'autres gouttières.

Il vida son verre et sortit à la nuit tombée.

Une Chevrolet marron métallisé : c'est ce qu'on lui avait donné à l'agence de location. Le vendeur lui avait proposé un meilleur modèle mais Osborne n'aimait pas les automatiques, ni les bagnoles en général. Il emprunta la route de Mission Bay, déserte à cette heure.

Jack Fitzgerald habitait un peu plus loin sur la colline, une bicoque montée sur pilotis qui dominait la baie d'Auraki. Il l'avait achetée avec sa femme, disparue depuis maintenant un quart de siècle et qui, comme leur fille, n'était jamais réapparue¹. Si tous les flics d'Auckland étaient au courant, personne n'osait ne serait-ce qu'y penser en sa présence. Osborne, comme les autres, évitait le sujet. Et puis un soir, il s'était retrouvé chez Fitzgerald avec son équipe, lors d'une affaire compliquée qui mobilisait alors toutes les énergies. Il était tard, tout le monde

1. Voir *Haka*, Gallimard, « Folio policier », n° 286.

était fatigué mais, comme Jack, on avait pris l'habitude de se coucher épuisé : c'est en cherchant les toilettes qu'Osborne avait poussé la porte d'une pièce transformée en un véritable bureau d'investigation : les murs étaient couverts de cartes d'état-major, principalement de l'île du Sud, toutes soigneusement hachurées, comme si Fitzgerald ratissait le pays à la recherche des siens... C'était le cas : il y avait là des dizaines de rapports de police, des notes, des carnets d'enquête remplis de témoignages liés à leur disparition, mais aussi quantité de rapports d'autopsie, que lui envoyait régulièrement et à titre privé le coroner McCleary, son vieux complice...

Ce soir-là, Osborne avait compris que Fitzgerald n'était pas devenu le chef de la police d'Auckland pour faire régner la justice : il les cherchait toujours. Obsédé par un deuil qu'il n'avait pas fait, il cherchait sa femme et sa fille parmi les morts, les cadavres identifiés ou non, en quête d'un signe, d'une révélation qui pourrait le débarrasser de son fardeau. Savoir ce qui leur était arrivé... Il n'avait rien dit à l'époque mais, avec le coroner McCleary, Osborne était probablement la seule personne à connaître le secret de Fitzgerald. La recherche acharnée de sa famille avait toujours constitué son unique raison de vivre : voilà pourquoi il ne pouvait pas se suicider avant de les avoir retrouvées. Malcom Kirk n'avait rien à voir là-dedans : il s'était passé quelque chose, forcément...

La Chevrolet monta le chemin de terre qui menait à la maison et se gara sous le préau désert. Osborne coupa les feux, claqua doucement la portière.

Il faisait nuit, le vent était tiède et ramenait les

bruits de la mer sur les galets. Il évalua la façade. Isolée dans les collines, la maison de Fitzgerald était simple mais d'un bois solide. Osborne escalada la terrasse et força sans mal la porte coulissante du salon.

Dans le faisceau de sa torche, il reconnut le canapé gris, les statuettes maories sur les étagères, le bar américain... Enfin il trouva le compteur et activa le disjoncteur. La ligne n'avait pas été coupée. Désormais propriété de l'État, la maison serait vendue sous peu. Osborne fila vers le bureau au fond du couloir et poussa la porte qui abritait les secrets de son ancien protecteur.

Il eut une impression désagréable en voyant le lit de bébé et ses peluches poussiéreuses... L'atmosphère était lourde lorsque Osborne alluma l'ordinateur du bureau. Il chassa les souvenirs d'enfance qui couraient dans les coins et se concentra sur ce qu'il était venu faire.

D'après les informations récoltées, on avait tiré quatre cadavres du charnier de Waikoukou Valley : avant de mourir, le coroner McCleary avait peut-être eu le temps d'envoyer ses premières conclusions d'autopsie à son vieil ami... Osborne commença à ouvrir les icônes mais son cœur se contracta : il eut beau cliquer, les dossiers étaient vides.

L'ordinateur de Fitzgerald avait été nettoyé.

Cinq mois : c'est le temps qu'il avait fallu à la haie du jardin pour les séparer. Cinq mois c'était beaucoup et peu à la fois. Beaucoup parce que Paul apercevait Hana tous les soirs par la lucarne de la salle de bains, et peu car ils ne fréquentaient pas la même école.

Le collège public d'Hana était en effet d'un niveau trop faible pour un pakeha middle class comme Paul Osborne : sa mère l'avait mis dans le collège privé des environs, préférant se saigner pour qu'il obtienne une éducation décente plutôt que de perdre son temps dans des classes surchargées où on ne faisait plus que de la discipline.

C'était parfois le cas.

Ainsi Paul et Hana ne se croisaient guère qu'à l'arrêt de bus. Là, entre les copines qui n'en finissaient pas de glousser, les garçons qui paradaient comme des coqs, ils n'échangeaient que des regards. Hana n'était jamais seule et ne se déplaçait qu'en bande — de jeunes Maories du quartier qui, semble-t-il, lui vouaient une vive admiration.

La cité de Red Hill invitait il est vrai à la méfiance. Des groupes de petites frappes ondulaient du triceps sur les

trottoirs les plus sales du pays, les autres filaient doux. Avec ses pantalons moulants, ses épaules nues et cet air farouche des adolescents en colère, Hana était l'une des rares à braver les regards hostiles des petits caïds.

Certains n'appréciaient pas cette insubordination : Hana était revenue un soir de l'école avec l'œil gonflé. Un coup de poing — simple avertissement.

Paul s'était renseigné sur les auteurs de ce mauvais coup. « C'est la bande à Dooley », avait-on fini par lui dire. Des gars du quartier voisin, des costauds, ou qui le croyaient. Dooley, le chef de meute, était une jeune brute sans foi ni père que plus rien ni personne ne tenait depuis longtemps. Paul n'avait pas peur de la bête : ils avaient le même pedigree. Il lui mettrait une danse dont il se souviendrait.

En attendant, Hana restait inabordable. La haie, l'école, la cité, leurs origines, tout les séparait. Les mois passaient, l'année scolaire allait bientôt s'achever et rien n'arrivait.

Un soir, alors qu'il rentrait de l'école, Paul ressentit soudain un choc contre son épaule. Il s'était retourné aussitôt, les poings serrés comme s'il allait se trouver nez à nez avec Dooley et sa bande, mais la rue était vide. Il n'y avait qu'un caillou à terre. Une pierre coupante recouverte d'un papier d'écolier, tenu par un élastique.

Paul déplia le billet-projectile et lut : « 11 p.m. en face de l'insecticide ».

L'insecticide ? Quel insecticide ? Il y réfléchit jusqu'à sa chambre : insecticide, gaz mortel, tueur d'insectes, source de chaleur, lampadaire, celui de la rue, Hana, onze heures du soir, ce soir.

Il y serait.

Il ferait le mur.

Il ferait n'importe quoi.

Il en avait le cœur qui voyait double. Ils formaient déjà un couple. Un couple qu'on maintenait séparé. C'était l'évidence même. Elle comptait sur lui. Il fallait même être rudement con pour ne pas s'en rendre compte !

La nuit vint, poisseuse.

Onze heures moins cinq : il pleuvait des cordes quand Paul s'éclipsa par le jardin. La lueur bleuâtre de la télévision l'accompagna jusqu'à la haie. Rien à craindre des parents : depuis que John était né, Paul était presque devenu un élément liquide à la maison... Il avança dans la pénombre, déchiffrant les ombres de la rue, passa le lampadaire, devina une silhouette.

Hana attendait un peu plus loin, ruisselante. Des gouttes grossissaient au bout de ses cheveux, gonflaient jusqu'à exploser et se reconstituaient aussitôt, comme par magie...

— Tu as mis le temps, dit-elle.

Son visage était émouvant sous la pluie. Il ne l'avait jamais vu d'aussi près.

— Cinq mois.

— Huit, rectifia-t-elle.

Ses yeux scintillaient. Paul sortit la main de sa poche et lui rendit son caillou.

— Tu voulais me voir ? dit-il.

Hana sourit en empochant le projectile.

— Oui...

— C'est à cause de Dooley et sa bande ?

— Non, dit-elle. Eux je m'en fous.

Mais Paul sentit que quelque chose n'allait pas.

— Alors qu'est-ce que tu veux ?

— Te dire que je change de vie, répondit Hana.

Ses yeux de jade envoyaient des comètes.

— *Ah oui ?*

— *Oui.*

Elle faisait l'importante.

— *Pourquoi, elle ne te plaît pas ta vie ?*

— *Non.*

Paul mit les mains dans ses poches. Lui aussi commençait à être trempé.

— *Pourquoi tu me dis ça ?*

— *Parce que je pars dans un kohangareo.*

Une école maorie qui pratiquait l'immersion totale. Paul se rétracta, mit ça sur le compte du froid, mais l'angoisse lui montait au cœur.

— *C'est à la campagne, poursuivit la métisse. Je dormirai là-bas.*

Hana allait s'en aller. Elle allait le laisser seul. Elle allait l'abandonner...

— *Eh bien, bonne chance, dit-il.*

Le ton était neutre. Il bouillait.

— *Merci, fit-elle en inclinant exagérément la tête. Ça fait chaud au cœur ce que tu me dis...*

Paul serrait les dents, impuissant. Que pouvait-il dire d'autre ? Ce sont ses parents qui se saigneraient pour lui offrir une porte de sortie, pas lui : lui il pouvait juste écraser cette merde de Dooley, ce type et tous ceux qui suivraient. Alors qu'est-ce qu'elle attendait ? Un baiser d'adieu ? Une autorisation de sortie de territoire ? Une paire de baffes ? Il n'avait rien à voir dans cette histoire de kohangareo. Ce n'est pas lui qui allait changer sa vie puisqu'elle l'abandonnait : et puis il n'était pas de souche maorie, il était de souche bâtarde, alors ?

Ils s'observaient comme chien et loup.

— *Bon..., fit-il. Alors adieu.*

Voilant l'amertume qui lui serrait la gorge, Paul tendit une main qu'elle ne serra pas.

— Je reviendrai certains week-ends, dit-elle.

Hana le fixa dans les yeux comme on regarde au fond d'un puits, et disparut tout à coup, dans un nuage de pluie...

Quittant le motorway, Osborne roula jusqu'au petit cimetière d'Opua, un village de bord de mer.

Là, il déposa quelques fleurs sur le marbre blanc d'une tombe flambant neuve et médita dans la brise du matin. De l'océan montaient des langueurs salées. La vie était là, avec ses airs de duchesse, et lui ne la voyait pas. La mort de Jack Fitzgerald l'avait ramené au pays mais c'est le souvenir d'Hana qui flottait dans le spectre du temps.

Assis sur la dalle du tombeau, il acheva son stick d'herbe en observant les oiseaux qui sautillaient dans l'allée. Des *tiekés* rouge et noir, une espèce comme lui peu douée pour le vol...

Abandonnant les fleurs aux humeurs du Pacifique, Osborne quitta sur la pointe des pieds le cimetière où reposaient les restes de Jack Fitzgerald : si on ne réveille pas les morts, certains ont le sommeil léger...

*Stink of diesel
grips your head
Smoke rising
here and there !*

La musique à fond de train, il dévala la série de courbes qui serpentaient à flanc de colline et plongeait vers la civilisation. C'était bruyant et sans joie.

Il avait renoué avec ses anciens contacts, plus particulièrement parmi la communauté maorie. Les questions qu'il avait posées étaient pour la plupart restées sans réponse : personne ne savait d'où sortait Malcom Kirk, le tueur en série abattu par Fitzgerald, mais, après avoir causé une telle hécatombe, tous ses informateurs s'accordaient à penser que Kirk devait bénéficier de protections. D'étranges bruits couraient également au sujet de Zinzan Bee, ancien activiste et chaman de la tribu ngati kahungunu. On l'avait vu traîner dans South Auckland et Fitzgerald avait cherché à le contacter peu avant le début du carnage ; mais ce qui s'était passé, ce qu'était devenu l'activiste maori, personne n'en savait rien. Idem quant à ses prétendus liens avec Malcom Kirk.

Osborne se demandait si le coroner McCleary avait envoyé ses premiers rapports d'autopsie à Fitzgerald, si c'était pour cette raison qu'on avait vidé l'ordinateur de sa maison, si les deux hommes avaient découvert quelque chose, s'il y avait quelque chose à découvrir... Il ne savait rien du tout.

*

Tom Culhane dévorait un fish and chips enveloppé dans du papier journal. Ce n'est pas tant le poisson et la frite surgelée qu'il aimait (au fond il y avait quantité de choses qu'il préférait) que le rituel lié à sa fonction de remplissage. Une habitude sécurisante, comme un relent de maman. Et puis il aimait prendre son temps. D'après son père c'était congénital : Tom avait tellement peu l'esprit de compétition qu'il avait fini remplaçant de l'équipe de rugby avant de saboter

ses études de droit — « Quand on ne sait pas quoi faire, on fait du droit ! ». Obéissant aux injonctions paternelles, le fils prodigue avait raté son cursus universitaire et un premier amour (six mois sur le flanc, six de plus pour se relever), passion qu'il oublierait dix ans plus tard en épousant Rosemary. En attendant, devant son manque d'enthousiasme pour les codes et les chiffres, son père l'avait poussé à entrer dans la police. Là encore, Tom avait obéi, par sens de la famille plus que par vocation, et en avait pris pour quinze ans avant de quitter Christchurch.

Mais à Auckland tout serait différent. Il l'avait promis à Rosemary. Il y avait le docteur Boorman, un spécialiste, paraît-il le meilleur du pays, et il finirait bien par trouver ce qui clochait. Évidemment Boorman était cher, mais ils y arriveraient : de toute façon ils n'avaient pas le choix. C'était ça ou la fin de leur couple...

Osborne arriva au commissariat central vers midi.

— Du nouveau ? lança Culhane en pivotant sur son siège.

— Pas grand-chose.

Osborne s'écroula sur sa chaise, alluma une cigarette. Jusqu'à présent, leur collaboration s'était résumée à quelques patrouilles et à l'enregistrement de plaintes pour des affaires banales et fastidieuses. Les gangs des quartiers chauds semblaient se tenir tranquilles, on observait même un certain ralentissement des activités délictueuses depuis l'affaire Kirk et la restructuration de postes qui avait suivi le carnage. Timu et Gallaher mettaient la pression sur les délinquants de la ville, Culhane et Osborne se chargeaient d'évacuer les affaires courantes tout en rassemblant les informations au sujet de Zinzan Bee.

Le personnage était peu commun. Ancien activiste et figure emblématique de la communauté, Zinzan Bee était aussi connu comme chaman. Farouche défenseur des droits maoris, ses actions s'étaient surtout concentrées au sud de l'île, sur les anciens territoires tribaux, dans les années quatre-vingt. Suite au processus de réconciliation nationale instauré par le tribunal de Waitangi (toute personne se considérant comme maorie, se vit autorisée à faire entendre ses doléances en vue d'un dédommagement lié aux terres confisquées depuis 1840), son influence avait lentement décliné. Jugé trop radical, Zinzan Bee avait fini par se fondre dans l'anonymat. Les fichiers de la police mentionnaient un lieu (Masterton) et une date de naissance (02/05/1958), mais le Maori n'apparaissait plus nulle part depuis le début des années quatre-vingt-dix et sa dernière adresse connue (Waipawa, un bled près de Napier) était fausse.

Comment Bee s'était-il retrouvé dans les pattes de Fitzgerald, si loin de ses terres tribales ? Bénéficiait-il lui aussi de protections particulières ? Les rares photos qu'on avait de lui commençaient à dater : on y voyait le visage d'un homme aux traits réguliers, sévères, avec dans les yeux une expression de fierté exacerbée. Un visage à la fois beau et effrayant...

Le téléphone sonna sur le bureau de Culhane.

— Oui... Oui, tout de suite.

Il raccrocha et se tourna vers Osborne.

— Le capitaine Timu voudrait nous voir.

*

Jon Timu devait son avancement certes à ses compétences, mais aussi au fait qu'il était maori. À l'instar des États-Unis avec le génocide indien, la Nouvelle-Zélande s'était en effet repentie des crimes perpétrés par les soldats britanniques, et solennellement excusée pour la confiscation des terres qui avait suivi les guerres maories. Face à l'affluence des demandes d'indemnités de la part des tribus lésées ou dépossédées (il suffit d'1/32 de sang maori pour pouvoir être considéré comme tel), le gouvernement néo-zélandais avait instauré une enveloppe compensatoire, vite plafonnée à un milliard de dollars. Fin de la repentance : car, indemnités ou pas, la condition des Maoris n'était guère reluisante, surtout comparée à celle des Blancs. Sous-diplômés, chômeurs à près de 20 %, condamnés à survivre d'allocations, dépossédés de terres que leurs ancêtres avaient vendues en connaissance de cause ou qui leur avaient été abusivement confisquées, marginalisés, appauvris, beaucoup de Maoris étaient aujourd'hui contraints de chercher refuge dans les villes.

Ainsi coupés de leurs racines, la plupart étaient même étrangers à leur langue — sujet considéré par certains comme une nouvelle déroute : les Maoris n'avaient pas pour origine une région mais un pays, leur langue n'était donc pas un patois voué à la disparition ou au folklore mais une langue vivante, la leur.

En attendant, ils étaient toujours surreprésentés dans le milieu carcéral. Une vérité statistique pour une population menacée ou menaçante, selon la façon dont on voyait les choses. Pour le groupe d'hommes influents qui avait propulsé Jon Timu à la

tête de la police d'Auckland, la situation était claire, quoique délicate : on l'avait choisi, lui le Maori, pour exercer une répression sans faille sur les délinquants de la ville, répression qui ainsi ne serait pas perçue comme ciblée ou partielle par l'opinion publique, mais juste. Timu servait en quelque sorte d'épouvantail aux esprits tordus qui pouvaient voir un caractère raciste ou discriminatoire à la politique répressive du maire.

Jon Timu y trouvait son compte : il n'avait d'ailleurs pas le choix...

— Asseyez-vous, dit-il à Osborne et Culhane lorsqu'ils entrèrent.

Un costume chiné sur ses épaules de vieux lion, le Maori fumait un cigarillo à volutes serrées. Osborne alluma une cigarette avec celle qu'il fumait — le bureau du capitaine semblait être le seul espace fumeur du bâtiment.

— Un vol a eu lieu ce matin chez un particulier, annonça Timu. Une hache. Enfin, une relique, une sorte d'objet d'art maori... Une équipe est encore sur place mais d'après les premiers constats on n'a relevé aucune effraction. Ni bris de glace ni serrures forcées. Même le gardien de la propriété n'a rien entendu. C'est du moins ce qu'il prétend. Je voudrais que vous alliez y jeter un œil.

Osborne eut une moue dubitative.

— Et les propriétaires de la maison, eux non plus n'ont rien entendu ?

— Ils dormaient à l'étage, répondit Timu. M. Melrose et sa fille.

— Nick Melrose ?

— Oui : la hache en question lui appartient. Je viens de l'avoir au téléphone, il vous attend.

Osborne jeta son mégot dans l'énorme cendrier du bureau. Melrose, cette vieille baderne...

— Un ami à vous ?

— Pas personnellement, rétorqua le chef de la police, mais Nick Melrose est un homme suffisamment important pour que nous prenions cette affaire au sérieux. Quelqu'un s'est introduit chez lui en pleine nuit pour lui voler un objet d'art alors que lui et sa fille dormaient à quelques pas de là, le système de sécurité a été parfaitement inefficace et la gamine a été très secouée. Je ne sais pas pourquoi on a volé cette hache mais il y a forcément une raison : trouvez-la... Je vous demande la plus grande discrétion dans cette affaire, ajouta-t-il : la presse n'a pas été mise au courant.

Culhane opina.

— Pourquoi ? demanda Osborne.

Timu évacua un nuage de fumée.

— Nick Melrose ne veut pas de publicité et je crois qu'il a raison.

Le Maori toussa alors bruyamment. Ses petits yeux marron étaient pleins de buée mais il n'écrasa pas son cigarillo. Manquant de s'étrangler, il poursuivit son exposé :

— Outre la disparition de Fitzgerald et son équipe, la personnalité de Kirk et le nombre de ses victimes ont profondément choqué l'opinion. La presse a été plus ou moins contenue mais la population s'est vue sensibilisée aux problèmes d'insécurité. Kirk était polynésien, précisa le policier, et les victimes des *pakehas* pure souche. D'un cas particulier on a fait

une généralité. Aujourd'hui la situation est embarrassante : vous devinez pourquoi ?

— On y a vu des crimes racistes ? avança Osborne.

— Disons que d'une série de faits isolés on a fait une constante, des amalgames, la presse s'y est mise et maintenant la situation est assez tendue.

Osborne acquiesça — il avait observé la même dérive xénophobe en Australie avec la diaspora libanaise. À la différence près que les Maoris étaient ici chez eux...

— Vous le savez, l'opinion publique, et plus particulièrement la population blanche, a été ébranlée par ces événements, enchaîna Timu. Les autorités m'ont choisi à ce poste pour faire preuve de fermeté, et c'est ce que je vais faire. Nous aurons d'ailleurs l'occasion d'en reparler lors de la soirée organisée ce soir à l'Observatoire, mais nous verrons ça plus tard : je suis moi-même maori et, à ce titre, je ne tiens pas à embrasser nos deux communautés. Je ne veux pas de crimes racistes dans ma ville, ni d'un côté ni de l'autre. Vous avez la réputation d'être un bon médiateur, aussi je compte sur vous.

Osborne ne bronchait pas. Timu ranima la braise de son cigarillo.

— Voilà les premières informations récoltées au sujet du cambriolage, dit-il en désignant une chemise ocre. Elles pourront vous aider dans vos recherches. Vous livrez votre rapport au lieutenant Gallaher ; c'est son service qui chapeaute l'affaire...

Osborne laissa Culhane s'emparer du dossier. C'est à peine si Timu lui avait adressé un regard.

— Et Zinzan Bee ? relança le capitaine. Du nouveau ?

— J'ai fait le tour de mes anciens contacts, répondit Osborne, évasif.

— Et alors ?

— Alors rien.

*

Sur l'affiche collée à l'arrière du bus, trois Maoris à la mine pincée se tenaient devant le cercueil d'un quatrième :

*If you drink and drive, it's one more bro' for the road*¹.

Une pub ciblée comme on dit.

Culhane doubla le bus qui se traînait sur la file de gauche et s'engagea sur Nelson Street. Toby agitait la queue sur la banquette arrière, comme fou de bonheur. Osborne fumait en silence, un œil pour la ville où il avait vu le jour. Auckland avait toujours souffert de la comparaison avec Sydney. Ici, pas de rouleaux énormes pour vous clouer aux coraux, pas de filets pour éloigner les squales, de filles aux fesses ribouillantes sur les trottoirs, ni bières décapsulées à tout bout de champ, ni gays à parader une fois l'an dans un tonnerre identitaire : rien que des avenues dégagées où les embouteillages se résumaient à des feux rouges, quelques buildings neufs et sans âme — on retrouvait les mêmes à Hong Kong ou à Singapour —, un sentiment d'isolement tranquille et cette vague mélancolie de la Mère Patrie qui, avec la présence du port tout proche, n'en finissait plus de lui lécher la face. Il y avait seulement un peu plus de sans-abri

1. « Boire et conduire : et encore un pour la route ! »

à quêter sur les trottoirs et une communauté asiatique qui avait doublé...

Culhane bifurqua vers le mont Éden, où culminait l'un des cinquante volcans éteints de la ville. Toby tournait en rond sur la banquette arrière, à la recherche d'une odeur quelconque. Ils longèrent les blanches résidences de One Tree Hill. Surplombé d'un obélisque dédié aux Maoris, le site tenait son nom du tatora¹ sacré, mais aujourd'hui un pin malade faisait l'affaire — un Maori contestataire l'avait attaqué à la tronçonneuse. Le lieu était devenu un quartier cossu, touristique et huppé. Osborne écrasa sa cigarette contre la portière.

— Melrose habite ici à l'année ?

— Entre deux voyages d'affaires, oui, répondit Culhane, qui connaissait déjà le dossier par cœur. Melrose a fait fortune dans le commerce du bois, puis dans la pêche. C'est un autodidacte et aussi un spécialiste de l'histoire du pays, de la culture maorie... Il paraît même qu'il écrit des livres sur le sujet...

Osborne les connaissait : sous couvert d'un pseudo, Melrose y dépeignait le labeur des pionniers du XIX^e siècle à qui la nation devait ses routes, ses villes, ses lois et sa civilisation, les Maoris restant des sauvages plus ou moins imperméables à toute idée de progrès. D'autres livres dénonçaient les agissements du tribunal de Waitangi et du ministère chargé d'indemniser les Maoris spoliés, lesquels, par opportunisme ou conscience d'avoir mis la main sur un filon, en profitaient pour soutirer de substantielles et intarissables

1. Arbre de Nouvelle-Zélande.

compensations aux contribuables. Ces livres, édités à compte d'auteur, étaient devenus des best-sellers...

Culhane ne les ayant visiblement pas lus, Osborne se tut. De toute façon, ils arrivaient.

Laisant Toby à sa banquette poilue, ils claquèrent les portières de la Ford et marchèrent vers l'entrée de la propriété.

Nick Melrose habitait une maison de style victorien à peine visible derrière de hautes haies verdoyantes. Une voiture de police était garée devant la grille. Filtrant les entrées auprès d'un policier en uniforme, l'homme censé garder la propriété n'en menait pas large : un dénommé Cooper, employé intérimaire d'une société de gardiennage jusqu'alors réputée pour son sérieux. Culhane l'interrogea brièvement. Ancien militaire qu'on n'avait pas repris faute de guerre, Cooper ne comprenait pas ce qui avait pu arriver : il avait gardé son poste toute la nuit et patrouillé comme d'habitude toutes les demi-heures dans le parc, autour de la maison. Osborne n'insista pas — Cooper avait le regard du type qui vient de perdre son job.

L'entrevue avec Percy, l'inspecteur que Gallaher avait envoyé sur le coup, n'ajouta rien à ce que leur avait déjà dit Timu : ni bris de glace, ni serrure forcée, pas d'empreintes, pas d'indices. Même le système d'alarme n'avait pas fonctionné. Quant aux voisins, eux non plus n'avaient rien entendu.

— Un vrai mystère, résuma Culhane.

Le soleil de midi les accompagna le long d'une allée fleurie. Une nuée d'abeilles vrombissaient, soulevées de pollen. Outre les grilles de la façade sud, le jardin était séparé du voisinage par des palissades où

grimpaient des plantes parfumées importées d'Asie. Comme dans les tableaux d'Hockney, le jet d'arrosage circulaire avait moins pour fonction d'entretenir la pelouse que d'en éloigner les intrus.

Nick Melrose attendait à l'ombre de la terrasse, visiblement sur les nerfs. Grand, la cinquantaine sportive dans un polo de marque, bel homme si l'on aimait le style poivre et sel, le tout gâché par un regard de murène.

— Alors, c'est vous le spécialiste ? lança-t-il en guise de bienvenue.

Osborne n'avait jamais vu Melrose en chair et en os mais il était fidèle à l'image qu'il s'en était faite : robuste, ombrageux, dur au mal et aux autres. C'est à peine s'il jeta un regard à Culhane, qui se présenta sommairement.

— Vos voisins n'ont pas de gardien ? commença Osborne.

— Non : juste un système d'alarme. Pourquoi ? Vous croyez que le cambrioleur s'est introduit chez eux pour contourner Cooper ?

Melrose comprenait vite.

— C'est ça ou les airs...

Il faisait chaud sur la terrasse, même à l'ombre. L'écrivain reposa sa canette de Coca sur la table de jardin.

— Cooper, relança Osborne, vous avez confiance en lui ?

— Comment peut-on avoir confiance dans un gardien pareil ! Je l'ai viré !

La pratique n'avait pas l'air de lui déplaire. Osborne jeta son mégot dans la canette de soda à demi pleine.

— Ça n'explique pas pourquoi le système d'alarme n'a pas fonctionné.

— En effet. C'est incompréhensible. Quand on voit l'argent dépensé dans ces systèmes de sécurité à la noix...

— Votre famille était présente lors du vol ?

— Je suis veuf. Ma fille dormait avec moi, à l'étage, dans sa chambre...

Curieuse façon de parler.

— Et l'objet qu'on vous a dérobé, poursuivit-il, il a une valeur commerciale ?

Melrose eut une moue évasive.

— Elle a surtout une valeur historique : *Tu-Nui-a-Ranga*, l'arme en question, appartenait au chef Te Hoataewa.

Une des figures de la résistance autochtone face à l'envahisseur anglais.

— Et on ne vous a rien volé d'autre ?

— Non. Du moins pas que je sache.

Melrose déploya sa silhouette de sportif. Il portait un pantalon de lin beige et une grosse Rolex au poignet. Continuant d'ignorer Culhane, l'écrivain entraîna Osborne à l'intérieur de la maison, sorte de manoir où même les fantômes sentiraient le neuf. Ils traversèrent le salon, impressionnante série de tapis orientaux faits main. Le reste était décoré dans un style années quatre-vingt qui rendait le présent plus supportable. Suivait une galerie de tableaux datant de l'époque coloniale — débarquement de l'*Endeavour*, Cook en pirogue accostant devant des autochtones aussi menaçants qu'effrayés, et aussi une très belle lithographie d'une danse de guerre à Tauranga qui datait de 1865...

— Vous êtes collectionneur ? fit remarquer Osborne.

— Oui. L'histoire de mon pays me passionne. Comme tous les objets réunis ici, je tiens beaucoup à cette hache...

Sa voix forte résonnait entre les murs. Culhane suivait en silence.

La hache du vieux chef était initialement exposée au mur de la bibliothèque, parmi d'autres objets d'art maori. Les larges fenêtres étaient dotées d'un double vitrage et donnaient sur une partie reculée du parc — des modèles avec un système d'ouverture renforcé. Osborne ouvrit l'une des fenêtres tandis que Melrose ressassait les circonstances du cambriolage, et aperçut la palissade qui les séparait des voisins : environ quatre mètres de haut, lisse, il paraissait difficile de l'escalader à mains nues. En revanche, on distinguait les branches d'un nikau, un palmier local, de l'autre côté de la palissade...

— Vous avez une idée de qui aurait fait le coup ? demanda Melrose.

— Pas le moins du monde, dit Osborne en se retournant. Et vous ?

— Comment ça ?

— C'est vous qu'on a volé, pas moi.

Melrose n'aimait pas les sous-entendus.

— Non, aucune idée, dit-il. La hache a une certaine valeur symbolique, mais sur le marché de l'art elle ne vaut rien ou presque.

Osborne songeait à ses livres.

— Comment se fait-il qu'un tel objet soit en possession d'un particulier ? On aurait plutôt tendance à croire qu'elle a sa place dans un musée...

L'écrivain ne saisit pas la perche.

— Je l'ai achetée il y a des années lors d'une vente aux enchères. L'ancien propriétaire venait de mourir et la famille vendait sa collection particulière : *Tu-Nui-a-Ranga* faisait partie du lot et je suis collectionneur de ce type d'objet. Ce n'est pas ma faute si la ville n'a pas suivi.

Sa voix de ténor faisait trembler sa toison argentée.

— Combien elle vous a coûté ? insista Osborne.

— Trente mille dollars.

— C'est ça que vous appelez aucune valeur ?

— Quand on a de l'argent, oui.

— Vous connaissez le nom de son ancien possesseur ?

— George Wilkison, un historien mort de sa belle mort si vous voulez le savoir.

Les deux hommes se tenaient maintenant face à face. Dans leur dos, Culhane griffonnait sur son calepin, plutôt mal à l'aise — son équipier frisait l'impolitesse.

— L'arme était celle du chef Te Hoataewa, continua Osborne, un symbole de la résistance face aux colons britanniques. Vous savez à quelle tribu il appartenait ?

— Ngati Kahungunu, répondit Melrose sans l'ombre d'une hésitation.

Dépassant la palissade, un rayon de soleil inonda la bibliothèque. Ngati Kahungunu : la tribu de Zinzan Bee...

— Vous avez déjà eu affaire à des membres de cette tribu ? hasarda Osborne.

— Bien sûr que non !

Melrose aurait répondu la même chose d'un australopithèque.

— Et votre fille, elle habite ici à l'année ?

— Oui.

— Elle est encore étudiante ?

— Melanie prépare son concours d'entrée à la Global Business School, précisa Melrose avec emphase. La meilleure école de commerce du pays.

— Hormis vous, il n'y a que votre fille à avoir les clés de la maison ?

— Oui.

— On peut la voir ?

— Qui ça ?

— Votre fille.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

Il aboyait presque.

— Rien de précis, répondit Osborne. Juste lui poser quelques questions.

— Melanie a été choquée par ce qui est arrivé cette nuit : elle se repose. De toute façon, elle n'a rien à voir dans cette histoire. Melanie dormait à l'étage et elle non plus n'a rien entendu.

Le débit de l'écrivain avait changé, son regard aussi. Osborne alluma une cigarette.

— Je cherche une piste, dit-il. Votre fille peut peut-être m'aider.

— Et en quoi, s'il vous plaît ?

En retrait, Culhane sentait la tension culminer. Son cellulaire vrombit alors contre sa hanche. Il s'éclipsa aussitôt.

— Je ne sais pas, relança Osborne : c'est à elle de me le dire.

— Eh bien, je vous dis que Melanie n'a rien à voir

dans cette histoire, qu'elle a pris un tranquillisant et qu'elle se repose dans sa chambre, rétorqua Melrose. Et je vous prie de ne pas fumer.

Sa voix virait à l'autoritaire. Osborne écrasa sa cigarette dans une coupelle de porcelaine.

— Je n'aime pas vos manières, siffla l'écrivain.

— Et moi je n'aime pas vos livres. Ça ne m'empêchera pas de retrouver le coupable.

Melrose ne cacha plus son irritation.

— Je ne vous raccompagne pas, dit-il : vous connaissez le chemin.

L'écrivain-businessman le gratifia d'un regard venimeux. Osborne quitta la bibliothèque sans un mot.

Culhane se tenait sur la terrasse, l'oreille collée à son portable.

— O.K. On arrive...

De lourds nuages tourmentaient le ciel. La tête du rouquin aussi s'était assombrie.

— On a retrouvé une fille noyée sur la plage de Karekare, dit-il en voyant Osborne. Enfin, ce qu'il en reste...

*

Un vent violent battait la plage de Karekare. Située en bordure du Centennial Memorial Park, à une vingtaine de miles d'Auckland, la région abritait de nombreux artistes et une population estivale principalement composée de surfeurs et de vacanciers. Piha était le village voisin, qu'on pouvait rejoindre par les chemins de randonnée qui sillonnaient le bush des monts Waitakere.

Plus sauvage, Karekare s'étendait au pied d'une impressionnante côte rocheuse, elle-même prolongée par une forêt tropicale humide qui donnait des couleurs à la plage de sable noir. Les vagues, énormes, s'y écrasaient dans un bruit de carcasse.

Le ciel avait viré au gris souris et l'orage tonnait en mer ; on le voyait envoyer ses éclairs, si loin des hommes. Le vent soufflait par bourrasques, Amelia Prescott avait toutes les peines du monde à y résister. Osborne et Culhane se tenaient près d'elle, silencieux.

Une femme gisait sur le rivage, léchée par l'écume des flots démontés : un simple tronc et sa tête qui s'étaient échoués là, à bout de vagues.

Étrange vision que ce buste mutilé clapotant dans l'écume. Portées par les courants ici toujours dangereux, les vagues semblaient remuer le corps comme pour le réveiller. Le visage, livide et gonflé, était particulièrement pénible à voir. Tom plissait les yeux. Peut-être le vent, chargé de sel...

— On vient de retrouver un véhicule abandonné en bordure du camping, dit-il, avec un sac à main dans le coffre. D'après les papiers d'identité, le véhicule appartient à une certaine Johann Griffith.

Osborne ne bougeait pas. Retenu par une armature, on devinait encore les hardes d'un maillot de bain. La fille devait avoir entre trente et quarante ans, blonde. Jolie peut-être — les poissons avaient en partie dévoré ses yeux... Il évalua la photo du permis de conduire que lui présentait Culhane. Le corps de la trépassée était dans un état pitoyable mais ça pouvait coller.

Il s'accroupit au niveau d'Amelia.

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

L'assistante du coroner tanguait sur le sable mouillé. Ses mèches rose bonbon avaient quelque chose d'inconvenant — une réflexion de Culhane, qui restait à l'écart, nauséeux. Tom n'avait jamais vu de cadavre dans un tel état. Elle si.

— La mort remonte à plusieurs jours, dit-elle doucement. Noyade sans doute, mais avec ce carnage... (Du nez, elle désigna la dépouille.) Le corps a été sectionné au niveau des hanches. Pour être plus précis, les jambes ont été arrachées : regardez ces lésions, fit-elle en s'aidant du doigt. La chair est en lambeaux...

Osborne fixait ce morceau de femme, des mirages dans la tête. Devant un cadavre inconnu on rêve, comme un fragment d'irréel. Les vagues roulaient, s'abattaient en rimes froides sur la plage mouillée de mousse. L'assistante du coroner se sentait toute petite.

— Vous pensez à quoi ? demanda-t-il.

— Des requins.

Ils se firent face, accroupis dans l'écume. Les yeux d'Amelia étaient graves, d'un bleu presque pétrole sous le ciel changeant.

— Il n'y a pas de requins à Karekare, dit-il.

— Ici non, mais il y en a au large.

— Inoffensifs.

— Sauf si l'on saigne. Vous savez comme moi qu'un requin sent un centilitre de sang à des kilomètres : le corps a dû dériver...

Quelques gouttes de pluie tombaient sur la plage, piquant la mer déjà grosse de colère.

— Elle a aussi pu tomber des rochers, dit-il.

— Peut-être...

— Des traces de blessures au crâne ?

— Pas de marques visibles. Il faudra voir à l'autopsie...

De l'océan remontaient des anges exsangues, charriés du large comme s'ils étaient de trop. Osborne posa sa main sur les cheveux poisseux de la morte, qui semblait les scruter depuis ses orbites vides.

Redoublant de violence, le vent les fit vaciller : leurs corps se rapprochèrent, jusqu'à se toucher. Amelia reçut comme un choc électrique mais Osborne continuait de caresser les cheveux de la morte, comme s'il allait la consoler du néant qui l'écrasait...

Les secouristes qui attendaient derrière Culhane s'écartèrent alors : Peter Gallaher apparut sur le sable que la brise emportait. Long, le visage crayeux, le chef du Département criminel passa devant Culhane sans le voir. Le vent battait contre sa chemise blanche et, déployant les pans de sa veste, laissait entrevoir son arme de service, un Glock dernier modèle. Le lieutenant jaugea brièvement Osborne, puis Amelia Prescott qui s'était redressée à son approche.

— Qu'est-ce que vous foutez là, Osborne ?

— Je prends l'air.

Depuis son retour au pays, les deux hommes s'étaient soigneusement évités.

— C'est moi qui ai appelé le sergent Culhane, dit Amelia comme pour prendre sa défense. On m'a chargé de reconnaître le corps mais certains détails me chiffonnaient, comme par exemple ces morsures...

Les mâchoires de Gallaher se crispèrent tandis qu'il découvrait le macchabée. Sans jambes, ça faisait un drôle d'effet...

— À quand évaluez-vous le décès ?

— Au moins une semaine, répondit la biologiste. Le corps a dû être emporté vers le large avant que les courants ne le ramènent. Les jambes ont été arrachées. Des requins, à en croire les morsures...

Gallaher évalua le tronc, les lambeaux de peau. Pas une bribe d'émotion sur son visage imberbe.

— Qui a découvert le corps ?

— Un type, là..., répondit Osborne.

Du nez, il désigna l'un des hommes chargés de la surveillance du site.

— Vous l'avez interrogé ?

— Culhane l'a fait.

Gallaher évalua le site. La plage de Karekare était aussi belle que dangereuse : les courants étaient violents, les fonds mouvants et les vagues si sournoises qu'on n'autorisait les baignades qu'entre deux malheureuses bouées, et jamais par gros temps. Les plus téméraires surfaient sur les déferlantes, les autres se contentaient de pêcher au bout d'une digue naturelle qui, à droite, s'enfonçait vers les brisants — malgré l'imminence de l'orage, trois silhouettes y lançaient des lignes...

— Bon, lâcha Gallaher en se tournant vers ses hommes. On ratisse le secteur, les rochers, la plage, les dunes, tout.

Les ordres expédiés, le lieutenant se pencha vers Osborne qui, toujours accroupi, n'en finissait plus de scruter la morte.

— Qu'est-ce que vous attendez ? Le déluge ?

Un éclair zébra le ciel. Il pleuvait maintenant à grosses gouttes. Osborne se redressa sans un mot. Cintrée dans une bâche de plastique zippée jusqu'à

la gueule, on emportait la trépassée. Les pieds trempés, il fit quelques pas sur le sable noir.

Amelia attendait au sec, recroquevillée sous la veste de Culhane qui lui aussi poireautait sous la pluie battante. Gallaher bougonna quelque chose à l'attention de la biologiste au sujet de la soirée à venir mais c'est Osborne qu'elle buvait des yeux.

— Vous venez ce soir ? fit-elle d'un ton badin.

— Où ça ?

— À l'Observatoire. Le maire y fait une sorte de conférence de presse...

Le vent continuait de la pousser vers lui ; elle n'offrit aucune résistance.

— Et vous ? renvoya-t-il.

— Oui : tout le monde est invité, même moi.

Amelia sourit un peu.

Pas lui.

Dans un flash aveuglant, la foudre déchira le monde.

À l'école, on le traitait de bâtard et c'était vrai. Son père avait pris la tangente peu après sa naissance. De lui Paul ne savait que le nom (Todd Preston) si bien qu'il avait dû se l'inventer. Gamin, dans les cours d'école, il disait que son père était mort dans le désert du Nefoud, en Arabie, tué par un scorpion alors qu'il faisait des relevés anthropométriques. Paul ne savait pas trop ce que ça voulait dire, anthropométrique, mais le terme était trop compliqué pour qu'on mît en doute sa véracité. Aux plus mioches que lui, il racontait des histoires d'accidents de moto sur la route de Tijuana, Mexique. Les mioches en lâchaient des jurons colorés. Avec lui au moins on voyageait. Et puis, il y croyait presque.

La réalité c'est qu'il avait longtemps vécu seul avec sa mère, Mary, infirmière au dispensaire du quartier. Le chômage rôdait en ville, les gens comme elle avaient peur des jeunes comme lui, les travaillistes démante-laient l'État-providence, le mythe d'une société égalitaire et prospère s'effondrait à grand renfort de privatisations. Mary avait perdu son emploi et avec lui une bonne part d'espoir. Elle sanglotait souvent dans la

cuisine. Paul ne faisait rien pour la consoler — ce n'est pas d'un fils qu'elle avait besoin, mais d'un homme.

Thomas Osborne n'était pas plus mal qu'un autre : barbu péremptoire d'origine écossaise, il était chef d'équipe dans une entreprise de charpente. Malgré quelques trous d'air, Thomas avait assez de plomb dans la cervelle pour ne jamais se frotter à ce faux fils, cet adolescent aux silences inquiétants qu'à la naissance de John il avait fini par adopter...

Paul n'avait jamais beaucoup communiqué avec les membres de sa famille. Depuis le départ d'Hana, c'était pire. Il suivait les cours du bout des neurones, ne ramenait aucun copain à la maison, encore moins de copines, et fréquentait assidûment la bibliothèque du quartier où il se procurait quantité de livres, avec lesquels il s'enfermait dans sa chambre jusque tard dans la nuit. Mary se faisait du souci, Thomas répondait qu'au moins pendant ce temps-là il ne faisait pas de conneries...

Dix mois étaient passés depuis qu'Hana fréquentait le kohangareo. Elle était bien rentrée quelques week-ends comme elle l'avait dit, mais elle ne frayait plus avec les jeunes de la cité et ne sortait qu'accompagnée des sœurs Douglas. Bien entendu, Hana n'était jamais venue sonner chez lui pour demander à le voir : elle l'avait tout bonnement abandonné.

Et puis un matin de janvier, au beau milieu des vacances, Paul la vit devant l'arrêt de bus : les cheveux relevés dans un chignon tarabiscoté, Hana attendait, le visage tourné vers un groupe de bicoques. Seule.

— Tena koe¹, dit-il en l'accostant.

1. « Bonjour. »

Il n'était pas sûr de la prononciation. La métisse portait un pantalon serré et une tunique chinoise boutonnée jusqu'au cou.

— E korero maori ana koe¹ ?

Un léger sourire flottait sur ses lèvres brunes.

— He iti iti noa iho taku mohio², *répondit-il, hésitant sur les syllabes.*

Hana le dévisageait, un soupçon d'ironie dans la voix.

— Ka pai... E noho ki raro³, *fit-elle en posant sa main sur le banc.*

Paul resta debout. Il avait le ventre noué et aucune pratique des rudiments de maori étudiés dans sa chambre. Elle se tenait assise sur le banc et ses yeux verts péttaient le feu dans la chaleur de l'été :

— Tena koe, kei te pehea koe⁴ ?

— E ke pai..., *répondit-il, anxieux⁵.*

Il ne savait pas répondre autre chose. Elle lui renvoya un regard oblique.

— He puku mate, nei⁶ ?

Il ne saisissait plus.

— *Je crois que j'ai épuisé toutes mes cartouches, avoua-t-il.*

Elle rit doucement.

— *Tu as appris où ?*

— *Dans les livres. Ceux de la bibliothèque.*

1. « Tu parles maori ? »

2. « Oh ! je le parle un peu. »

3. « C'est bien. Assieds-toi. »

4. « Comment ça va ? »

5. « Très bien. »

6. « L'estomac qui se retourne comme une chaussette, hein ? »

— Ah oui ? (Elle l'observait avec intérêt.) Pourquoi ?
— Tu as déjà demandé à un enfant pourquoi il apprenait à parler ?

— Non.

— Moi c'est pareil.

Petit malin, va.

Silence dans ses yeux de jade. Elle sentait bon...

— Ton école maorie, ça se passe bien ? dit-il.

— Pas mal...

L'image de son corps nu à la fenêtre de leurs quinze ans se superposait au présent ; plus loin un chien galeux fouinait dans une poubelle renversée, le soleil avait chassé les gens vers les maisons, même les gamins avaient disparu de la surface du globe...

— Et toi ? relança Hana.

— Moi, rien de spécial.

— Tu as quand même appris à parler maori, insinua-t-elle.

— Tu appelles ça parler ?

— Faut bien commencer à un moment ou à un autre...

Sur le coup, Paul aurait juré qu'elle parlait d'eux.

— Tu sais ce que tu vas faire après le lycée ? demanda-t-elle.

— Ça dépend.

— De quoi ?

— Je sais pas encore. Ça dépend.

La jeune Maorie fronça les sourcils dans un rictus charmant.

— Toujours aussi mystérieux...

— C'est toi qui disparaîs à tout bout de champ, rétorqua-t-il, pas moi.

— Toi aussi tu devrais partir, insinua la jeune fille.

— *Je compte pas faire de vieux os par ici.*

— *Raison de plus pour ne pas perdre de temps.*

Hana le buvait des yeux. Ou alors il délirait.

— *Tu attends quelqu'un ?*

— *Les copines, répondit-elle.*

— *Toujours en clan ?*

— *Toujours en vie. (Elle se tourna vers les baraquements qui constituaient leur lotissement.) Tiens, les voilà qui arrivent...*

Les sœurs Douglas traversaient le terrain vague qui menait à l'arrêt de bus, d'horribles caleçons longs et une veste de chasse en guise d'uniforme.

— *On va en ville, annonça Hana. À l'aquarium de Kelly Tarlson. Tu veux venir avec nous ?*

Paul jeta un œil sur les jeunes Maories qui approchaient, la mine boudeuse.

— *Aue¹, fit-il en se levant.*

Ils n'avaient plus beaucoup de temps. Ils n'avaient même plus de temps du tout : Paul se pencha et l'embrassa sans réfléchir, comme on se jette dans la gueule du loup.

Hana resta une seconde interloquée mais le laissa filer. Les sœurs Douglas gloussaient déjà.

— *Qui c'est ce mec ? demanda l'une d'elles.*

— *Mon voisin, répondit Hana.*

Les filles s'esclaffèrent de concert :

— *C'est lui ? Ouah ! Mignon !*

Paul venait de disparaître au coin de la rue. Hana haussa les épaules. Mignon, non, ce n'était vraiment pas le mot...

1. Exclamation exprimant la consternation ou le désespoir.

Les émanations du restaurant chinois montaient jusqu'au studio de l'hôtel. Allongé sur le lit, Osborne buvait, les yeux dans le vague. Le rhum faisait passer l'amertume de la cocaïne, pas le reste.

Une menace se profilait à l'horizon, semblable à l'orage sur la mer. Fatalement, l'image de la femme-tronc retrouvée sur la plage se superposa à celle d'Hana. Osborne avait parlé aux Maoris qui pêchaient sur les rochers : d'après eux, les courants avaient dû ramener le corps vers le rivage. Quant aux squales, il y en avait au large, des petits, et, pour peu que la fille saignât, il était fort possible qu'ils en aient fait leur festin. Mais de là à lui arracher les jambes, les pêcheurs faisaient la moue : ici c'était pas l'Australie...

Osborne roula un stick. Depuis l'écran de télévision perché au-dessus du lit, le présentateur du journal du soir proposait un sondage sur le vif via le numéro de téléphone de la chaîne. Objet de l'enquête, l'immigration. Une question : « La Nouvelle-Zélande doit-elle rester un pays d'accueil ? » Pour l'illustrer, un reportage où une famille asiatique racontait leur aventure : fuite du pays pour cause de répression, arrivée en terre promise, démarches administratives pour se faire accepter sur le territoire, apprentissage de la langue, acculturation, scolarisation des enfants, images de fraternité dans la cour d'école, du chef de famille, initialement professeur à Manille devenu jardinier à Auckland, puis plan serré de la famille regroupée sur le canapé du salon, souriante et confiante en l'avenir...

Osborne finissait de rouler le joint quand la fenêtre de la chambre s'ouvrit en grand. Une paire de moustaches passa par l'embrasure, puis un museau.

— Te revoilà, toi...

La chatte bicolore posa sa patte contre le rebord de la fenêtre, se ravisa en apercevant l'homme sur le lit, sauta quand même. Elle lui jeta un regard inquiet puis, comme il ne réagissait pas, lâcha un miaulement avant de bringuebaler son ventre mollasson aux quatre coins de la pièce. Elle cherchait quelque chose, quelque chose qu'elle non plus ne trouvait pas...

Depuis l'écran de télévision, la mine joviale du présentateur virait à la grimace. À la question « La Nouvelle-Zélande doit-elle rester un pays d'accueil ? », 11 % de réponses étaient positives, 87 % négatives (2 % d'abrutis avaient téléphoné pour dire qu'ils ne se prononçaient pas).

Osborne zappa, constata au passage qu'Aetoraoa, la chaîne de télévision en langue maorie, n'existait plus, et coupa le tout. La chatte avait sauté sur la tablette et le fixait maintenant de ses gros yeux jaunes, un peu sotté. Il l'appela Globule, tapota sa tête et la mit dehors. Après quoi, il consulta ses notes.

On avait volé la hache du vieux chef ngati kahungunu, au nez et à la barbe du dispositif de sécurité de Nick Melrose, sans laisser de trace d'effraction. Zinzan Bee faisait partie de la même tribu : hasard, coïncidence ? Fitzgerald disait l'avoir abattu lors de son dernier contact radio mais on n'avait jamais retrouvé le corps... Osborne ne croyait pas aux fantômes — foutaises. Non : celui qui avait fait le coup avait forcément les clés...

Auckland s'endormait, bercée par le Pacifique. Culhane avait proposé de passer le prendre pour se rendre à la soirée mais Osborne avait refusé. Il s'assit

sur le rebord de la fenêtre et fuma le stick d'herbe pure, en attendant que le soleil s'effondre.

*

La Chevrolet se gara le long de Manukau Road. La nuit était douce. Les mains dans les poches, Osborne marcha jusqu'au grand hall de l'Observatoire.

Semblable à une tour de contrôle sur la ville endormie, le bâtiment dépassait les buildings d'une tête ou deux, longue tige de verre et de béton surplombée d'une sorte de soucoupe volante faisant office de restaurant, casino et salle de conférences. C'est là que la jet-set locale avait rendez-vous.

Deux limousines aux vitres teintées attendaient au bas de la tour d'ivoire. Osborne montra l'invitation aux gorilles qui filtraient l'entrée et la lança sur le comptoir de l'accueil où un type à tête d'obus lui indiqua le chemin de l'ascenseur. Il était tard, il croyait arriver le dernier mais une grosse Maorie en blouse et une jeune femme attendaient dans la cabine. La première avait des fleuves de varices sur les mollets, la seconde de belles jambes dorées et une voix avenante.

— *Hi !*

— *Hi.*

La grosse Maorie qui stationnait au fond de l'ascenseur ne broncha pas : elle avait converti ses aides sociales en pièces de monnaie et allait jouer le tout au casino. Osborne se concentra sur le visage qui avait de jolies jambes et découvrit une métisse sculpturale. Brune, les cheveux attachés, elle portait une

robe de soirée qui malgré la compression lui allait plutôt bien — il retint surtout son expression, déjà croisée chez d'autres femmes, un avant-goût de gourmandise qui, de fait, mettait en appétit.

La fille lui sourit de ses dents blanches tandis qu'ils grimpaient les étages.

— Vous allez là-haut ? s'étonna-t-elle.

— Pourquoi, pas vous ?

— Si si !

Elle était presque aussi grande que lui et parlait sans détour.

— Je ne vois pas trop un type comme vous dans une soirée comme ça, fit-elle remarquer.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— Vous avez vu vos yeux ?!

Elle égrena un petit rire qui ricocha contre les parois de l'ascenseur. Osborne se mira dans la glace — c'est vrai qu'ils étaient un peu rouges... La grosse Maorie les quitta au niveau du casino. La fille s'enhardit.

— Vous vous appelez comment ?

— Osborne.

— Avocat ?

— Faudrait avoir envie de défendre quelque chose.

Cette petite discussion avait l'air de l'amuser — elle aussi avait les pupilles qui brillaient.

— Ne me dites pas que vous êtes flic, fit-elle avec ironie.

— Vous n'aimez pas ?

— Ils sont rarement sexy.

— Vous en connaissez un rayon.

Elle souriait toujours.

— Ouais.

Son grand corps le bombardait de phéromones. Belle bagarre. Il y eut un bref silence dans la cabine puis un soubresaut — ils arrivaient au dernier étage.

— Ann, fit-elle en serrant sa main.

La métisse soutint son regard avant de filer vers la salle de réception, emportant toute une gamme de désirs sous sa robe. Oui, de belles jambes... Flottant sur un nuage de poudre, Osborne se mêla à la foule qui jetait son dévolu sur les buffets où des serveurs endimanchés régalaient.

Les baies vitrées du dernier étage offraient une vue splendide sur la ville, milliers d'éclats qui à ses yeux déjà allumés épandaient leurs phosphorescences glacées.

Phil O'Brian, le maire de la ville, se tenait près de l'estrade, en compagnie de son père Steve, ancien ministre du gouvernement Allen¹. Son premier mandat prenait fin et il était de notoriété publique que le fils prodigue en briguaient un second. Cette petite soirée marquerait le début de sa campagne, c'est du moins ce qu'attendaient les journalistes qui l'entouraient. Le paternel souriait à qui mieux mieux, visiblement fier de voir son fils atteindre comme lui de hautes fonctions à la tête de l'État.

En attendant que le maire prenne la parole pour ce qui constituerait l'événement médiatique de la soirée, le capitaine Timu trônait au sommet de la tribune, appuyant son discours sécuritaire de statistiques implacables. Les gens écoutaient poliment. Osborne aperçut Gallaher et son costard gris au pied

1. Premier ministre travailliste au pouvoir dans les années quatre-vingt.

de l'estrade, en compagnie de Moorie, le nouveau coroner en chef. L'éclairage tape-à-l'œil donnait des airs de starlette à la soirée : tous les pontes de la ville étaient présents, Osborne en reconnaissait la plupart. Il attrapa un verre de mousseux australien, se demanda ce qu'une fille comme celle qu'il venait de croiser dans l'ascenseur faisait dans un endroit pareil...

Le speech de Timu s'achevant, Phil O'Brian applaudit le chef de la police d'Auckland qui, emprunté dans son quintal, descendait de l'estrade pour lui laisser sa place. Le maire souriait sous les flashes. Il n'y avait pourtant pas de quoi : Timu avait dressé un tableau particulièrement sombre de la ville où les criminels sortaient plus vite des prisons qu'ils n'y rentraient, où la sécurité n'était plus assurée partout, notamment chez les particuliers où les vols menaient trop souvent aux meurtres, viols et autres malversations...

Amelia trouva Osborne dans les plantes vertes.

— Vous vous ennuyez ?

— Oui.

— Eh bien, buvez.

— C'est ce que je fais...

Il lui montra le verre vide enfoncé dans le terreau.

— Ah.

Avec son pantalon noir et ses baskets vert fluo, l'assistante du coroner faisait un peu gamine parmi tous ces gens. Osborne l'aimait bien : Amelia avait gardé son sang-froid devant la morte, le spectacle était pourtant moche à voir, et puis surtout elle avait l'air d'être une fille intelligente...

— Vous connaissez ce type ? dit-il en désignant le quinquagénaire clinquant qui escortait Phil O'Brian.

— Michael Lung, répondit-elle. Le conseiller en communication du maire.

— Ah.

La mèche soignée sur une chevelure épaisse, bronzé, les dents refaites, on aurait plutôt dit un armateur grec ou quelque chanteur de charme pour mémères liftées. Osborne opinant, la tête ailleurs, Amelia s'approcha plus près de lui. Le maire prenait la parole, sous les crépitements des photographes réunis en meute. Parmi les têtes argentées qui dodelinaient devant la tribune, Osborne aperçut la fille de l'ascenseur, Ann, au bras de deux benêts qui n'avaient pas vingt ans.

— Et les grands dadais, là ? demanda-t-il.

Amelia grimpa sur ses orteils et suivit le bout de son nez.

— Les fils d'O'Brian, répondit-elle. Des jumeaux...

Les fils du maire nageaient dans leur smoking, encore en proie aux affres de l'acné. Près d'eux, Ann parcourait la foule en quête d'une tête connue, et fatalement croisa le regard d'Osborne : elle sourit par-dessus les permanentes, lança un très discret clin d'œil avant de se concentrer sur l'estrade où O'Brian haussait le ton.

— Vous connaissez ? glissa Amelia.

— Qui ça ?

— Ne faites pas l'innocent, ça ne vous va pas du tout.

Sa poitrine était quasi inexistante sous son tee-shirt mais le port de ses épaules rattrapait l'oubli.

— On s'est croisés dans l'ascenseur, dit-il. Pas de quoi s'emballer.

— Ça vous arrive ?

— Bof.

Elle hocha la tête — dommage.

Tom Culhane apparut à cet instant.

— Ah, te voilà ! s'exclama-t-il à l'attention d'Osborne. On se demandait si tu allais venir !

— Je suis là.

Pas aimable. Tom avait l'habitude et, en bon Britannique, feignit la bonne humeur.

— Alors ? fit-il en visant la tribune. Vous en pensez quoi ?

Phil O'Brian évoquait les résultats de son homologue Giuliani, l'ex-maire de New York, sa politique à l'égard des criminels et des délinquants, faisant sans la citer nommément l'apologie du principe de tolérance zéro.

— De la merde, répondit Osborne en guise d'analyse. Pourquoi, Culhane, tu as autre chose à proposer ?

Tom ricana, faute de mieux. Phil O'Brian comptait se faire réélire en flattant l'instinct le plus primitif de ces « chers concitoyens », à savoir la peur... Passant du coq à l'âne, Culhane dit alors quelques banalités au sujet de sa femme — Rosemary était paraît-il souffrante, mais sous son sourire de circonstance, c'est lui qui semblait soucieux.

— Au fait, demanda Osborne, quelqu'un sait pourquoi la chaîne de télé maorie n'existe plus ?

— Aetoraoa ? précisa Tom. Ah, c'est vrai que tu étais en Australie... Elle a fait faillite.

— Ah oui ?

— Des mauvais placements, expliqua-t-il, notamment en valeurs de hautes technologies à l'origine du boom de la nouvelle économie. Comme chacun sait, ça n'a pas duré. L'argent de la chaîne publique a été réinvesti quand le vent a commencé à tourner mais Aetoraoa a perdu l'essentiel de ses fonds...

Osborne fit celui qui comprenait. Amelia n'écoutait même pas.

— Je vais boire un verre, dit-elle. Vous m'accompagnez ?

La jeune femme attendait la réponse d'Osborne mais c'est Culhane qui la prit par le bras.

— Bonne idée !

Amelia s'en pinça ses lèvres : Tom avait toujours un mot gentil pour elle mais ce soir elle aurait préféré qu'il reste avec sa femme malade, sa maîtresse ou son chien, enfin qu'il lui fiche la paix ! De fait, Osborne resta à traîner près des plantes vertes tandis que le rouquin l'entraînait vers le buffet...

Depuis l'estrade, Phil O'Brian en finissait avec son discours : la justice serait intransigeante et sans pitié pour les délinquants, il le disait et tenait à ce qu'ils le sachent. Les têtes argentées applaudirent de concert sous les feux ardents des reporters. Steve rejoignit son fils pour la photo et souleva son bras comme s'il venait de gagner quelque chose. Bref moment de communion électorale. On pouvait désormais s'aviner de manière civilisée entre bonnes gens. Tous avaient plus ou moins l'air de se connaître et allaient convergeant vers le buffet. Parmi eux figurait Nick Melrose, au bras de sa fille. Il la présentait à Steve O'Brian qui, malgré les années, restait une figure influente du milieu politique.

D'une blancheur spectrale sous sa poudre, Melanie Melrose était chétive et nageait dans une robe de soirée qui n'allait pas du tout à ses dix-huit ans. Blonde, souriant trop, la gamine donnait le change, accrochée à son père qui l'exhibait à ces gens comme un bijou. Serrant des mains inconnues, Melanie finit par quitter son bras.

Osborne attendit que Melrose se fasse aspirer par la cohue pour aborder son trésor.

— Il faut que je vous parle, dit-il en la prenant par le coude.

D'abord surprise, Melanie le dévisagea sans opposer de résistance — il l'entraînait en douceur.

— On se connaît ?

— Non.

— Alors qu'est-ce que vous me voulez ?

Elle était vraiment maigrichonne.

— Vous parler du cambriolage de la nuit passée.

— Ça m'aurait étonnée...

Melanie saisit le verre qui passait à portée de main et le vida d'un trait. Visiblement ce n'était pas le premier.

— Je voulais vous interroger ce matin mais votre père m'a dit que vous étiez choquée après ce qui est arrivé.

— Ah oui ?

Elle avait l'air de s'en foutre complètement. Osborne se tourna vers le buffet : la foule était dense et Melrose trop accaparé pour remarquer leur échappée.

— Vous savez à qui appartenait la hache dérobée la nuit passée ? demanda-t-il.

— Pas le moins du monde ! singea-t-elle en retour.

— À ce que je vois, vous ne partagez pas la passion de votre père pour l'histoire du pays..

— C'est le moins qu'on puisse dire !

Elle ricana méchamment.

— Vous avez un appartement en ville ?

— Non, répliqua-t-elle du tac au tac : j'habite toujours chez mes parents, si c'est ce genre de question à la con que vous voulez me poser.

Pas commode le squelette.

— Et vous avez toujours les clés de la propriété ?

— Comment ça ?

— Vous ne les avez pas égarées ?

— Non, pourquoi ?

Elle fit un pas mal assuré, se colla à lui, qui la tenait toujours par le coude.

— Il n'y a pas eu d'effraction lors du cambriolage, insinua-t-il.

— C'est votre problème, pas le mien.

Melanie attrapa une nouvelle coupe. Ses ongles étaient rongés jusqu'à l'os.

— Vous allez être complètement soûle si vous continuez à ce rythme.

Le regard tourmenté de la jeune fille prit un air mauvais.

— Vous êtes tous aussi chiants, les flics ?!

— Oui ! D'ailleurs je vous trouve un peu maigrichonne. Sans compter que le champagne n'est pas fameux et vous le buvez comme de l'eau ; vous n'allez pas tenir le coup et ça va mal finir.

Melanie envoyait des éclairs. Elle ne mangeait plus, ou pour vomir, ça ne regardait personne, et surtout pas cet homme qui semblait tout deviner d'elle...

Défiant son regard d'adulte, Melanie avala la coupe d'un trait, à l'adolescente.

— Ah oui ? Et qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Le regard de votre père, répliqua-t-il.

— Qu'est-ce qu'il a, le regard de mon père ? (Elle le toisait de son mètre soixante.) Vous me prenez pour une gamine ?

Osborne plongea dans le maigre décolleté qu'elle exhibait.

— Suivez-moi.

Serrant ses os, il l'entraîna vers les toilettes.

— Où vous m'emmenez comme ça ? fit-elle en se serrant contre lui. Je vous préviens, mon père ne va pas être content du tout ! Oh oh oh !

Melanie riait un peu trop. Ils atteignirent les toilettes des dames, ponctuellement vides. Osborne poussa la gamine dans un des boxes.

— Vous ne m'avez pas dit que vous étiez une fille ! pouffa-t-elle.

Il ferma derrière lui.

Amelia se tenait à l'écart du buffet, une lueur de déception dans ses jolis yeux bleus. Tom était parti lui chercher un verre mais elle n'avait pas soif, encore moins envie de boire. Elle avait suivi de loin le numéro d'Osborne avec cette petite grue rachitique, aussi quand elle le vit l'attirer vers les toilettes son sang avait-il viré à l'eau de Javel — une expression de sa grand-mère qui d'ordinaire la faisait rire. Pas ce soir. Amelia s'ébroua : elle, jalouse ? L'idée lui sembla si triste que son visage avait pâli sous les spots...

— Quelque chose qui ne va pas ? fit une voix derrière lui.

La jeune femme sursauta ; Gallaher la scrutait du haut de son mètre quatre-vingt-dix. Sans qu'elle sache trop pourquoi, ce type lui faisait froid dans le dos. Son regard peut-être, qui semblait voir à côté de vous...

— Non, répondit-elle en forçant sur le naturel. Pourquoi ?

Il jeta un de ces sourires glacés vers les toilettes où Osborne venait de disparaître.

— On dirait que votre protégé a fait une touche, non ?

Le ton se voulait ironique mais ça tombait à plat.

— Pourquoi vous dites des choses comme ça ?

— Pour rien.

Gallaher lui pinça légèrement la joue avant de se retourner vers le buffet. Très désagréable. Amelia s'essuya la pommette comme si elle était sale mais reprit vite son rôle de petit génie insensible : Culhane revenait, les mains encombrées de petits-fours.

— Ça va ?

— Évidemment.

Mais elle en avait marre d'être polie : ça n'allait pas. Pas du tout.

Un peu plus loin, acculée à la cloison des toilettes pour dames, Melanie retenait son souffle :

— Qu'est-ce que vous voulez ? Lâchez-moi...

Osborne la tenait par les aisselles, ou plutôt il la soutenait. La fille de Melrose était soûle mais il y avait de la détresse au fond de ses yeux. Ça ne changea rien au problème.

— Pourquoi ton père ne tient pas à ce qu'on t'interroge ? fit-il en chiffonnant sa robe de soirée.

— J'en sais rien... Mêlez-vous de vos oignons...

Entre ses mains, son corps ne pesait rien.

— Il a quelque chose à cacher ?

Ses yeux roulaient. Chiffe molle, Melanie se colla contre lui. Son décolleté bâillait. Elle ne portait pas de soutien-gorge.

— Vous aimez ça ? balbutia-t-elle. Vous en voulez, vous aussi ?

Elle délirait.

— Tu n'étais pas souffrante ce matin, dit-il. C'est ton père qui t'a consignée dans ta chambre : pourquoi ?

— Qu'est-ce que ça peut faire ?!

Melanie tenta une rebuffade mais elle s'écroula littéralement sur lui. Elle rit.

— Tu sais qui a fait le coup ?

— Pff ! Je sais rien, dit-elle en s'abandonnant à ses bras : rien du tout.

— Tu mens.

— Nooonnnn...

Melanie ferma les yeux. Osborne sentit la pression de son ventre contre sa jambe. Elle lova son entre-cuisse, ricana dans un rêve, laissa tomber sa tête sur son épaule et continua de frotter son pubis.

— Baise-moi, souffla-t-elle. Baise-moi...

Folle. Cette fille était folle. Un poing cogna alors contre la porte du box.

— Melanie ! cria une voix autoritaire. Melanie, je sais que tu es là : ouvre tout de suite !

La jeune fille ouvrit de grands yeux, remplis de terreur. Nick Melrose frappa de plus belle.

— Melanie, sors de là !

Elle se mordit la lèvre, accrochée à Osborne. De l'autre côté de la porte, Melrose tambourinait.

— Sortez tout de suite de là !

Osborne se libéra de son étreinte et tira le loquet. En les voyant sortir du box, le visage de Melrose vira au blanc d'hôpital. Sa fille était complètement débraillée et ses joues d'une rougeur suspecte.

— Qu'est-ce que vous faites là ?! siffla-t-il.

La murène montrait les crocs : sans attendre de réponse, il fondit sur sa fille qui, dans un geste de panique, reflua.

— Laisse-moi tranquille !

Manquant de glisser sur le carrelage avec ses talons aiguilles, Melanie se rattrapa au bras d'Osborne. Melrose le fusilla du regard :

— Vous l'avez fait boire.

Il haussa les épaules.

— C'est tout ce que vous avez à dire ?!

— Ce n'est pas à vous que je veux parler mais à votre fille.

— Melanie n'a rien à voir avec cette histoire, éructa-t-il, il faut vous le dire sur quel ton !

— Ce n'est pas ce qu'elle dit.

— Elle dit n'importe quoi ! Vous avez vu dans quel état vous l'avez mise ?!

Oscillant entre la peur et la colère, la gamine avait reflué au fond des toilettes.

— Qu'est-ce qui vous dérange au juste ? répliqua Osborne. Qu'elle parle ? De quoi ?

L'autre fulminait :

— Melanie est fragile, et vous une brute. J'en ferai

part à vos supérieurs, comptez sur moi. (Il agrippa sa fille par le poignet.) On rentre !

Ses mâchoires tremblaient de rage. Melanie eut un regard implorant vers Osborne, impassible.

— Tu me paieras ça, marmonna Melrose.

Ils vidèrent les lieux sans qu'on sache à qui il s'adressait.

*

Un quartier de lune éclairait la nuit. Pas âme qui vive sur la pelouse, sinon quelques lapins qui dressaient les oreilles à son approche.

Il était deux heures du matin lorsque Osborne se glissa jusqu'à l'aile gauche de l'institut médico-légal. D'après ses souvenirs, les caméras de surveillance se situaient à l'entrée du bâtiment. Quant au gardien de nuit, il lisait d'un œil assoupi une quelconque revue sportive, les pieds sur le comptoir du grand hall.

Rompu à ce type d'exercice, Osborne grimpa sur le toit et, sans bruit, força l'une des fenêtres coulissantes. Cette intrusion nocturne pouvait lui coûter cher mais les informations récoltées dans les fichiers de la police étaient maigres et l'accès au dossier ne pouvait se faire sans l'aval de Gallaher. Autant demander son chemin à un poteau.

Il referma doucement la fenêtre, alluma sa Maglite et se dirigea à pas de loup vers le bureau du coroner Moorie. Le nouveau légiste en chef avait investi l'autre de McCleary, son prédécesseur : si les rapports d'autopsie des corps découverts dans le charnier avaient été vidés de l'ordinateur de Fitzgerald, les originaux se trouvaient forcément ici. Et puis, cette

histoire de suicide ne l'avait jamais convaincu, il fallait qu'il en ait le cœur net...

Osborne trouva le bureau du coroner, bloqua la porte en cas d'intrusion, ouvrit les tiroirs métalliques, commença à fouiller.

Le dossier de Fitzgerald était mince à la lueur de la torche. Il l'ouvrit et tomba aussitôt sur les photos numériques. Son cœur se serra. Il y en avait partout, des bouts de chair et sang, d'os et de matières spongieuses, une giclée avait même moucheté le mur avant de couler sur le carrelage... Osborne ravalait sa salive. À terre, Fitzgerald tenait encore à la main le revolver, un .38 de service. Mais il n'avait plus de visage : le coup avait été tiré dans la bouche et le choc hydrostatique avait pulvérisé la boîte crânienne.

La vue de son ami dans cet état lui fit un sale effet. Osborne réprima la brève montée de rage qui lui comprimait la tête et se concentra sur le rapport d'autopsie. Il eut beau l'éplucher, tout concordait : l'arme utilisée était bien son arme de service, d'après la balistique Fitzgerald avait appuyé lui-même sur la détente, on retrouvait les traces de poudre sur ses doigts, ses empreintes sur la crosse... Osborne grimaça ; Jack Fitzgerald semblait s'être bel et bien suicidé. Bon Dieu, pourquoi avait-il fait une chose pareille ? Et sa femme ? Sa fille ? C'était incompréhensible...

Il rangea le dossier et continua ses recherches, fébrile.

« K » comme Kirk. Le tueur en série.

Une poignée de feuilles constituait le rapport d'autopsie des victimes retrouvées dans le charnier. Katy Larsen, Mark Wilson, Kirsty Burell, ils étaient

tous là. On venait même d'identifier le quatrième corps : celui de Samuel Tukao.

Les clichés étaient eux aussi épouvantables, et les détails particulièrement sordides : toutes les victimes avaient été désossées — un fémur. Pour quelle raison, on ne le disait pas. D'après le coroner Moorie qui avait repris l'enquête, Kirk semblait s'adonner à des sortes de rites anthropophages, sacrificiels : on avait également trouvé des restes d'animaux dans le charnier, cochons, poulets, opossums... Osborne poursuivit la lecture, de plus en plus intrigué.

La mort de Kathy Larsen était datée du 25 décembre, celle de l'indic de Fitzgerald du 27, l'agent du 30 du même mois. Tous exécutés en l'espace d'une semaine. Seul le décès de Tukao était antérieur — décès estimé environ deux mois plus tôt...

Samuel Tukao était donc la première victime du tueur en série.

Osborne eut alors une impression désagréable ; d'après la reconstitution des squelettes, si tous avaient la nuque ou le crâne brisé, Samuel Tukao avait eu en prime plusieurs dents arrachées — incisives, canines, un véritable massacre. Moorie avait aussi relevé des traces de brûlures sur sa peau... On l'avait torturé. À mort.

Quant aux fémurs soutirés des corps, ils avaient disparu.

Hana avait dit qu'elle rentrerait les week-ends de son école maorie mais elle ne rentrait plus. Plus du tout. Le baiser volé à l'arrêt de bus l'avait-elle dégoûtée à ce point ? Paul guettait son arrivée chaque vendredi soir, en vain. Cherchait-elle à le fuir ? Voulait-elle le punir de son audace ? S'en foutait-elle complètement ?

C'est dans le bus, un jour, et de manière faussement désinvolte, qu'une des sœurs Douglas lui dit qu'Hana passait son temps au marae¹ de ses grands-parents, du côté de West Coast Road : elles avaient reçu une lettre, pas lui ? Elle ricanait, la gourde...

Paul avait suivi la piste.

Il apprit ainsi que Pita Witkaire avait été professeur de maori à l'université avant de se consacrer à la culture autochtone. On le disait activiste mais c'était surtout sa femme, Wira, qui était connue. Rangatira² de haut rang, la grand-mère d'Hana était considérée comme une encyclopédie vivante, la gardienne du savoir des ancêtres.

1. Vaste lieu de rassemblement servant aussi de forum.
2. Aristocrate.

341, West Coast Road. C'était l'adresse. Comme Hana ne revenait pas, il décida d'aller voir.

Paul prit le car un samedi matin, très tôt, avec une série de nœuds dans le ventre en guise de petit déjeuner. Hana lui avait conseillé de fuir la cité où ils avaient grandi, mais pour aller où ? Au marae de ses grands-parents ? Était-ce une façon de lui demander de la rejoindre ?

Une fois à la gare routière, il prit un autre bus qui le mènerait hors d'Auckland. Il faisait chaud malgré la climatisation, les grosses Polynésiennes s'éventaient sur les sièges voisins, à demi assoupies, et l'appréhension montait à mesure qu'il approchait du marae. Enfin, après un lent périple le long des collines, le chauffeur lui souhaita une bonne journée et le déposa sur le bord de la route.

West Coast Road s'étendait sur plusieurs kilomètres, de l'interminable banlieue d'Auckland jusqu'aux collines. Là, le bush reprenait ses droits : pongas argentés, puipuis et autres fougères géantes s'entremêlaient dans les sous-bois qu'il longeait. De la route, on distinguait à peine les habitations... 341. Ça sentait le bois sec et la mousse en suspension le long du sentier. Paul aperçut d'abord un toit de couleur ocre, puis des baraques de préfabriqués tagués à la hâte qui rappelaient plus une école abandonnée qu'un lieu de culture autochtone. Le marae se situait un peu plus loin, caché derrière les branches.

Paul contourna l'édifice, en silence. C'était un bâtiment de la taille d'une grande maison ouvert sur une place — le marae proprement dit. Sculptée selon la tradition, les piliers qui ornaient la façade étonnaient

par leur provocation : phallus énormes tombant à même le sol et gueules grimaçantes de guerriers tirant la langue, stigmates primitifs du haka¹... Paul se réfugia derrière une fougère tentaculaire : un groupe de Maoris sortait du whare² en échangeant des plaisanteries. Ils étaient une vingtaine, torse nu ou en short, hommes et femmes confondus ; parmi eux Hana, tee-shirt blanc, short noir, toutes cuisses dehors...

La troupe partit à petites foulées le long du chemin qui serpentait autour du marae. Paul reflua sous les branches, une paire de cuisses brunes en Cinémascope. Ils passèrent devant lui sans le voir, englué par la masse végétale. Après quoi les Maoris se regroupèrent au centre du marae. Au milieu de ces corps musculeux, Hana souriait comme il ne l'avait jamais vue faire. Sa peau luisait après le léger footing, ses cheveux attachés dégageaient son visage d'amazone, il la buvait de loin, comme l'océan le crépuscule... Enfin tout le monde se tut — un homme de petite taille venait d'apparaître.

Râblé mais noueux comme les lianes du bush alentour, Pita Witkaire prit la parole. Sa voix chantait ; ce fut sa première surprise. Le Maori apostropha le groupe qui se mit à rire. Trop loin pour saisir ce qui se disait, Paul en profita pour se rapprocher...

Les Maoris empoignèrent bientôt des pouwhenuas³ ou des patus⁴ traditionnels puis, répondant aux injonctions de Witkaire, les femmes se placèrent au centre du marae, les hommes dans leur dos.

1. Chants et danses de guerre.
2. Maison traditionnelle.
3. Clubs de bois.
4. Massues.

Witkaire lança alors une mélodie gutturale, aussitôt reprise par les femmes. Hana avança la première, un club à double pointe à la main : chantant d'une voix aiguë mais forte, elle menait les autres femmes, parfaitement synchrones. Les Maories invoquaient la terre, le ciel et les ancêtres qui les avaient vus naître, mais leur chant se chargea vite de colère. Hana avançait toujours, l'arme à la main, quand ses yeux se mirent à rouler. Figures spectrales, on n'y voyait plus que le blanc.

Fendant l'air de leur massue, les hommes débordèrent les femmes sur leurs ailes. Langue protubérante, pupilles dilatées, ils frappèrent leurs cuisses et le sol, ils le frappèrent encore, jusqu'à le faire trembler : leur langue se contorsionnait, leurs yeux semblaient vouloir jaillir de leurs orbites, et les cris rauques expulsés de leur poitrine allaient se perdre dans le bush. Frissonnant de rage, poings levés vers le ciel qui n'y pouvait rien, les Maoris brandissaient leur colère comme si les nuages pouvaient reculer sous l'impact, ils jetaient leur violence à la face d'un monde révolu, et leur impuissance comme un dernier défi. Les massues fusèrent dans l'air étouffant. Ils continuèrent de massacrer le sol de leurs pieds nus et leurs pupilles roulaient dans la transe, à s'en déchirer le blanc des yeux.

Paul reflua sous les fougères : leurs grimaces obscènes rappelaient les figures des totems.

Les femmes revinrent à la charge : le visage d'Hana s'était déformé, tordu. La sueur ruisselait de ses cuisses nues, ses yeux dilatés envoyaient des éclairs et c'est tout son corps qui avançait vers lui. Paul ne voyait qu'elle depuis les fougères, terrifiante dans son cri de malheur. Elle eut une brève convulsion : sa poitrine vibra de

toutes ses membranes. Les Maoris piétinèrent le sol, comme pour l'achever.

Ce qu'ils firent.

Fascinant.

Paul retint son souffle, hypnotisé par la puissance du haka : ils dansaient comme on vide un chargeur.

*Tout cessa d'un coup : la danse, les invocations, leurs regards de possédés, en un instant le monde rede-
vint paix et silence.*

Une poignée de secondes s'échoua là, sur le tapis d'épines où il restait pétrifié : Hana regardait dans sa direction, avec ses yeux de démente...

— Dis donc toi, qu'est-ce que tu fais là ?

Paul sursauta : un Maori au faciès peu commode le surplombait, les mains sur les hanches.

— Allez, sors de là, dit-il.

La confusion l'emporta sur la peur. Paul se dépêtra tant bien que mal de la végétation et, poussé par l'ombre du Maori, avança vers le marae où les danseurs le dévisageaient.

— Alors, lança Pita Witkairé, comme ça on nous espionne ?

Un mince sourire flottait sur ses rides. Paul voulut répondre quelque chose, n'importe quoi, mais les autres se mirent à rire. Certains échangèrent des réflexions dans leur langue maternelle, qu'il ne comprenait plus — cette fois-ci, les livres ne lui seraient d'aucun secours...

— Eh bien, jeune homme, reprit le maître de cérémonie. Puisqu'il en est ainsi, tu vas te joindre à nous pour le reste de la séance. On va voir comment tu te débrouilles...

Cerné par les Maoris, Paul ne bougeait plus. Les voix lui parvenaient mais il n'en saisissait pas le sens. Un patu atterrit dans ses mains. La foule l'enserrait, l'étouffait, il était le petit Blanc au milieu d'une tribu sauvage, il était prisonnier des amazones dont la chef le considérait d'un regard accusateur, elle seule capable de le gracier. Il aurait voulu disparaître, retourner d'où il venait, du fond de la poubelle, du cul de sa mère et même de l'océan : il aurait voulu non pas mourir mais n'être rien, et ce rien le laisser là, comme un paillason sur lequel le monde entier pouvait bien se décrotter.

Un des Maoris lui montra le maniement de l'arme, puis décomposa pour lui les pas de danse qui l'accompagnaient — une succession de petits sauts, effectués la plupart à cloche-pied. Paul rêvait debout, affreusement vivant, et Hana ne faisait rien pour le tirer de là.

— Allez ! lança Witkaire d'un air malin.

On lui fit une haie d'honneur ; pressé par la foule, Paul s'exécuta avec la gaucherie des débutants, stupide et ridicule dans ce jeu de marelle incompréhensible. Il fit un bond, puis deux, aussitôt ponctués par des rires. Hana se tenait face à lui, toute dégoulinante de sueur et, comme les autres, elle riait de sa maladresse congénitale, sa maladresse de bâtard. Elle seule pouvait le sauver mais elle ne fit rien, préférant le laisser crever de honte au milieu des siens plutôt que de l'aider. La garce s'était bien moquée de lui : ses sous-entendus, ses encouragements à quitter Red Hill, son école maorie où il pourrait la rejoindre, tout ça n'avait jamais existé. Elle lui avait raconté des histoires, elle lui avait fait croire aux mirages, elle lui avait fait croire qu'ils s'aimaient.

Paul s'était enfui sitôt la danse achevée. Cette fois, l'humiliation était totale...

Le café du matin ramassa le goût de vase qui crou-pissait dans sa bouche.

— Bien dormi ? lança le barman.

— M'en souviens pas.

— Hé hé !

— Sers-moi plutôt un autre café.

Kieren, un jeune type qui poursuivait en parallèle des études de chinois, machina l'espresso. Le bar de l'hôtel Debrett ouvrait à peine ; les tabourets étaient encore perchés sur le comptoir. Osborne consultait le *New Zealand Herald*, paquet de papier où l'on annonçait le lancement de la campagne municipale. Phil O'Brian souriait pour les objectifs, un bras levé triomphalement par son père. En cas de réélection, Phil, quarante-sept ans, se voyait promis à un avenir des plus brillants : ministre, Premier ministre, son père Steve ne le disait pas mais il vantait les mérites du rejeton « mieux armé que lui au même âge »... Osborne jeta le journal à l'autre bout du comptoir.

— On dirait que vous n'aimez pas trop O'Brian, fit remarquer le barman, un œil amusé sur le journal en vrac.

— Ce n'est pas le maire qui me dérange, c'est sa politique.

Kieren haussa les épaules.

— C'est pareil, non ?

Sans doute. Peu importe. Osborne avait des nœuds à l'estomac — Hana, ou ce qu'il en restait... Une volée de cafés plus tard, il était dehors.

Pressés par la cohue du matin, les employés de la

City couraient pour aller compter de l'argent. La Chevrolet était garée dans Vulcan Street, une petite rue perpendiculaire où flottaient des émanations de croissanterie industrielle. Osborne ouvrit la portière, plongé dans ses pensées.

Malgré son petit numéro dans les toilettes de l'Observatoire, il n'avait pas tiré grand-chose de Melanie Melrose. Quelqu'un avait pourtant pénétré dans la propriété pour y voler la hache du vieux chef. Osborne ne croyait pas aux passe-muraille : s'il n'y avait pas eu d'effractions chez Melrose, c'est que l'auteur de ce coup fumant avait les clés. Celles de Melanie, ou plutôt son double, fait à son insu. La fille de Nick Melrose était plus accessible que son père et manifestement assez perturbée pour se faire abuser : c'était sa piste. Anorexique, tendance hystérique, voire nymphomane, Melanie semblait vivre sous la férule de son père mais Osborne avait décelé une part de mystère, que la jeune fille gardait pour elle : un secret qui, vu l'état de son corps, aurait gagné à être divulgué. L'arrivée impromptue de Melrose avait malheureusement suspendu l'interrogatoire. Quelqu'un l'avait-il prévenu de leur escapade dans les toilettes ? Le plus étrange provenait des rapports d'autopsie consultés la nuit passée : non seulement les victimes de Kirk avaient été désossées mais les fémurs avaient disparu. Kirk les cachait-il ? Dans quel but ? Avait-il un complice ? Zinzan Bee ? Est-ce lui, le gardien des os ? Et pourquoi le coroner Moorie gardait-il de telles informations sous le coude ? Il y avait aussi le quatrième cadavre, qu'on avait fini par identifier : Samuel Tukao, d'après la fiche anthropo-

métrique. La nouvelle n'avait pas filtré. Gallaher avait-il donné des ordres en ce sens ?

Tout ce qui touchait de près ou de loin à la mort de Fitzgerald semblait édulcoré, comme si on craignait la lumière. Fitzgerald s'était pourtant suicidé : le rapport balistique était formel. Osborne revoyait les photos numériques du dossier, tous ces bouts de lui éparpillés, et il avait beau se triturer la tête, le suicide de son ami restait pour lui un mystère. Même viré de la police, Fitzgerald aurait continué à chercher sa famille : c'était son espoir, sa passion triste. Les avait-il retrouvés ? Depuis le temps, ça semblait impossible. Non, il s'était passé quelque chose, un événement imprévu. C'était son idée fixe. Qui d'autre que Zinzan Bee ?

Osborne était revenu pour tirer cette affaire au clair mais il ne sentait pas le coup. Il se sentait comme parasité.

*

Tom Culhane pianotait sur son clavier, les vestiges d'un fish and chips emmitouflés dans du papier journal. Il s'était levé tôt pour accompagner sa femme à la clinique privée du docteur Boorman, et si l'ambiance était électrique dans la voiture, lui y croyait. Dur comme fer.

À Auckland une nouvelle vie commençait, loin du père de Rosemary et de son emprise sur elle, loin du sien aussi. Boorman trouverait un remède, il le payait assez cher pour ça. Plus de fausses couches. Ses trente-huit ans n'étaient rien, c'était juste une question de temps. Il fallait qu'elle change d'air, qu'elle

sorte un peu de sa névrose obsessionnelle, après tout Boorman n'avait pas trouvé d'incompatibilité génétique, tous les espoirs étaient donc permis, et puis le poste pour Auckland était un signe fort. Ils s'en tireraient, tous les deux, ils seraient de nouveau ensemble. Condamné à tenir le couple puisque Rosemary s'était déjà effondrée — une dépression dont elle ne sortait pas, ou alors hagarde, pour le journal du soir ou un film à la télé — il la sauverait, et son couple avec. Il fallait y croire, voilà tout.

Bref, Tom Culhane était un incurable romantique. L'arrivée d'Osborne allait tout chambouler.

Une pilule avalée dans un café-machine qu'il balança illico à la poubelle, Osborne bougonna un bonjour et, sans même évoquer la soirée de la veille, se posta devant l'ordinateur. C'était le foutoir sur son bureau.

— Des nouvelles de la fille aux requins ? demandait-il.

Le rouquin chassa sa femme de ses pensées et consulta son carnet d'enquête.

— Johann Griffith ? Oui, enfin, les vérifications de routine... Des parents sont venus reconnaître le corps. (Tom consulta son carnet.) Johann Griffith : trente-cinq ans, résidant à Waiatarua, près d'Auckland, célibataire, employée dans une entreprise de travaux publics... Sa disparition n'a pas été signalée car tout le monde la croyait en voyage. Je suis en train de réunir les adresses et les numéros de téléphone de ses proches pour reconstituer son emploi du temps...

— Gallaher t'a mis sur le coup ?

— Pour les tâches fastidieuses, j'ai du talent on dirait, ironisa-t-il. Et Melrose, on a une piste ?

— Non.

Enfumant la pièce d'un halo bleuté, Osborne connecta son ordinateur aux différents services.

Des quatre victimes de Kirk, trois étaient directement liées à l'enquête menée par Fitzgerald : l'agent Wilson, Larsen, la colocataire, et Burell, pute et indic. Seul Tukao n'avait a priori rien à voir avec l'affaire en cours. Il était pourtant la première victime et sa disparition ne semblait pas avoir inquiété grand monde...

Osborne chercha un moment avant de retrouver sa trace. Samuel Tukao exerçait la profession de notaire à Mangonui, au nord de l'île. Comme le téléphone de l'agence ne répondait pas (numéro erroné), il finit par dénicher sa veuve à Russell, Bay of Island.

Mme Tukao ne se montra pas surprise par le coup de fil d'un policier : d'autres inspecteurs étaient venus la veille pour lui poser des questions au sujet de la mort de son mari.

— Votre mari a disparu depuis des semaines, s'étonna Osborne, pourquoi n'avez-vous rien dit à la police ?

— Détrompez-vous, rétorqua la veuve avec véhémence. Ça fait deux mois que je ne dors plus : Sam a disparu du jour au lendemain, sans laisser de traces, croyez-bien que j'ai aussitôt averti la police de Mangonui !

— Dans ce cas, pourquoi sa disparition est-elle restée sans suite ? poursuivit Osborne. Les flics du coin n'ont pas mené d'enquête ?

— Si, bien sûr, mais... la police de Mangonui

croyait à une escapade ; c'est d'après eux le cas de figure le plus fréquent. Je crois surtout qu'ils m'ont mis ça dans la tête pour que je ne m'inquiète pas trop mais on ne trompe pas l'instinct d'une femme, dit-elle avec amertume. Je savais bien qu'il était arrivé quelque chose à Sam, qu'il ne s'était pas enfui avec une autre...

— Hum. Votre mari, il a disparu de quelle manière ?

— Le plus simplement du monde, fit-elle, lasse. Sam a pris sa voiture pour aller à la pêche, comme tous les dimanches matin, et je ne l'ai jamais revu...

La pauvre femme en avait des sanglots dans la voix.

— Votre mari travaillait toujours ?

— Oui. Il allait justement prendre sa retraite...

— Qui est venu vous interroger ?

— Deux inspecteurs, répondit la veuve.

— Des flics d'Auckland ?

— Oui.

— Vous connaissez leur nom ?

— Eh bien...

— Ils se sont bien présentés, non ?

— Oui... (La veuve n'avait plus toute sa tête.) Oui, elle répéta, comme si elle cherchait dans sa mémoire. Les agents Dow... ou Dowd, et Mertens...

Inconnus d'Osborne.

— Que vous ont-ils dit ?

— Pourquoi vous me posez toutes ces questions ? se défendit Mme Tukao. On m'a interrogée pendant des heures et...

— Répondez.

Perturbée, la femme du notaire soupira longuement.

— Les deux inspecteurs m'ont dit que mon mari avait été victime du tueur en série, celui dont on a parlé à la télévision. Une terrible malchance. La mauvaise rencontre au mauvais endroit... C'est abominable.

Osborne gambergeait à l'autre bout du fil : que faisait Kirk si loin au nord ? Waikoukou Valley se situait à trois ou quatre heures de route de Mangonui : pourquoi avait-il pris le risque de transporter le corps du notaire sur une si longue distance alors que les autres victimes étaient pour ainsi dire sur place ?

— Une chance pour que votre mari connaisse le tueur en question ?

— Oh ! Absolument aucune ! assura-t-elle.

— Et Zinzan Bee ? Ce nom vous dit quelque chose ?

— Zin Zamby ? Non...

— Tukao, c'est un nom maori, insista Osborne. Vous avez toujours un lien avec la communauté ?

— Seul mon mari était d'origine maorie, rectifia la veuve. Enfin, Sam était tout ce qu'il y a de plus assimilé.

— Que voulez-vous dire ?

Le ton sec la mit mal à l'aise.

— Eh bien, expliqua-t-elle, Sam n'a jamais eu beaucoup de contacts avec la communauté... peut-être en raison de son statut social, vous comprenez : la réussite, ça fait parfois des envieux...

— Et aussi des arrivistes, releva-t-il. Votre mari n'avait donc plus de contacts avec sa tribu d'origine : ce ne serait pas celle des ngatis kahungunus ?

La tribu dont était originaire Zinzan Bee.

Dans le combiné, la voix de Mme Tukao était de plus en plus fébrile.

— Non, dit-elle. Sam était d'origine tainui.

Osborne ressentit alors comme un bref changement de métabolisme. Il expédia les salutations et raccrocha, les mains moites.

Tainui : l'homme qu'on avait torturé à mort était d'origine tainui...

Le nom de la tribu maorie lui fit comme un électrochoc. Hana était à demi tainui...

Non, il ne l'appellerait pas.

Il ne ferait pas une connerie pareille.

Pour quoi faire d'abord ? L'interroger sur les liens éventuels de certains membres de sa tribu avec un certain Sam Tukao, ancien notaire à Mangonui ? Ridicule ! Il aurait l'air de quoi ? D'un flic ! D'un sale flic ! Ah, le beau retour que voilà ! Le come-back du siècle ! Non, il n'était pas rentré pour la revoir, encore moins pour lui poser des questions. Elle avait répondu à toutes.

Non, il fallait trouver autre chose.

Pita. Pita Witkaire. Bien sûr. Le vieux chef tainui connaissait tout le monde, il était le mieux placé pour le renseigner sur les activités du notaire : pas elle ! Évidemment !

Culhane regardait son équipier s'agiter, intrigué par l'inquiétant triomphe qui irradiait son visage.

Osborne pianota sur le clavier ; d'après l'annuaire électronique, Pita Witkaire habitait toujours le *marae* de West Coast Road. Il téléphona, une énième cigarette à la bouche, mais ça ne répondait pas. Il insista (il était peut-être dans la salle d'entraînement), sans succès. L'adrénaline redescendit aussi vite qu'elle

avait monté. Une chape de plomb lui tomba sur les épaules. Un poids mort.

Osborne frota son visage comme s'il voulait l'effacer.

S'effacer.

Disparaître des cartes et finir de cuver sa mort, comme à Sydney, avec un sosie d'elle dans chaque poche, à sortir comme un joker...

Hana.

Ce qu'elle était devenue, où elle vivait, ce qu'elle avait fait depuis tout ce temps, il n'en savait rien. Foutre rien. Mais elle était là, comme une onde aérienne sur les surfaces. Il hésitait encore. Elle aussi pouvait le renseigner sur Samuel Tukao, au pire elle pourrait lui dire où était son grand-père. Elle pouvait tout aussi bien l'envoyer balader... Enfin, suivant les signes, Osborne entama les recherches.

Après une inspection infructueuse de l'annuaire électronique, il examina les différents services de la ville. Téléphone mobile, gaz, électricité, chauffage, listes électorales, immatriculations d'automobiles, motos, scooters, dossiers bancaires, cartes de guichet automatique, fichiers d'opérations bancaires en ligne, dossiers de crédit, déclarations de revenus, chèques de voyage, assurance maladie, responsabilité civile, police d'assurance, soins de santé, Sécurité sociale, avantages sociaux au travail, allocations d'assurance chômage, rentes d'invalidité, aides gouvernementales, abonnement au câble, Internet, journaux, revues, enlèvement des ordures, installations sanitaires, livraison, achat, vente, location d'immeuble, location de voiture, réservations de chambres d'hôtel, de spectacles, billets d'avion, de croisière ou de train,

activités et appartenance à des groupes associatifs, dossiers des avocats judiciaires, transactions boursières, les fichiers défilaient sur l'écran de l'ordinateur, en vain : Hana n'apparaissait nulle part.

Avait-elle fichu le camp ? Avait-elle pressenti qu'il reviendrait ? Se cachait-elle ?

De quoi ?

De qui ?

De lui ?

Osborne devait faire une drôle de tête puisqu'à l'autre bout de la pièce Tom en oublia un moment ses cristaux liquides.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

Osborne répondit sans même relever la tête.

— Ma femme.

*

Trois cent quinze, trois cent vingt, trois cent trente-huit... Après un long sprint avec le vent, la Chevrolet stoppa au 341, West Coast Road. Osborne claqua la portière et marcha vers le *marae* de Pita Witkaire.

Quinze ans avaient passé depuis sa première (et dernière) venue. Paul ne le savait pas à l'époque mais, selon la coutume maorie, les visiteurs étaient d'abord soumis au *wero*, sorte de défi amical lancé à ceux ou celles qui veulent intégrer le *marae* : cette coutume servait à créer un lien. Et lui, obnubilé par le regard d'Hana qu'il croyait moqueur, il avait fui sitôt sa danse achevée, pitoyable prestation à n'en pas douter, crevant de honte et de rage impuissante à l'idée qu'elle pût ainsi l'abandonner à son sort... Imbécile. Il n'avait rien compris. Ça depuis le premier jour...

Osborne fila sous la voûte des fougères géantes qui jadis croyaient le protéger et atteignit les premiers baraquements, des pensées noires dans la tête.

Pita Witkaire était connu dans la communauté pour ses activités culturelles : maître de cérémonie, il défendait l'honneur des Tainuis lors des rencontres intertribales qui avaient lieu chaque année. La compétition, substitut des guerres d'antan, avait lieu dans trois semaines : Osborne ne croisa pourtant personne. La cour de l'école était vide, les fenêtres closes, sans rumeurs. Il flottait ici comme un parfum de friche, qu'il ne reconnut pas. Le *marae* semblait désert.

Plus loin, montée sur pilotis, la maison de Pita Witkaire repoussait tant bien que mal l'avancée du bush ; Osborne se fraya un passage parmi les fougères exubérantes et, après un rude combat contre la nature, se hissa jusqu'à la terrasse. Là, il passa un œil par la vitre poussiéreuse : ne décelant aucune présence humaine, il força la porte coulissante. Le salon était sommaire, la cuisine impeccable. Tout était parfaitement rangé, avec une vague odeur de renfermé qui flottait. Il grimpa à l'étage, visita les différentes pièces et se résigna à l'évidence : la maison de Pita Witkaire était inhabitée. Il ne restait plus que des mouches mortes sous la baie vitrée du salon et l'étrange impression d'arriver trop tard.

Passant le doigt sur la table du salon, Osborne estima le taux de poussière à plusieurs semaines. Bizarre : l'électricité ne fonctionnait pas, pourtant il y avait encore ses affaires dans les placards... Le grand-père d'Hana avait-il abandonné ses activités culturelles ?

— Vous ne savez vraiment pas où je peux le trouver ?

Remontant la route à pied, Osborne avait sonné à la première habitation, deux cents mètres plus haut dans le virage. À la tête déconfite de la voisine, il comprit qu'elle n'en savait pas plus.

— Non, vraiment, faudrait demander à mon mari. Tenez, le voilà qui arrive..., dit-elle en se tournant vers la route. Vous n'avez qu'à lui demander.

Un retraité en chemise à carreaux remontait tranquillement la côte, un opossum pendu au bout du bras. Sa tête ronde bringuebalait au rythme de ses pas, les yeux globuleux.

— Cette saloperie s'est prise dans mon piège ! préféra l'homme en soulevant son trophée.

L'opossum semblait les regarder depuis ses pupilles vides, son corps de nounours comme une chiffonnette molle. Un chien jappait dans les pattes de son maître et, avec enthousiasme, sautait vers le marsupial pour mordre méchamment. Déclaré fléau national depuis qu'un illuminé en avait importé d'Australie, les opossums ne se contentaient pas de manger les feuilles des arbres, ils les tuaient. Dévastateur de forêt, sans prédateurs (un autre imbécile avait bien tenté de peupler les forêts de renards mais ces derniers trouvaient plus facile de chasser les oiseaux), tuer un opossum était devenu par la force des choses un devoir national. Le voisin jeta la dépouille près de la niche.

— Vous cherchez quelque chose ?

— Pita Witkaire, répondit Osborne.

— Bah, fit-il. On ne l'a pas vu depuis des semaines. (Il se tourna vers sa femme.) Combien ? Cinq, six ?

— Ah oui, au moins ! confirma l'intéressée.

— Le *marae* a l'air désert. Vous savez depuis quand ?

— Ça je saurais pas vous dire. Pita, on l'a juste vu un peu cet hiver, poursuivit le voisin, et puis au printemps, je saurais pas dire à partir de quand, on l'a plus vu.

— Il ne vous a rien dit ? reprit Osborne. Aucune allusion ?

— Non, pas d'allusions. C'est pas un gars bavard...

— Peut-être qu'il a pris des vacances, hasarda la voisine, ou alors sa retraite... Vous êtes de la famille ?

Près de la niche, le bâtard dévorait à belles dents. Osborne aussi avait envie de mordre. Il recommençait à dérailler.

— Je travaille pour la police d'Auckland, dit-il en leur tendant sa carte. Appelez-moi si Pita revient au *marae* : vous nous rendriez à tous les deux un grand service.

Il tenta un sourire, sans grand succès. Les voisins toutefois opinèrent.

— Comptez sur nous !

De bons citoyens.

Rien à voir avec lui.

*

Un soleil tout engourdi flottait sur les quartiers nord de la ville. À l'heure de la sortie des bureaux, la circulation était fluide : ici il n'y avait pas de bureaux.

Loin du business prospère de la City, le quartier de Red Hill s'engorgeait à mesure que les migrants migraient : éleveurs frappés par l'arrêt des subventions jusqu'alors allouées à leurs sempiternels moutons, Tongiens, Samoans, ou Fidjiens exilés rêvant d'All Blackitude, petits commerçants asiatiques venus tenter leur poignée de dollars au bout de l'Occident ou Maoris mis au piquet du grand virage néo-libéral, on trouvait un peu de tout — tout au plus une série de baraquements sensiblement identiques où, entre moleskine et torgnoles, la jeunesse autochtone oubliait vite l'enfance.

Osborne n'y avait plus mis les pieds depuis des années mais le quartier où ils avaient grandi n'avait pas beaucoup changé. La maison des parents d'Hana non plus. Il claqua la portière, passablement anxieux. Il ne vit pas de véhicule sous le garage ouvert, juste des outils de jardinage et quelques seaux remplis d'eau croupie : Glenn devait être parti en ville... Osborne poussa le portail vermoulu. Il reconnut d'abord la haie, le jacaranda en fleur, puis la fenêtre de la chambre où s'effeuillait son amour d'enfance...

— Susan, vous êtes là ?

La mère d'Hana bêchait un plan de patates douces au fond du jardin. Elle l'aperçut et laissa choir l'outil sur ses bottes en plastique.

— J'aimerais vous parler, dit-il. Deux minutes.

Surprise, Susan recula d'un pas. Les cheveux décoiffés sous le chapeau de paille, son visage était soudain fantomatique. Elle jeta un œil à sa montre, comme si tout cela était une question de temps.

— Écoutez, je ne sais pas, Glenn va rentrer d'une minute à l'autre et...

— Deux minutes et vous n’entendrez plus parler de moi.

Susan hésita. Deux minutes contre l’éternité, ça se jouait : Glenn n’en saurait rien, elle ne le lui dirait même pas, de toute façon c’était de l’histoire ancienne...

— Qu’est-ce que vous voulez ?

— Des renseignements au sujet d’un ancien notaire décédé il y a peu, dit-il, Samuel Tukao : il exerçait à Mangonui. Tukao avait des liens avec la tribu tainui.

La mère d’Hana oublia son potager en friche.

— Je ne connais pas ce monsieur, dit-elle.

Susan était une *pakeha* : si elle s’était mariée à Glenn, le fils de Pita et Wira Witkaire, les histoires des Maoris ne la concernaient pas. Voilà ce qu’elle voulait lui signifier. La recherche de l’identité culturelle, ou plutôt son absence pour ce qui concernait Glenn, ne lui avait jamais causé que des malheurs. Susan en avait assez. C’était une femme fatiguée.

— Et votre mari ? relança Osborne.

— Vous savez qu’il est têtu, répondit-elle. Même s’il connaissait votre notaire, je ne pense pas qu’il vous en parlerait...

L’air était lourd de sous-entendus. Osborne sentait la tension monter, comme si le sang filait plus vite dans ses artères.

— Et Pita ?

— Il doit être au *marae*, répondit Susan, évasive.

— J’en viens : il n’y a personne.

— Alors il doit être en vadrouille. (Des rides se formèrent sur son front.) Écoutez...

— Il n’enseigne plus le *haka* ?

— Je... je ne sais pas. Pourquoi ?

— Le *marae* était désert, insista Osborne, et ça depuis un moment.

Sa voix changeait imperceptiblement.

— C'est l'été et...

— Je me fous de l'été, coupa-t-il. Il n'y a pas que les classes qui sont vides, la salle d'entraînement et la maison aussi. Où sont les danseurs ? Et Pita ?

Un voile d'inquiétude passa sur son visage vieilli.

— Je ne sais pas, balbutia Susan. Nous n'avons plus beaucoup de contacts depuis la mort de Wira...

— Et Hana ?

Son ton était plus agressif que ses pensées.

— Quoi Hana ?

— Où est-elle ?

Susan planta son outil dans la terre fraîche.

— Elle est partie, dit-elle sans le regarder.

— Partie où ?

— En Europe.

Osborne s'approcha, des billes d'acier dans les veines.

— Impossible, dit-il. J'ai vérifié les listings des vols internationaux : son nom ne figure nulle part.

Susan n'aimait pas le ton que prenait sa voix. Il lui faisait peur. La peau rougie par le soleil austral, elle rajusta son chapeau de paille.

— Écoutez, Paul, nous n'avons plus de nouvelles depuis des mois. Juste une lettre pour nous dire qu'elle partait.

— Où ?

— Je ne sais pas...

Susan regardait sa bêche comme un objet mort.

— Elle n'a rien dit de plus ?

— Si : qu'elle nous aimait.

La mère d'Hana releva la tête. Ses yeux étaient bleus, pleins d'eau.

— Vous mentez.

Osborne serrait les dents.

— Non. Partez maintenant, adjura-t-elle comme si elle avait senti le danger. Je ne sais pas où est Hana : elle a juste dit qu'elle s'en allait, elle n'a pas dit où. L'Europe sans doute ; c'est du moins l'idée qu'on s'est fait.

— Ah oui ?

Susan crut un instant qu'il allait la frapper.

— Quelque chose s'est brisé entre nous, expliqua-t-elle d'une voix tremblante : le lien, ou quelque chose comme ça. Vous savez qu'Hana ne s'est jamais très bien entendue avec son père. Il ne parle pas maori et... Enfin, ça fait longtemps sans doute, on aurait dû faire plus attention, Glenn et moi, maintenant c'est trop tard et de toute façon...

— Vous mentez !

Susan voulut se protéger mais il l'attrapa par le col de sa blouse et la tira brutalement vers lui.

— Où est-elle ?!

— Je ne sais pas...

Elle n'essayait même plus de se dégager. Les yeux d'Osborne envoyaient des éclairs mordorés : il la secoua, si fort que Susan se mit à geindre.

— Je vous en prie...

Comme elle avait peur, il la jeta à terre. Le chapeau de paille roula vers les plants de patates. Susan tomba de tout son long, lourdement. Enfin, les épaules secouées de larmes, elle ne bougea plus. Osborne tanguait au-dessus d'elle, ombre froide sous le ciel

pâlot. La mère d'Hana sanglotait toujours à ses pieds, la bouche pleine de terre :

— Je vous en prie...

Les insectes bourdonnaient dans le potager. Osborne baissa la tête.

Même la terre en était toute retournée.

*

À minuit, le monde bascula.

Il bascula en arrière.

Dans un sursaut désespéré il agrippa ses mains au comptoir et, cherchant à contrebalancer l'élan de la chute, tira de toutes ses forces sur ses bras : sa tête repartit alors brusquement vers l'avant et, emportée par sa trajectoire, s'écrasa contre l'arête du comptoir. Un flot de sang jaillit de son nez : Osborne s'écroura.

Le barman rattrapa la bouteille de bourbon qui glissait sur le zinc humide.

— Complètement malade celui-là !

Sur les écrans vidéo fichés au mur, un chevelu clouté hurlait des inepties assassines à une rangée de Westies¹ qui le regardaient d'un œil morne, la pinte à la main, le poing dans l'autre. Personne ne fit attention au *pakeha* qui pissait le sang sur le sol déjà poisseux de l'établissement.

Le gros Maori qui tenait le pub de banlieue jeta un œil incendiaire derrière son comptoir : Osborne patageait sur le dos, dans un sale état.

— Toi, tu dégages tout de suite ! menaçait-il.

1. Terme péjoratif désignant les gars des quartiers ouest qui débarquent en ville.

Flageolant sous son tee-shirt « Enjoy Coca-Cola », le barman fit le tour du comptoir pour mêler le geste à la parole mais Osborne se releva seul. Mêlés à l'alcool, les speeds lui donnaient des envolées vertigineuses.

— Ça va, fit-il au type qui s'apprêtait à le jeter dehors, ça va...

Un liquide tiède gouttait sur sa belle chemise blanche. Osborne lâcha la poignée de billets qui traînait dans sa poche et, à travers un voile de sang, aperçut la sortie.

Survivre exige une discipline de rat.

Paul allait avoir dix-huit ans. Il n'en avait pas parlé à sa mère, encore moins à Thomas, mais il ne pensait plus qu'à ça : depuis des mois ça lui tournait dans la tête, maintenant qu'Hana l'avait abandonné à son sort, il fallait qu'il sache, qu'il le voie. Sans père, il se sentait infirme, bâtard, comme s'il lui manquait des bouts.

Paul n'avait jamais éprouvé de grands sentiments pour sa mère, tellement irréprochable dans son rôle d'infirmière à domicile : à force d'arrondir les angles et de refuser tout conflit, elle s'était fait à son masque, à sa carapace. Fatalement, lui aussi. Quant à son beau-père, il lui avait déjà donné son nom, c'était tout ce qu'il pouvait faire pour lui. Mais Paul serait bientôt majeur, il fallait qu'il sache : si son père était parti avant sa naissance sans laisser d'adresse, il y avait forcément un visage derrière son nom — Todd Preston.

Il en avait parlé à sa mère mais comme d'habitude elle avait évité le sujet — Mary s'était remariée, tout ça c'était de l'histoire ancienne, ça ne servait à rien de relever les fantômes. Paul savait juste que son père travaillait à l'époque comme ouvrier sur les chantiers de la ville, qu'il était grand, bel homme, mais le genre

de rustre à ne pas s'embarrasser d'une femme... Dix-huit ans. Paul devait voir son père, un besoin physique — sa part de deuil.

Jusqu'à présent, ses recherches ne l'avaient mené nulle part : Todd Preston avait effectivement travaillé comme manœuvre sur différents chantiers mais, affilié à aucune agence d'intérim précise, l'homme qui l'avait conçu demeurerait introuvable. Paul avait bien réussi à obtenir une adresse mais elle datait de plusieurs mois et aujourd'hui la chambre était louée à un autre chômeur d'occasion. Il avait écumé les quartiers voisins jusqu'à ce matin pluvieux de septembre où, poussant la porte d'une agence quelconque, il retrouva sa trace : Spencer Inc., une entreprise de construction qui vivait dans ce coin de banlieue.

Preston était engagé comme maçon. Le chantier, une extension d'usine, durerait plusieurs mois.

Son cœur se mit à battre plus vite. Il était à peine midi : Paul enfourcha son vélo et fila le long des avenues. La chaussée était glissante mais il se fichait bien des papiers gras, des piétons qui ployaient d'ennui sur les trottoirs : il allait voir son père.

Le chantier en question était un bâtiment de brique rouge. Paul posa son vélo contre la grille et attendit. C'était l'heure de la pause, les premiers ouvriers sortaient, tous vêtus d'un bleu, tous sauf un. Paul reconnut son père sans l'avoir jamais vu : un grand type aux bras noueux qui jurait en compagnie d'autres costauds. Un jean fatigué, des chaussures de sécurité râpées, Todd Preston était un solide maçon aux yeux d'un bleu presque insolent.

Paul se présenta à lui et tous s'arrêtèrent.

— Qu'est-ce que tu veux, gamin ? lança Preston.

— Vous parler.

— Ah oui ? Et de quoi ?

Il semblait méfiant.

— De Mary Stenford, répondit Paul.

— Qui ça ?

— Ma mère...

Todd fronça ses sourcils noirs. D'abord surpris, le regard des autres ne tarda pas à l'irriter.

— Allez-y, les gars, je vous retrouve...

Il était mal à l'aise dans son grand corps un peu gauche. Et puis ce gamin avait des yeux bizarres... Les ouvriers le regardèrent sans comprendre, puis s'éloignèrent. Paul avait les mains dans les poches, et les poings serrés tout au fond.

— Écoute, petit. Je sais pas ce qu'elle t'a raconté, Mary, mais y a jamais eu grand-chose entre nous.

— Sauf moi.

Le maçon fit claquer sa langue dans une moue qui en disait long sur son désarroi.

— Écoute...

— On pourrait peut-être boire un verre, proposa Paul.

Todd Preston n'avait pas l'habitude de ce genre de situation.

— Pour quoi faire ?

— Parler.

— Ça sert à rien quand on a rien à se dire.

Mary, ça faisait belle lurette qu'il l'avait oubliée. Et puis les autres s'étaient arrêtés au coin de la rue, ils l'attendaient, la pause ça durait pas éternellement et il avait faim. Face à lui le gamin le dévisageait comme s'il n'avait jamais vu un ouvrier de sa vie, et ça l'agaçait, Todd Preston.

— Ça fait longtemps que je vous cherche, dit Paul.

— Fallait pas.

— Ma mère ne parle jamais de vous. Je voulais vous voir, pour être sûr que vous existiez...

— Eh bien, tu me vois, rétorqua son père.

— Oui...

Paul eut un rictus ennuyé. Son père ne lui facilitait pas la tâche.

— Vous ne voulez pas savoir ce que je deviens ?

— Bah...(Preston ne cacha pas son embarras.)
Écoute... Ta mère, je l'ai à peine connue. Toi jamais. Je vois pas ce qu'on peut bâtir là-dessus.

— Je ne sais pas, acquiesça Paul. Peut-être qu'on pourrait apprendre à se connaître. Un peu...

— J'ai du travail, rétorqua Preston. J'ai pas le temps. Une autre fois peut-être.

Il fit un geste pour s'en aller.

— Vous êtes mon père, insista Paul. Je voulais juste qu'on...

— Te fatigue pas, coupa le maçon. Va bien falloir que tu te mettes ça dans le crâne : j'ai pas besoin de fils.

Ses mots étaient des couteaux.

— Désolé, mon gars...

Todd Preston lui serra la main dans un au revoir qui sentait l'adieu à plein nez, avant de filer rejoindre les copains qui attendaient un peu plus loin.

La pluie tombait sur le trottoir. Les yeux trempés, Paul ne bougeait plus.

« Qui c'était ? » il entendit depuis le coin de la rue.

« Oh ! rien... »

D'un haussement d'épaules, son père invita les autres à poursuivre leur chemin. Les ouvriers dispa-

rurent bientôt sous la bruine, abandonnant au trottoir un voile d'indifférence.

Paul resta un moment devant la grille du chantier, les mains dans les poches, à contempler le vide. Son père n'avait pas voulu lui parler, encore moins le connaître. Paul ne valait même pas un café dans un bistrot, même pas un dollar... Il ne valait rien.

Une bourrasque balaya la rue sale, comme un avant-goût de ménage dans la vie...

Paul passa l'après-midi dans les bars de la banlieue, du moins dans ceux qui voulaient bien lui servir de l'alcool, à fumer des cigarettes. La tête lui tourna très vite mais il boirait jusqu'à ce qu'il n'ait plus un dollar en poche, jusqu'à ce qu'il oublie l'existence de ce salaud et la sienne par la même occasion. Les piliers de comptoir venaient lui postillonner leurs sentiments sur sa présence ici, Paul les envoyait balader avec une méchante envie de faire mal. De se faire mal. Cela ne tarda pas à se voir sur son visage : un pakeha laiteux qui devait friser le quintal le retint bientôt par la manche.

— Dis donc, le morveux ! On t'a jamais filé de correction ?

— Non. Et c'est pas une bouse comme toi qui vas commencer.

Paul était déjà musclé mais il ne faisait pas le poids face à ce type de brute. D'autant qu'il ne frappa pas le premier : l'homme lui décocha un direct en pleine face, qui l'envoya cogner contre le mur. Paul se releva, titubant de rage, et comme un pilier de rugby fonça dans le tas. Il se fichait des coups, ce n'est pas eux qui faisaient mal. Il voulut frapper le soûlard, qui para ses

coups trop désordonnés avant de le faire chuter. Paul mordit de nouveau la poussière, sous les rires goguenards des clients. Le barman s'interposa :

— Ça va, mec ! dit-il en lui tenant les bras. Maintenant tu t'en vas.

Le barman cherchait plutôt à l'épargner mais ça non plus, Paul ne le comprenait pas. Il était soûl et triste. Il voulait se punir pour une faute qu'il n'avait pas commise mais le monde le laissait impuissant, à son sort de bâtard ignoré de tous.

La nuit tombait sur la banlieue quand on le jeta dehors. Un goût de sang à la bouche, et de détresse. Paul enfourcha son vélo volé, compagnon de misère, et maudissant la terre entière pour ne pas pleurer, regagna Red Hill. Sa machine zigzaguait sur l'asphalte. Douze bières, ça commençait à faire lourd les retrouvailles...

Paul errait sur l'avenue, la tête pleine de ressentiments, lorsqu'il vit l'attroupement qui s'était formé derrière l'arrêt de bus. Il freina à hauteur. Un peu plus loin sur le terrain vague, des jeunes du quartier encerclaient une fille, qui leur renvoyait des regards assassins : Hana. Portés par le nombre, les gars la bousculaient, la traitaient de petite pute, encouragés par un lot de filles parmi lesquelles les sœurs Douglas.

Hana se défendait mais elle semblait terrorisée. Une des sœurs lui cracha au visage.

Paul lâcha son vélo.

Visiblement on avait dévissé l'idole : Hana se traînait maintenant dans la boue, c'était la fin de l'hiver et il y en avait partout, elle se traînait comme une saloperie de ver de terre, sale et sanguinolente. Une

main la saisit par l'épaule et l'envoya valdinguer sur le no man's land :

— Va t'essuyer, salope !

Les types étaient six, des gars du coin. Dooley et sa bande. Hana eut beau se protéger, une volée de cailloux s'abattit sur elle. « Va t'essuyer, salope ! » Pour ça, les filles y allaient de bon cœur. Paul se tenait au milieu de la petite foule haineuse, les oreilles bourdonnant de jurons. Hana reculait, effrayée, couverte d'immondices. Les cailloux ricochaient contre ses chaussures, d'autres faisaient mouche ou s'écrasaient dans la bouillasse : les voix grandissaient, grossissaient, formaient une meute en chasse tandis que la métisse pataugeait, maladroite, pleurant le sang qui lui dégoulinait de la tête.

— Qu'est-ce qui se passe ? balbutia-t-il à l'une des sœurs Douglas.

— Cette pute s'est envoyé mon mec ! siffla-t-elle en retour. Et aussi celui de ma sœur !

À ces mots, Paul se sentit mal ; le terrain vague tourbillonna tout à coup, la tête lui tournait, on lui mordait le cœur, il pouvait à peine respirer, il avait une boule dans la gorge, il prenait feu, ses circuits grillaient et derrière les voix criaient, vomissaient : fous le camp !

La tête vide absolument, ou alors pleine de bulles écarlates, Paul saisit un caillou à terre et le lança de toutes ses forces : tac ! Dans la hanche !

Hana avait fait une ridicule contorsion avant de s'enfuir, toute de boue et de crachats, poursuivies par les jets de pierre qui pleuvaient sur elle bien après qu'on put l'atteindre...

Tac ! Tac !

Un poing cogna à la porte de la chambre. Allongé sur son lit, Osborne fixait le plafond. L'ombre d'Hana se terrait dans les angles.

— Paul ! criait la voix derrière la porte. Paul Osborne !

Il ne bougea pas de son nuage cotonneux. Une odeur familière s'épanchait dans la chambre, aérienne : formant une mare sur la tablette, la bouteille de rhum gisait sur le flanc. Responsable de ce génocide, assise sur la table, Globule jaugeait l'homme qui émergeait depuis le lit.

— C'est moi ! insistait la voix. Tom !

Il était dix heures du matin et, malgré les analgésiques, son nez lui faisait mal. Osborne consentit à enfiler l'un de ses pantalons noirs et ouvrit, les yeux pleins de papillons.

Culhane n'avait pas l'air beaucoup plus frais.

— Désolé pour le réveil mais... (il fronça ses sourcils orange) : dis donc, qu'est-ce qui est arrivé à ton nez ?

— Il est tombé.

— Hein ?

Tom entra timidement. Dans la pénombre, la chambre, pire que rangée, paraissait comme inhabitée : pas une affaire, pas un papier ni le moindre effet personnel qui traînait. Il n'y avait qu'une mallette fermée au pied du lit. Il vit alors le sang sur l'oreiller...

— Le lieutenant Gallaher nous a convoqués, lança-t-il au demi-jour des persiennes. Suite au rapport de l'affaire Melrose... Comme tu n'arrivais pas, je suis venu te chercher.

Osborne avait filé vers la salle de bains.

Son appendice blessé lui interdisant toute forme d'inhalation, il avala des pilules d'éphédrine. Après quoi il extirpa un interminable caillot de sang et croisa son visage défait dans le miroir. Pas joli joli ce nez...

Tom s'agenouilla pour caresser la chatte, qui s'en étira la colonne. Par l'embrasure de la porte, le rouquin aperçut les compresses tachées de sang qui débordaient de la poubelle. Osborne nettoya la coupure et posa un pansement neuf sur la bosse qui déjà virait au mauve. Les cloisons étaient probablement déplacées mais l'os avait tenu le choc. Il fourra dans sa poche ce qui traînait sur la tablette et sortit de la salle de bains.

— Allons-y, dit-il en poussant l'intrus hors de son antre.

Culhane pesait des tonnes.

— Dis, tu es sûr que ça va ton nez ?

La blessure était plus impressionnante à la lumière du jour.

— T'en fais pas pour moi.

Tobby attendait à l'arrière de la Ford, la truffe collée à la vitre embuée. Le labrador jappa tout son soûl mais le regard d'Osborne lui coupa la chique. Culhane prit le volant et bifurqua sur Queen Street. Jésus ! songea-t-il, ce qu'il empestait l'alcool !

— Le lieutenant Gallaher nous a convoqués à onze heures, annonça-t-il : avec un peu de chance, on va être à l'heure.

La circulation était fluide le long de la mer. Sur le ponton de Queen's Raff, des Japonais attendaient sagement la prochaine vedette qui les emmènerait

nager avec les dauphins du large. Silencieux derrière ses lunettes noires, Osborne fumait. Tom se dit que ce n'était pas comme ça qu'il allait soigner ses sinus mais après tout il n'était pas sa mère...

— Rosemary va bien ?

Tom sursauta : derrière son masque de pansement, voilà qu'Osborne était redevenu causant.

— Rosemary ? Heu, oui... Oui, très bien. En ce moment elle cherche un boulot de prof à mi-temps...

Tom rosit légèrement. Pourquoi lui parlait-il de sa femme ? Pourquoi maintenant ? Ils s'étaient engueulés la veille au soir. En vérité, Rosemary n'allait pas bien depuis la dernière fausse couche : c'était la troisième et, à bientôt trente-neuf ans, l'espoir d'un enfant la quittait peu à peu. Tom avait beau lui dire que de nos jours les femmes avaient des enfants jusqu'à quarante-cinq ans, rien ne raisonnait son instinct maternel. Peut-être qu'au fond leur départ pour Auckland n'avait rien changé : ils avaient emporté leurs problèmes avec eux.

Mais qu'est-ce que ça pouvait lui faire à Osborne ? C'était une affaire personnelle, une affaire qui ne le regardait pas : est-ce qu'il lui en parlait, lui, de sa femme ?!

*

Il faisait une chaleur d'hôpital dans le bureau de Gallaher. Le chef du Département criminel retira l'allumette qu'il mâchouillait et eut un sourire narquois en voyant la mine défaite d'Osborne qui venait d'entrer : une sale gueule, au moins ça faisait plaisir à voir. Le nez cassé, on dirait, non ?

— Alors Osborne ? On a fait du *hong*¹ avec ses petits copains maoris ?

Hilarant. Osborne alluma une cigarette. Culhane suivait, avec ses taches de rousseur et sa peau de kiwi élevé aux céréales.

— On ne fume pas dans mon bureau, notifia Gallaher.

— Raison de plus pour être bref.

Gallaher cracha un lambeau d'allumette sur la moquette. Il n'avait jamais pu saquer Osborne, il détestait jusqu'à sa façon de fumer.

— J'ai lu votre rapport concernant le vol de la hache chez Nick Melrose, dit-il d'un air faussement détaché : pas grand-chose de nouveau, on dirait ? Hormis bien sûr cette hypothèse que le cambrioleur ait subtilisé les clés de la maison à l'insu de la famille. D'où vous tenez ça, Osborne ?

— Le gardien de la propriété n'a rien entendu et il n'y a eu aucune effraction, répondit-il. Il a pourtant bien fallu que le voleur déjoue le système d'alarme avant de pénétrer à l'intérieur de la propriété. Il y a une palissade à l'arrière, qui donne sur le jardin : en minutant la ronde du gardien, le cambrioleur avait le temps de passer par-dessus, de traverser le parc et de couper l'alarme. Seulement pour ça, il avait besoin du trousseau de clés complet.

Gallaher ne semblait pas convaincu. En retrait, Culhane comptait les points.

— La palissade dont vous parlez donne sur le jardin des voisins, reprit le chef du Département. On

1. Signe de bienvenue consistant à se toucher le front tout en se pressant le nez.

n'a retrouvé aucune empreinte de pas, ni le long des rosiers qui bordent l'enceinte ni ailleurs. Sans compter qu'en suivant votre hypothèse il a bien fallu l'escalader cette palissade. Près de quatre mètres de haut, parfaitement lisse : impossible d'y grimper à mains nues. Quant à l'éventualité d'un grappin, on aurait décelé des marques sur l'arête de la palissade.

— Sauf si l'on sait grimper aux arbres, avança Osborne. Il y a un nikau pas très loin de la palissade. En s'introduisant chez les voisins, il suffit d'y grimper et de se laisser pendre aux branches pour atteindre le mur d'enceinte. L'opération est délicate mais pour quelqu'un d'agile, ça reste dans le domaine du possible.

Le crâne de Gallaher luisait de sueur.

— Vous oubliez que personne n'a dérobé les clés de la famille Melrose, dit-il. Ils sont formels.

— Quelqu'un peut avoir fait des doubles.

— Ils le sauraient, non ?

— Pas forcément.

— Vous pensez à quoi ?

— La même chose que vous.

Melanie Melrose.

— Ça ne tient pas debout, fit Gallaher.

— Eh bien tant pis.

— Ce n'est pas une réponse, siffla-t-il en retour. On vous a mis sur cette affaire pour vos prétendues connaissances de la question maorie. Alors ? Il y avait d'autres objets de valeur chez Melrose, parmi lesquels d'autres reliques d'origine autochtone : pourquoi n'a-t-on volé que cette hache ?

Osborne cracha la fumée vers le bureau.

— Pour sa valeur symbolique, j'imagine. La relique appartenait jadis à un chef de la tribu ngati kahun-

gunu : quelqu'un a pu chercher à la récupérer, estimant qu'un tel objet n'avait rien à faire chez un personnage comme Melrose.

— Que voulez-vous dire ?

— Que Melrose n'est pas à proprement parler un admirateur de la culture maorie.

— Il collectionne pourtant les objets d'art.

— Comme un chasseur les trophées.

Le chef du Département criminel s'adossa contre son fauteuil.

— Ainsi, quelqu'un aurait voulu récupérer une arme ancestrale dans le seul but de l'arracher aux mains d'un collectionneur trop zélé ?

— En quelque sorte...

Mais Gallaher n'aimait pas les approximations.

— L'œuvre d'un activiste maori ou d'un désaxé ?

— Peut-être les deux, répondit Osborne.

— Vous avez une piste ?

— Des membres de la tribu ngati kahungunu, peut-être. Il y a des détails qui ne ressemblent pas encore à des indices : reste à les vérifier.

Ses yeux d'anguille le scrutèrent :

— Des détails de quel ordre ?

— Je vous le dirai quand j'aurai fait le tour de la communauté. Pour le moment je patauge.

L'odeur de Gallaher imprégnait la pièce, mélange de menthol et d'after-shave bon marché. Il pivota sur son fauteuil rotatif comme un vendeur qui baratine.

— Votre rapport est succinct, Osborne, conclut-il. Nick Melrose est furieux au sujet de vos méthodes et je ne tiens pas à ce que la réputation de mon service soit mise en cause.

— La réputation de votre service ?

— Oui, rétorqua-t-il d'un air pincé. Je sais que c'est pour vous quelque chose d'insignifiant, mais aujourd'hui c'est moi le responsable de ce foutu service et je ne me laisserai pas pourrir la vie par qui que ce soit. Vous avez été envoyé sur cette affaire pour trouver une piste et éventuellement la relique de Nick Melrose, pas pour harceler sa fille. (Il le menaça du doigt.) Que les choses soient claires : au prochain faux pas, on vous renvoie d'où vous venez, compris ? Vous n'êtes plus la vedette ici, c'est fini !

Gallaher attendait une réponse de son ennemi intime, qui ne vint pas — Osborne avait bien assez à faire avec lui-même...

*

Le port de Freemans Bay s'était considérablement agrandi après la première victoire de Peter Blake à l'America's Cup. Tout un business s'était depuis créé autour des jusqu'alors invincibles Néo-Zélandais, des pontons pour accueillir les bolides mais aussi bars, restaurants à la mode *world food* et une promenade que des groupes de jazz se chargeaient d'égayer. Au bout des quais, les hangars aux couleurs des sponsors abritaient les outsiders de la prochaine édition, les quilles bâchées...

Osborne avala un verre d'eau fraîche pour faire passer la benzodiazépine et commanda un café à la fille en minijupe qui déambulait entre les tables encore désertes. Ils venaient de prendre place à l'une des terrasses qui donnaient sur le port, en quête d'un café digne de ce nom. Le labrador couché à ses pieds, Culhane évoquait l'affaire Melrose mais Osborne

n'écoutait pas. Des chevaux sauvages dans la tête, il alluma une cigarette.

— Et la noyée, dit-il au bout d'un moment : tu as des nouvelles ?

Culhane avait ouvert son carnet.

— On a retrouvé un billet d'avion chez elle, à destination de Tahiti, dit-il en tournant les pages. Le départ était prévu dimanche dernier, ce qui colle avec la date du décès : Johann Griffith a été vue pour la dernière fois le samedi soir, à un dîner chez des amis où elle parlait de son voyage. D'après eux, Johann était bonne nageuse et aimait se baigner sur la côte ouest : Piha, Karekare... Le vol pour Tahiti était prévu à sept heures du soir, poursuivit le rouquin. J'imagine qu'elle aura voulu profiter du dimanche pour se baigner avant de partir, sans se méfier des courants qui sévissaient ce jour-là. J'ai vérifié la météo : le temps était instable et les vents violents sur la côte. Quant au sang qui aurait attiré les squales, elle a pu s'écorcher sur un rocher avant d'être emportée au large...

Culhane avait mené sa petite enquête. Elle corroborait la thèse de la noyade.

— On a commencé à reconstituer son emploi du temps le jour de la noyade, continua le sergent. Il semblerait que Griffith ait pris sa voiture pour se rendre à Karekare, tôt le matin. Quand les voisins se sont réveillés le dimanche matin, vers neuf heures, la Volvo n'était plus dans l'allée. De fait, puisqu'on l'a retrouvée en bordure du camping qui longe la plage. Avec la cohue des vacances, personne n'avait remarqué son stationnement prolongé...

Osborne revenait à la vie, comme on sort de l'hiver.

— Le billet d'avion a été retrouvé chez elle ?

— Oui. Il était dans son sac à main.

— Et le sac de voyage ?

— Bouclé. Dans la chambre...

Osborne ôta ses lunettes, se massa les sinus mais une douleur inédite le remit à sa place.

— Comment tu expliques qu'après une soirée arrosée une femme qui s'apprête à partir en voyage à Tahiti se lève aux aurores pour aller se baigner à quarante kilomètres de son domicile sur une plage réputée dangereuse alors que le temps est mauvais ?

— Il ne l'était pas à l'aube, répondit Tom. Johann Griffith s'est fait surprendre, comme pas mal de surfers d'ailleurs : deux types ont été sauvés de justesse ce jour-là. Quant au fait qu'elle se soit levée tôt, Griffith avait sans doute besoin de se dégriser un peu avant de partir...

— Se dégriser ?

L'idée avait l'air de l'amuser. Pas Culhane.

— J'ai vérifié aussi du côté de ses proches, répliqua le rouquin. Johann Griffith était divorcée depuis huit ans, pas d'amants déclarés. Son ancien mari habite sur l'île du Sud et n'a plus de contacts avec elle depuis des années. Bref, rien ni personne qui aurait pu lui en vouloir au point de maquiller une noyade. Tous les témoignages recueillis sont unanimes : Johann Griffith était une femme discrète, travailleuse, ambi...

— Son job ? il coupa.

— Century Inc. Une boîte de travaux publics.

La plus grosse du pays.

La serveuse en minijupe passa à hauteur. Jolies fesses. Osborne commanda un autre espresso. Les

drisses claquaient dans la brise et les pilules semblaient le soulever de terre.

— Qui s'occupe de l'autopsie ? demanda-t-il.

— Le coroner Moorie.

Osborne écrasa sa cigarette. Une tache de sang était apparue sous son pansement. Il réfléchit quelques secondes devant sa tasse vide, puis se leva en abandonnant un billet sur la table.

— Où tu vas ? demanda Tom.

Assis sur ses pattes de derrière, Toby le regardait comme s'il était un caillou.

— Me recoucher, répondit Osborne.

*

Amelia Prescott serait l'une des meilleures chercheuses de son pays en matière de médecine légale : elle travaillait pour ça. Bien sûr, à vingt-cinq ans on ne la prenait pas encore au sérieux (le milieu de la médecine était aussi sexiste que les autres), mais elle prouverait à tous ces pères-la-science qu'elle ne resterait pas longtemps laborantine. Elle n'avait pas traversé les océans pour se confiner aux besognes que Moorie lui assignait : on reconnaîtrait sa rapidité d'exécution, son parfait détachement devant l'horreur d'un corps disséqué, ses qualités humaines aussi...

Jusqu'à présent, hormis Tom Culhane, tout le monde avait l'air de s'en foutre complètement. Amelia était jolie, pimpante, elle se montrait volontiers spirituelle, mais ses relations avec les hommes s'étaient toujours soldées par des échecs, certains cuisants. À qui la faute ? Elle s'était notamment enti-

chée de son prof de biologie appliquée lors de ses études à Londres, Omar, un Syrien. Omar avait des problèmes de papiers, surtout après le 11-Septembre : le plus simple aurait été de se marier mais bon, elle était jeune, ça n'avait pas marché. Son diplôme en poche, elle avait quitté l'Angleterre sur un coup de tête (une annonce dans le *Times* qui proposait un job à Christchurch), principalement à cause du racisme. Le plus bête dans l'histoire, c'est qu'elle retrouvait la même chose ici.

Sauf qu'ici il y avait ce type, Paul Osborne. Amelia le trouvait beau, ardent, sombre, sensuel, dangereux. Tout son contraire. Et il y avait au fond de lui une boîte, une boîte de Pandore qu'elle brûlait d'ouvrir. Car ça ne trompait personne : elle était tombée amoureuse. Trois jours qu'elle se retournait dans son lit, trois jours qu'elle passait ses nerfs et ses insomnies sur des revues scientifiques qu'elle ne comprenait plus, trois jours qu'elle se traitait d'idiote, de sombre idiote. Ça leur ferait au moins un adjectif commun...

L'assistante du coroner sortait à toute vapeur du labo quand Osborne déboula dans le couloir.

— Ah ! fit-elle en ratant de peu ses bras. Paul ! Qu'est-ce que vous faites là ?

Du haut de son mètre soixante-cinq, Amelia semblait aussi à l'aise au sous-sol de l'institut médico-légal que lui dans le caniveau. Elle jeta aussitôt un œil intéressé au pansement qui trônait sur son appendice.

— Qu'avez-vous fait à votre nez ?

— Il était vilain.

Amelia en fit le tour comme si elle n'était pas convaincue.

— Ce n'était pas une raison pour l'amocher, fit-elle remarquer. Que puis-je faire pour vous ?

— La fille qu'on a retrouvée sur la plage de Karekare, dit-il, vous avez des nouvelles ?

— Le corps a été identifié, oui... Venez, nous serons mieux pour parler dans mon bureau.

Il suivit la sylphide, la tête lourde.

C'était le foutoir dans le réduit de la laborantine, une pièce carrée qui sentait l'antiseptique et le formol. Une partie d'Osborne hésita à tourner de l'œil, le reste tenait bon.

— Vous ne voulez pas un cachet avant ? lança-t-elle.

— Merci, j'ai ma dose.

Amelia fouilla dans son petit capharnaüm, en tira une fiche.

— Quand même, je vous trouvais mieux sans pansement.

— Alors ? dit-il en désignant la fiche qu'elle tenait à la main.

— Johann Griffith, soupira-t-elle. Oui, un membre de la famille est passé hier.

— Vous avez examiné le corps ?

— Brièvement. Vous savez, je ne suis qu'une des assistantes du coroner...

Il y avait une vague ironie dans le timbre de sa voix. Un peu écervelée mais confiante.

— Vous avez relevé des blessures ? demanda Osborne.

— Contusions, éraflures, morsures, quelques bouts de peau en lambeaux... Rien qui aurait pu causer la mort, si c'est ça que vous voulez savoir.

— Et le crâne ?

— Après une semaine passée dans l'eau, s'il y avait des bosses, elles se sont résorbées. Rien de plus.

— Ah oui ?

— Oui.

Mais il était sûr qu'ils pensaient à la même chose. Le silence volait sur des plumes.

— D'après vous, demanda-t-il, cette fille est morte de quoi ?

Amelia haussa les épaules.

— Elle s'est noyée, non ? Ou alors un arrêt cardiaque. Moorie vous en dira plus après l'autopsie.

Osborne semblait contrarié.

— Et le sang ? insista-t-il.

— On sait qu'au moins deux requins lui ont arraché les jambes : on a retrouvé des marques de dents à hauteur des reins. De la famille des roussettes, si ça vous intéresse...

Les émanations d'éther lui donnaient le tournis.

— Pas de blessures à la tête, dit-il comme s'il pensait tout haut : si Griffith n'est pas tombée des rochers, d'où provient le sang qui a attiré les requins ?

— Eh bien, d'ailleurs ! rétorqua Amelia avec sa logique scientifique.

C'est aussi ce qu'il se disait : la blessure provenait d'en bas. Hormis l'artère fémorale, aucune lésion susceptible de causer la mort.

— Et le sexe ? reprit Osborne. Il était comment le sexe ?

— Féminin. Vous avez de ces questions...

— Pas de blessures au pubis ?

— Non, dit-elle : les requins l'ont épargné.

Il y eut un moment de flottement dans la salle d'analyses. Amelia s'était légèrement maquillée ce

matin, ce qui ne lui arrivait pas souvent, c'était d'ailleurs plutôt réussi, mais lui n'avait visiblement pas les yeux en face des trous : il la regardait sans la voir, perdu dans ses pensées, avec sa gueule d'ange défigurée... Sur le coup, Amelia avait presque mal à son nez.

— Vous pouvez faire quelque chose pour moi ? dit-il alors.

Oui, n'importe quoi.

— Ça dépend, répondit-elle : quoi ?

Osborne secoua un sachet plastifié entre le pouce et l'index.

— Une analyse, c'est possible ?

Sortant aussi vite de ses rêveries qu'elle avait plongé dans son reflet, Amelia pencha son minois sur le sachet qu'il tendait et découvrit un cheveu, blond virant châtain clair. Ses yeux s'arrondirent.

Elle lui faisait penser à Globule, en moins conne.

— D'où il sort ? fit-elle en connaissant déjà la réponse.

Amelia le revoyait sur la plage, en train de caresser la morte...

— Johann Griffith, confirma-t-il.

— Et c'est seulement maintenant que vous l'apportez ?

— J'avais oublié.

Elle le regarda de travers.

— Vous vous moquez du monde ?

— Peu importe que vous me croyiez ou non, dit-il en lui touchant la main : vous pouvez m'en faire une analyse ?

Sa main ne brûlait plus, elle était froide comme la mort.

— Une analyse ? Je veux bien mais... il faut d'abord prévenir le coroner.

— C'est à vous que je demande ça, pas à Moorie.

Amelia hésita, décontenancée : Osborne débarquait à l'institut médico-légal pour lui apporter un cheveu de la noyée et lui demandait de l'analyser sans en avertir le boss. Elle jouait carrément sa carrière dans cette affaire.

— Vous savez ce que je risque ?

— Une place de laborantine à Auckland, répondit-il.

— Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

— Je ne peux pas vous expliquer, pas maintenant... (Il s'impatienta.) Vous pouvez m'aider, oui ou non ?

Ses yeux malades brillèrent sous les néons : une saloperie de piège doré.

Amelia glissa le sachet dans la poche de sa blouse.

— Bon, je vais voir ce que je peux faire...

Le docteur Beevan faisait grise mine. Au dispensaire de la police, tout le monde l'appelait Bob. En dehors, il vivait en sportswear dans une maison décorée par sa femme avec ses enfants, Michael et Patrick, deux bambins à tête de fermier dont il était très fier, et Max, le chien. Mais aujourd'hui le bonheur tranquille dont jouissait le médecin avait quelque chose d'indécent.

Jon Timu reboutonna sa chemise.

— J'ai encore combien de temps devant moi ?

Beevan haussa les épaules.

— Ça dépend... Comment vous sentez-vous ?

— Mal. Répondez à ma question.

Beevan était médecin, pas devin. La détresse du Maori lui faisait mal au cœur mais ça ne servait plus à rien de tricher.

— Deux mois, dit-il. Peut-être trois.

Timu ne broncha pas. Sans doute le savait-il déjà...

Le docteur Beevan suivait le Maori depuis son incorporation, et avec lui avait tout partagé : la mort d'Helena d'abord, une longue agonie que le médecin avait finalement accepté d'abrégé. Pour être plus

précis, Beevan avait aidé Timu à pratiquer l'euthanasie sur son épouse. Soulée de morphine, la pauvre femme n'avait ni la force ni la tête pour donner son accord ; Jon avait lui-même poussé la pompe de la seringue.

Helena était partie en douceur.

De cette journée maudite, le Maori gardait l'image de son visage sur l'oreiller, étonnamment lisse, si apaisé qu'il lui rappelait leurs belles années — celles d'avant la naissance de Mark...

Six ans étaient passés depuis l'euthanasie, mais la culpabilité née de ce que le Maori considérait aux pires heures de ses insomnies comme un meurtre avait fini par le rattraper. Une catastrophe en chaîne dont le dernier maillon s'apprêtait à céder : pour lui, ce serait un cancer de la vessie. Le cancer des fumeurs, paraît-il.

Une première opération avait tenté de réduire le fléau. Simple sursis : les urines gorgées de sang, Jon ne pouvait plus aujourd'hui que serrer les dents. Une nouvelle opération équivaldrait à un autre sursis et il n'avait pas envie de finir comme Helena. Beevan garderait le secret médical, cela seul importait.

— Si je peux faire quelque chose...

Le Maori secoua la tête. Inutile. La solitude ne se partage pas, ou alors avec la mort. Il enfila sa veste.

— Tenez, dit Beevan, prenez ça. (Il glissa une boîte de comprimés dans sa grosse main.) Ça vous aidera à tenir le coup...

Le policier acquiesça, et dans un au revoir bourru quitta le dispensaire.

Dehors, le soleil brillait pour tous.

Mark...

Paul avait quitté Red Hill le jour de sa majorité. Une semaine à peine après l'épisode du terrain vague. On embauchait des temps-partiel au K.Mart de Newmarket : dans la foulée, Paul avait trouvé une chambre près du centre-ville, qu'on louait à la semaine. Il avait mis ses affaires dans un sac et quitté la maison familiale, sans un mot d'explication.

Mary avait bien pleuré quelques larmes mais sa fibre maternelle se tarissait vite : elle lui avait dit au revoir sans se douter qu'il s'agissait d'adieux. Thomas, plus pragmatique, s'était contenté de lui souhaiter bonne chance.

John, le petit dernier, jouait dans la rue avec des mioches du quartier quand Paul avait poussé le portail de la maison. Le gamin courut jusqu'à lui sous les réprimandes de sa mère qui-se-demandait-bien-où-il-était-encore-passé.

— Où tu vas ? il avait demandé en voyant son sac de voyage.

— Au pôle Nord, répondit Paul. Avec les ours.

Du haut de ses huit ans, John ne se prenait plus pour un gamin.

— Tu pars ?

— Oui.

— Et tu reviendras souvent ?

— Non.

John avait perdu sa bouille ronde.

— *Fais pas cette tête, lâcha Paul, je pars pas à la guerre...*

Ça ne le fit pas rire. Paul non plus : il était temps de partir.

— *Bon. Salut, petit vieux. Et tâche de sortir de là, hein, dit-il en se tournant vers l'avenue morne qui constituait leur horizon.*

John portait des culottes courtes et le regardait avec un mélange de crainte et d'admiration, comme les chiens doivent regarder les loups. Paul posa sa main sur l'épaule de son demi-frère et vida les lieux. Le pied en équilibre sur son skate, John avait suivi sa silhouette jusqu'à l'arrêt de bus, tout au bout de la rue... Le pôle Sud, c'était quand même plus près...

La rencontre avortée avec son père, Hana, le terrain vague, les crachats des sœurs Douglas, le caillou qu'il avait lancé à la seule personne qu'il ait jamais aimée, la boue qui depuis engluait sa gorge, Paul avait décidé de tout oublier. Il ne savait pas ce qui arriverait. Il avait tout perdu.

On le prit à l'essai à la caisse du K.Mart puis, comme il faisait l'affaire, on lui proposa un contrat à temps partiel. Paul avait accepté : c'était ça ou Red Hill. Et puis le centre-ville, ses belles artères, l'océan, les gens, tout était nouveau. Même le vent. Celui qui filait dans les avenues était chargé de sel, pas des émanations d'équarrissage : ici, pas de violence, pas de heurts, rien

que de l'Occident en vitrines avec ses belles promesses affichées en special offer.

Paul se promenait le long de Queen Street, pour passer les heures qu'il avait à oublier. Avec ses horaires de supermarché (trois heures le matin et quatre le soir, lors du rush), les après-midi en ville étaient toujours trop courts — d'ailleurs, il n'y rencontrait personne. Quant aux employés du K.Mart, ceux qui occupaient des postes similaires étaient trop tétanisés par la précarité de leur emploi pour commencer à nouer des contacts, et les supérieurs hiérarchiques formatés pour un système qui les tolérait à peine.

Paul était seul mais, grâce à un hardi stratagème lui évitant la fouille systématique à la sortie du K.Mart, il volait des livres. Des tas de livres.

Au début il volait n'importe quoi, ou les livres les moins encombrants, puis il avait commencé à sélectionner, à choisir les disciplines, à fuir les best-sellers et les commandes pour se consacrer aux œuvres majeures. Peu de littérature maorie dans le lot (peut-être parce que cette culture était avant tout orale), hormis Alan Duff qui à l'époque se démarquait de ses contemporains en pleine repentance, mais ses écrits impitoyables pour la communauté étaient si controversés qu'il ne sut trop qu'en penser : les Maoris de Nouvelle-Zélande devaient-ils s'adapter à l'Occident ou continuer à végéter dans les faubourgs des villes qui finiraient par les engloutir à défaut de les assimiler socialement ? La question l'intéressait toujours. Seulement, comme du reste, il ne savait qu'en faire.

Ce petit manège dura deux ans : Paul vivait seul dans une chambre à cinquante dollars la semaine, son esprit grandissait à mesure que les murs se tapissaient

de livres, Gibson, le chef du personnel, n'y voyait que du feu, et il n'avait toujours rien oublié : le caillou lui restait en travers de la gorge.

Les autres filles n'y pouvaient rien : l'image d'Hana dans la boue n'en finissait plus de le hanter, elle venait le visiter dans ses rêves, par vagues successives, une marée noire sur les ruines qu'il tentait de reconstruire, pour elle. Paul avait fui Red Hill comme la jeune Maorie l'avait fait un peu plus tôt, mais il n'avait rien oublié : ni son corps par-dessus la haie, ni l'horrible remords qui l'avait saisi à la gorge après qu'il eut réalisé ce qu'il venait de commettre. Gavé de livres, il se reconstruisait pièce par pièce, par bouts, pour le jour où il la retrouverait — car il la retrouverait... Et puis soudain c'est elle qui vint, à l'improviste, alors qu'il faisait défiler des articles manufacturés à la caisse du supermarché.

Croisant soudain l'incroyable — Hana, une brique de lait à la main —, Paul suspendit son souffle.

La métisse avait changé en deux ans. Elle ne portait plus de vêtements moulants mais un chemisier et un pantalon noir qui lui allaient sacrément bien. Son allure aussi avait changé, elle avait comme pris de la hauteur. Son visage était plus dur, plus sombre, plus beau. Rien à voir avec la pouilleuse couverte de boue abandonnée sur le terrain vague de Red Hill...

Hana ne dit pas un mot, pas même bonjour, elle posa son litre de lait sur le tapis roulant et attendit la monnaie. Ne sachant que dire, Paul se tut. La même odeur. La même attirance... Hana prit les quelques pièces qu'il lui tendait et, toujours sans un mot, s'éloigna, sa brique de lait à la main.

Le client suivant posa ses articles sur le tapis mais il n'existait pas : Hana s'était retournée vers la caisse où Paul la regardait partir. Elle sortit alors quelque chose de sa poche, qu'elle lança vers lui : un caillou roula sur le caoutchouc du tapis...

Cinq jours avaient passé. Hormis l'état de son nez, aucune évolution notable. Hana et Pita Witkaire brillaient par leur absence. Osborne avait bien réussi à joindre un membre influent de la tribu tainui qui, peu loquace, l'avait renvoyé vers un autre *hapu*¹ ; après une nouvelle série d'appels infructueux, il était tombé sur un certain Hira Te Hae qui lui signala qu'en effet Pita était bien passé chez lui le mois dernier, ils avaient pêché ensemble en se remémorant le bon temps, mais depuis il n'avait plus de nouvelles. Quant à Samuel Tukao, son nom n'inspirait personne, comme si le notaire n'avait jamais fait partie de la tribu tainui. Même ses anciens contacts dans la communauté étaient évasifs.

Les rencontres intertribales avaient pourtant lieu dans une quinzaine de jours : pourquoi Pita Witkaire s'était-il soudain évanoui ? Était-il lui aussi à la recherche de sa petite-fille ? Hana avait disparu de la circulation mais la lettre envoyée à ses parents n'était qu'un écran de fumée. Pour l'éloigner de quoi ? De lui ? Sa paranoïa malade avait repris le dessus. Il retombait dans ses errances de Sydney, comme si tout ça n'avait servi à rien.

Fatalement, l'enquête au sujet du vol chez Nick Melrose ne l'avait pas mené très loin. Osborne avait

1. Sous-tribu.

interrogé les principaux chefs de tribu du district, notamment les ngais tahus, lesquels préconisaient un retour aux racines tribales, les représentants des groupuscules autochtones, la branche radicale de Ratana, force spirituelle et politique depuis peu alliée aux travaillistes, les dirigeants du parti Mana Motuhake « *mana* séparé » pour l'autodétermination, sans résultat. Osborne s'était même rendu dans le sud de l'île pour rencontrer les chefs ngatis kahungunu, mais la seule piste récoltée l'avait ramené vingt-cinq ans en arrière, aux événements de Bastion Point. Zinzan Bee faisait partie des contestataires.

Bastion Point. L'affaire datait de 1977, lorsque la tribu ngati whatua avait occupé la terre de leurs ancêtres, alors propriété de la Couronne britannique — terre sur laquelle pesait un projet immobilier. Cette occupation avait été la première d'un mouvement de revendications maories qui avait secoué le pays : si les occupants de Bastion Point avaient été finalement expulsés par la force, le tribunal de Waitangi avait été instauré afin de recevoir leurs revendications. À travers cet épiphénomène, les Néo-Zélandais et plus précisément les *pakehas* avaient appris à voir leur passé en face : en signant un traité de Waitangi volontairement mal traduit, les Maoris avaient cru s'assurer un droit de regard sur les agissements des Blancs alors que ceux-ci s'arrogeaient le pouvoir. Par essence, les terres cédées contre des couvertures et des mousquets n'appartenaient à personne : à leur manière ils pensaient les louer tout en gardant les droits. Les confiscations qui avaient suivi les guerres maories puis les politiques menées jusqu'en 1950 en faveur de l'installation de colons et de grands travaux

sur les terres indigènes sans que ceux-ci puissent se défendre ressemblaient non pas à ce qu'on apprenait dans les livres scolaires mais à une spoliation en bonne et due forme de leurs terres, même et surtout celles déclarées *tapus*, sacrées, taboues. Le traité n'avait pas été appliqué, selon le principe qu'« un document engageant un gouvernement européen et une peuplade primitive ne pouvait avoir aucune valeur aux yeux de la loi », et la révolte avait été réprimée par le sang.

Mais l'époque voulant cela, on avait depuis tenté de panser les blessures : les Maoris s'estimant brimés pouvaient désormais déposer leurs plaintes, un juge maori présidait au tribunal chargé d'interpréter le fameux traité de Waitangi, ceci dans les deux versions. Les plaintes étaient prises en compte depuis l'époque coloniale. Les conclusions étaient soumises au Parlement chargé de légiférer, mais le tribunal gardait le droit d'imposer l'application de leurs recommandations. Malgré ce processus de réconciliation nationale, certains s'estimaient lésés et continuaient de revendiquer leurs terres ancestrales. Zinzan Bee faisait partie de ces gens-là.

Osborne avait mis Culhane sur le coup. On verrait bien ce qui arriverait.

*

— Allô Josie ?

— Bonjour capitaine !

Cette manie qu'elle avait de l'appeler par son grade...

— Mark va bien ? demanda Timu.

— Oh oui ! Aujourd’hui on a fait un atelier peinture : il adore ! Vous voulez que je l’appelle ? Il est en salle de télé avec les autres mais j’en ai pour deux minutes...

— Non non, ne le dérangez pas ! Dites-lui simplement que je vais passer tout à l’heure. Vers six heures.

— Pas plus tard, hein ! materna-t-elle joyeusement. On mange à sept et vous savez que Mark n’aime pas être dérangé durant les repas !

— Je serai là à six heures.

Le Maori salua l’éducatrice spécialisée et raccrocha, les dents serrées — sa vessie lui faisait mal. Il avala un des cachets du docteur Beevan et put bientôt marcher normalement.

À cinquante-trois ans, Jon Timu ne se sentait pas vieux, simplement malade. C’était ça et seulement ça, la vieillesse. Cet état latent qui en douce vous exclut de la communauté des bien portants, des bien vivants. Même si tout le monde doit mourir un jour, la maladie inventait un compte à rebours dont seuls les sur-sitaires pouvaient mesurer le point d’impact. Timu se sentait mitraillé. À part Beevan, personne n’était au courant du cancer qui le rongait. Même pas Mark — surtout pas Mark. Un secret aussi jalousement gardé que les circonstances de la mort de sa femme...

Le soleil brillait sur le parking du commissariat central. C’était pourtant une belle journée. Le chef de la police regagnait sa vieille BM quand il aperçut Osborne contre la portière, les mains dans les poches de son costume noir.

— J’ai à vous parler, dit-il.

— Je suis pressé, répondit le Maori. De quoi vous voulez parler ?

— De Fitzgerald.

Osborne avait sa tête des mauvais jours. Le Maori prit un air vaguement paternaliste :

— Vous avez du mal à l'encaisser, c'est ça ?

— Ne vous foutez pas de ma gueule, Timu, lui rétorqua-t-il sans détour. Fitzgerald suspectait Zinzan Bee d'être le complice de Kirk, qui de son côté s'adonnait à des rites sanguinaires : les cadavres tirés du charnier où il exécutait ses victimes étaient partiellement désossés. Des fémurs. Ne me dites pas que vous n'êtes pas au courant. J'ai entendu un tas de conneries sur le compte de ce Zinzan Bee, maintenant j'aimerais entendre les vôtres.

Timu réprima la colère qui lui lézardait le front.

— On vous a chargé de retrouver l'auteur d'un cambriolage, répliqua-t-il, pas de déterrer les cadavres de Fitzgerald.

— Je ne crois pas à son suicide.

— C'est pourtant la vérité. C'est pour ça que vous avez accepté de réincorporer le service ? s'esclaffa le Maori. Bon Dieu, vous déconnez complètement : Fitzgerald s'est suicidé avec son arme de service à l'institut médico-légal de Devonport, on a plusieurs témoins, en plus du rapport de la balistique : c'était un acte prémédité ! Fitzgerald s'est flingué, Osborne : si pénible que ce soit pour vous de l'admettre, il va falloir vous le mettre dans le crâne !

Une brise passa sur le parking déserté.

— Dans ce cas, pourquoi avoir escamoté les cadavres ?

Timu soupira bruyamment — quelle tête de mule.

— Nous n'avons pas escamoté des cadavres, comme vous dites, mais tu certains détails particulièrement sordides qui n'auraient fait qu'alimenter la peur, répliqua le chef de la police. Je ne tiens pas à ce que les médias remuent la merde : les services de sécurité privés et les vendeurs d'alarmes font déjà assez de business comme ça...

Le Maori ouvrit la portière de la Ford mais Osborne n'en démordait pas :

— D'un côté vous prônez le principe de tolérance zéro, de l'autre vous cachez des faits essentiels à l'enquête : dans quel but ?

Ses yeux brillaient au soleil.

— Quelle enquête ? répliqua Timu.

— Fitzgerald.

Il secoua sa grosse tête :

— Vous n'y êtes pas, Osborne : pas du tout ! Il n'y a pas d'affaire Fitzgerald, il y a une affaire Kirk avec des zones d'ombre et un suspect dans la nature, Zinzan Bee. Je garde des informations sous le coude pour ne pas alerter inutilement la population au sujet d'un quelconque chaman maori sanguinaire : je plante mes graines et je regarde ce qui pousse. Vous êtes une de ces graines.

Osborne se méfiait. Le Maori avait des yeux malades.

— La hache de Melrose fait partie de vos graines ?

— Possible, répliqua Timu. Vos recherches, vous en êtes où ?

— Zinzan Bee reste introuvable. Je sais juste qu'il faisait partie des contestataires de Bastion Point, concéda Osborne.

Un groupe de policiers approchait. Timu regarda

sa montre : six heures. Déjà en retard, il se jeta sur le siège de sa BM.

— Ce que je viens de vous dire est et doit rester confidentiel, dit-il d'un air entendu. Si la presse n'a pas été mise au courant de certains détails, c'est aussi parce que je ne tiens pas à ce qu'on vienne entacher la mémoire de mon prédécesseur...

Sur ces entrefaites, Timu mit le contact et partit retrouver son fils.

*

L'affaire se compliquait et Osborne pataugeait. Il prit le problème à l'envers : qui pouvait en vouloir à Melrose ? Qui d'autre que des Maoris ?

Si Osborne le connaissait surtout pour ses livres, Nick Melrose avait commencé son ascension sociale grâce à l'exportation de bois exotique — kauris principalement, dont il avait parachevé l'extinction — puis comme promoteur de kits-maisons à monter soi-même. Après quoi, il avait acheté différentes pêcheries et créé la compagnie Sealord Products, qui dix ans plus tard devait devenir la plus grosse entreprise de pêche du pays. Quand en 1993 le gouvernement racheta au nom des Maoris la moitié des parts de la compagnie en vertu de l'article 2 du traité de Waitangi stipulant que les Maoris resteraient maîtres de 10 % de tous les quotas (de nombreuses tribus plaignantes n'avaient en effet plus accès à leurs pêcheries, activités traditionnelles et base de leur alimentation), Nick Melrose avait revendu l'entreprise à un consortium japonais, en signe de protestation —

vente, prime de départ et stock-options estimées à 250 millions de dollars NZ.

Melrose était à l'occasion devenu un virulent détracteur du processus de réconciliation nationale érigé par le tribunal de Waitangi et, craignant comme beaucoup de *pakehas* des dérapages incontrôlables, avait lancé une série de livres édités à compte d'auteur dont le succès depuis ne faiblissait pas. Melrose avait par ailleurs pris des parts dans différentes entreprises et autres conseils d'administration. C'est Tom qui, involontairement, l'avait mis sur la piste : si Melrose avait vendu la compagnie de pêche aux Japonais, il avait gardé son entreprise de construction. Les kits-maisons s'étaient si bien vendus que la firme avait grossi au point d'englober une demi-douzaine de concurrents. Acquisitions de manufactures, sous-traitance, construction, Melrose et son armée de gérants maîtrisaient aujourd'hui une bonne part du marché de l'immobilier. Parmi ses satellites, la première entreprise de travaux publics du pays : Century Inc.

La société où travaillait Johann Griffith, retrouvée noyée sur la plage de Karekare.

Osborne cherchait un lien entre toutes ces affaires, il était peut-être là...

Il était cinq heures de l'après-midi lorsqu'il gara la Chevrolet le long de One Tree Hill. Un vigile en uniforme apparut aussitôt derrière la grille électrique, escorté d'un bas-rouge aux crocs étincelants. Front bas, sourcils épais, Grayson était le nouveau gardien du temple :

— M. Melrose n'attend personne, lâcha-t-il derrière la herse amovible.

— Moi non plus, répliqua Osborne. Dites-lui que je suis là.

Il montra sa plaque au vigile. Le museau passé à travers les barreaux, son chien aboyait à pleine gueule.

— Tais-toi, Circo ! réprimanda Grayson avant de palabrer dans l'interphone.

Le temps était lourd, l'air plein d'eau. Osborne crevait de chaud. Il vit bientôt revenir Grayson et son bas-rouge, tous crocs dehors.

— C'est bon, dit-il sous les cris rauques du chien. M. Melrose me fait dire qu'il a pas beaucoup de temps à vous consacrer, il est très pris par son roman et...

Osborne pinça très fort la truffe qui dépassait de la grille.

— Ce ne sera pas long...

Grayson fronça les sourcils devant la soudaine passivité de son chien puis, l'œil noir, consentit à actionner le système d'ouverture. Au bout de la laisse, le bas-rouge le regarda passer en montrant les crocs mais ses oreilles étaient basses.

Le jet d'eau circulaire fonctionnait malgré l'averse de la nuit passée. Osborne longea l'allée du parc et fila vers la terrasse où Melrose écrivait, une chemise Ralf Lauren sur ses larges épaules.

— Vous avez trouvé quelque chose ? lança-t-il sans même le saluer.

— Pas grand-chose.

Melrose releva la tête de l'ordinateur.

— J'ai un livre à finir et peu de temps à vous accorder, dit-il. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous parler d'une fille retrouvée morte sur une

plage de la côte ouest, répondit Osborne. Johann Griffith, vous connaissez ?

Il présenta une photo : châtain, pas très jolie, un visage austère malgré le sourire sur papier glacé. Melrose eut une moue désobligeante.

— Non, dit-il. Qui est-ce ?

— Une comptable. Employée modèle chez Century Inc.

— Je ne connais pas de Johann Griffith, déclara-t-il comme si ça tombait sous le sens.

— Elle travaillait pourtant pour vous.

— Comme des centaines d'autres employés. Vous n'imaginez tout de même pas que je connais tous les gens qui travaillent pour moi ! Quel rapport avec notre affaire ?

Osborne alluma une cigarette.

— Je pensais que vous pourriez m'aider.

L'écrivain trouva qu'il avait une sale gueule avec ses lunettes tordues et son nez amoché.

— Eh bien, c'est raté, rétorqua-t-il sèchement : je ne connais pas votre noyée mais j'enverrai des fleurs à sa famille. Ça vous va ?

En passant, l'arrosage circulaire fit crépiter les cailloux dans l'allée.

— Comment savez-vous qu'elle s'est noyée ?

— Vous avez parlé d'une plage.

Melrose haussait les épaules. Impossible de rien déceler dans son regard de pierre.

— Gestion, spéculation, immobilier, construction, vous avez beaucoup de casquettes, poursuivit Osborne, soit autant de concurrents prêts à tout pour vous enfoncer.

— Et alors ? C'est le business.

— Jolie mentalité. Pas d'ennemis déclarés ?

Melrose soupira, comme fataliste.

— Ils sont des dizaines, dit-il, voire des centaines à vouloir prendre ma place. Ça aussi c'est le business. Mais si je suis là aujourd'hui, c'est que je l'ai mérité. C'est pour me raconter ça que vous me dérangez ?

Son ton autoritaire devait faire son effet dans les conseils d'administration. Osborne transpirait sous sa chemise, les amphétamines n'arrangeaient pas les affaires.

— Zinzan Bee, dit-il sans desserrer les dents : ce nom vous dit quelque chose ?

— Non. Qui est-ce ?

— Un ancien activiste maori, répondit-il, de la tribu ngati kahungunu. Comme la hache qu'on vous a volée.

L'écrivain hocha la tête.

— Jamais entendu parler de ce personnage, dit-il avec un dédain d'aristocrate. Pourquoi, vous soupçonnez ce Zinzan Bee d'être l'auteur du vol ? Dans quel but ?

Son regard de murène s'était affûté.

— Je ne sais pas, concéda Osborne. Vos livres ne suscitent pas que de l'admiration, ajouta-t-il en désignant l'ordinateur. Vous n'avez jamais reçu de menaces ?

— Comment ça, des menaces ? s'empourpra-t-il. Vous voulez dire de la part d'une certaine communauté maorie ?

— Oui.

Melrose montra ses dents, d'une blancheur publicitaire.

— Ce que je pense de la communauté maorie ne

regarde que moi, lâcha-t-il, ombrageux. Que des gens apprécient ou non mes idées m'est parfaitement égal : nous vivons en démocratie, que je sache, tout le monde a le droit de s'exprimer.

Osborne sentit la faille.

— Vos livres dénoncent les agissements du tribunal de Waitangi et du ministère chargé des négociations, dit-il pour l'asticoter : ça fait aussi beaucoup d'ennemis potentiels, en particulier chez les Maoris. Une raison pour que ce Zinzan Bee vous en veuille, lui ou ses petits camarades maoris.

Il le cherchait sur un terrain glissant. Melrose dérapa de bon gré.

— Vous voulez connaître le fond de ma pensée, eh bien, c'est très simple, commença-t-il, soudain revigoré. Écoutez bien ce que je vais vous dire, lieutenant Osborne : quand les Maoris ont débarqué en Nouvelle-Zélande, il y avait des Morioris, les premiers autochtones de l'île. Vous savez ce qu'ils leur ont fait ? Ils les ont exterminés, puis ils les ont mangés. Oui, mangés. Tous. Vous comprenez ? Ils les ont dévorés ! (Le débit de ses paroles s'accéléra.) Les Maoris sont un peuple guerrier, incapable de se fonder dans notre société, voire notre civilisation. Quand on pense aux guerres maories, on oublie souvent que les pires tueries ont été perpétrées par les Maoris eux-mêmes, à travers des querelles intertribales sans autre fin que de se faire la guerre ; et si le mousquet s'est avéré plus efficace que la hache, c'est que nos techniques étaient déjà supérieures aux leurs. Je ne vois pas pourquoi on contesterait ce fait historique. Les Maoris étaient tellement subjugués par nos armes qu'ils ont vendu leurs terres pour en obtenir et assu-

jettir leurs voisins, certaines tribus se sont même alliées aux Blancs pour exterminer la tribu voisine ! Chez eux, la violence est une seconde nature : ils se livraient à des massacres organisés suivis de véritables orgies cannibales et il a fallu l'avènement de la civilisation européenne pour abolir ces pratiques, interdire l'anthropophagie et tous ces rites sanguinaires. Nous avons acheté une partie de leurs terres, nous les avons assimilés, nous leur avons apporté le progrès, nos richesses, sans quoi ils seraient encore à s'entre-dévorer pour je ne sais quel prétexte ! Les Maoris ont profité de notre système pendant des dizaines d'années mais c'est fini l'État-providence : notre société a évolué, les Maoris doivent évoluer avec elle, comme les autres communautés. Le problème, c'est qu'on les a trop longtemps assistés : aujourd'hui ils préfèrent s'enivrer que travailler, ils nourrissent à peine leurs enfants au point qu'on est obligé de leur donner un verre de lait en arrivant à l'école, ils battent leurs femmes quand ce ne sont pas elles qui dilapident l'argent des allocations au casino ou dans les jeux de loterie. Ils volent, vivent de rapines et de drogues, les plus violents violent les vieilles femmes avant de les tuer, quant aux soi-disant activistes et autres défenseurs des droits maoris, ils sont tout juste bons à réclamer de l'argent via le tribunal de Waitangi. Ce tribunal absurde est pour eux un véritable filon ! Et qui paie ? Le contribuable ! Parfaitement ! s'emporta-t-il. Je dis haut et fort ce que tout le monde pense tout bas, et rien ni personne ne m'en empêchera ! Les Maoris sont des parasites, conclut-il. La preuve, ils ne produisent rien : rien !

Ses yeux brillèrent d'une rage inassouvie. Osborne opina : Melrose lui rappelait le bas-rouge de l'entrée.

— Peut-être que les Maoris ont autre chose à proposer, dit-il sobrement.

L'écrivain secoua la tête comme s'ils ne parlaient pas de la même chose. C'était le moment de le provoquer.

— Vous êtes également consultant lors de conférences et différentes manifestations à caractère négationniste, dit-il, notamment en Afrique du Sud...

Cette fois-ci, Nick Melrose s'empourpra pour de bon.

— Qu'est-ce que vous cherchez ? feula-t-il. Des ennuis ? Vos méthodes ne me plaisent pas, lieutenant. Vous enquêtez sur qui, au juste ? Sur moi ou sur le vol caractérisé dont j'ai fait l'objet ?

— Celui qui a commis le vol connaissait la topographie des lieux et possédait un double des clés, esquivait Osborne. Je cherche à savoir comment il les a subtilisées à vous ou à votre fille, et si la noyée de Karekare faisait partie de votre entourage. Votre fille ne connaissait pas Johann Griffith ?

La fureur dessinait des méandres sur les tempes de Melrose.

— Ma fille ne fréquente pas de comptable, éructa-t-il. Et puisque vous abordez le sujet, je tiens à vous dire qu'à la prochaine incartade de votre part je vous poursuis pour harcèlement moral et détournement de mineure ! Je ne sais pas ce que vous avez dit ou fait à Melanie l'autre soir, mais vous ne vous en tirez pas à si bon compte ! (Le père de famille enfonça ce qu'il croyait être un clou.) En attendant, je veux

des résultats : vous êtes spécialiste de la question maorie, oui ou non ?

Pas à dire : le businessman savait parler aux hommes.

*

Quelques filles s'époumonaient au bar de l'hôtel Debrett. Osborne posa le coude au comptoir et commanda une vodka à Kieren.

— Le nez, ça va mieux ?

Le pansement ne recouvrait plus que l'arête supérieure mais il restait gonflé et virait au jaune.

— Je respire.

Osborne croqua quelques quartiers de citron et se rinça avec la moitié du verre.

C'était un vendredi, les employés de la City sortaient les cartes de crédit, les filles leur décolleté mais ça n'allait pas mieux : il se sentait fatigué, crevé, lessivé, l'enquête n'avancait pas, Hana et son grand-père avaient disparu, la communauté maorie était muette au sujet de Tukao et de Zinzan Bee, il avait réussi à se mettre tout le monde à dos, ou presque, les pilules lui démangeaient le crâne, une menace diffuse flottait dans l'air du temps et c'est toute sa vie qui, mêlée aux volutes de cigarettes, s'évaporait sous ses yeux...

— Au fait, lança le jeune barman, y a une fille qui a déposé ça pour vous. (Une enveloppe de papier kraft glissa sur le comptoir.) Petit gabarit mais jolie comme un cœur, ajouta Kieren, le sourire malin.

Osborne décacheta l'enveloppe et lut.

Cher Paul Osborne,

Comme vous le savez peut-être, je suis une jeune femme consciencieuse et prévoyante : si vous lisez ces lignes, c'est que vous n'étiez pas à votre hôtel quand je suis passée. J'aurais préféré vous parler de tout ça de vive voix mais le destin en a voulu autrement. Voilà pour la prévoyance. Pour ce qui concerne mon côté consciencieux (promis, je me soigne), je me suis occupée personnellement de vos analyses. Vous savez, le cheveu arraché à cette pauvre Mlle Griffith. Figurez-vous que j'ai mis un temps fou à trouver ce que c'était. Je veux parler de la substance peu ordinaire contenue dans ce poil de tête. Vous connaissez le tutu, Paul ? Moi il m'a fallu une nuit entière pour en déchiffrer la composition chimique ! Pour votre gouverne, le tutu est une plante, une espèce d'arbuste qu'on trouve par chez vous, plante dont on extrait le fruit. À l'intérieur, très concentrée, une substance qui à forte dose est assimilée à un poison. Notre cheveu en était imprégné, si bien qu'on peut supposer sans trop se tromper que Mlle Griffith en a absorbé une certaine quantité, susceptible de l'avoir mise sur le flanc, voire de l'avoir tuée par empoisonnement : avant ou pendant la noyade ? Je tiens à vous signaler qu'en aucun cas l'absorption de tutu sous forme de fruit, même en grand nombre, n'aurait pu provoquer un tel taux de toxicité. C'est donc sous forme concentrée que notre trépassée en a ingurgité. J'ai également retrouvé la trace d'aliments divers (poisson, tomate,

oignon) et une petite quantité d'alcool (vin blanc de vos coteaux). Pas de drogue.

Je ne vois pas bien ce que cela change à l'affaire puisque c'est désormais le lieutenant Gallaher qui s'en charge. En tout cas, je vous remercie chaleureusement de m'avoir fait veiller au-dessus de mes microscopes (j'en ai plein la maison, comme des animaux de compagnie), ça faisait longtemps que je ne les avais pas vus. Ne me remerciez pas, ce n'est pas votre genre.

Sans rancune.

C'était signé A.

Seulement Amelia.

Osborne reposa l'enveloppe de papier kraft sur le comptoir et commanda une autre vodka. Une double — maintenant c'était sûr, Johann Griffith avait été assassinée.

Hana l'avait retrouvé la première. Paul ne savait pas ce qu'elle cherchait à lui signifier avec son caillou, mais elle n'était pas venue au K.Mart de Newmarket par hasard. Pendant deux jours il avait retourné le problème, sans résultat.

Le midi du troisième jour, après le travail, alors que Paul récupérait les livres soutirés un peu plus tôt, le chef du personnel l'avait pris la main dans le sac. Gibson ne pouvait pas l'encadrer, ça ne faisait de mystère pour personne, aussi ne rata-t-il pas l'occasion qui lui était offerte.

— Tu es viré ! siffla-t-il en pointant son doigt vers la sortie.

Le petit chef écumait de plaisir, de ces mauvaises vagues qui vous passent à la lessiveuse. Paul haussa les épaules — pauvre garçon. En prenant le chèque de la semaine, il avait juste demandé qui l'avait découvert : Gibson était trop bête pour ça.

— Un client, répondit la responsable des embauches, laconique.

Sur ces entrefaites, Paul avait payé les livres volés

et quitté le bureau administratif du K.Mart qui, depuis deux ans, le faisait travailler.

Dehors, l'orage menaçait.

Hana attendait sous les nuages, appuyée contre les flancs d'une guimbarde au bleu passé. Paul avançait vers le parking où sa robe flottait, au gré du vent...

— Tu as vieilli, dit-il en guise de préambule.

— Toi aussi tu as une sale gueule.

— Grâce à toi : je viens de perdre mon boulot.

Elle croisa les bras et s'adossa à ce qui ressemblait fort à une voiture.

— Ça te dérange ?

— Bof..

Ils s'observèrent un instant, sourds aux bruits des chariots métalliques qu'on poussait dans leurs retranchements.

— Et ton école ?

— Le kohangareo ? fit Hana. J'ai fini le cycle...

— Et alors ?

— Alors rien.

La métisse songeait à autre chose. Paul serrait les doigts au fond de ses poches : le corps d'Hana avait pris du volume, sa poitrine remplissait sa robe d'été, il en sortait des bouquets de peau pour saluer leurs retrouvailles...

Tic...

Tic tic...

Tic tic tic tic...

Il se mit à pleuvoir, des gouttes tropicales qui en s'écrasant sur l'asphalte chassaient les retardataires vers les abris. Paul ne bougeait pas. Sa chemise était déjà trempée. Hana ouvrit la portière de la guimbarde :

— Allez, monte.

Il manquait le cache au volant de la Dodge mais le reste semblait fonctionner.

— Ça fait drôle de se voir, dit-il.

— Oui.

Ils quittèrent Auckland par le nord. La pluie s'abat-tait sur le pare-brise crasseux, on s'entendait à peine. Hana demanda d'un air détaché comment il allait mais Paul répondit à côté. Il dit qu'il avait quitté Red Hill à sa majorité, qu'il n'y avait pas remis les pieds, qu'il logeait dans une chambre meublée près du centre et qu'il se fichait de ce qui arriverait.

Elle accéléra sur le motorway.

— Où on va ? cria-t-il dans le vacarme.

— Vers le nord.

Hana était concentrée sur la route, insondable sous son masque de femme. Ils roulaient à tombeau ouvert sur l'asphalte détrempé. Le vent hurlait par les vitres entrouvertes, Paul grilla des cigarettes : Orewa, Wai-wera, Pohuehue, les scories volaient dans le cendrier, les cheveux d'Hana dans l'habitacle, les champs s'éten-daient sur les vallons, ça sentait l'herbe mouillée après l'orage et l'odeur de sa peau à pleins poumons.

Les oiseaux qui picoraient l'asphalte daignaient à peine sautiller pour les éviter ; ils dépassèrent Kai-waka, assoupie à l'heure de la sieste. Un vent de travers secouait la guimbarde, Hana conduisait sans un mot, avec ses longs yeux de métisse qui le surveillaient en coin, comme le lait sur le feu. Leurs retrouvailles se résumeraient à une tempête en petit comité.

« Dernière station avant l'Australie », affichait la pancarte d'un routier.

Jadis peuplée de kauris, la péninsule nord s'étendait

sur une centaine de kilomètres jusqu'à Cape Reinga et ses falaises fleuries qui déchiraient le Pacifique.

— Tu es déjà venu par ici ? demanda Hana.

— Non. J'ai même pas de bagnole. Et toi ?

Elle hocha la tête pour dire oui.

Ils traversèrent une forêt de pins, dépassèrent quelques motels fatigués. Ne vivaient plus dans ces contrées reculées qu'une poignée de fermiers disséminés sur des champs verdoyants et la tribu maorie te kao. Avec tous ces moutons et ces vaches affalées sous les arbres géants, ces clôtures désuètes et ces chevaux balayant l'été d'une queue désinvolte, on se serait cru à l'arrivée du télégraphe. Il le lui dit. Hana sourit — sans plus. Quittant la portion bitumée, ils s'engagèrent sur la piste qui menait au bout de la péninsule.

Cape Reinga. En retrouvant la mer de Tasmanie, les courants du Pacifique soulevaient des vagues épaisses qui se fracassaient contre les flancs de la terre. Hors saison, les touristes étaient rares.

— Viens, dit-elle simplement.

Laissant la guimbarde à son parking, ils marchèrent jusqu'au promontoire. Un vent violent les cueillit au pied du phare. La robe d'Hana volait sur ses jambes dorées, ils pliaient sous le poids des embruns, plus vifs à l'approche du précipice. Des cormorans luttaient contre les éléments, suspendus, maladroits. Une poignée de récifs affleurait, comme des osselets jetés au pied de la falaise. Hana serra ses mains autour de ses bras, le regard perdu dans l'écume. Aspirés par le vent des hauteurs, ils s'étaient approchés de l'abîme.

D'après les mythes maoris, c'est ici que les esprits des morts se jetaient dans l'océan pour rejoindre Pô, la déesse des ténèbres...

— Haere : mou tai ata, moku tai ahiahi, *murmura-t-elle.*

— *Nous partirons : toi par la marée du matin, moi par celle du soir..*

Un vieux proverbe maori, appris par cœur à l'époque de Red Hill.

— *J'avais oublié que tu parlais l'autochtone, dit-elle.*

— *Plus depuis deux ans.*

Paul se pencha vers le gouffre, comme si son âme gisait au pied des rochers. Ce n'était pas le moment mais il profita du vide pour se lancer.

— *Au fait, je voulais te dire...*

— *Quoi ?*

— *Pour l'autre jour...*

— *L'autre jour ? répéta-t-elle comme si les crachats du terrain vague ne l'atteignaient plus. Te fatigue pas, va : je ne suis pas ici pour recevoir tes excuses.*

Une bourrasque le fit reculer — ses yeux lui envoiaient des cailloux.

Le vide était là, immense. Foulées par l'écume, les âmes mortes se noyaient à la pelle. Paul eut envie de disparaître, de tuer et de commencer par lui.

Hana l'attrapa par les mains.

— *Ka tata te po : haere¹.*

La chaleur de sa peau le ramena à la vie. Elle dévalait déjà le sentier côtier. Paul suivit sa robe sur le chemin de l'océan qui grondait sous les bourrasques. Il croyait rêver. Il rêvait.

Hormis les oiseaux, la crique en contrebas était déserte. Il marcha sur le sable. Hana attendait adossée à la paroi d'un rocher, pieds nus, essoufflée par sa

1. « La nuit va bientôt tomber : viens. »

*course vers la mer. Le vent battait contre sa robe, mou-
lait ses seins, dévoilait ses cuisses, et ses yeux brillaient
pour lui, deux lames couleur jade. Il voulut parler mais
elle se pressa contre lui.*

— Taipa¹.

*L'espace d'un instant, Paul mesura l'invisible : la
trajectoire du caillou, le bruit de ses gestes, son odeur
par-dessus la haie, tout s'envolait dans la brise. Hana
prit son visage et fourra sa langue dans sa bouche. Un
nuage fila sans les voir. Elle murmura :*

— Ki a koe².

Le monde bascula au pied de la falaise.

*Dérangeant quelques cormorans, ils firent l'amour
contre les rochers, debout. Les vagues tonnaient sur la
crique, Hana lui tendait ses fesses comme une main
qui l'aurait attrapé, aspiré : il se laissa guider par la
chaleur de son ventre, arrimé au décolleté de ses seins
fabuleux, et se tordit tout au fond d'elle. Enfonça les
vis. Son cul au crépuscule était doux comme le sable :
Paul jouit le premier et le monde, à force de basculer,
s'échoua en silence. La fille à qui il jetait des cailloux
était une rivière...*

*Le temps passa, à peine perturbé par les piailllements
des oiseaux. Enfin, le souffle redevenu régulier, Hana
partit se baigner, nue. Paul la regarda affronter les
rouleaux, traversé d'émotions inconnues. Les flots
bouillonnaient autour d'elle, amazone dans le crépus-
cule ; l'instant était magique, rien ne pouvait l'abîmer...*

*La jeune Maorie revint bientôt, ruisselante. Des
gouttes perlaient de sa toison brune. Elle ne disait rien*

1. « Tais-toi. »

2. « Prends-moi. »

mais son regard avait changé. Hana enfila sa robe sans même se sécher, puis se mit à parler très vite : elle lui dit qu'elle non plus n'avait pas remis les pieds à Red Hill, pas depuis que les gars du quartier l'avaient attrapée un soir et jetée dans une cave où ils lui avaient fait son affaire. Elle ajouta qu'elle n'avait pas dit un mot, pas un, ni pendant ni après, qu'à l'époque une des sœurs Douglas sortait avec le chef de la meute, le lendemain à l'arrêt de bus ils avaient raconté qu'elle avait aimé ça, qu'aujourd'hui il était le seul type du quartier à ne pas l'avoir baisée, que maintenant c'était fait, et qu'elle aussi se fichait de ce qui arriverait.

Paul la regardait, abasourdi. Hana ramassa ses chaussures qui traînaient sur le sable.

— Je pars demain pour l'Europe, conclut-elle d'une voix blanche. Adieu.

Hana avait disparu, entre chien et loup, abandonnant une violente odeur de peau dans son sillage...

Flic.

Il était entré en justice comme on entre parfois en politique : par aversion...

Une lumière crépusculaire scalpait les buildings de la City. En équilibre sur le rebord de la fenêtre, Osborne fumait un mélange détonant. Son arme, un .38 Special, reposait sur la tablette voisine. Une solution radicale. Fitzgerald avait dû penser la même chose avant de se faire sauter la cervelle.

Les hypothèses les plus tragiques lui traversaient la tête. À force de pourchasser ses fantômes, il devenait comme lui : obsédé, paranoïaque, violent, désespéré. Le spectre d'Hana crevait dans les bulles d'ato-

mes et ce n'était pas les copies d'elle qui escortaient ses nuits qui allaient l'aider à reprendre pied...

Globule, en poste devant le frigo, risqua un miaulement. La chatte avait fini par s'imposer, au hasard des portes ouvertes et des courants d'air, et il avait la flemme de la mettre dehors.

— Fous le camp, je t'ai dit.

Mais, au regard éberlué que Globule lui renvoya, il était clair qu'elle n'y comprenait rien.

La brise du soir emportait les rideaux, pas le désespoir. Sourd aux caresses que l'animal réclamait à grandes bourrades, Osborne descendit de son perchoir et ouvrit la mallette. Il en extirpa quelques pilules et une poignée de cartouches, qu'il fit rouler sur la tablette.

À ses pieds, Globule le regardait comme s'il venait d'inventer un jeu. Elle approcha timidement le museau et commença à renifler les cartouches.

— Complètement à côté de la plaque, ma pauvre fille...

Le rapport d'Amelia Prescott traînait sur le lit, Osborne n'y pensait plus. Dans le couloir, les clients de l'hôtel descendaient boire un verre. Il saisit le revolver, plus moche que fascinant, logea une balle dans le barillet et attendit, dans les vapes, un coup de pouce du destin. Une simple pression sur la détente. La Grande Sérénité. Mais rien ne venait. Il avait l'esprit embué, parasité, pris dans un brouillard opaque qui le laissait sans perspectives. Hana avait disparu. Witkaire avait disparu. Le monde était peuplé de disparus...

De guerre lasse, il se pencha vers le petit frigo de

la chambre ; hormis un fond de gin (il n'aimait pas le gin), le minibar était vide. Tout foutait le camp.

Osborne aspirait les résidus de la mignonnette quand le téléphone sonna sur la table de nuit. Plusieurs fois. Il décrocha enfin de son nuage noir, de la cendre plein la bouche.

— Allô, Paul ? C'est Tom !

— ...

— Dis, je t'appelle, j'ai tes renseignements.

— ...

— Au sujet de Bastion Point.

— Ah...

— Mais dis-moi, heu... (Culhane hésitait.) Tu fais quelque chose ce soir ? Je veux dire, tu es libre ?

Libre ?

— Ce soir ? Pff...

Osborne souffla de dépit mais Tom était d'un naturel désarmant.

— Eh bien, viens à la maison, dit-il, c'est l'occasion. On sera plus tranquilles pour parler, et puis c'est vrai, depuis ton arrivée, on n'a même pas pensé à t'inviter. Rosemary a préparé un poulet au citron : si tu veux te joindre à nous...

Osborne regardait le mur de la chambre comme si la tapisserie était en train de se décoller : une invitation. Manquait plus que ça.

Grimpée sur la tablette, Globule faisait rouler les cartouches, du bout des pattes. Une, puis deux balles tombèrent sur la moquette...

*

La Chevrolet grimpa Mountain Road, dépassa l'université à l'architecture vaguement hispanisante

et bifurqua au niveau de Rockwood Place, quartier résidentiel proche du centre-ville. Osborne écrasa sa cigarette à la cocaïne et, flottant sur un nuage chimique, marcha jusqu'au portail de bois blanc.

Tom habitait une maison de bois au jardin fleuri, fierté de sa femme, propriété achetée avec l'argent de leurs parents respectifs qui, quoi que déplorant cette histoire de mutation sur l'île du Nord, avaient débloqué des fonds pour les aider à s'installer. Apprêtée dans une robe à fleurs, un peu gironde, fardée mais voulant bien faire, Rosemary Culhane attendait dans l'allée.

Tom lui avait dit qu'Osborne était « bel homme », quoiqu'un peu bizarre : elle le trouva de fait impressionnant avec ses gestes et ses yeux de fauve, mais l'espèce de sourire qu'il lui adressa en guise de bonsoir brouilla ses données.

— Rosemary, fit Tom en le présentant, voilà Paul Osborne.

Super.

Ils échangèrent une poignée de main et quelques mots de bienvenue. Trop complexée pour être jolie, Rosemary se réfugia derrière sa frange. Elle avait pourtant du style, de belles épaules, seulement quelque chose l'avait coincée dans un angle, elle se terrait dans son corps comme une bête apeurée...

Tom ouvrit la bouteille de chardonnay qui prenait le frais dans un seau à glace — pas si mal, prédisait-il. À deux pas de là, Rosemary restait comme pétrifiée sur son carré de pelouse : leur invité la dévisageait comme s'il devinait tout d'elle. La situation était extrêmement gênante — on ne regarde pas les gens comme ça ! La confusion la faisait rougir. Rosemary

n'avait pas connu beaucoup d'hommes, encore moins de ce genre-là : elle se sentait déshabillée.

Tobby apparut à cet instant précis, bien décidé à sauter sur le premier venu — en l'occurrence Osborne. De fait, le labrador se jeta littéralement sur lui.

— Oh ! Tobby !

Rosemary voulut s'interposer mais Osborne l'avait déjà pris dans ses bras : d'une manœuvre parfaitement inattendue, il souleva l'animal et l'envoya valdinguer au milieu de la pelouse. Tobby fit une roulade dans l'herbe tendre avant de retrouver ses appuis.

Rosemary le regarda avec des yeux ronds.

— Il glisse bien, estima Osborne.

On sourit, gêné.

Ils prirent bientôt place à la table du jardin, déjà dressée, et goûtèrent ce fameux chardonnay. Il y avait aussi du whisky. Tournant autour d'eux telle une toupie affolée, le labrador réclamait jeu et caresses, le bout de la queue en sang à force de battre contre les meubles ; à les entendre parler de ses facéties, ce grand chiot représentait leur enfant de substitution... L'alcool les détendit un peu. Rosemary, que la timidité fuyait à mesure qu'elle buvait, dit quelques braves mensonges à propos de leur soi-disant équipe avant de les laisser à leurs petites affaires — elle allait voir le poulet qui paraît-il marinait...

Le soleil tombait doucement. Culhane reposa son verre de vin et, confortablement installé dans un fauteuil d'osier, profita de l'absence de sa femme pour ouvrir son carnet.

— J'y ai passé un temps fou mais j'ai fini par reconstituer la liste des contestataires de Bastion

Point, dit-il en dépliant une feuille volante. Plus d'une centaine de Maoris, de plusieurs tribus différentes. Mais hormis Zinzan Bee, annonça-t-il, personne ne faisait partie de la tribu ngati kahungunu...

Encore une piste qui s'évaporait. Le nez dans un Lagavulin au puissant goût de tourbe, Osborne parcourut la liste dressée par le policier, constata qu'une demi-douzaine d'activistes appartenaient à la tribu tainui, mais la reposa bientôt : pas trace de Pita Witkaire ni de Sam Tukao.

— Tu cherches quoi au juste ? demanda Culhane. Un lien entre Zinzan Bee, Bastion Point et le vol de la hache ?

Une abeille bourdonnait dans son verre vide.

— Oui. Je cherche aussi Pita Witkaire, un ancien activiste de la tribu tainui. Six d'entre eux étaient présents lors de l'occupation de Bastion Point, dit-il en jetant un œil sur la liste. Il me faudrait des renseignements sur ces types, savoir ce qu'ils sont devenus... (Tom griffonnait sur son carnet.) J'aimerais aussi savoir si l'un d'eux a été en rapport avec Samuel Tukao, ajouta-t-il, un notaire qui a exercé à Mangonui.

— Tukao ?

— Un des cadavres tirés du charnier, précisa Osborne. Celui qu'a découvert Fitzgerald.

— C'était ton boss, non ?

— Disons un ami.

Tom opina gravement.

— Je comprends.

— Tu es bien le seul... Et Griffith ? Tu as des nouvelles ?

— J'ai donné mon rapport au lieutenant Gallaher, répondit Culhane.

— Tu as vu celui du coroner ?

— Oui. Pourquoi ?

Osborne manqua de noyer l'abeille en se resservant un verre.

— Griffith travaillait pour la branche immobilière du holding de Melrose, dit-il.

— Depuis plus de dix ans, confirma Tom. Century Incorporated. Une employée modèle d'après ce que j'ai pu récolter.

Une employée modèle qu'on avait jetée à la mer.

— Sur quel projet elle travaillait ces derniers temps ?

— Un chantier en construction près de Rangiputa, dans la péninsule de Karikari...

Des paysages de rêve au nord de l'île, une région désertée en raison de sa faible activité économique. Plusieurs tribus maories habitaient ces contrées sauvages, parmi lesquelles celle des Tainuis...

— En tout cas, poursuivit Culhane, la thèse de la noyade semble la plus probable.

Osborne eut un rictus déplaisant mais se tut : Rosemary revenait de la cuisine, les mains chargées de victuailles. Elle posa le tout près du barbecue, les mollets fouettés par la queue du labrador.

— Maintenant fini de parler de choses sérieuses : à table ! Oh, Tom ! s'exclama-t-elle en voyant qu'il n'avait rien fait. Tu n'as pas encore allumé le barbecue ! Mais on va manger à l'aube ?!

Les deux hommes abandonnèrent la discussion. Il y avait pourtant des choses à dire... Osborne déboucha une nouvelle bouteille, tandis que Tom affrontait

un vent tourbillonnant autour du barbecue. Il fit griller la viande, détourna quelques remarques acerbes de sa femme dont, l'alcool aidant, il craignait plus que tout les dérapages, avant de se mettre à table.

Le poulet mariné était délicieux, Osborne le fit savoir à la maîtresse de maison qui lui renvoya un sourire compliqué. Ils burent. Rosemary parlait maintenant avec une certaine aisance, même les taches rouges avaient disparu de son cou. D'ordinaire irritable, elle était ce soir métamorphosée ; Tom enregistra l'information — depuis combien de temps n'avait-il pas entendu son rire ? Lui aussi avait rougi sous les feux de l'alcool et, sa femme ayant cessé de le reprendre, il se laissa aller à quelques notes d'humour. À défaut de lui envoyer de grandes claqués dans le dos, Osborne fit bonne figure. Des gens charmants, si loin de lui. C'est du moins l'image qu'ils donnaient : profitant de leur agitation autour du dessert, Osborne versa un peu de poudre dans le verre de Tom, vite diluée par le chardonnay...

— Oh, je crois que je suis un peu soûle ! minauda Rosemary en posant un gâteau sur la table.

— Ça vous donne bonne mine, répliqua Osborne.

— C'est gentil.

— C'est vrai.

Pour la première fois, Rosemary aima son regard sur elle. Elle rougit quand Tom revint, un saucier à la main. Lui non plus ne marchait pas droit. Encore cinq minutes et il ne marcherait plus du tout.

— Goûtons un peu ce gâteau, proposa Osborne.

Il sourit bizarrement à Rosemary tandis qu'elle nappait sa part de crème anglaise : elle lui répondit du bout des lèvres, ravie de se sentir séduite. Avec

tous ses problèmes, la femme de Tom avait oublié qu'elle pouvait plaire... Osborne resservit un verre à tout le monde. Affalé dans son fauteuil de jardin, la tête du sergent commençait à dodeliner. Rosemary sourit de le voir ainsi s'assoupir.

— Je vais préparer le café, dit-elle.

Repoussant Toby qui l'avait suivi, Osborne partit vomir le tout dans les plates-bandes. Le goût était amer, presque venimeux. Il lui fallait un petit remontant...

Les vestiges du repas s'amoncelaient sur l'évier ; Rosemary rangeait les assiettes dans le lave-vaisselle quand, sortant des toilettes, Osborne entra dans la cuisine.

— Je peux vous aider, dit-il.

— Oh, laissez, je vais m'en occuper.

Mais il ne pensait pas à la vaisselle. Elle le sut en relevant la tête. Croisant l'expression de son visage, elle reflua aussitôt. Il avait le même sourire qu'en arrivant ; il se tenait maintenant près d'elle, si près qu'elle sentit son souffle sur sa robe, cette brise chaude et caressante sur sa peau, comme une main... Et toujours ses yeux jaunes qui l'hypnotisaient.

— Paul, mais...

Elle voulut reculer mais sa hanche touchait déjà le rebord de l'évier. Acculée à ce bout de cuisine, soudain incapable du moindre mouvement, Rosemary cessa de respirer : il posa sa main sur son épaule nue, caressa quelques centimètres carrés de peau et, sans cesser de la couvrir du regard, descendit lentement jusqu'à son décolleté. Rosemary frémit, en proie à une sensation inconnue. Elle songea un instant à

Tom, assoupi dans le jardin, resta muette, oublia tout : le sexe d'Osborne l'effleurait, elle le sentait pointer contre sa robe, elle avait chaud et le désir grimpait vite. La main de l'homme glissa sur ses hanches, ses cuisses, sous sa robe. Une main brûlante. Rosemary ne bougeait plus. Elle se sentait désirée, désirable. La main déchiffra la jungle de son pubis, puis fila sous la dentelle du string et s'immobilisa sur ses lèvres. Cette fois-ci il la tenait. Il l'avait attrapée. Il pourrait en faire ce qu'il voulait, elle consentirait parce qu'elle ne réfléchirait pas.

— Non, dit-elle. Non...

Mais elle se laissa pénétrer, en douceur. Sa respiration était lente, le fluide dans ses entrailles divin. L'interdit et la chaleur de sa queue la remplissaient d'une joie mauvaise. Il s'enfonça jusqu'à la garde, lui arrachant un gémissement. Il s'enfonça plus fort, la souleva, et l'empala avec rudesse. Rosemary lâcha sa respiration et, enfin libre, se laissa prendre contre le rebord de l'évier. Elle se mordait les lèvres pour ne pas crier, leurs hanches s'entrechoquaient, il la prenait debout, des coups de boutoir qui lui faisaient presque mal. Soudain le corps s'échappa.

Quand elle rouvrit les yeux, le sexe avait reflué, laissant un vide inquiétant au fond de son ventre.

Le temps passa sans elle. Osborne avait fui : il ne restait plus dans la cuisine que des odeurs de marinade et la désagréable impression d'avoir été possédée.

Rosemary baissa la tête, et doucement se mit à sangloter.

Une fois sur le trottoir, Osborne se sentit décoller. L'électricité grimpait dans son corps, tous ses muscles tendus, aux aguets : sombre miracle, il était de nouveau d'attaque.

Le cauchemar pouvait recommencer.

II

RECHUTES

On trouvait de tout dans la mallette : speed, opium, herbe, cocaïne, acides, PCP, des amphétamines dont la plupart étaient en vente légale, morphine, ecstasy, MDMA, ainsi qu'une petite quantité d'héroïne.

Osborne choisit de la poudre de MDMA. La lumière montante des lampadaires créait des ombres sur le tableau naturaliste accroché au mur de la chambre, reproduction bon marché qu'on trouvait à Parnell. Il ôta son pansement. La plaie avait fini par se résorber. Son esprit, en revanche, s'enfuyait à petites pensées décousues.

Globule apparut, en équilibre sur le rebord de la fenêtre.

— Je croyais t'avoir dit de dégager...

Ses gros yeux jaunes le fixaient, d'une innocence crasse. Il caressa l'animal et, une veste sur le dos, retrouva le comptoir du Debrett. Là, Kieren lui paya une vodka citron, puis deux...

C'était un vendredi. Avocats, employés de banque, étudiants ou chômeurs professionnels, les clients formaient une population hétéroclite et bruyante. Des enseignes criardes invitaient la population locale à

consommer du vin blanc ou du champagne australien mais c'est de la bière qui moussait dans les chopes. Onze heures. Osborne commanda un dernier verre : le bar allait fermer. Seul l'imposant portier maori semblait le tenir à œil — celui du professionnel. Osborne quitta bientôt le bar de l'hôtel, pressé par une petite foule joyeuse et éméchée. La chaleur s'était emparée de son corps et ne le lâcherait plus.

Le Bronx, une boîte à la mode du centre-ville : il but en espérant dissiper le goût de médicament qui patageait dans sa bouche et tenta d'oublier le reste — Hana. Les gens étaient là, avec leurs poumons insalubres, s'épuisant à vivre pendant qu'il les observait. Des jeunes gens se trémoussaient sur la piste, mimaient des contorsions érotiques, les basses soulevaient le sol, il imaginait des formes sous les stroboscopes, jamais les mêmes : de ces sculptures vivantes il tâtait l'éphémère, le présent simple, l'instant photographique, déjà certain que sa conscience se délitait. Même le spectre d'Hana s'était volatilisé dans ses méandres. Il était de nouveau dans l'œil du cyclone.

Les sentiments les plus contradictoires s'opposaient en lui quand il crut distinguer un sourire sous les flashes. Celui d'une fille qui l'examinait, adossée à un pilier en bordure de piste. Le visage était étrangement familier. Une grande métisse qui, sur le coup, lui rappelait... Le stroboscope remballa brusquement ses flashes aveuglants : des étoiles noires plein la tête, Osborne recula contre le comptoir. La fille et son sourire avaient disparu, il ne restait plus qu'un poteau de béton et des gens qui passaient comme des pantins affolés... Il sentit alors le contact d'une main sur ses

reins. La métisse de tout à l'heure lui lança un clin d'œil équivoque et s'en fut au milieu de l'allée, dans sa robe qui dansait.

À la poche arrière de son pantalon, un papier griffonné qui disait (il avait du mal à lire à l'ombre des spots) : « Viens. »

Sur la piste les gens s'agitaient toujours, frénétiques. Saisi par d'incessantes bouffées de chaleur, Osborne suivit le chemin qui menait à la sortie.

La fille se tenait à l'entrée de la boîte, une cigarette à la bouche, vedette ignorée sous les étoiles. Plus robuste qu'Hana mais vêtue d'une robe légère qui soulignait les mêmes hanches, les mêmes jambes, elle souriait comme un chat sous la lune.

— On s'est vus l'autre soir, lança-t-elle, les pupilles dilatées. Tu étais déjà dans un sale état.

Ça avait l'air de l'amuser. Son visage était d'un brun satiné à la lueur des lampadaires. Osborne la regardait comme s'il était venu sur terre il y a très longtemps. La fille posa ses mains sur ses joues brûlantes et l'embrassa, les yeux ouverts. Une idée qui visiblement lui trottait dans la tête depuis un moment.

— Ann, dit-elle seulement. Ann Brook.

Il pouvait respirer son odeur, mélange de parfum français et de sueurs polynésiennes.

— Dans l'ascenseur, précisa-t-elle. Tu te souviens ? La soirée à l'Observatoire.

— Oui.

Ann Brook avait à peine vingt-cinq ans mais son regard était celui d'une adulte.

— Viens par ici, toi, murmura-t-elle en l'attirant vers la ruelle voisine.

Ils fumèrent un joint à bord de sa voiture, une décapotable dernier cri.

— Qu'est-ce que c'est que cette herbe ? demanda Osborne.

— Datura. Une plante hallucinogène venue directement d'Amérique du Sud, expliqua-t-elle en crachant la fumée au cosmos.

— Connaisseuse ?

— Grande connaisseuse ! s'égaya-t-elle en insistant sur sa poitrine.

Pas une mauvaise fille. Ils entamaient le carton.

— Qu'est-ce que tu faisais à la soirée de l'Observatoire ? dit-il.

— Rien de spécial. Je regardais le visage des gens.

— Et alors ?

— Ils sont vieux et moches. Pas comme toi... (Ann lui jeta un regard goulu.) Un copain a organisé une soirée du côté de Ponsonby. J'ai promis de passer mais il est encore tôt ; on peut s'amuser un peu avant...

Le tableau de bord affichait minuit. Osborne avait ses cuisses en ligne de mire. Tombées des nues.

— O.K.

Il écrasa le joint contre la portière. Ann Brook mit le contact et la décapotable s'ébroua.

— Je suis dans la pub, dit-elle aux étoiles.

— Je m'en fous.

La jeune femme égrena un petit rire déformé par le stupéfiant. Ils filèrent par les avenues désertes.

— Tu es flic, non ? fit-elle en défiant les trottoirs.

— Non.

— Ha ha !

— Oublie pas ton volant.

Osborne rattrapa la trajectoire au moment de percuter une poubelle, qui valsa quand même. Ann rit de plus belle. Au-dessus, les astres se consumaient à petit feu. Il sourit au vide qui les unissait. Partie dans son trip, la métisse ne se posait plus de questions ; ce type lui avait plu dès le premier regard et c'était exactement le genre de choses contre lesquelles elle refusait de se battre. Ann vivait dans la société du désir à consommation rapide et, puisque les dés étaient pipés, elle avait choisi de se servir toute seule, comme une grande. Arrêtée à un feu rouge, elle demanda :

— Un parc, ça te va ?

C'était Ann Brook qui lui parlait, pas Hana.

Il répondit :

— Oui.

Le feu passa au vert.

Ils dépassèrent le *reject shop* de Queen's Street, fermé comme les autres commerces et, à l'angle de l'avenue, bifurquèrent vers Auckland Domain. La brise était douce. Le coupé stoppa devant les grilles du parc. De grands arbres se balançaient dans la nuit mauve. Plus loin, on devinait la silhouette hellénico-Troisième Reich du musée de la ville. Ann ôta ses sandales et les balança sur la banquette arrière.

— Tu vois des gens ?

Il regarda autour de lui.

— Que toi.

La réponse sembla lui convenir : elle prit sa main mais c'est la lune qui les guida à travers les ténèbres. Il n'y avait personne dans le parc, sinon quelques hiboux. Ils se dévêtirent partiellement sous les branches d'un gigantesque matai.

— *Shit !* elle pesta. C'est plein d'épines !

Osborne distingua sa petite culotte blanche à terre, son sourire à l'ombre des branches et ce corps long et caressant au bout de ses doigts, comme entourée d'un halo merveilleux, alors qu'il tenait à peine debout. Ann se pressa contre lui et caressa ses testicules. Deux billes noires lui dirent qu'il était beau, qu'elle avait terriblement envie de lui, puis elle se baissa pour suçoter son gland. Le temps passa, suspendu à des fils invisibles. Ann observa l'engin à l'air libre, souffla doucement sur sa pointe dressée et, se relevant sans plus penser aux épines qui lui picoraient les pieds, le nicha comme un ardent secret au creux de ses cuisses.

C'est du moins la vision qu'il en eut. Pour le reste, on nageait dans le flou : en trois minutes Ann venait de renverser le monde, si bien qu'il s'abandonna à cette gymnastique cosmique, oubliant tout et même le reste. S'appuyant sur l'écorce du vieux matai, ils firent l'amour avec la virulence des soirs d'oubli. Ann jouit avant lui, puis, encore tremblante, se retourna pour l'avaloir en entier. Hana en flammes traversait son cerveau mais il aima tout. Ann s'aida de la main et sentit monter le plaisir dans la queue de son amant. Il éjacula entre ses lèvres. Après, plus rien : le concentré d'ecstasy, l'alcool, le datura, tout explosa en blocs monolithiques.

Une, deux, dix secondes ? Quand Osborne rouvrit les yeux, les branches du matai tanguaient dans la nuit inodore.

— Ça va ?

Ann attrapait sa petite culotte, abandonnée sur le tapis d'épines.

— Oui. Oui...

Mais Osborne chancelait sous les branches. Il venait de subir une première amnésie : ça n'avait duré que quelques secondes, il y en aurait d'autres. Encore un effort et il oublierait qu'il existait...

— Tu viens ?

Ann Brook s'était rhabillée à la vitesse de la lumière. Elle attendait sous la lune, les pupilles toujours dilatées. Retrouvant peu à peu l'équilibre, Osborne suivit sa main tiède à travers le parc. Quelques écureuils roux les regardèrent passer, assis sur leur touffe.

La berline stationnait à la sortie du parc, portières ouvertes contre le trottoir. La jeune femme remit ses sandales tandis qu'il s'écroulait sur le siège.

— Tu en veux plus ? dit-elle.

Plus de quoi, il n'en savait rien. Il dit :

— Oui.

Ann sourit en coin et mit le contact. Dès lors, tout bascula.

*

K. Road. Des enseignes clignotantes, quelques noctambules passant comme des fantômes sur les trottoirs et des odeurs de fritures asiatiques qui finissaient de s'évaporer dans l'air tiède du soir. Les clubs se succédaient, avec leurs portiers tristes et les couloirs à néons où de la musique électronique filtrait. Ann prit Osborne par la manche et l'entraîna vers la ruelle voisine. La balade en voiture les avait un peu ragailleis, l'effet du datura commençait à s'estom-

per et les lumières des lampadaires dansaient dans les flaques. Il n'avait pourtant pas plu.

Ils tombèrent bientôt nez à nez avec un Maori aux bras comme des jambes, gardien herculéen d'une porte discrète d'où rien ne perçait. Le Phénix.

— Salut, Will !

Ann l'embrassa sur la joue. Le type devait mesurer près de deux mètres : sa carrure et son ventre étaient impressionnants mais, chose curieuse, sa tête était si petite qu'elle semblait appartenir à quelqu'un d'autre. Disproportionné, et pas aimable avec ça. Will Tagaloa jaugea Osborne d'un œil noir.

— Il est avec moi, tempéra la jeune femme. Pas de problème.

Le gros Maori avança le menton mais ne broncha pas. Ils passèrent sous son bras musculeux, qui venait d'ouvrir la porte.

— Il a l'air méchant comme ça mais c'est plutôt le bon bougre, commenta Ann.

Il n'y avait pas de caisse à l'entrée du club privé mais un vestiaire plongé dans la pénombre. Un simple faisceau violet éclairait le plafond et les bouts de mannequins qu'on y avait collés, des jambes de femmes peinturlurées qui semblaient jaillir du mur... Une fille apparut, en chair et en os, une blonde en maillot de bain fifties et talons aiguilles qui souriait telle une starlette sur la Riviera.

— Il est avec toi ? lança-t-elle.

Ann fit signe que oui.

— O.K., allez-y...

De lourdes tentures rouge sang séparaient le comptoir du club où un rythme électro battait la mesure.

La lumière améthyste les guida dans la pièce voisine. Osborne écarquilla les yeux.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Le ton était celui du type qui découvre l'Amérique. Des costumes étaient pendus aux murs, par dizaines...

— Des déguisements, répondit Ann. Il faut en choisir un et mettre un masque si on veut entrer, précisa-t-elle, visiblement amusée par la tournure que prenaient les événements.

Ann décrocha un costume de fée et l'enfila très vite. Lamé, très court, méchamment décolleté, il lui allait, il faut le dire, plutôt bien. Barbarella en goguette, elle minauda :

— Alors, comment tu me trouves ?

Ses cuisses fuselées marquaient des points.

— Pas mal.

Ça la fit rire.

— Enfile un de ces trucs et suis-moi !

Ann choisit son costume — une sorte de toge romaine qui, dans leur état, finit par leur arracher un rire nerveux. Il ne savait pas où cette fille l'entraînait et il s'en foutait complètement. Ils enfilèrent leur masque. Osborne ne distinguait plus que les yeux de sa compagne sous son loup de plumes pailletées.

Elle poussa une porte, cachée derrière la lourde tenture. Elle donnait sur le club en question. Un long comptoir serpentait sous les voûtes de ce qui ressemblait à une cave aménagée ; plus loin on apercevait une piste où des silhouettes grimées se frôlaient dans un débat d'alcôve, et les spots bleutés faisaient ressortir l'éclat des costumes qui scintillaient sous les lampions du bal new age. La musique était presque assourdissante. Il y avait aussi un salon aux fauteuils

de style rococo fondus dans une décoration pour le moins ostentatoire. Tous évoluaient masqués, sans se soucier des mains qui les palpaient.

Ann Brook l'avait mené dans un club échangiste. Celui-là semblait très spécial. Les paupières d'Osborne papillonnaient devant les silhouettes des clients qui s'abordaient, incognito sous leurs masques. Ann glissa sa main sur son sexe.

— Tu viens ?

Puis elle lui prit la main et l'entraîna dans un box caché derrière un voile doré. Deux fauteuils design et une petite table de plastique transparent constituaient le mobilier.

— Une installation d'art contemporain ? fit Osborne.

— Non. Ce serait même plutôt l'inverse...

La jeune métisse dut faire un signe puisqu'un homme apparut bientôt sous le voilage d'or, portant deux écuelles qu'il déposa sur la table. Ils s'assirent sur les fauteuils, manquant de basculer en arrière. L'homme était immense, coiffé d'un masque de serpent à plumes dans un accoutrement d'Inca qui découvrait ses muscles bodybuildés : d'autorité, il leur noua une serviette autour du cou. Ann souriait toujours. Il aurait dû se méfier.

L'Inca préleva une pincée de poudre brune, qu'il bourra à l'extrémité d'un tube de bois sec. L'opération achevée, il saisit la petite pipe et leur fit signe de renverser la tête.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Osborne.

— Du tonnerre, répondit Ann.

Le colosse approcha d'abord de lui et, d'un coup sec, souffla la poudre dans sa narine gauche. Osborne

gémit sous l'impact mais la main de l'Inca maintenait sa tête en arrière. Une douleur intense jaillit alors, inconnue, comme si on lui martelait l'arête du nez. La poudre brûla tout sur son passage, répandant une vague de braise dans sa gorge avant de gagner les poumons. Des larmes ruisselèrent sur son visage. Incapable de respirer, Osborne se sentit partir au loin. Un liquide visqueux s'écoulait de son nez, il étouffait. Il allait mourir. Il allait retrouver le néant. Un filet d'oxygène traversa alors le grumeau de mucosités éjectées par ses sinus : à l'agonie, Osborne aspira l'air frais comme s'il renaissait, les poumons déchirés.

Un flot de morve et de glaires maculé de poudre dégorgea de ses narines, inondant son menton, son cou et la serviette. Il ne voyait plus rien : Ann, l'Inca, ils avaient tous disparu. Haut-le-cœur, vertiges, Osborne tremblait de tous ses membres. Il régurgita des bolées de bave gluante, les poumons en dentelle. L'âcreté de la poudre lui arrachait des larmes par poignées : il allait suffoquer, il suffoquait. Un nouvel afflux d'humours déboucha ses sinus, glaires et vomi répandus sur la serviette : la douleur se dissipa tout à coup.

En rouvrant les yeux, Osborne réalisa qu'il était toujours vivant. Les voies aériennes dégagées comme jamais, il n'avait plus mal : il ne sentait plus rien.

Le box s'était agrandi, sa vue s'affûtait, il distinguait même avec une extraordinaire clarté les objets et les personnes qui l'entouraient : Ann, l'Inca qui dénouait leur serviette, il percevait tous les détails, des détails rassurants, presque familiers.

Ann se leva la première, aidée par le colosse qui bientôt s'occupa d'Osborne. Leur cerveau titubait

mais ils pouvaient marcher. Ou plutôt ils volaient. Tout en bas, le sourire de la métisse était gigantesque. Submergé par la houle, Osborne prit sa main et quitta le box : n'avaient-ils pas l'éternité pour eux ? Un voile d'or enveloppa son esprit. Libéré de son enveloppe charnelle, il faisait des incursions dans le monde supérieur de la métempsychose, des fragments dispersés de la mémoire collective se synthétisaient sans chronologie ni linéarité dans son esprit planeur, ne prenant forme qu'une fois remis côte à côte, comme par miracle.

Au bout du vertige, le club échangiste et ses néons technoïdes.

Sorti par la petite porte d'un étrange coma répétitif, Osborne frémissait encore. L'espace-temps s'était fissuré sous leurs pas. Ann ayant disparu de son champ de vision, il erra un moment sous les voûtes, à sa recherche. Il entendait les sons sans vraiment les percevoir : son esprit errait, spectateur aérien. Il était double, triple même.

Dans la tourmente, il vit un type musculeux qui enfourchait une fille à quatre pattes, sorte de Peau d'âne maigrichonne. Une poignée d'admirateurs les regardaient faire, parmi lesquels deux grands highlanders curieusement identiques, les jambes poilues et maigres sous leur jupe écossaise. La fille en levrette ahana jusqu'à ce que, dans un ultime rôle, le type se retirât de ses fesses incurvées. Elle gémit sans trier la douleur du plaisir. Un nouvel étalon le suppléa sur-le-champ, et s'y enfonça comme dans du beurre. Peau d'âne ahanait de nouveau, visiblement peu affectée par le manège qui se déroulait dans son dos... Bien accroché à son trip, Osborne se dirigea vers le

bar où une Wonderwoman masquée servait des coupes de champagne. Une main glissa alors sous sa toge.

— Tu es sûr que tu ne veux pas venir au salon ?

La voix déformée, sa fée d'un soir souriait derrière son loup d'argent. Ann. Ann Brook...

— Quel salon ?

On s'entendait à peine sous le vacarme des sons qui percutaient les cloisons de la boîte. Ann le prit par la main et louvoya avec lui vers une salle au fond du club. Si la musique y était moins forte, la lumière était plus crue — un lustre à facettes traversé de lasers rouges et violets qui se reflétaient sur les masques.

Ils étaient une demi-douzaine à attendre au bord du cercle. Il n'y avait ni table ni bar mais une piste de terre glaise où deux hommes se battaient à la manière des sumotoris : Peter Pan affrontait ce soir Jason, dont le casque d'argent couvrait les yeux. S'accrochant par les épaules, ils tâchaient de se précipiter à terre et soufflaient bruyamment sous les encouragements de l'assemblée. Jason semblait à bout de souffle ; de fait, il s'affala bientôt sur la terre glaise. Soumis à la loi du plus fort, Jason ne bougea plus. Son vainqueur vint dans son dos et, encore essoufflé par l'effort qu'il avait dû livrer, le pénétra jusqu'à la garde. Enfin, la bedaine flasque sur le cul de l'autre, il s'arc-bouta et commença à limer, de plus en plus fort. Le but était visiblement de repousser le vaincu hors du cercle.

Les cris des autres allaient grandissant à mesure qu'ils approchaient du bord de la piste — ce serait bientôt leur tour. Jason glissait sur la terre humide

tandis que le gros homme le chevauchait, ponctuant chaque coup de reins d'un chuintement viril qui les repoussait un peu plus loin. Maintenant l'équilibre par ses seules mains, Jason faiblissait à vue d'œil : il roula dans la boue et se vit ainsi éjecté du cercle.

Le Peter Pan se redressa, ruisselant d'une joie mauvaise, le sexe encore dur. Pas de capotes. Ceux qui attendaient leur tour applaudirent tandis que le prochain adversaire se préparait. Debout paraît-il, Osborne les regardait faire, éberlué. Le champion n'eut guère le temps de souffler puisqu'une fille entra en piste : Peau d'âne.

On siffla des insultes. Enfin le combat commença. Chétive, la pauvre fille ne tint pas longtemps le choc : après quelques empoignades, elle se laissa choir. Le gros type se précipita aussitôt, la tint face contre terre, écarta ses fesses en s'aidant des deux mains et la pénétra si violemment qu'elle hurla. Contorsionnée de la sorte, Peau d'âne subit l'assaut. L'engin rentré de moitié dans les fesses, elle pleurait doucement.

Consternant.

Ann s'était mêlée aux prétendants, ne perdant pas une miette du spectacle. Peau d'âne glissait littéralement sur l'argile et, éjectée à grands coups saccadés, quitta le cercle en se tordant à terre. L'autre avait joui dans un ultime rôle : son sexe pendait maintenant sous sa tunique vert feuille, mou.

On redoubla d'insultes lorsque Ann entra sur la piste. Adossé contre ce qui ressemblait à un mur de pierre, Osborne retint son souffle. Sa fée était magnifique sous le lustre à facettes, la toison brune dépassant à peine de son costume lamé, mais il tremblait

pour elle, perdu dans son délire. Les combattants s'agrippèrent sauvagement. L'homme avait l'avantage de la force, la fée d'argent celui de l'agilité. Elle échappait à ses prises et, fuyante comme une anguille, gardait l'équilibre. Les cris redoublaient au bord de la piste, ou alors Osborne rêvait en bloc. Peter Pan faillit la faire tomber mais les cuisses d'Ann étaient puissantes : elle profita de l'attaque avortée pour l'attirer à terre. Est-ce du fait d'avoir joui qu'il manqua de force ? Emporté par son élan, l'homme s'affala sur le sol.

Le cercle s'était resserré autour de la piste — on applaudissait la Fée D'argent qui, d'un coup de baguette magique, venait de terrasser Goliath. Ann saisit alors un énorme godemiché qu'elle fixa à sa taille et, encore haletante, se pencha vers sa victime. À coups de pied, elle lui signifia de se mettre à quatre pattes, puis ajusta son terrible engin, qu'elle enfouit lentement dans l'anus. Le gros homme serrait les dents tandis qu'elle lui dilatait les sphincters. Trop large, trop long, le sexe virtuel semblait capable de tuer. Ann l'enfonça cependant profondément, puis, sadique ou vengeresse, s'échina à le perforer. C'était maintenant un Peter Pan disloqué qui avançait à quatre pattes, poussé par le phallus.

Il quitta le cercle, battu plus que vaincu.

Osborne n'entendait plus rien, il saisissait à peine le mouvement de leurs lèvres. Son esprit tournoya dans le kaléidoscope du lustre tandis qu'il quittait le salon. La nausée l'accompagna jusqu'au comptoir.

La réalité était partie au diable et il n'avait aucune envie de la rattraper.

Il se tourna une dernière fois vers la piste de terre glaise : Ann avait chuté à son tour. La jupette retroussée sur ses reins, un phallus bien vivant lui fouillait les intestins...

*

La Croix du Sud s'était plantée dans le ciel quand ils sortirent du club. L'effet du « tonnerre » se dissipait lentement : restaient des images contrastées et une forte envie de vomir. Ann souriait à l'ombre des lampadaires, les yeux mi-clos, imperturbable quoique raide. Il la revoyait sur la piste, belle et cruelle dans son habit de fée...

— Tu es une drôle de fille, dit-il.

— Bah... Faut bien s'amuser.

Entre elle et Hana, un abîme où il continuait de sombrer...

— Il y a la party chez Julian, dit-elle. Tu viens ?

Osborne haussa les épaules, en signe d'acquiescement — vu leur état, ils n'iraient pas loin. Marcher jusqu'au coupé leur prit déjà un certain temps.

— Tu peux conduire ? il demanda.

— Non. Et toi ?

— Non plus.

Ann mit le contact en riant. Puis elle alluma une cigarette et, augmentant le volume, fit demi-tour dans la rue déserte avant de prendre la direction de Ponsonby.

She's...

So...

Heavy !

Le cri électrique d'une guitare, l'horloge qui affichait trois heures et demie du matin, la tête renversée sur le siège du coupé, le nez dans les étoiles, Osborne n'était plus seul, il était mille. Ils roulaient, sublimés par la brise des avenues : les arbres chaviraient çà et là, des lumières glissaient sur le capot, chacun sur les rails d'un train lancé sans chauffeur. Au bout de la course, le silence.

Ponsonby Road. La voiture passa les grilles ouvertes et pila devant une grande bâtisse éclairée. Ils se remettaient doucement, complices de pas grand-chose, de peu importe : l'air du soir leur avait donné un coup de fouet.

— C'est ici, dit-elle.

Une musique trip-hop-jungle s'échappait des fenêtres ouvertes, il y avait aussi des cris depuis la maison. Ann ouvrit le vide-poches, trouva des buvards d'acide. Ils s'embrassèrent une dernière fois avant d'avalier le stupéfiant.

— On y va ?

La jeune métisse rattacha ses cheveux dans le rétroviseur avec une dextérité étonnante compte tenu de leur état mais, une fois sur le gravier, Osborne constata qu'elle titubait dangereusement. Il la soutint jusqu'aux marches.

— Ça va aller ?

— Ouais... T'en fais pas.

Ann avait l'air presque sereine...

Des gens gravitaient autour de la propriété, étendus sur l'herbe du jardin, partageant un joint ou quelques blagues sous la lune.

— Tu devrais soigner tes fréquentations, dit-il en la déposant sur le perron.

— Détrompe-toi, j'en ai d'excellentes...

L'espace d'une seconde il lui sembla qu'ils étaient à jeun, l'esprit clair, mais elle se mit à rire nerveusement et il laissa tomber.

La maison était gigantesque — au moins une dizaine de pièces et des plafonds si hauts qu'on aurait pu s'y pendre. Ann trouva vite une place sur un canapé, où il l'abandonna en compagnie d'ivrognes de son genre. Une foule humide buvait dans les différentes pièces, écroulée sur des sofas années soixante-dix, debout ou adossée aux murs. Stratèges du frigo, un groupe de chevelus dégoupillait des bières sans s'épancher sur la mousse qui coulait de leurs ricanelements. La musique faisait frémir le plancher, les tables étaient jonchées de bouteilles, des types gesticulaient au milieu de la piste improvisée du salon sous un nuage de fumée épaisse : petits Blancs en cravate ou tee-shirt noir déchiré, quelques Européens égarés au bout du monde, on trouvait un peu de tout. Osborne attrapa un joint et partit en direction du jardin.

Le dénommé Julian était une brute joviale qui fumait de l'herbe au bord de la piscine en compagnie de deux Maoris aux visages peu amènes : tête minuscule sur un corps musculeux, l'un d'eux ressemblait à s'y méprendre au portier du club...

Ce fut à peu près sa dernière vision.

Après, le trou noir : MDMA, alcool, datura, acide, tout lui explosa au cerveau. Un vide total où, privé de conscience, il se délecterait bientôt de sublimes approximations éthyliques.

*

Osborne roulait mais l'écran de ses yeux était poisseux.

Une avenue défilait derrière le pare-brise : il voyait les lumières comme des strass et quelque chose s'était réveillé dans son corps, comme s'il sortait d'un mauvais rêve. Il regarda autour de lui et constata qu'il tenait un volant. Il avançait dans la nuit sans savoir ce qu'il faisait là, à suivre cette rue vide. Des phosphorescences d'insectes traversaient les phares. Il voulut ralentir mais il s'était déjà arrêté.

La circulation était réduite à l'écoulement du sang dans ses veines. Osborne leva la tête, égaré, n'entendant plus que le sanglot rauque de ses poumons. Le lampadaire était cassé, le suivant éclairait une portion de bitume. Un décor surréaliste où l'envers s'écroulait sur l'endroit, rebondissait sous l'impact avant de repartir se jeter à toute vitesse contre les murs. Des sueurs froides coulaient sur ses tempes, sa veste et sa chemise en étaient imprégnées. Le siège aussi collait. Il avait dû perdre des litres et des litres... Osborne ouvrit la portière et s'écroula sur l'asphalte. C'était dur et froid. Quand il dressa la tête, un filet tiède gouttait de son front.

Il lapa ses lèvres sanguinolentes, n'y trouva le goût de rien. Il chercha à se relever mais il ne tenait pas debout. Il tenta pourtant une série de pas et, butant sur quelque objet invisible, embrassa de nouveau le bitume. La lune avait chaviré tout entière.

Face contre terre il rampa sans reconnaître ses mains, n'y pensa plus car il ne pensait pas, et dans un défi absurde réussit à grimper sur ses jambes.

Le corps comme du papier, de la glace au bout des doigts, il semblait avancer à reculons. Les maisons se

découpaient dans le noir, les façades s'écroulaient à mesure qu'il s'en approchait : il était devenu un produit chimique, il était devenu *noa*, rien que de très ordinaire.

Osborne continua à rebondir contre les poteaux ou les voitures stationnées sur son chemin, puis finit par s'adosser contre une porte métallique. La lune chevauchait des nuages noirs, le vent balayait la rue, ses yeux roulaient dans la pénombre, lui n'était plus que la peinture d'un tableau, une partie du décor où il s'était fondu : il erra, cherchant ses pas où il n'y en avait pas. Au bout de l'errance, il détruisit une barrière de bois mal arrimée au grillage qui délimitait un chantier.

Le terrain vague s'étendait à perte d'équilibre : emporté par son élan, il bascula dans l'obscurité et sans un cri chuta lourdement. Sa tête cogna contre les gravats, expulsant un peu de sang sur sa chemise.

Le fossé était profond, un cloaque dont l'odeur lui tordait le cœur. Sueurs, glaires, déjections gastriques, Osborne respirait à grand-peine. Corps et âme confondus en une même peur, tâtonnant la terre d'une main tremblante, il chercha une prise qui lui permettrait d'échapper à la fosse et à cette épouvantable puanteur. Nulle trace du cosmos, perdues les étoiles, abattue la lune, inventé le ciel. Jeté nu dans le chaos, coincé par les parois du trou noir dont il constituait le fond, il croupissait, prisonnier grelottant dans la boue, avec à la bouche un goût de pierre. Ses membres le liaient à la roche : il devenait minéral. Son corps ne fonctionnait plus.

Un bloc de nuages passa sur le terrain vague. Osborne déblayait les cailloux autour de lui, frénéti-

que, et brusquement stoppa : sa main venait de toucher quelque chose. Quelque chose de mou, de poisseux... Il écarquilla les yeux et, à la lueur blafarde de la lune, découvrit le visage terrifié d'une femme.

Il perdait la tête. Ou il l'avait déjà perdue. D'une manchette, il chassa le sang qui coulait sur ses yeux. Allongée sous lui, recouverte de gravats, le visage de la fille continuait de le regarder en hurlant.

Une nausée lui serra les amygdales quand il vit son crâne déchiqueté. Leurs visages se touchaient presque : il se redressa, effrayé. Le sang s'était répandu sur sa robe, il en avait plein la chemise... Une main invisible l'empoigna. Le sang était frais, presque tiède : le tueur était ici, quelque part entre les cabanons et les tas de sable. Il l'observait, en ce moment même. Osborne pouvait sentir le danger jusque dans les pores de sa peau.

Mû par une énergie diabolique, il se dépêtra du fossé, les yeux révulsés.

Le terrain vague.

Les cabanons.

La tranchée où le cadavre hurlait.

Le souffle du tueur sur sa nuque.

D'instinct, Osborne porta la main dans son dos et trouva son arme. Il roula sur lui-même et, sans cesser de patauger, visa les ténèbres. Il tira un coup au jugé.

La détonation perça le silence. Le paysage tourna à toute vitesse. Au milieu des flashes, il crut apercevoir une silhouette dans le noir, une forme qui s'enfuyait, puis plus rien. Le terrain vague, les baraquements, tout semblait désert.

Il n'y avait plus que le fossé, le fossé et tout ce sang sur ses vêtements...

La brise emportait les rideaux de la chambre. Osborne se réveilla, terrorisé. Un malheur était arrivé, il le sut avant même d'ouvrir les yeux. Recroquevillé contre la porte, les jambes tordues sur le parquet, tas de peau morte, il cligna plusieurs fois des paupières avant de reprendre contact avec la réalité.

Il vit alors la chambre et retint son souffle, comme on coule. Les rideaux étaient lacérés en fines lamelles rectilignes, verticales, avec une minutie diabolique.

Il n'y avait pas que les rideaux : le dessus-de-lit, la couverture, les draps, l'oreiller, tout était littéralement mis en pièces.

Il frémit, acculé à la porte qui le soutenait : combien d'heures avait-il fallu pour réaliser un tel carnage ? Et quel dément avait pu faire une chose pareille ? Qui sinon lui ? Osborne se leva d'un bond, moribond, les yeux rougis par l'horreur et tout ce qu'il avait mis dedans. Son repaire avait été découpé en morceaux, laminé, et ses vêtements étaient couverts de sang.

Un filet de bave avait coulé de sa bouche, formant une colonne sèche sur son menton. Des coups sourds

lui remontaient dans la gorge. Il avait mal à la tête, à s'en arracher des pans de cervelle : il eut beau presser les mains contre son crâne, rien n'en sortait. Pas le moindre souvenir. Juste la vision d'un trou, un trou sans fond. Combien de temps avait duré l'amnésie ? Et d'où provenait tout ce sang ?

Osborne jeta sa veste sale sur le parquet, se ratrapa aux murs et, pris d'une violente nausée, fila vers les toilettes. Vomir lui arracha des larmes vieilles d'une nuit mais toujours aucun souvenir. C'est en apercevant les poils vermeils sur le rebord de la baignoire qu'il défaillit pour de bon : Globule gisait là, le corps tailladé en milliers de coupures. Des poignées de poils et de chairs sanguinolentes collés à l'émail, la chatte montrait encore les crocs, des petits crocs blancs qui dépassaient de sa gueule, atroces. On l'avait égorgée. Massacrée.

Osborne sortit de la salle de bains, les yeux fous. La bile avait brûlé son œsophage, des hoquets lui remontaient à la gorge ; serrant les dents pour ne pas crier, il contempla le désastre de la chambre, tous ces lambeaux qui pendaient, ne voulut pas comprendre, comprit pourtant qu'il était seul, seul avec son monde en charpie... Dans le temps suspendu, des oiseaux gazouillaient par la fenêtre. Les rideaux déchiquetés ballaient mollement sous la brise. Le bruit des voitures le ramena à l'ordinaire, au bon vieux goût du réel, mais il avait une boule dans la gorge. Il s'écrasa les sinus. Bon Dieu, qu'avait-il fait de sa nuit ?! Un dernier hoquet lui fit comme un trou dans le ventre. Alors il s'agenouilla et se mit à chercher nerveusement.

Le revolver traînait à terre, sous la tablette, mais il ne trouva ni lame de rasoir ni objet tranchant susceptible de causer un tel carnage.

Des larmes froides coulaient sur ses joues quand il fit basculer le barillet : une balle manquait.

*

New Lynn, quartier est de la ville. Une ambulance et plusieurs voitures de police stationnaient, feux clignotants, devant le site. Refoulés derrière les barrières métalliques, une douzaine de journalistes guettaient la sortie des enquêteurs dans l'espoir d'une première interview.

Debout au milieu des détrit­us, les mains dans les poches de son pantalon de lin, le capitaine Timu évaluait le cadavre. C'est un riverain qui l'avait trouvé un peu plus tôt, gisant à l'ombre de l'entrepôt — une scierie désaffectée qui attendait d'être démolie avant la construction d'une résidence. Lancée sur la fréquence de la police, la nouvelle relayée par les médias avait déjà fait le tour de la ville.

Le Maori renifla — la climatisation de son bureau lui flanquait des rhumes chroniques. Spectacle franchement répugnant que ce corps disloqué parmi les détrit­us... À ses côtés, le lieutenant Gallaher s'entretenait avec le légiste. Comme eux, Moorie était tendu ; le visage de la victime faisait vraiment peine à voir. Le coroner en chef débitait ses phrases avec lenteur : d'après les premiers constats, le crime avait eu lieu dans la nuit, vers cinq heures du matin. Les causes de la mort ne faisaient pas mystère : le crâne était fracassé.

— Pour démolir une tête comme ça, il faut cogner fort et avec un objet lourd. Type barre de fer, précisa le légiste au milieu des policiers qui s'affairaient. Mais la victime n'a pas été tuée ici : il y aurait des traces de sang sur les cailloux, la terre... Regardez, il n'y a qu'une petite flaque sous sa tête. Le sang commençait à coaguler quand on l'a déposée là...

Timu opina. Sa vessie lui tirait des larmes mais il mit ça sur le compte du vent matinal. Gallaher mâchait son chewing-gum au goût éventé depuis mille ans tandis que ses hommes relevaient les indices — avec le sol argileux, on ne désespérait pas de trouver des traces...

— La télé vient d'arriver, lança un agent en uniforme.

Timu garda le silence. On avait bouclé le site mais, avec le car de la télévision et les caméras qui déjà s'apprêtaient à tourner, les badauds affluaient comme des squales après un bain de sang.

— Je vais prendre la déposition du type qui a trouvé le macchabée, fit Gallaher.

Son cou de buffle incliné vers le sol, le Maori gambergeait. Il songeait à Mark, à la maladie, à tout ce qui l'avait amené là...

— Oui, dit-il, oui : allez-y...

Immobile au milieu des planches et des bouts de ferraille, Timu indiqua qu'on pouvait emporter le corps. Près de là, Moorie frottait son duvet de barbe. Les deux hommes échangèrent un regard entendu : à lui de jouer maintenant... Le Maori soupira — il allait affronter les journalistes. Laissant les spécialistes relever d'hypothétiques empreintes, il remonta sa

ceinture sur son quintal et se dirigea vers la petite foule agglutinée derrière les barrières métalliques.

Les caméras étaient prêtes, les micros ouverts. On manqua de se bousculer à son approche mais le chef de la police rétablit le calme avec autorité. Son visage dans le moniteur était grave, le ton ferme : un meurtre particulièrement barbare venait d'être commis, les enquêteurs travaillaient actuellement à établir les circonstances du drame, l'identité de la victime n'était pas encore révélée mais une conférence de presse serait donnée dès demain. La police ferait tout pour retrouver et châtier le ou les auteurs de cette atrocité. Il promettait les grands moyens. C'était fini les zones de non-droit, l'insécurité, les agressions commises en toute impunité : la ville allait être nettoyée, vidée de ses rebus. Cette fois-ci, la guerre aux criminels était déclarée.

*

— *Qu'est-ce qui se passe, Osborne ?*

Fitzgerald l'avait convoqué dans le capharnaüm qui lui servait de bureau. C'était plutôt rare : d'ordinaire les deux hommes se croisaient dans les couloirs du commissariat ou alors sur le terrain, quand des affaires tordues nécessitaient son intervention.

Paul avait mis trois ans pour obtenir un premier diplôme d'État et deux de plus pour intégrer le Département criminel de Fitzgerald. Ils s'étaient plu tout de suite : même désintérêt pour les choses matérielles, même radicalité d'opinion, même tristesse. Avec le temps, Paul était devenu le lieutenant Osborne, un élément prometteur comme on disait ; mais les promesses,

Fitzgerald n'y croyait pas. De fait, Paul n'était pas devenu flic pour les beaux yeux du Maori : avec l'acharnement du peuplier sur le bord de la route, il avait fini par retrouver les violeurs d'Hana. Ils étaient six. Sa patience était à la hauteur de son aversion ; il ne les lâcherait plus.

— De quoi voulez-vous parler ? répondit-il d'un ton badin au Maori qui le dévisageait.

— Te fous pas de ma gueule : on vient de retrouver un gars à moitié mort du côté de Takapuna. Bo Doo-ley, tu connais ? siffla Fitzgerald en lui balançant une photo à la figure.

Son style.

Paul jeta à peine un coup d'œil au polaroïd — c'est vrai que l'ancien chef de la bande était salement amo-ché... Il se contenta d'une moue dubitative. Malgré l'amitié qu'il lui portait, cette histoire ne le regardait pas.

De l'autre côté du bureau, Fitzgerald ne décolérait pas.

— C'est le cinquième type qu'on retrouve dans cet état en l'espace d'un an, et le cinquième qui ne porte pas plainte, insinua-t-il. Andy Moore, Joe Tuala, Derek Flemming, Peter Bishop, tu ne connais pas non plus ? Non ? Bizarre, parce qu'un de mes indicateurs m'a dit que c'était toi qui les avais tabassés.

— Ah ouais ?

— Ouais. Alors, qu'est-ce que tu as à dire ?

— Votre indicateur a trop d'imagination.

— Impossible : c'est un abruti que je tiens par les couilles. Pas le genre à prendre le risque de me raconter des bourres.

Paul ne cillait pas. Fitzgerald savait qu'il mentait.

L'amitié n'avait rien à voir là-dedans. Comme son protégé continuait de se taire adroitement, il se pencha vers sa chaise et de son air mauvais lui dit :

— Je préfère te prévenir, Paul : si tu rackettes des malfrats dans le but de te remplir les poches, tu auras affaire à moi. Personnellement, il précisa.

Comme d'habitude, le Maori avait tout compris. Mais Paul ne pouvait rien lui avouer. Il ne restait plus qu'un nom sur sa liste noire : Jim Faloon, une petite frappe tombée deux ans plus tôt pour vol avec récidive et qui purgeait sa peine au pénitencier du district. Il en sortirait l'année prochaine. En attendant, les cinq autres avaient payé un peu de leur dette envers Hana ; au total, Paul avait récupéré cent quatre-vingt-quinze mille dollars NZ. Un petit pactole auquel ne manquait plus que la contribution de Faloon... Les années étaient passées, et, si Hana n'était toujours pas rentrée d'Europe, elle finirait bien par revenir : c'était son seul espoir de rédemption...

— Vous en faites pas, capitaine, avait répondu Paul. Je me fous complètement de l'argent...

Fitzgerald grognait dans son coin de bureau. Malgré les émeraudes que crachaient ses yeux, la réponse sembla le satisfaire.

— Fais gaffe à toi, dit-il pour clore l'entrevue. On a tous des comptes à régler mais je ne veux pas de mains sales dans mon service. Si tu essaies de me doubler, si tu fais des trucs dans mon dos pour le compte de je ne sais quelle huile locale, je te jure que je te vide mon chargeur dans la gueule.

Paul avait rigolé — il avait l'air sérieux.

Drôle de type. À la fois dur et attachant. Fitzgerald ne se livrait à personne mais Osborne l'aimait bien :

dans le grand foutoir de ses trente ans, c'est lui qui l'avait formé, soutenu. Ils auraient même pu devenir de vrais amis s'ils l'avaient souhaité mais ils étaient tous les deux déceimment trop seuls pour jouer aux camarades. C'est sans doute ce qui les liait. Leur solitude et leur secret.

Avec le recul, sa mort paraissait inéluctable mais, à l'époque, Fitzgerald semblait indestructible...

— Ça va ? Vous avez l'air tout pâle...

Sur le tabouret voisin, un type en costard regardait Osborne comme s'il sortait de terre. Un avocat de la City sans doute.

— Fous-moi la paix.

Le type haussa les épaules et se réfugia dans son cappuccino. Le bar de l'hôtel se remplissait lentement. Ayant tout vomi, Osborne avala quelques cachets de codéine dans un verre d'eau. L'air de la rue lui parvenait par les baies ouvertes mais ça n'allait pas mieux. Il pensait aux rideaux déchiquetés de la chambre, à la mare de sang où il avait passé la nuit, à la poignée de cheveux noirs englués à ses vêtements, à la baignoire, au cadavre dépecé de Globule qu'il avait jeté avec le reste dans le sac-poubelle... Il y avait aussi cette boîte où il avait rencontré Ann, le datura fumé dans sa voiture de sport, le parc, le club échangiste, ses costumes grotesques et les mœurs très troisième millénaire qu'on y pratiquait. À partir de là, tout devenait flou. Il y avait les avenues où ils roulaient, la vision déformée des buildings, le visage d'Ann qui souriait, défoncée, la party dans une maison avec piscine du côté de Ponsonby, puis un gouffre où il avait plongé tête la première.

Ce matin, il ne restait qu'une angoisse sourde au creux du ventre et la certitude qu'il s'était passé quelque chose — quelque chose d'atroce...

La Chevrolet était là, de l'autre côté de la rue, garée en vrac près de l'arrêt de bus de Shortland Street, un PV sur le pare-brise. Il l'avait donc prise cette nuit. Avec son revolver. Aucun souvenir.

Osborne but trois cafés coup sur coup et fuma une première cigarette en priant pour que la terre explose, comme ça, sans prévenir.

*

Tom Culhane buvait l'eau chaude qu'on qualifiait de café, les yeux perdus sur l'océan qu'on apercevait depuis la fenêtre du bureau. Il repensait au barbecue de la veille, à lui qui s'était assoupi (avaient-ils bu à ce point ?!), à Rosemary qu'il avait retrouvée plus tard sur le lit de la chambre, en pleurs.

Décontenancé (il avait l'impression d'avoir passé une bonne soirée avant son coup de pompe), craignant une de ses brutales sautes d'humeur, Tom avait cherché à savoir ce qui la rendait si triste, mais sa femme n'avait rien voulu répondre ; les mots tendres n'y faisaient rien. Rosemary avait ravalé ses sanglots, puis éteint la lumière, avant de se presser contre lui. Incrédule, Tom l'avait laissée guider sa main sous sa robe. Il était bouleversé mais il n'en avait rien montré : eux qui n'avaient pas fait l'amour depuis des semaines l'avaient fait alors, en silence, éperdument.

Tom ne s'était pas lavé ce matin et c'était comme si le cul de Rosemary se frottait encore contre son ventre. Il en avait gardé l'odeur, une odeur forte,

mélange de lui et d'elle, comme aux premiers jours, un parfum qui depuis ne le quittait plus...

Osborne arriva vers midi, la mine défaite. C'est à peine s'il dit bonjour. Les yeux rouges de vaisseaux éclatés, il se posa comme un oiseau malade sur son siège pivotant et alluma une cigarette à l'odeur médicamenteuse. Les fenêtres du bureau étaient ouvertes, pourtant il crevait de chaud. Tom trouva qu'il avait vraiment une sale gueule ; sur le coup, le dîner de la veille lui sembla bien lointain...

— Excuse-moi pour hier soir, dit-il. J'ai dû m'assoupir... Je ne comprends pas. Trop de travail sans doute.

Osborne lui renvoya un regard noir.

— Laisse tomber.

Il sortait à peine d'un cauchemar et les heures qui suivaient semblaient tout aussi menaçantes. Culhane l'enfonça un peu plus :

— Tu sais qu'on a retrouvé un cadavre du côté de New Lynn ? dit-il. Une fille. Morte...

Osborne se massait les tempes, l'œil vague sur celles du Pacifique.

— Ce matin, précisa le rouquin, près d'un entrepôt désaffecté. Un homicide... Le cadavre vient d'être identifié. (Tom jeta un cliché sur la table encombrée du bureau.) Ann Brook, dit-il. Une fille de vingt-cinq ans.

Elle.

Morte.

Les yeux rivés sur la photo, Osborne ravala une boue de larmes. Ann. Ann Brook... La tête éclatée au milieu de détritits.

La voix du sergent n'était plus qu'un écho sinistre.

Ann était là, en papier glacé, à jamais figée, son beau visage défiguré par la mort qui l'avait frappée. L'adrénaline grimpa le long de ses jambes, des bribes de souvenirs passaient dans son crâne, des comètes...

— Ah ouais, dit-il en repoussant la photo.

Culhane le regardait de travers.

— Pour le moment on n'a pas grand-chose mais tout le service est sur le coup, dit-il. Le capitaine vient d'arriver. Il a l'air furieux. Gallaher est parti interroger les parents de la victime. L'affaire fait déjà du grabuge : on ne parle que de ça à la radio. Une équipe de télé s'est même déplacée ce matin sur les lieux du crime...

Un courant d'air chassa la photo d'Ann sur le bureau. À ses côtés, Osborne flottait dans l'éther. Tom stoppa son monologue — il le trouvait d'une blancheur alarmante.

— Dis, tu es sûr que ça va ? Tu es tout pâle...

Il releva la tête.

— Tu me lâches un peu ?

*

— Amelia ?

— Oui !

— C'est Paul. Paul Osborne.

— Je vous avais reconnu.

— Je peux vous parler ?

— Comment ça ?

— Vous êtes seule ?

— Pour le moment, oui. Je suis au labo. Vous avez reçu mon enveloppe ?

— Oui. Du bon travail.

— Merci. Dites donc, vous avez une drôle de voix : qu'est-ce qui se passe ?

— Vous avez des nouvelles de l'autopsie de Griffith ?

— C'est le coroner Moorie qui s'en est chargé.

— Vous n'avez pas participé aux analyses ?

— Non. Mais bon, j'ai l'habitude, ce n'est pas la première fois qu'on m'éjecte.

— Vous n'avez donc pas lu le rapport ?

— Non. Je sais simplement qu'il a été transmis au lieutenant Gallaher, selon la procédure.

— Il doit y avoir une copie.

— S'il y en a une, elle est dans le bureau du coroner. Ne comptez pas sur moi pour vous la procurer : j'ai fait déjà assez de folies comme ça.

— Dommage.

— Pourquoi, vous pensez à quoi ?

— Au poison. On peut voir la fille ?

— Johann Griffith ? Son corps est parti ce matin pour le crématorium.

— Déjà ?

— Vous oubliez son état de décomposition...

Ça voulait dire aussi qu'il n'y aurait pas d'autres analyses. Il y eut un bref silence au téléphone.

— On peut se voir ?

— Se voir ? Eh bien... oui. Quand ?

Le cœur d'Amelia battait plus vite.

— Dans une heure, c'est possible ? dit-il. Sur la plage de Devonport, au niveau des baraques à frites : c'est à peine à cinq minutes de l'institut.

— J'y serai.

Elle irait n'importe où.

Auckland clapotait de l'autre côté de la baie. Planté dans le sable tiède, Osborne fumait une de ses cigarettes chimiques, à l'écart du petit groupe de vacanciers qui s'était formé devant l'escalier. La brise balayait la plage de Devonport, ramenait les odeurs de friture depuis la cabane un peu plus loin... Il pensait à Ann, à ce qu'ils avaient vécu, au fossé qui l'avait engloutie...

— Ça va ?

Amelia Prescott portait un pantalon serré et un chemisier qui cintrait sa taille de guêpe. Osborne ne l'avait pas entendue venir ; à croire qu'elle volait sur le dos du sable...

— Vous devriez dormir un peu plus, dit-elle en voyant sa tête. Je ne sais pas d'où vous sortez mais vous faites dix ans de plus.

— Toujours ça de gagné, répondit-il.

Le sourire d'Amelia était si léger qu'il partit dans la brise.

— Vous vouliez me voir ? dit-elle en s'asseyant sur le sable.

— Oui. Toujours cette histoire de noyade... J'ai lu le résultat de vos analyses mais je n'arrive pas à recoller les morceaux.

— Quels morceaux ?

Amelia se tenait tout près de lui, comme pour s'abriter du vent.

— J'enquête au sujet d'un cambriolage commis chez Nick Melrose, dit-il, un homme d'affaires aux activités multiples. Melrose possède plusieurs entreprises, notamment Century, une boîte de travaux

publics pour laquelle travaillait Johann Griffith, la noyée. Vous savez comme moi que Griffith a été empoisonnée : j'ignore comment le meurtrier s'est procuré une telle quantité de tutu mais il connaissait les habitudes et l'emploi du temps de la comptable. Le ou les meurtriers ont transporté le corps jusqu'à Karekare avant de le jeter au large. Je crois surtout qu'on l'a saignée pour attirer les squales.

— Saignée ?

— Les requins l'ont dévorée jusqu'au tronc mais aucune plaie n'a été relevée sur le buste, dit-il. Griffith saignait pourtant : une blessure aux jambes...

— L'artère fémorale ?

— Possible.

Amelia fronça les sourcils ; à elle aussi il lui manquait des éléments.

— Vous croyez qu'on a saigné Johann Griffith pour que les squales se chargent de faire disparaître le corps ? demanda-t-elle.

— Je ne sais pas... Sans doute. J'enquête en parallèle sur l'affaire Kirk, le tueur en série abattu il y a quelque temps. Vous en avez entendu parler, non ?

— Bien sûr, répondit Amelia. Ça a même été un sacré fiasco pour les services de police. C'est d'ailleurs à la suite des restructurations internes que j'ai obtenu un poste à Auckland. Quel rapport avec Griffith ?

— Kirk désossait ses victimes, répondit Osborne. On a retrouvé un charnier avec plusieurs corps mais les fémurs ont disparu...

Amelia commençait à suivre sa logique.

— Et vous vous demandez si Griffith a pu tomber

entre les mains du tueur. C'est omettre un détail : Kirk a été abattu.

— Ça voudrait dire qu'il avait des complices. Kirk bénéficiait de protections, mais il n'était pas seul dans cette affaire. Le policier qui menait l'enquête était sur la piste d'un ancien activiste maori, Zinzan Bee, mais il s'est suicidé avant d'avoir résolu toute l'affaire.

Nous y voilà...

— Vous parlez de Fitzgerald ?

— Oui, dit-il. Vous connaissiez ?

— On m'a juste dit que vous travailliez avec lui, fit-elle, évasive.

Amelia ne voulait pas s'étendre sur le sujet : Tom lui avait dit qu'Osborne ne s'était pas remis du suicide de son ami...

— J'ai à mon tour suivi la piste de Fitzgerald, dit-il, mais Zinzan Bee a disparu de la circulation.

Amelia hocha la tête au-dessus du petit tas de sable qu'elle confectionnait d'un geste mécanique.

— Vous croyez que Zinzan Bee était le complice de Kirk et qu'il continue de désosser ses victimes, en l'occurrence Griffith, tout en bénéficiant des mêmes protections ?

— Quelque chose comme ça.

— Quel rapport avec votre histoire de cambriolage ?

— Entre autres activités, Melrose écrit des romans, des sagas historiques à caractère disons, révisionniste, susceptibles d'attirer l'animosité d'une certaine communauté maorie. Melrose collectionne également des objets d'art premier : la hache dérobée chez lui

appartenait à un vieux chef de la tribu ngati kahungunu... Zinzan Bee fait lui aussi partie de cette tribu.

— Ça fait de lui un suspect ?

— C'est ma piste. Le meurtrier de Johann Griffith connaissait ses habitudes, comme il connaissait celle de la famille Melrose.

— Peut-être, rétorqua Amelia, mais il y a forcément un mobile, une raison à tout ça ? Si le tueur en voulait à Griffith et à Melrose, pourquoi se contenter de voler une hache ? Le vieux dormait à l'étage : il aurait pu le tuer...

Osborne planta son mégot dans son tas de sable.

— En tout cas, dit-il, les corps retrouvés dans le charnier de Kirk étaient en rapport avec l'enquête que menait Fitzgerald, tous sauf un, celui de Samuel Tukao, notaire à Mangonui. Son corps vient d'être identifié : disparu deux mois avant la découverte du charnier, Tukao a été torturé à mort. Mais tout ça, j'ai l'impression d'être le seul à m'en soucier...

Amelia éjecta le mégot de cigarette de son monticule.

— Vous croyez que Griffith a été assassinée et que personne n'en parle ?

— C'est le type de question que je me pose, dit-il.

— Pourquoi ?

— C'est aussi le type de question que je me pose.

— Je ne comprends pas.

— Moi non plus.

Près de la cabane à frites, une mère et ses enfants commandaient des ice-creams. Osborne fouilla dans la poche de sa veste, en tira un sachet plastifié.

— Vous pouvez analyser ça pour moi ?

Amelia se pencha sur trois cheveux, collés les uns

aux autres : noirs cette fois-ci, pris dans ce qui ressemblait à du sang coagulé...

— D'où vous sortez ça ?

— C'est ce que j'aimerais savoir.

Sous ses airs sibyllins, Osborne paraissait surtout faiblard. Elle en profita :

— En gros, vous ne savez rien des affaires que vous suivez mais vous me demandez de m'occuper de tout ?

— Rien ne vous y oblige, je vous le demande.

— C'est la même chose.

Ses yeux de chatte papillonnaient dans la brise. Osborne redressa sa carcasse :

— Pas un mot à qui que ce soit, hein...

Elle empocha le mystérieux sachet et se leva à son tour.

— Vous n'avez pas confiance en Moorie ? dit-elle en époussetant son pantalon ensablé.

— Il travaille main dans la main avec Gallaher.

— Vous ne l'aimez pas non plus...

— Non, concéda Osborne.

— Et Timu ?

— Bof.

— Bref, vous n'aimez personne.

— Si vous... je vous aime bien.

Le vent du large le poussa vers elle. Amelia avait vraiment un joli corps, et des manières si douces... Osborne eut un sourire crispé, comme s'il craignait de rouvrir ses plaies.

— À plus tard...

*

Les sales pressentiments succédant aux mauvais, Osborne fila jusqu'à Grey Lynn. Les antalgiques avaient eu raison de sa migraine mais ça n'allait pas mieux. Il s'était réveillé dans une chambre littéralement mise en pièces, la chatte déchiquetée au fond de la baignoire, du sang sur ses vêtements, une balle manquait dans le barillet de son .38, la fille avec laquelle il avait passé la nuit venait d'être retrouvée assassinée près d'un entrepôt désaffecté à l'autre bout de la ville et lui avait un trou d'environ six heures dans son emploi du temps. Il était pourtant sûr d'avoir laissé le revolver dans la chambre : où était passée la balle manquante ? S'il était rentré à l'hôtel après la party, pourquoi était-il ressorti ? Tuer Ann Brook ?

Des images fugitives lui traversaient la tête, réminiscences ou fruit de son inconscient, et dans ce tri impossible il voyait des grillages, un terrain vague, un fossé, cette chose immonde tout au fond, et cette menace, cette peur panique... Et si la peau qui suait ses toxines dans l'habitacle de la Chevrolet était celle d'un assassin ?

« Marshall & Bro. » Une enseigne passée sur la tôle couleur rouille, un grillage délimitant un terrain en friche. Au milieu, l'entrepôt désaffecté de l'ancienne scierie où on avait retrouvé le corps d'Ann Brook, lugubre malgré le soleil qui plombait l'après-midi. Osborne claqua la portière et repéra l'agent en uniforme qui gardait l'entrée du site.

Journalistes et curieux étaient repartis avec leur fait divers en poche, laissant le quartier de New Lynn à son train-train de bagnoles qui passent et de piétons assoupis. L'ancienne usine se tenait à l'écart de

l'artère principale, dans une zone qui deviendrait bientôt un quartier résidentiel : début des travaux dans une semaine, d'après le panneau. Entrepreneur : Century Inc.

L'entreprise de Melrose pour laquelle travaillait Johann Griffith. Une coïncidence de plus... Le site étant bouclé jusqu'à nouvel ordre, Osborne évita l'agent en faction devant la grille et contourna l'entrepôt. Il erra un moment avant de trouver une ouverture. La ruelle était vide, hormis un chien qui fouillait une poubelle renversée. Osborne escalada le grillage, manqua d'y déchirer sa veste et, d'un saut, passa de l'autre côté.

Des herbes folles pliaient sous la brise. Le terrain, qui avait été ratissé par les différents services de police, était fantomatique avec ses rubans bicolores qui claquaient au vent. Courbant l'échine, Osborne fila jusqu'au lieu où avait été découvert le corps d'Ann Brook. Un bouquet de ronces, une terre à cailloux jonchée de détritrus, bouteilles, sacs plastique, papiers gras, boîtes de conserve, canettes, on trouvait un peu de tout mais pas l'ombre d'un fossé. Il avait beau inspecter le sol, ça ne lui rappelait rien.

Rien du tout.

Ponsonby Road. Restaurants, bars, boutiques, population, ici tout résidait dans l'art de rester chic et britannique.

Ann Brook avait parlé d'un copain qui habitait le quartier. C'est là qu'ils avaient rejoint la party. Osborne se souvenait vaguement d'une piscine, et puis plus rien. Il devait être alors aux alentours de quatre heures du matin. De Ponsonby à l'hôtel Debrett, il y

avait à peine une demi-heure de marche ; en supposant qu'il soit passé prendre le revolver et les clés de la voiture, il avait pu être de retour dans le quartier de Ponsonby vers cinq heures. Pour quoi faire ?

La visite à l'entrepôt de New Lynn l'avait laissé de marbre, comme s'il n'y avait jamais mis les pieds...

Osborne tourna un moment dans le quartier avant de stopper la Chevrolet devant les grilles d'un chantier. O'Neill Street, une rue perpendiculaire à Ponsonby Road : pas un ouvrier à l'horizon — on faisait relâche le samedi. Il n'eut pas à escalader, c'était ouvert à tous les vents.

Il y avait là quelques fondations, des baraquements de préfabriqués, des bouts de ferraille, un stock de parpaings, du ciment qui s'était déversé à terre... Un sentiment étrange lui comprimait la poitrine tandis qu'il foulait le sol. Il vit d'abord les conduites d'arrivée d'eau puis la tranchée qu'on avait creusée le long des fondations : un fossé profond qui courait sur une vingtaine de mètres... Osborne étudia longuement le tracé, puis se redressa. Toujours pas la moindre trace de sang ni d'indices tendant à prouver qu'un cadavre avait pu y être jeté... C'est en longeant la tranchée qu'il découvrit ce qu'il cherchait : à terre, parmi la caillasse, une douille.

Une douille de .38.

Il n'avait pas reconnu le fossé mais la peur, elle, restait intacte.

*

La tapisserie de la chambre valait tout juste son poids de papier. Allongé sur le matelas, Osborne

recollait les morceaux qui s'étaient décollés de sa tête. La nuit tombait et les questions affluaient, oppressantes. Si Ann avait bien été tuée à Ponsonby et non à New Lynn, pourquoi était-il revenu sur ses pas avec une arme ? Avait-il vu quelque chose qu'il n'aurait pas dû voir ? Et de quoi avait-il peur au juste ?

Il s'accouda à la fenêtre, fuma une cigarette. Dehors tout était calme, tellement qu'on avait peine à y croire — un de ces soirs d'été avec ses courants d'air et ses gazouillis d'oiseaux qui paraient au-dessus des toits. Il revoyait Ann dans le parc, longue silhouette métissée sous la lune, ses yeux rieurs, ses belles jambes musclées et cet air dionysiaque qu'elle avait en lui demandant de le suivre... Il se fichait bien que d'autres la traitent en simple objet de jouissance : le double d'Hana était mort, le crâne ouvert sur un terrain vague, et lui n'était même pas capable de savoir s'il était impliqué dans ce meurtre.

D'hostile, la situation n'allait pas tarder à devenir menaçante : on allait retrouver son sperme dans l'estomac d'Ann, ses empreintes à bord du coupé et plusieurs témoins qui les avaient vus ensemble durant la nuit. Les flics feraient vite le recoupement. Il avait deux, peut-être trois jours devant lui...

Osborne jeta son mégot dans la cour intérieure et ne put retenir un frisson — Globule : on voyait encore la trace de ses coussinets sur le rebord de la fenêtre... Il fila jusqu'aux toilettes et chia, tête basse, en regardant ses genoux trembler.

Hana était rentrée d'Europe un vendredi. Sa bourse d'études l'avait menée à Londres mais elle gardait le contact avec les antipodes par téléphone. « Un diplôme à Cambridge, ça va t'en ouvrir des portes ! » assurait sa mère, qui n'en avait jamais poussé de semblable.

Une maîtrise d'ethnologie en poche, Hana avait préféré voyager sans éprouver le besoin de rentrer au « pays du long nuage blanc¹ » : pas maintenant. Elle était partie pour voir le monde.

Ses grands-parents surtout lui manquaient. Pita, bien sûr, qui l'avait initiée aux danses du haka, mais aussi Wira, sa femme. Issue d'une tribu réputée et respectée, la kua² lui avait tout appris, tout donné : son mana, sa force et son prestige, lorsqu'elle était venue la trouver à dix-huit ans, souillée, humiliée. C'est elle qui l'avait reconstruite, pièce par pièce, elle qui avait chassé la violence de son corps désormais tapu, sacré, elle qui lui avait appris le mauri, le principe fonda-

1. Nom donné par les premiers Maoris à la Nouvelle-Zélande.

2. Doyenne.

mental de la vie des êtres humains, et sa généalogie, le wakapapa, pour qu'enfin elle revienne parmi eux, peuple de la terre.

Et elle avait réussi. Près de sa grand-mère, Hana avait reconquis son équilibre, sa force : elle grandissait et le monde s'ensorcelait à mesure qu'elle se recomposait. Sa grand-mère avait eu raison des démons. Elle était partie pour l'Europe riche de ses enseignements, et son corps brisé se reconstituait comme une ontogenèse toujours en cours. Bientôt Hana serait guérie : ce n'était plus qu'une question de temps.

Le décès de Wira allait tout précipiter...

Hana rentra d'Europe un vendredi, la veille de l'enterrement, en catastrophe.

Ses parents l'attendaient dans le hall de l'aéroport, plus vieux mais les mêmes, mélange d'affection désorganisée pour l'une et de retenue ombrageuse pour l'autre. Susan avait fondu en larmes dans les bras de sa fille. Glenn, qui n'avait toujours pas retrouvé de travail depuis la privatisation des chemins de fer, restait en retrait, silencieux : la perte de sa mère finissait de l'anéantir.

Ils échangèrent quelques banalités concernant les vingt-six heures d'avion qu'Hana venait d'effectuer mais l'ambiance était morose en grimpant dans la Toyota familiale. Pour son retour au pays, on avait rêvé à d'autres retrouvailles... C'est en quittant le parking de l'aéroport qu'Hana aperçut sa vieille guimbarde, reconnaissable entre toutes avec sa peinture passée et sa portière ébréchée. Elle les suivit sur le motorway.

— Vous l'avez vendue à qui, la Dodge ?

— *La Dodge ? reprit Glenn. Bah, elle était en dépôt au garage Carter... Pourquoi ?*

— *Non, comme ça...*

Hana garda un œil sur le rétroviseur. La guimbarde roulait à distance, se perdant au hasard de la circulation pour resurgir à l'improviste. Ils parlèrent peu durant le trajet qui les ramenait à Red Hill. Le tangihanga¹ avait lieu demain matin à dix heures au marae de West Coast Road.

Si de nouvelles constructions avaient lifté le centre-ville d'Auckland, le quartier de Red Hill n'avait pas changé, hormis peut-être les marques sur les tee-shirts des adolescents. La maison de son enfance était simplement un peu plus grise, les arbustes un peu plus touffus, les souvenirs un peu plus concrets — un supermarché discount avait été bâti sur le terrain vague, derrière l'arrêt de bus où, dix ans plus tôt, Glenn l'avait retrouvée en pleurs, couverte de crachats et de boue...

Hana jeta un œil vers la rue : deux gamins roulaient leur pauvre mécanique sur le trottoir mais, entre chien et loup, elle ne vit pas l'ombre d'une Dodge. Étrange...

Ils dînèrent dans la cuisine, comme avant. Susan fit ce qu'elle pouvait pour égayer le repas mais le cœur n'y était pas. Glenn ne but pas une goutte à table mais il puait l'alcool à plein nez. Lasse, Hana partit se coucher tôt ; la journée de demain serait longue.

Nulle nostalgie en retrouvant sa chambre d'adolescente ; l'étagère à figurines (des danseuses hindoues), le parquet blanc où elle écrivait au crayon à papier (une écriture minuscule qui, d'une latte à l'autre et malgré le temps et les serpillières, continuait de diva-

1. Funérailles et cérémonie de deuil.

guer comme un serpent le long du lit), la fenêtre où elle s'imaginait plus grande, tout lui semblait à la fois familier et suranné. Restait le souvenir de Paul Osborne, son voisin, qu'elle avait aimé en secret durant tant d'années, l'homme qui avait réveillé son corps, Paul qu'elle avait essayé de sortir de Red Hill en l'incitant à rejoindre le kohangareo, et qui l'avait trahie...

Hana releva les stores vénitiens qui scalpaient la brise et évalua le jardin en contrebas. Le soir s'accrochait aux antennes paraboliques, on apercevait le jacaranda et le toit des voisins, des nouveaux, paraît-il... Mal taillée, la haie cachait la lucarne d'en face.

Au fond, rien n'avait changé.

Hana se déshabilla et se laissa envahir par les draps. Le décalage horaire l'avait mise sur le flanc mais elle ne s'endormirait pas si vite. Pas comme ça : il y avait ce poids sur sa poitrine, l'esprit de sa grand-mère qui flottait autour d'elle, à la dérive... Ka aha ra koe ? Ka aha ra koe ? Que vas-tu devenir, que vas-tu devenir ?

Les yeux rivés sur ce plafond qui ne lui disait plus rien, Hana frôlait les abîmes quand un bruit la fit sursauter : un léger choc contre la vitre.

Les rideaux tremblaient par la fenêtre ouverte ; on n'entendait que le bruissement du vent dans les branches du jacaranda et l'écho lointain de la télévision en bas... Il y eut alors un autre bruit, plus feutré.

Elle alluma la lampe de chevet et vit le caillou qui, ayant ricoché contre la vitre ouverte, gisait sur le parquet. Quittant les draps, Hana s'agenouilla. Tenu par des élastiques, un bout de papier recouvrait la pierre. Un mot qui disait : « 11 a.m. Dimanche. Au départ des ferries. »

*Elle sourit malgré elle.
Paul... Paul Osborne.*

Au large passaient les pétrels. Envolés par paquets de plumes grises, les oiseaux chassaient le jour en rasant l'écume. Les rayons glacés touchaient à peine les surfaces. Cette nuit comme toutes les nuits, Hana était partie se baigner, nue.

Une heure déjà qu'elle nageait.

Le rivage à l'aube n'était plus qu'un point de sable miséreux dans son dos, comme si le seul fait de flotter pouvait taire la rage et la mélancolie qui la brisaient, prolongeaient sa mort lente, cette nuit tombée à l'aune de ses trente ans et qui ne blanchirait plus, faute d'astre à éclairer : elle était partie l'étoile, embarquée pour d'autres cosmos. Hana avait oublié le soleil et les oiseaux qui ce matin encore s'échinaient à la tirer du naufrage programmé où elle baignait, son beau corps d'airain et de chagrin parti au loin, si loin du bord...

Pas moyen d'en rire. Pas moyen d'oublier. Hana nageait comme on part en cavale, pas certaine de revenir, seule parmi ces vagues molles que les courants emportaient sans cri, à brasses coulées, elle s'effacerait bientôt du monde, comme une peinture diluée sur une palette. Son désespoir était un fruit mûr. Hana nageait à défaut de s'évanouir, de se fondre à l'écume que les rayons accrochaient, prisonnière d'une nature qui ne voulait plus d'elle. Couler, se laisser aller aux appels des grands fonds, voilà l'idée...

Le jour mordait l'horizon, couvrant la mousse d'une brume verte : Hana s'arrêta soudain de nager.

Peur du vide en dessous ou simple instinct de survie ? La jeune Maorie regarda autour d'elle, ne vit d'abord que l'océan languissant à l'aurore, puis son cœur se contracta : un aileron fendait les vagues. Un aileron en forme de cimenterre qui filait droit sur elle.

Deux, puis trois nageoires caudales apparurent, à quelques mètres : des requins. Il en rôdait au large. Hana songea à ses jambes qui, battant verticalement, la maintenaient à la surface, puis chassa ses pensées stupides : ce n'était que des petits requins bleus, *a priori* inoffensifs... De fait, les squales plongèrent et après quelques cercles menaçants, la jugeant probablement trop imposante pour une proie, passèrent leur chemin.

L'aube grandissait à l'autre bout de la terre ; il était temps de rentrer.

Une petite colonie de kororas, des manchots pygmées à dos bleu, picoraient les coquillages. Hana regagna le rivage, à bout de forces.

Les vagues la poussèrent vers la plage où après une heure de lutte elle accostait enfin, titubant sous les déferlantes. Le souffle lui manquait, au point de se laisser rouler à terre. Les manchots s'ébrouèrent à sa vue, découvrant leur ventre blanc : dérangés en plein repas, ils se dandinèrent vers d'autres festins sans oublier de houspiller la brise qui n'y était pour rien.

Hana cracha ses poumons, à genoux dans l'écume, épuisée. Des gouttes salées perlaient de ses cheveux noirs, laissant sur ses lèvres un bouquet d'inachevé. Partie de nuit vers l'horizon, elle était revenue, une fois de plus... Une fois de trop ? Toute à sa lassitude, elle ne vit pas l'homme qui sortait du bois voisin.

Les muscles comme du fer, Hana récupérait à grand-peine.

L'homme hocha la tête devant son corps nu, à quatre pattes dans l'écume.

— Tu es folle d'aller si loin, dit-il.

Hana ne répondit pas. Il n'y avait pas que les poumons : le cœur aussi lui manquait...

— À demain, mon grand...

Jon Timu ébouriffa les cheveux de son fils. Mark eut en retour un geste d'agacement : il regardait la télévision. « *Urgences* », sa série préférée. Mark n'aimait pas qu'on le dérange pendant sa série préférée. Il le répétait pourtant toute la journée à qui voulait l'entendre : « *Urgences* », c'était sa série préférée.

Sans un regard pour son père, il dit « Salut » en tirebouchonnant le foulard bleu qui lui servait de fétiche, absorbé par l'écran de télévision.

Le sourire crispé du Maori disparut sitôt passé la porte de la chambre. Sa vessie lui tirait le ventre, et, malgré son âge prépubère, Mark refusait toujours de lâcher ce foulard, élimé à force d'être tripoté... Celui que portait sa mère. L'odeur s'était dissipée depuis longtemps mais il ne le quittait pas. Jon comprenait, même si ça lui faisait mal au cœur...

L'éducatrice qui suivait son fils depuis bientôt dix ans attendait dans le couloir. Josie était une petite bonne femme au nez de nasique, mais sa laideur n'avait d'égale que sa prévenance. Jon ne savait pas comment elle faisait pour toujours paraître aussi

enjouée, peut-être était-ce une carapace, ou sa raison de vivre, un don de soi — vivre pour les autres, tout ce que lui et sa femme n'avaient jamais su faire, ou accepter. L'essentiel était qu'aujourd'hui Mark l'adorait : Josie était pour lui comme une seconde maman. Maigre contrepoids à un père absent...

— Quelque chose qui ne va pas, monsieur Timu ? demanda l'éducatrice. Vous avez l'air fatigué.

— Non, non, ça va, dit-il en forçant sur les zygomatiques. Et Mark ?

Comme à son habitude, Josie lui dressa un tableau presque idyllique de la situation : Mark était très sociable, toujours le premier à s'amuser et à discuter avec les autres. Bien sûr il était un peu gourmand, il fallait le surveiller, avec l'âge le petit bougre avait tendance à prendre du poids, enfin, avec de l'exercice il n'y paraîtrait plus ; à ce sujet, une sortie au bord de la mer était organisée d'ici quelques jours, il pourrait peut-être se joindre à eux ? S'il avait le temps bien sûr, on a toujours besoin d'encadrement pour les sorties, et puis Mark serait sûrement ravi d'avoir son père près de lui, n'est-ce pas ? Quant à son rapport aux pensionnaires féminines de l'institut, pas de problème, on les surveillait de près ! Josie riait de bon cœur : c'est qu'à les écouter ils feraient des enfants dans les coins !

— Enfin, conclut-elle dans un sourire à se décrocher les lèvres, ce qui est bien avec les trisomiques, c'est qu'ils sont vraiment heureux de vivre ! Pas vrai ?

— Sûr.

Timu passa les grilles de l'institut, le cœur comme du papier froissé. Il se sentait malade. Pire : bon à jeter.

— Je voulais te dire... pour hier...

— Quoi ?

— Eh bien...

— Eh bien quoi ?

— Comme c'était la première fois depuis...

— Depuis quoi ?

— Eh bien, notre arrivée...

— Quoi ? Tu te demandes si c'est la dernière fois, c'est ça ?

Ses yeux luisaient de haine.

— Je t'en prie, ne sois pas méchante...

— Parce que bien sûr, c'est encore moi qui suis méchante !

— Tu me fais dire ce que je n'ai pas dit... Tu sais bien qu'on ne peut pas se comprendre comme ça...

— Parce que tu crois peut-être qu'on se comprend ?

— Je ne sais pas. Je crois que tu te fais du mal.

— Pauvre fille, hein !

— Tu me fais mal aussi.

Rosemary eut un sourire féroce :

— Oh ! mon pauvre Tom...

Il ne bougeait plus, comme tétanisé. Sa femme lui jetait un de ses regards à la fois ironiques et méprisants dont elle avait le secret, un regard tragique qu'il ne supportait pas, une espèce de sauce autodestructrice où la haine le disputait à l'impuissance, un regard douloureux pour tout le monde qu'elle pouvait servir à volonté. Une défense désespérée pour elle, une vision d'horreur pour lui...

Le téléphone sonna le gong. Tom décrocha son portable qui traînait sur le guéridon du salon, encore tout retourné par la scène qu'il venait de vivre.

— Je te dérange ?

Il y avait des bruits de voix dans le combiné.

— Non non ; c'est Rosie qui regarde son émission...
Rosemary, précisa-t-il sans raison.

Osborne tombait à pic : la déception était à la hauteur de l'espoir entrevu l'avant-veille, après le barbecue, quand ils avaient fait l'amour...

— Tu as des informations sur Ann Brook ?
demanda-t-il.

Culhane mit un certain temps avant de reprendre ses esprits.

— Ann Brook ? Eh bien... Oui... Oui. Pourquoi ?

— Ann Brook était présente à la soirée de l'Observatoire. Melrose aussi. Alors ?

— C'est le capitaine Timu qui chapeaute l'affaire, enfin, j'ai glané quelques trucs. Attends, je vais chercher mon carnet... (Tom revint presque aussitôt.) Ann Brook était mannequin, dit-il. Elle avait paraît-il le vent en poupe chez Kiwi Advertising, l'agence publicitaire. Brook travaillait essentiellement pour eux, une sorte d'égérie avec contrat d'exclusivité

d'après ce que j'ai compris. Célibataire. A priori pas d'amants attirés mais ça reste à confirmer.

À l'autre bout du fil, Osborne paraissait tendu.

— On connaît son emploi du temps la nuit du meurtre ?

— Pour le moment on sait juste qu'elle était de sortie, répondit Culhane. Après avoir traîné dans des bars du centre, Brook serait passée vers deux heures du matin chez Julian Lung, propriétaire d'une maison où l'on donnait une party, du côté de Ponsonby. Lung va nous fournir une liste de gens présents lors de la soirée, peut-être que ça nous aidera...

Osborne souffla dans le combiné — pour le moment personne ne l'avait identifié.

— Un lien de parenté avec Michael Lung ?

Le conseiller en communication du maire d'Auckland.

— Julian est son fils, répondit Culhane, et aussi un bon ami d'Ann Brook. D'après lui, Ann serait restée quelque temps à la fête mais il ne l'a pas vue repartir.

— Et il fait quoi dans la vie, ce Julian ?

— Pas grand-chose, on dirait. Kiwi Advertising, la boîte de pub pour laquelle travaillait Ann Brook, appartient à son père Michael. Grosse fortune, comme tu peux t'en douter. D'après Lung junior, sa copine Ann était seule en arrivant à la soirée. Il dit aussi qu'il y avait beaucoup de monde, qu'il était tard, raison pour laquelle lui non plus ne l'a pas vue quitter la maison. On cherche toujours sa voiture, un coupé Mercedes...

— L'entrepôt de New Lynn où on a retrouvé son corps appartient à Century, une des filiales de l'empire Melrose, ajouta Osborne.

— Comme la moitié des terrains à bâtir de la ville...
— Des précisions sur les circonstances de la mort ?
— D'après les premiers constats, soupira Culhane, on lui a défoncé le crâne à coups de barre de fer. On sait aussi qu'Ann Brook n'a pas été tuée près de l'entrepôt de New Lynn : il y avait peu de traces de sang près du cadavre. On pense qu'elle a été tuée ailleurs, avant d'être jetée en bordure de l'usine désaffectée...

Voilà qui corroborait sa thèse.

— Et la fouille du domicile ? enchaîna Osborne.

— C'est Gallaher qui s'en occupe. Une autopsie est en cours. Je ne sais pas si tu as regardé le journal du soir, renchérit Culhane, mais les médias sont montés au créneau : télévisions, radios, journaux, tout le monde en parle. La mort d'un mannequin, tu imagines, pour eux c'est du pain bénit ! s'esclaffa-t-il. Timu donne une conférence de presse demain matin : ça va peut-être les calmer un moment. En attendant, toutes les équipes sont sur le pont...

Osborne se taisait à l'autre bout du fil.

— Pourquoi ? Tu crois qu'Ann Brook a quelque chose à voir avec le vol chez Melrose ? relança Culhane.

— J'en sais rien.

— Et Zinzan Bee ?

— Idem. Tu as des nouvelles des activistes tainuis présents à Bastion Point ?

— Sur les six, j'ai réussi à en contacter deux, répondit Culhane. Deux retraités qui ne se souviennent ni de Zinzan Bee ni du reste. Je cherche encore à joindre les autres...

Tom était mal à l'aise. Il sentait le regard de sa

femme dans son dos, la télé déblatèrait en sourdine et la voix de son équipier au téléphone était caverneuse, distante. Les deux hommes raccrochèrent, après un informel bonsoir.

— Tu fais des heures sup maintenant ? s'étonna Rosemary depuis le canapé.

Le fiel lui remontait à la gorge.

— C'était Osborne, se contenta de répondre Tom.

Sa femme tenta de maîtriser son émotion mais des taches rouges apparurent dans son cou.

— Qu'est-ce qu'il voulait ? lâcha-t-elle comme un juron.

— Des informations sur une enquête...

— Ah oui ?! s'exclama-t-elle dans un petit rire sardonique. Eh bien, tu n'as qu'à l'inviter à dîner !

Les taches avaient gagné le décolleté de son peignoir. Tom était triste.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Pourquoi ? répéta Rosemary. Eh bien, tu n'as qu'à lui demander !

Il fronça ses sourcils roux, décontenancé. Elle le foudroyait du regard.

— Je ne comprends pas, fit-il en s'approchant du canapé.

— Évidemment, railla Rosemary : tu ne comprends jamais rien.

Tom baissa la tête, dans un long soupir. Pour elle il avait tout accepté, pour elle il s'était mis dans une merde noire, il y était jusqu'au cou et ne savait plus comment s'en sortir. La batterie de tests engagée depuis leur arrivée à Auckland n'avait fait qu'aggraver la situation : leur couple était dorénavant pieds

et poings liés à la médecine. Tom se disait qu'ils auraient mieux fait de laisser tomber plutôt que de s'obstiner : ce n'était pas un enfant que sa femme attendait, mais un miracle...

Deux itinéraires traversaient le Northland. Osborne opta pour le plus court : remonter jusqu'à Whangarei puis filer tout droit vers Whangaroa, sur la côte orientale, soit quatre heures de route lente et fastidieuse avant d'atteindre la péninsule de Karikari, heureusement entièrement bitumée.

Century Inc. y construisait un nouveau chantier d'envergure, une sorte de riviera d'après les informations glanées par Culhane. Johann Griffith travaillait comme comptable sur ce projet. Il ne savait pas pourquoi on l'avait empoisonnée avant de la jeter en pâture aux requins, pourquoi Moorie et Gallaher n'avaient pas révélé l'existence du poison, mais ça valait le coup de jeter un œil sur le site en question.

Osborne partit à l'aube. Les paysages se succédèrent, d'abord verdoyants avec des armées de pongas le long de la nationale, puis il longea Whangaroa Bay et ses petites stations balnéaires, lieux de villégiature de plus en plus prisés par les habitants d'Auckland en mal de nature sauvage (une impressionnante série de résidences cossues s'étaient construites depuis un an). Après quoi les habitations devinrent plus rares :

passé Mangonui, la péninsule de Karikari n'abritait plus qu'une poignée de campings mal entretenus et des fermes isolées où les propriétaires des domaines se déplaçaient encore à cheval.

À quelques kilomètres du site en construction, Osborne aperçut un golf aménagé près du rivage, et quelques 4 × 4 qui paressaient devant des bâtiments flambant neufs... Il quitta la portion d'asphalte et suivit la piste qui s'enfonçait dans les sous-bois. Il croisa encore un camion à benne rempli de caillasses qui, klaxonnant à tout-va, l'obligea à faire un écart sur le bas-côté. La piste serpentait entre les pins et les bouleaux : soudain le ciel s'éclaircit. Le bord de mer avait été déboisé, offrant un vaste chantier à ses yeux brûlants de fatigue.

Une crique de sable blanc longeait l'océan, cernée par des collines qui donnaient un arrière-goût de paradis terrestre — hommes, camions et autres bulldozers y tournoyaient désormais comme des mouches, charriant des monstres de terre et de pierres qui s'amoncelaient au pied de la colline.

Osborne parqua la Chevrolet près des cabanons de préfabriqué. Un 4 × 4 couvert de poussière était garé devant le baraquement principal. Il s'étira dans le champ de boue qui bordait les premières fondations, les reins rompus par le voyage. Des ouvriers revenaient vers les cabanons, portant pelles, pioches et caisses de bois. Plus loin, près de la colline verdoyante qui dominait le site, des experts coiffés de casques de chantier donnaient des directives à d'autres types à l'écoute...

Osborne frappa au bureau principal, une sorte de chalet qui rappelait les kits-maisons de Melrose.

— Qu'est-ce que c'est encore ?!

Ça sentait la sueur et le tabac froid à l'intérieur. Un type au faciès plat se tenait au-dessus du bureau, cliquant sur un ordinateur crasseux. La quarantaine, une barre de sourcils sur des yeux méchants, Greg Wheaton leva à peine les yeux du clavier. Osborne aurait détesté travailler sous ses ordres.

— C'est vous le chef de chantier ?

— Qu'est-ce que vous voulez ? Le site est interdit au public, dit-il en le détaillant de haut en bas.

Le bureau pliait sous les paperasses. Contre le mur, un calendrier servait de prétexte à un lot de bonnes femmes à poil.

— Lieutenant Osborne, fit-il sans tendre une main que l'autre n'aurait de toute façon pas serrée. J'enquête au sujet d'une fille retrouvée morte sur une plage.

— Ah ouais.

— Ouais.

Wheaton se méfiait : ce type n'avait pas la gueule d'un flic.

— On construit quoi sur ce site ?

— Une riviera, grogna-t-il. Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

Osborne alluma une cigarette. C'était ça ou lui faire avaler son calendrier.

— Vous connaissiez Johann Griffith ?

Wheaton éventa l'écran de fumée qui lui piquait les yeux.

— J'ai déjà dit que non à la police, quand la pauvre fille s'est noyée, répondit-il. Elle bossait à la comptabilité, on se croisait de temps en temps, rarement à vrai dire, on s'est surtout vus au début du projet,

après elle avait plus rien à faire ici, et de toute façon je n'ai rien de plus à vous dire. Débarrassez le plancher, j'ai du boulot.

— Moi aussi. Samuel Tukoa, ça vous dit quelque chose ?

— Non.

— Un notaire qui exerçait à Mangonui, précisa Osborne. Mort lui aussi. Vous ne l'avez jamais vu traîner dans les parages ?

— J'en sais rien, moi ! dit-il en envoyant paître ses grosses mains. J'ai pas que ça à faire !

— Une riviera, ça veut dire quoi ? Une station balnéaire ?

— Ouais. Une station balnéaire.

— Combien de surface ?

— Un tas d'hectares, ça vous va ?

Des paires de baffes traversaient leur imaginaire.

— Une petite ville à construire, ça fait beaucoup de liquide à froisser, insinua Osborne.

— Quoi le liquide ?

— Arrêtez vos conneries, vous savez très bien de quoi je parle : vous voyez passer des valises, non ?

— Vous croyez quand même pas que je vais répondre à ce genre de truc !

Wheaton tordait ses gros doigts comme s'ils se remontaient. Osborne lui jeta la fumée de sa cigarette à la figure.

— Ce chantier, il est en construction depuis combien de temps ?

— On fume pas dans mon bureau, se renfrogna Wheaton.

— J'aimerais voir ça. Répondez à ma question.

— Trois mois environ. Et alors ?

La colère lui donnait des couleurs.

— J'ai vu à l'entrée du site que l'État finance la moitié du projet : soixante-dix millions de dollars, ça fait beaucoup de fric.

— C'est pas mon problème, rétorqua Wheaton, excédé. Moi je m'occupe des délais à respecter, c'est tout.

Osborne se pencha vers le bureau.

— Il appartenait à qui ce terrain ?

— J'en sais rien, moi !

— Qui s'est occupé des transactions ? insista-t-il.

— Bon Dieu, vous êtes sourd ou quoi ? Qu'est-ce que vous cherchez au juste ?

Le chef de chantier commençait à s'énerver. Ils étaient deux.

— Johann Griffith a été assassinée, lâcha Osborne. Elle travaillait sur ce projet : vous avez encore assez de neurones pour voir où je veux en venir ?

Wheaton serra les dents.

Une détonation retentit alors. Le sol de préfabriqué trembla un bref instant.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— De la dynamite, répondit le chef de chantier. Le schiste c'est trop costaud pour les bulldozers...

Un nuage noir passa dans la tête d'Osborne.

— Vous voulez dire que vous faites sauter les collines ?

— Ouais, répondit Wheaton. Ça dégage de la place. Ça avait l'air de l'émouvoir.

— Montrez-moi les plans du chantier.

— Rien ne m'y oblige.

— Je vous le conseille presque amicalement, renvoya Osborne d'un air doucereux qui lui allait mal.

— Vous savez ce que vous pouvez en faire, de vos conseils ? Maintenant la porte ! lança Wheaton, l'index boudiné dans une alliance.

Il y avait une table à dessin à la droite du bureau, et un tas de paperasse étalé dessus. Osborne fit un pas vers les gribouillis d'architecte mais Wheaton, plus rapide que prévu, s'interposa avec véhémence.

— J'vous ai dit que je savais rien. Foutez le camp !

Osborne pivota et lui planta un uppercut au foie qui laissa l'autre sans voix. Il en profita pour jeter un œil aux plans : hôtel de luxe, restaurants, casino, bungalows sur la plage, club d'équitation, tennis, piscine alambiquée, promenade avec palmiers longeant un petit port de plaisance, thermes, on prévoyait même une extension pour un secteur d'activités tertiaires. Il comprit mieux la proximité du golf entrevu tout à l'heure le long de la route... Plié contre le bureau, Wheaton grimaçait ; le souffle revenait péniblement. Osborne quitta le baraquement.

Un nuage de poussière âcre grossissait au-dessus de la colline. L'explosion de tout à l'heure avait laissé un cratère impressionnant. Les ouvriers affluaient maintenant contre ses flancs éventrés. Bulldozers, pelleteuses et camions à benne les suivaient de près. En retrait, les experts en démolition constataient les dégâts. Visiblement satisfaits, ils ôtaient leurs casques blancs et inspectaient leurs plans.

C'était une colline aux crêtes tapissées d'une herbe d'un vert cru. Le cœur d'Osborne battit plus vite lorsqu'il vit les terrassements : des anciens *pas maoris*.

Ils faisaient sauter à la dynamite des anciens villages maoris...

*

Trois heures de l'après-midi. Osborne atteignit enfin Russell, petite ville planquée dans la Bay of Islands.

Située face à Paihia, de l'autre côté de la baie miraculeuse, Russell, ancienne fortification maorie, s'étendait sur toute la vallée. Les chefs autochtones s'étaient jadis ligués pour abattre l'arrogant drapeau britannique qui flottait sur le site ancestral et ils avaient contraint les soldats anglais à se replier sur les navires baignant dans la rade. Ordre fut alors donné de tirer sur le village, qui se vit presque entièrement rasé.

Russell jouissait aujourd'hui d'une tranquillité à peine troublée par les vacanciers qui flânaient dans les rues de la cité coloniale. Osborne trouva la veuve de Samuel Tukoa à la terrasse d'une vieille maison de *kauri* située au sommet de Flagstaff Hill. Le panorama sur la baie des îles était magnifique. La maison à colonnades, en revanche, commençait à dater, tout comme sa propriétaire, Martha Tukao, une *pakeha* trop maquillée alanguie dans une robe à fleurs d'un kitsch épique.

Osborne refusa le thé qu'elle buvait et l'interrogea dans un style qui ressemblait de plus en plus à celui de Fitzgerald.

— Écoutez, inspecteur, soupira bientôt la sexagenaire : je ne suis pas sûre de vouloir ressasser cette affaire. Mon pauvre mari est mort dans des circonstances abominables et son évocation suffit à me mettre extrêmement mal à l'aise...

Martha Tukao trempa ses lèvres dans une tasse de porcelaine assortie à sa robe.

— Trois mois, rétorqua Osborne, ça ne suffit pas pour faire le deuil d'un coureur de jupons ?

— Que voulez-vous dire ? s'empourpra la veuve.

— Votre mari avait une ou plusieurs maîtresses ?

— Mais enfin, je ne vous permets pas !

— On ne vous demande rien, feula-t-il. Alors ?

Martha avait les cheveux laqués et bouffants, un trait de rouge au-dessus de la lèvre et une paire de lunettes fumées pour tout regard.

— Je n'en sais rien, dit-elle sèchement, et je n'aime pas vos manières, monsieur.

— Soit. Johann Griffith, ce nom ne vous dit rien ?

— Non.

— Griffith travaillait pour Century Inc., insista Osborne, une entreprise de bâtiment.

— Je ne suis au courant de rien.

Martha se renfrognait dans sa dînette. Elle était seule dans la maison et ne se sentait plus en sécurité sous ses verres fumés.

— Johann Griffith n'était pas la maîtresse de votre mari ?

— Certainement pas !

— Qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ?

— Sam... Sam fumait beaucoup, se froissa-t-elle. Il... il avait des problèmes de circulation sanguine et... enfin, s'agaça-t-elle, vous voyez ce que je veux dire...

— Non, répondit Osborne. Vous insinuez qu'il ne bandait plus, c'est ça ?

La main de Martha tremblait sur la porcelaine de sa tasse.

— Oui, enfin... plus beaucoup... Mais c'est notre intimité ! s'écria-t-elle, excédée.

— Vous en avez parlé à la police de Mangonui ?

— Oui ! Enfin, non ! Sur le coup, je n'y ai pas pensé. J'étais trop choquée ! C'est après que j'en ai fait part aux inspecteurs qui menaient l'enquête. De toute façon, la disparition de Sam était suspecte, je le savais, depuis le début !

Ses yeux s'étaient embués.

— Bon, votre mari ne pouvait pas avoir de maîtresse, concéda-t-il. Comment ont réagi les policiers de Mangonui quand vous leur avez parlé de ses petits problèmes de circulation ?

— Ils m'ont dit qu'ils avertiraient la police d'Auckland, répondit la veuve.

— Et alors ?

— C'est ce qu'ils ont fait. Je vous l'ai dit au téléphone, insista-t-elle : deux inspecteurs sont venus tout spécialement d'Auckland pour m'interroger.

— Le corps venait d'être identifié, c'est ça ?

Martha fit trembler la laque de ses cheveux.

— Oui.

— Près de deux mois avant de réagir, renchérit Osborne : vous ne trouvez pas ça un peu long ?

— Si, bien sûr ! s'écria la femme du notaire. Mais que vouliez-vous que j'y fasse ! Je ne suis pas inspecteur de police !

Osborne changea l'angle d'attaque.

— Sam avait pris sa retraite depuis peu : c'était quoi ses dernières affaires ?

— Ça je n'en sais rien, affirma Martha. Je n'y comprends rien à tout ça et, de toute façon, mon mari ne m'en parlait jamais. Nous avons nos tâches respec-

tives : les miennes consistaient à m'occuper de la maison, des enfants et des dépenses...

— Pas de grosses rentrées ces derniers temps ?

La dame haussa les épaules :

— Pas spécialement.

— Hum... Votre mari était d'origine maorie, n'est-ce pas ? De la tribu tainui.

Osborne s'était vaguement radouci.

— Effectivement, répondit Martha en remuant son jus de bergamote. Du côté de sa mère, précisa-t-elle. Mais Sam ne parlait pas le dialecte. À vrai dire, il n'avait aucun lien avec les membres d'aucune tribu...

Elle avait dit ça comme s'il s'agissait d'une maladie honteuse. Osborne écrasa sa cigarette dans une des coupelles du service à thé.

— Vous savez à quoi travaillait votre mari quand il a été tué ?

— Pas le moins du monde, répondit-elle, une moue indignée pour sa vaisselle.

Le soleil miroitait sur la baie en contrebas. Martha Tukao était décontenancée : ce policier ne lui inspirait pas confiance.

— Et vous, relança Osborne, vous exerciez un métier ?

— Eh bien... heu, non. Mon mari avait une agence qui marchait bien, un salaire suffisait pour vivre et j'ai élevé nos deux fils toute seule. C'est du travail, vous savez ! Et puis je suis issue d'une famille modeste, s'enorgueillit Martha, tout comme mon mari : ce que nous avons, nous l'avons gagné et bien mérité !

Voilà qu'elle s'emballait.

— Ils sont où aujourd'hui, vos fils ?

— En Australie, tous les deux, répondit-elle avec fierté. Ils ont monté une ferme et un élevage dans le New South Wales.

— Des gars courageux. Et c'est vous qui avez payé les terrains de la ferme ?

— Oui... Pourquoi ?

Elle ne voyait pas du tout où il voulait en venir.

— Aucun de vos deux fils n'a repris l'agence de notariat, fit remarquer Osborne : pourquoi ? Normalement c'est ce qui arrive, surtout si elle marche...

— Je ne sais pas, répliqua-t-elle d'un air pincé. Ça les regarde.

Martha ne voyait pas ses yeux sous ses lunettes noires mais la tension était palpable — Osborne avait trouvé la faille.

— Cette maison, dit-il en désignant les colonnades, vous l'avez depuis quand ?

— Deux ans environ. Mon mari l'avait acquise en vue de prendre sa retraite.

— Le site est coté, nota Osborne. Une grande maison comme la vôtre nécessite un ou deux domestiques, un jardinier, au moins à temps partiel, et elle doit bien valoir dans les trois cent mille dollars...

Elle haussa les épaules, de plus en plus rouge sous son maquillage.

— Et alors ? Où est le mal ?

— Avec les terres, la ferme et le bétail dans le New South Wales, ça commence à faire beaucoup d'argent, insinua-t-il, surtout pour des gens sans patrimoine familial. D'où vous sortez tout ce fric ?

— Enfin monsieur ! protesta la veuve Tukao. Je ne sais pas ce que vous insinuez mais je vous trouve extrêmement désagréable. Je vous prie de partir.

Osborne eut un sourire glacé. Il l'attrapa d'un coup, par le poignet, et l'arracha brutalement de son pliant.

— Montrez-moi le coffre.

— Aïe !

— Votre mari a forcément installé un coffre, dit-il en la secouant un peu. Montrez-le-moi.

La pauvre en avait le tournis.

— Je vais appeler la police !

Osborne lui souffla au visage son haleine pleine de tabac.

— Je *suis* la police, connasse. Allez !

Il lui fit traverser la maison au pas de course.

— Vous me faites mal ! criait Martha, martelant le sol de ses talons.

— Je vous ferai encore plus mal si vous n'ouvrez pas ce putain de coffre ! gronda Osborne, soudain échaudé. Alors il est où ? !

Ce n'était plus une question mais une menace. La veuve tremblait de tout son corps, comme s'il allait la frapper au visage ; elle eut un geste pathétique en direction de la chambre. Osborne la traîna jusque-là. La pièce était claire, avec un lit à baldaquin, une moustiquaire et un mur de bois verni qui devait abriter le coffre.

— Ouvrez-moi ce truc, ordonna-t-il : tout de suite !

Terrorisée, Martha obéit. Le coffre était en effet caché derrière une cloison de bois. Elle composa la combinaison avant de s'affaler sur le lit à baldaquin. Osborne commença à fouiller parmi la paperasse réunie dans le coffre. Il y avait trois liasses de billets de cent dollars, dont une entamée, soit cinquante mille dollars au bas mot, et même un lingot d'or. Tss... Il

chercha parmi les documents notariés, en balança la moitié sur la moquette et trouva bientôt ce qu'il cherchait : l'acte de vente du terrain de Karikari Bay.

Enfin : il était là, le lien.

— Ce gros tas de billets, dit-il d'une voix blanche, il est arrivé quand dans le coffre ?

— Deux... trois mois.

Martha tremblait comme une feuille. Ça correspondait à l'acte de vente. Des dessous-de-table.

Osborne parcourut le document, n'y comprit pas grand-chose, et fila directement à la dernière page. Plusieurs personnes avaient signé l'acte de vente du terrain, au départ un lot de plusieurs parcelles qu'on avait regroupées pour englober la totalité du site. Parmi les signataires, un représentant de l'État : Steve O'Brian.

Le père de Phil, aujourd'hui maire d'Auckland.

Martha sanglotait sur le dessus-de-lit à dentelle. Osborne empocha le document et adressa un dernier regard à la veuve.

— Vous me dégoûtez.

*

Comme chaque été, les médias faisaient leurs choux gras des records météorologiques enregistrés ces derniers temps, invitant les experts à se prononcer sur l'effet de serre, le trou dans la couche d'ozone, la prolifération des gaz ou encore les essais atomiques réalisés dans le Pacifique, tous susceptibles de perturber le climat tropical de ce pays où d'ordinaire rien ne se passe : mais depuis qu'on avait retrouvé le corps violé d'un jeune mannequin sur un terrain

vague de banlieue, on oubliait la chaleur estivale pour consacrer les éditions spéciales à la violence urbaine — encore quarante-six jours à tuer avant le début de l'America's Cup.

Timu avait donné une conférence de presse le matin même, informant les journalistes des avancées de l'enquête. De son côté, le maire de la ville assurait que tout serait entrepris pour attraper et punir les criminels : ces mesures exceptionnelles ne seraient pas seulement appliquées pour cette affaire mais pour toute la durée de son mandat, à savoir celui qui se profilait. Les médias relayaient l'information.

À sa manière, Ann Brook était devenue une star : on dressait ainsi le portrait d'une jeune métisse issue des bas quartiers d'Auckland et qui, à force de travail, était devenue l'égérie de Kiwi Advertising, la fameuse agence de Michael Lung — mannequinat, publicité, communication, ses réseaux embrassaient tous les domaines concernés. Modèle en vue, Ann Brook n'avait pas pour autant renié son milieu d'origine puisqu'elle s'occupait de sa pauvre mère, qui l'avait élevée seule et vivait toujours en banlieue : ce modèle d'acculturation avait probablement attisé la haine et la jalousie de petits malfrats de son milieu d'origine puisque les outrages que la malheureuse avait subis avaient les traits d'une vengeance aussi aveugle que sauvage...

Osborne coupa la radio. Après quatre heures de route et une pluie battante, il retrouvait Auckland et ses relents de bitume.

L'arrêt à Whangarei pour un café et la lecture détaillée de l'acte de vente du site en construction avait fini de lui donner la nausée ; le charabia du

notaire restait pour lui du charabia de notaire et, à moins de demander l'aide d'un spécialiste, le montage des parcelles était à peu près incompréhensible. Il avait secoué la veuve Tukao avant de partir : si l'éplorée ne semblait pas au courant des malversations de son mari, elle avait fini par avouer que les deux flics venus d'Auckland soupçonnaient Sam d'être lié à une grosse affaire et elle avait intérêt à la boucler avant qu'on en sache plus long, dans l'intérêt de tous...

Il arrivait enfin.

La nuit tombait sur Khober Pass Road quand il gara la voiture. Une avenue de banlieue morne, quelques enseignes modestes, bazars ou épiceries fermés à cette heure et des graffitis gribouillés sur les affiches publicitaires : Osborne marcha jusqu'à la petite maison au coin de la rue.

Gallaher et sa clique avaient dû longuement interroger la mère d'Ann Brook : Amanda (d'après la fiche de Culhane c'était son prénom) devait être maintenant un peu plus libre... Une petite berline était garée dans l'allée, dernier modèle de chez Ford. Le jardinet n'avait qu'une poignée de géraniums mais on avait repeint les volets en vert. Un halo de lumière filtrait des rideaux. Osborne frappa à la porte — la sonnette ne marchait plus.

La mère d'Ann apparut bientôt, solide Maorie vêtue d'un peignoir élimé. La nuisette qu'elle portait dessous était en revanche très chic.

— Désolé de vous déranger, dit-il sobrement : j'aimerais vous poser quelques questions au sujet d'Ann. Ce ne sera pas long.

Des papillons de nuit se télescopaient sous l'ampoule mouchetée pendue à l'entrée. Amanda jaugea l'homme en noir qui attendait au pied des marches.

— Vous êtes un policier ?

— Oui.

Osborne fit un pas vers la lumière : les traits fatigués de la Maorie se radoucirent un peu.

— J'ai déjà raconté ce que je savais, dit-elle sans le faire entrer. Ça fait depuis hier qu'ils mettent la maison sens dessus dessous. Vous croyez pas que j'en ai assez vu ?

Il n'y avait pas de rancœur dans sa voix, juste de la fatigue et une chape de tristesse qui alourdissait ses beaux yeux bruns.

— Je connaissais un peu Ann, dit-il. Ça vous dérange si je rentre deux minutes ?

Osborne passa un œil par-dessus son épaule. La Maorie resserra les pans de son peignoir et, la mine contrite, l'invita à la suivre. L'intérieur de la maison était des plus simples : un canapé râpé, deux fauteuils aux motifs surannés, une table en Formica sur laquelle trônait un vase vide. Amanda lui proposa un café qu'il accepta. Si la tapisserie aussi datait du siècle précédent, la télé était flambant neuve, écran plat avec DVD et tout le bordel satellite qui allait avec.

— Un cadeau d'Ann ? fit-il en direction du matériel.

La pauvre femme en avait les larmes aux yeux. Elle fit un signe affirmatif et alla chercher le café. Amanda tirait le diable par la queue et faisait des ménages chez les mieux lotis des quartiers voisins : il était clair qu'outre la télé et la Ford garée dehors, la cuisine intégrée et la nuisette étaient des cadeaux de sa fille.

— Ann vous gâtait à ce que je vois, fit-il remarquer.

Amanda acquiesça : ce n'est pas avec son salaire de misère et les aides de l'État qu'elle aurait pu s'acheter toutes ces choses. Elles avaient vécu toutes les deux dans cette maison et, comme le quartier n'offrait pas beaucoup d'avenir, Amanda avait économisé sur ses maigres subsides pour payer des études à sa fille. Qu'au moins elle s'en sorte.

— Et le père ? demanda Osborne.

— Pff ! lâcha-t-elle dans un coup de vent. Parti à la naissance de la petite.

Ça leur faisait toujours un point commun.

— Ann venait souvent vous voir ? poursuivit-il.

— Au moins une fois par mois, répondit-elle. Toujours avec un beau cadeau. Pour ça elle était généreuse, la petite ! ajouta-t-elle. Si je me suis sacrifiée pour elle, on peut dire qu'elle m'a tout rendu au centuple...

De la buée réapparut dans ses yeux.

— Vous connaissez les gens qu'elle fréquentait ? dit-il doucement.

— Oh ! pas du tout, répliqua Amanda sans faire de manières. Mais certainement pas des gens comme moi, ou ceux du quartier : la publicité, c'est quand même d'un autre standing...

La pauvre n'y connaissait rien.

— Une idée de ce qu'Ann gagnait ?

Amanda leva les yeux au ciel.

— Pas loin de deux mille dollars la semaine. Elle commençait à se faire un nom, la petite. Je crois me souvenir qu'elle avait aussi des primes...

Du baratin : la cuisine intégrée, la bagnole dehors,

la télé, il y en avait au bas mot pour soixante mille dollars, sans parler du coupé et des virées nocturnes...

— Ann vous parlait de ses amants ? demanda-t-il en acceptant une tasse de café.

— Mon Dieu non.

— Ses amis ?

— À vrai dire, Ann me parlait surtout de son travail. C'est un monde tellement différent pour moi...

La détresse de la Maorie faisait vraiment peine à voir. Osborne se sentait mal à l'aise. Amanda conta quelques anecdotes quand Ann était petite (à l'entendre, elle l'était restée), des histoires d'enfant qui n'avaient malheureusement pas de place ici. Amanda prenait sa fille pour un ange, ce n'était pas complètement faux, mais elle était loin de la réalité : ses accointances avec la jet-set locale, ses virées nocturnes, le club à la con où elle traînait ses amants, la Maorie n'en savait rien et au fond ne voulait pas le savoir.

Osborne prit congé. Il était tard, il n'avait rien mangé de la journée, le café, les amphétamines et le visage défait de cette femme lui tordaient le ventre.

Avant de partir, la Maorie l'attrapa par la manche.

— Dites, monsieur, vous savez qui a pu lui faire du mal à ma petite ?

Pathétique.

— Non..., dit-il. Non.

Osborne attendit qu'elle ferme la porte pour vomir sa bile dans les géraniums.

*

York Street, 36, Parnell. La maison d'Ann donnait sur le port de commerce, dont on devinait les trapèzes

métalliques au bout de la nuit. L'équipe de Gallaher avait passé le domicile au peigne fin mais Osborne ne désespérait pas de trouver quelque chose, un indice, n'importe quoi qui étairait ses doutes.

Il abandonna la Chevrolet à l'ombre des lampadaires et marcha jusqu'au jardin. C'était une petite maison de couleur jaune pâle avec garage et volets clos. Une glycine de fleurs mauves pendait à l'entrée, de la vigne vierge grimpait au mur mais il ne repéra aucun système d'alarme : Osborne força sans mal la porte vitrée du salon et se glissa à l'intérieur. Les voisins dormaient à cette heure avancée. Il alluma sa torche.

Ann Brook vivait seule dans un joli trois-pièces. Les murs étaient couverts d'objets rapportés de voyages (Fidji, Tahiti), d'affiches publicitaires vieilles d'un demi-siècle, il y avait tout un tas de babioles sur les étagères ; outre les stigmates d'une fille de son époque (beaucoup de fringues mais pas beaucoup de livres), Osborne trouva un frigo vide et un coffre rempli de chaussures dans la chambre. Rien que de très banal. Il inspecta le bureau, longuement, mais la jeune femme ne semblait entretenir aucune relation épistolaire, même pas de cartes postales de ses amis...

Le réveil de la table de nuit affichait minuit. Osborne s'assit sur le lit, respira le parfum de l'oreiller, qu'il ne reconnut pas. D'Ann, il ne gardait qu'un goût de baiser chimique et une puissante odeur de sexe... Il remarqua alors une curieuse boîte chinoise posée sur la commode. Il s'agissait d'un casse-tête, qu'il manipula.

Le coffret de bois possédait plusieurs compartiments à système d'ouverture multiple. Si les deux

premiers tiroirs étaient faciles d'accès, il y en avait un autre à l'arrière de la boîte. Osborne connaissait le mécanisme — sa mère adorait les chinoiseres. Il l'ouvrit en moins d'une minute.

Coincé entre un sachet d'herbe et un autre de cocaïne, il découvrit alors un bijou.

Ce n'était pas de la pacotille mais une bague en or sertie de diamants. Pas d'inscription à l'intérieur : juste un poinçon. Bizarre. Qu'est-ce qu'une fille comme Ann pouvait avoir à faire d'un bijou pareil ?

Osborne prit la bague, l'herbe (au nez, du datura) mais laissa la cocaïne (un long sniff sur la commode confirma la mauvaise qualité du produit).

Les grillons s'énervaient dans le jardin quand Osborne regagna la voiture. L'air était chargé d'humidité, lui de poudre. Il revoyait Ann dans son habit de fée délurée, le fantôme d'Hana qui dansait autour, et lui déguisé en guignol qui tentait de les attraper... Non, il ne pouvait pas avoir tué cette fille, même défoncé : il était au contraire retourné à Ponsonby avec une arme parce qu'il avait senti qu'Ann courait un danger. Il avait vu quelque chose cette nuit-là : quelque chose qu'il n'aurait pas dû voir.

Les tueurs.

Les choses commençaient à se mettre en place : d'un côté un notaire qui, via un généreux dessous-de-table et avec l'assentiment de Steve O'Brian, avait vendu un ancien site maori à la compagnie immobilière de Nick Melrose, Century Inc., dont la comptable avait été empoisonnée et jetée au large. De l'autre Ann Brook, mannequin vedette employée par la boîte de pub de Michael Lung, le conseiller en communication chargé de promouvoir le principe de tolérance zéro cher à Phil O'Brian.

Steve, le père de l'actuel maire d'Auckland, avait durant les années quatre-vingt intégré le groupe limité mais influent de hauts fonctionnaires, intellectuels et politiciens réunis autour de Rob Allen, le travailliste qui allait provoquer la chute du gouvernement Muldoon, conservateur paradoxalement accroché au mythe de l'économie keynésienne néo-zélandaise. Allen élu en 1984, Steve O'Brian était devenu son ministre des Finances et le stratège des réformes qui allaient bouleverser le pays : démantèlement du vieux système d'État-providence, privatisations en masse — télécommunications, chemins

de fer, banques, assurances, compagnies aériennes, même les forêts avaient été vendues aux firmes étrangères. Après quoi l'équipe d'O'Brian avait abandonné la politique monétaire au contrôle exclusif de la Banque centrale et quitté le gouvernement en 1989, peu avant la débâcle de l'économie — et accessoirement du parti.

Steve O'Brian finissait aujourd'hui sa carrière politique au Directoire de l'aménagement du territoire et c'est à ce titre qu'il avait donné son aval au montage financier de Nick Melrose afin de construire un vaste complexe touristique à Karikari Bay, et ainsi dynamiser une région peu productive. O'Brian prenait sa retraite l'année prochaine mais, en bon père, usait de sa notoriété pour soutenir la carrière politique de son fils...

Osborne consultait l'ordinateur du central, perplexe.

Il avait dormi une poignée d'heures, plutôt mal. Jusqu'à présent il n'avait rien sous la main, que des fantômes. Quant à l'éventualité d'interroger Steve O'Brian au sujet des terrains de Karikari Bay ou de fouiller son compte en banque en vue de dénicher quelques virements douteux, l'opération n'était envisageable qu'avec le concours de Timu et du procureur ; or, excepté un document volé dans le coffre de la veuve Tukao, il n'existait rien qui pût justifier la réouverture d'une enquête...

Culhane entra dans le bureau enfumé, un tee-shirt à l'effigie de Pater Blake sur ses épaules de wincher.

— Dis donc, tu es bien matinal ! tenta-t-il de plaisanter.

Osborne grogna un bonjour si amène que le rouquin s'assit sans un mot.

La complicité née de la « soirée barbecue » n'avait pas fait long feu. Tom n'avait jamais eu d'autres amis que Rosemary, à peine quelques copains de collègue. Il se sentait tiraillé. Ses problèmes d'ordre privé accaparaient l'essentiel de ses pensées, aux yeux de leurs parents il était inconcevable qu'un couple marié pût vivre sans enfants, sans compter qu'ils n'étaient pas les seuls à penser ça : il sentait le regard des autres sur leur couple, ce couple d'anormaux. Et c'était comme si ce regard les écrasait, tuait à petit feu jusqu'à ses spermatozoïdes (le docteur Boorman avait d'ailleurs engagé une nouvelle batterie d'examens qu'ils iraient chercher demain), et Tom n'avait personne à qui parler...

Il alla chercher deux cafés fumants à la machine dans le couloir. Osborne, pas coiffé, pianotait toujours sur son ordinateur. Il posa les gobelets sur un coin du bureau.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— Un lien entre Zinzan Bee et Pita Witkaire, répondit Osborne. Witkaire n'exerce plus et je n'arrive pas à mettre la main dessus...

— Peut-être qu'il a pris sa retraite ? hasarda Tom.

— Peut-être.

Osborne but une gorgée du café-machine et jeta le reste dans la poubelle.

— Et toi, dit-il, tu as du nouveau sur les Tainuis présents à Bastion Point ?

Le sergent opina en ouvrant son calepin.

— Pour le moment, je n'ai eu que trois contacts, dit-il. Benny Shapple et Rob Tafonea, les deux retrain-

tés dont je t'ai parlé, visiblement sans histoires : l'un vit à Moerewa, l'autre à Te Tii, un village de la Bay of Islands. Ils ne militent plus depuis longtemps et n'ont gardé aucun contact avec les anciens contestataires. J'ai eu l'un d'eux au téléphone, Tana Marchall, aujourd'hui ébéniste. Lui non plus ne côtoie plus les activistes d'aujourd'hui mais il se souvient de Zinzan Bee. (Tom se baissa vers son carnet.) « Un enragé » d'après lui. C'est tout ce que j'ai pu en tirer. Quant aux trois autres Tainuis, l'un d'eux est décédé : Mike Neri, un accident de voiture, en 95...

Aucun de ces hommes n'avait le profil de tueur engagé auprès de Zinzan Bee. Bastion Point était peut-être une fausse piste...

— Et les deux autres ?

— Jeremy Taffu, répondit Culhane, résidant à Waiare. J'ai eu sa femme au téléphone mais lui est absent jusqu'à la fin de la semaine. Il est parti à la chasse... L'autre, Nepia, son téléphone ne répond pas.

Une brise légère passa dans le bureau, enfumé malgré les fenêtres ouvertes. Osborne se massa les sinus.

— Et l'autopsie d'Ann Brook ? relança-t-il.

Culhane replongea dans son carnet.

— On aura les premiers résultats demain. En attendant, Julian Lung a donné la liste des gens présents à la soirée. Plus d'une cinquantaine. Gallaher a commencé à les interroger... Lung est au-dessus de tout soupçon et se porte garant de la plupart de ses invités : même si certaines brebis galeuses ont pu s'incruster dans la soirée, les agresseurs ont plutôt dû sauter sur Ann dans la rue, ou même sur la route qui la ramenait chez elle.

— Pourquoi donc ? se renfrogna Osborne.

— On vient de retrouver sa voiture le long de Blockhouse Bay Road. C'est-à-dire pas très loin de New Lynn et de l'entrepôt désaffecté. Un coupé Mercedes...

Forcément plein de ses empreintes. Osborne consulta le listing de l'ordinateur : parmi les dizaines d'invités répertoriés, il ne vit pas un seul nom maori.

Il imprima la page. Culhane le regardait faire, intrigué.

— Où tu vas ? demanda-t-il en le voyant enfile sa veste.

— Interroger Toby.

*

Julian Lung habitait une maison cossue à l'écart de l'agitation de Ponsonby Road. Des frangipaniers en fleur dépassaient des grilles. Osborne ne reconnut ni leur parfum ni le reste. Il se souvenait juste de la piscine.

Il n'y avait pas de caméra de surveillance à l'entrée, ni gardien, mais une grille amovible, fermée. Osborne venait de se garer contre le trottoir quand une berline gris métallisé sortit en trombe de la propriété. Il ne reconnut pas le chauffeur mais l'homme installé à l'arrière : Michael Lung, le conseiller en communication du maire. Sans doute venait-il de rendre une petite visite à son bon à rien de fils et l'entretenir des avancées de l'enquête... Osborne profita de l'ouverture de la grille pour se glisser dans le jardin.

Les abeilles butinaient le long de l'allée. Il crut reconnaître la façade de la maison et laissa tomber : deux filles en bikini s'affairaient autour de la piscine.

Julian Lung se tenait torse nu à l'ombre d'une terrasse de bois exotique, plié dans un fauteuil de jardin aux dimensions particulièrement exagérées. Un cocktail à portée de main, il lisait sans trop de concentration le dernier Harry Potter. Son œil hagard se transforma à la vue de l'homme qui traversait la pelouse.

— Qui êtes-vous ? dit-il en se redressant.

La trentaine, Julian Lung était roux, trapu, les épaules couvertes de taches de rousseur. À ces yeux vitreux, Osborne nota qu'il était défoncé. Pour le moment tout allait bien : il ne le reconnaissait pas.

— J'ai quelques questions à vous poser, dit-il en lui montrant sa plaque.

— Au sujet de quoi ? J'ai tout raconté cent fois à vos collègues...

Julian avait une voix aussi fluette que les oiseaux pépiançant çà et là.

— Ce ne sera pas long, répondit Osborne.

Comme il souriait bizarrement, Julian consentit à reposer son livre mais pas son verre. Dans son dos, les filles en bikini observaient la scène ; elles se dirent quelque chose à l'oreille, ricanèrent un instant avant de plonger dans l'eau turquoise. Osborne lorgna les immenses baies vitrées qui donnaient sur le salon. Aucun souvenir.

— Il vient de partir, le paternel ? demanda-t-il.

— C'est lui ou c'est moi que vous voulez voir ?

— Il en pense quoi, de la mort d'Ann Brook ?

— Vous n'avez qu'à lui demander.

Julian n'avait rien à dire à ce type. Son père avait été ferme tout à l'heure. Cette histoire de meurtre était assez sordide comme ça.

— Votre père est plus difficile d'accès que vous, fit remarquer Osborne. Il connaissait Ann ?

— C'était son patron, répondit son fils, d'un haussement d'épaules. Mais dans les grosses boîtes, vous savez comment ça se passe...

— Non.

— Alors tant pis.

Julian Lung sirota un peu de son cocktail, qu'il reposa sur l'accoudoir du fauteuil. Osborne lui colla le listing sous le nez.

— C'est vous qui avez rempli ça ?

— Bah, oui...

— Et les deux Maoris, ils sont où ?

Le jeune homme fronça ses sourcils, d'un roux de forêt.

— Quels Maoris ?

— Ceux qui étaient présents ici même la nuit où Ann Brook a été assassinée, dit-il d'une voix blanche.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

Osborne bluffait : les deux Maoris entrevus ce soir-là près de la piscine pouvaient très bien avoir des noms britanniques mais cet imbécile n'était pas de taille à lui mentir longtemps.

— Ne fais pas le malin avec moi, Julian, ça pourrait te coûter cher, dit-il en changeant de ton. Il y avait deux Maoris tatoués chez toi l'autre nuit et ils ne figurent pas sur ton listing : pourquoi ?

L'ombre d'Osborne approcha. Le rouquin leva des petits yeux paranoïaques.

— Je... Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Tu ne les as pas inscrits sur ta liste parce qu'ils te fournissent en dope, c'est ça ? siffla-t-il. Toi et ta copine Ann ?

Il lâcha la pochette de datura sur la table de jardin.

Julian Lung rougit comme un gamin pris en faute. Il savait qu'il était raide, que ça se voyait comme le nez au milieu de la figure, qu'il n'avait jamais su mentir, c'était peut-être pour ça qu'il n'était bon à rien, et maintenant ce flic venait le harceler, visiblement très au courant de ses petites affaires...

— Dure, douce, les deux ? insista Osborne.

— Hein ?

— La dope qu'ils vous fournissent.

— Mais...

— Je m'en fous, coupa-t-il sèchement : je ne suis pas venu pour te parler de ça. Tu peux continuer à te défoncer si ça te chante, dis-moi simplement ce que tu sais sur ces types.

Osborne n'était pas d'humeur patiente. Sorties de la piscine, les filles miaulaient en se frottant les cheveux dans une serviette. La plus longue fila sous un palmier.

— Tu accouches ou tu veux que j'y mette les mains ?

Ils avaient à peine cinq ans de différence mais pas du tout la même vision du temps qu'il leur restait à vivre. Osborne serra un poing.

— Cannabis surtout, avoua Julian. Leur coke est pourrie...

— Datura ?

Le jeune homme acquiesça.

— Depuis quand ils vous refourguent leur camelote ?

— Trois mois environ.

Les Maoris les fournissaient donc tous les deux.

— Ils étaient là à la fête, dit Osborne : pourquoi ?

Il faisait de plus en plus chaud sur la terrasse.

— J'avais passé une commande...

— Ann était dans le coup ?

— J'en sais rien.

— Tu viens de me dire le contraire, connard. Ann était défoncée au datura le soir de la fête : c'est eux qui la fournissaient ?

Osborne le prenait de court, posait des questions dont il connaissait les réponses.

— Ou... oui.

— Comment tu les as rencontrés ?

— Une soirée, prétendit Julian, qui semblait plus petit dans son siège. J'avais plus de fournisseurs à l'époque, ils m'ont fait goûter de la bonne herbe, j'en ai pris, voilà...

— C'était chez qui cette soirée ? Qui les avait invités ?

— J'en sais rien ! L'ami chez qui avait lieu la fête ne les connaissait pas, ça devait être des copains de copains, y avait plein de monde et...

— Le nom de cet ami ?

Le jeune rentier perdait pied. Il saisit son cocktail coloré pour faire diversion.

— Je ne sais plus, juré : c'était il y a longtemps et... aïe !

D'un coup de pied vite ajusté, Osborne venait de faire gicler son cocktail des mains. Le verre se brisa sous l'impact, lui déchirant la paume avant de s'éparpiller sur la terrasse. Acculé à son trône, Julian regarda l'entaille dans un rictus qui se voulait douloureux.

— Fini de rigoler, mon vieux, gronda Osborne : Ann Brook a été assassinée et j'ai de bonnes raisons

de penser que tes dealers sont dans le coup. Tu vois dans quel merdier tu t'es mis. Maintenant tu me dis ce que tu sais avant que je t'embarque par la peau du cul pour une garde à vue dont tu me diras des nouvelles. Je veux le nom des deux tatoués et leur contact.

Lung étouffait sous le soleil.

— Je ne connais que leurs prénoms, dit-il en serrant sa main blessée. Jesse et Steven.

— Décris-les-moi, ordonna-t-il.

— Ben... (Julian fit semblant de faire des efforts.) Je crois qu'ils sont frères, ils se ressemblent pas mal : deux grands costauds avec une petite tête et des petits yeux aussi...

Osborne avait un souvenir vaguement équivalent. Deux Maoris dont le signalement lui rappelait le portier du Phénix, le club privé.

— Comment tu les joignais ? demanda-t-il sans le quitter des yeux.

— Ce n'est pas moi qui les joignais mais Ann...

Même raide, Julian Lung avait l'air de bonne foi. C'était bien la première fois. Osborne grogna — le club échangiste : fallait-il qu'il soit défoncé pour ne pas avoir fait le rapprochement...

— Comment ils vous contactaient ? insista-t-il en réprimant sa rage. Par le biais du Phénix ? Si tu me dis que tu ne connais pas, je te noie dans la piscine.

Julian secoua la tête :

— Je crois que c'est ça, oui...

— Tu allais avec elle au club ?

— Non, sursauta-t-il. Se faire tripoter dans les coins, c'est pas trop mon truc. Je vous jure.

— Ah ouais ? (Osborne avait envie de lui cogner dessus.) Et Ann, elle avait un amant attiré ?

Un papillon passa dans le jardin, tous coloris dehors. Julian eut un geste d'impuissance.

— Je ne sais pas. Elle aimait les mecs, c'est tout.

— Oui, mais tu mens.

— Non. Pourquoi ?

— On a retrouvé ça chez elle, fit-il en exhibant le bijou caché dans le casse-tête chinois : une babiole qui doit faire dans les dix ou vingt mille dollars. Pas du tout le genre d'Ann, estima Osborne. Qui le lui a offert ?

— Je n'en sais rien !

Mais il s'empourprait comme une adolescente.

— Tu connaissais bien Ann, poursuivit Osborne. Comment tu expliques qu'une fille comme elle, issue des bas quartiers, se soit retrouvée parmi le gratin de la ville ?

— Elle commençait sa carrière de mannequin...

— Et alors ? Tu couchais avec ?

— Non, on était juste copains.

— Elle couchait avec ton père ?

— Non !

Julian avait beau se terrer au fond du fauteuil, on y voyait le jour.

— Même pour des oisifs comme vous, un diamant de ce calibre, ça fait beaucoup de fric pour une simple passade, insinua Osborne. Sans compter qu'Ann préférerait acheter du matériel à sa mère plutôt que dépenser son argent en luxe inutile. Et puis un bijou, c'est plutôt un cadeau de vieux. Alors ?

Il serrait les deux poings.

— Je ne sais pas, répondit Julian.

Plus de papillons dans le jardin, plus de filles en bikini sous les palmiers : ne restaient que son visage rouge de confusion et l'impression de flancher.

— C'est ton père, hein ? répéta Osborne d'un air mauvais. C'est aussi lui qui a acheté le coupé d'Ann ? Il est venu te dire de la boucler au sujet de leur relation pendant qu'il gérait l'affaire avec les flics : car tu étais au courant de leur relation, n'est-ce pas ? Et maman Lung, non... Protéger son père, c'est beau ça, ironisa-t-il. Complice d'un père criminel, dis-moi, Julian, tu fais dans le drame grec...

Cramoisi, le fils prodigue continuait de se taire maladroitement. Osborne n'avait pas besoin de ses aveux. Il quitta la propriété sans un regard pour les filles qui se ventilaient sous le palmier.

*

Le Phénix n'ouvrait pas avant onze heures. Il était moins le quart. Osborne marcha vers l'entrée, passablement énervé. Seul renseignement glané de cette journée pourrie, Sam Tukao n'était pas membre à part entière de la tribu tainui mais il appartenait à un *hapu*, une sous-tribu...

Osborne reconnut la ruelle, le couloir biscornu qui menait au club, et pas du tout le portier qui ce soir obstruait l'entrée : un nez de boxeur battu, des bras comme des troncs engoncés sous un costard sombre, le type s'interposa avec une grâce bodybuildée.

— C'est privé, bougonna-t-il.

Le portier n'était pas maori mais tongien.

— Il est où Will ?

— En congé. (Le type jeta un œil suspicieux au *pakeha* qui le dévisageait.) Qu'est-ce que tu lui veux ?

— Le voir, répondit Osborne en lui présentant sa plaque.

Le type n'avait pas l'air impressionné.

— C'est un club privé ici, dit-il.

— Je m'en fous.

Osborne lui planta son calibre 38 dans le nez. Cassé trois fois, le canon s'y enfonça comme dans du beurre.

— Ouvre cette porte...

Doug faisait des extra : il n'avait jamais rencontré le patron de la boîte, à peine le gérant, on le payait pour ses talents de physionomiste, pas pour arrêter les balles : il obéit. Osborne poussa le Tongien vers le comptoir et referma la porte du club. La pin-up entrevue l'autre nuit préparait les costumes derrière le comptoir, une blonde qui fit un entrechat de surprise en le voyant — ce type accompagnait Ann Brook la nuit où...

— Will n'est pas là ?

— Non, bredouilla-t-elle, impressionnée par son arme. Il est en congé...

La fille du vestiaire n'avait pas encore revêtu son attirail de pin-up fifties mais elle avait le visage d'une Marilyn shootée aux médocs.

— Depuis quand ? renchérit Osborne.

— Eh bien... Vendredi.

Juste après la mort d'Ann Brook.

Si Doug se tenait tranquille, les mains de la blonde tremblaient.

— Il reprend quand son job, Will ?

— Lundi.

Dans cinq jours. S'il revenait...

— Bon, il habite où ?

— Je ne sais pas, dit-elle, nerveuse. Faudrait voir sur les feuilles d'embauche...

— Et elles sont où, ces feuilles d'embauche ?

— De... derrière le bureau.

Osborne lui fit signe de s'y coller. La blonde obéit sous l'œil morne du portier.

« Will Tagaloa », disait le papier administratif. Osborne empocha la feuille d'embauche et se tourna vers la fille, toujours pétrifiée derrière son comptoir.

— La police vous a interrogé au sujet du meurtre d'Ann Brook ?

— Non, répondit-elle.

— Ah ouais ? (Osborne sourit de manière malsaine.) Maintenant attention, la prévint-il : tu me mens une seule fois, une seule, je te démolis le portrait. Ann Brook venait souvent ici ?

La jeune femme eut envie d'uriner.

— Eh bien... Elle venait de temps en temps... Le vendredi surtout.

— Pourquoi le vendredi ?

— Je ne sais pas.

— Elle y retrouvait de vieilles connaissances ?

— Je... je ne sais pas.

D'un coup de crosse, Osborne lui cassa le nez.

Le portier fit un geste mais le canon du .38 lui visait le ventre.

— Toi, dégage !

Doug obtempéra. La fille du vestiaire pleurait à chaudes larmes, accroupie au pied du comptoir, les mains crispées sur son appendice blessé.

— Je t'avais prévenu, ma conne, siffla Osborne.

Maintenant tu me réponds avant que je m'attaque à tes dents.

La pin-up se plia en deux, du sang comme des rides sur ses doigts.

— Si la police ne vous a pas interrogés, c'est qu'il y a une bonne raison, reprit Osborne. Et cette raison, c'est que des personnalités très respectables se rendent ici, en toute discrétion. Avec Ann Brook ?

— Non ! elle implorait.

— Mais elle les connaissait ? dit-il en l'empoignant. Attention à ta gueule !

La jeune femme se tordit un peu plus sur la moquette.

— Oui, murmura-t-elle.

— Qui ?!

Il criait presque. Elle secoua la tête :

— Plein de gens !

Acculée au pied du comptoir, la jeune femme ne savait plus quoi répondre. Osborne l'aida un peu.

— Qui vient ici ? Michael Lung ?

— Oui !

Le conseiller du maire. Osborne sentit tout de suite le mauvais coup.

— Qui d'autre ?

— Je ne sais plus, balbutia la blonde. Je ne sais plus...

Ses mains couvraient son visage comme s'il allait tomber en morceaux.

— Sam Tukao ?

— Non !

— Melrose ?

— Je ne connais pas ce nom, glapit-elle, je vous le jure !

La fille se laissa glisser à terre, manquant de rouler sous les tentures. Osborne essuya sa semelle sur sa robe. Elle se tortilla sur le sol du vestiaire.

— O'Brian ? feula-t-il. Lui aussi c'est un habitué ?
Elle gémissait.

— Oui...

— Le père ou le fils ?

— Les fils !

La blonde fondit en larmes.

Osborne retint son souffle. Un flash lui traversait la tête : il se revoyait dans le club avec Ann, il visionnait une fois encore la scène où deux longs gringalets mataient « Peau d'âne » pendant qu'on la chevauchait... Même taille, même morphologie : les jumeaux O'Brian.

Ce n'était pas le maire d'Auckland ni son père qui se rendaient au club échangiste, mais les deux gamins...

*

Minuit. Osborne gara la Chevrolet dans la ruelle perpendiculaire à l'hôtel Debrett, perdu dans ses pensées. De nouveau, tout se mélangeait. Ann Brook était présente à l'Observatoire quand le maire avait lancé sa campagne de réélection sous le thème de la tolérance zéro. Elle était l'amie de Julian Lung, l'égérie et la maîtresse de son père Michael, qu'elle retrouvait au Phénix ; Ann connaissait les jumeaux O'Brian, qui eux aussi allaient se payer du bon temps dans le club le plus privé de la ville... Timu et Gallaher n'avaient pas poussé l'interrogatoire au Phénix pour couvrir Lung et les fils du maire, lequel ne pouvait

essuyer un tel scandale en pleine période électorale. Ça n'expliquait pas pourquoi on avait tué Ann, ni la disparition de Will Tagaloa, le portier...

Il marchait tête basse quand soudain l'équilibre se rompit. Osborne se sentit décoller de terre : un choc violent contre son crâne l'envoya rouler sur le trottoir.

Le sol était dur, froid. Une douleur abominable au cuir chevelu, il rattrapa ses esprits égarés dans le caniveau avant qu'ils ne s'échappent définitivement. Le liquide tiède qui coulait sur son front inonda ses yeux, il distinguait à peine les silhouettes de ses agresseurs au-dessus de lui : ils étaient deux, cagoulés. Non, trois : surgissant dans son dos, une main puissante le saisit par les cheveux. Sous la pression, la plaie de son crâne s'ouvrit un peu plus. Une seconde plus tard, son visage s'écrasa contre le bitume.

Du front, Osborne sauva de peu son nez. La douleur remonta dans sa cervelle : tout était trouble mais il serrait toujours le poing. Au-dessus de lui, une voix disait :

— Achève-le !

Baignant dans son sang, Osborne releva la tête et repéra ses agresseurs au moment où, revenu en trombe, le poing américain allait lui fracturer la tempe : d'une esquive, Osborne glissa sur le pavé. L'arme érafla son oreille avant de percuter le sol. L'homme cagoulé étouffa un cri. Osborne serrait toujours ses clés de voiture : la tige d'acier calée entre les phalanges, il frappa l'œil, de toutes ses forces. Touché de plein fouet, le type cria entre ses dents et reflua, la main collée sur l'orbite. Son complice se précipita aussitôt, une barre de fer à la main. Osborne

le cueillit d'un coup de talon au genou, qui sembla céder sous l'impact. Le type partit en vrille tandis qu'Osborne se relevait en prenant appui contre le mur, des étoiles dans la tête. La cocaïne remonta tout à coup, il avait la gorge sèche et amère, les jambes molles, le sang ruisselait sur sa chemise blanche et la ruelle tanguait dangereusement.

Ses pupilles se fixèrent sur le plus grand de la bande, une silhouette élancée qui le menaçait d'une arme : un Beretta à balles expansives. Leurs regards se croisèrent une fraction de seconde. Il allait l'abattre comme un chien. Les pneus d'une voiture crissèrent alors à l'angle de la rue. Une tête apparut par la vitre ouverte, une tête blonde qui à une vingtaine de mètres s'écria :

— Paul !

Amelia Prescott.

L'homme au Beretta hésita : la fille se précipitait hors de la Honda et les coups de feu pouvaient attirer du monde. Il ne tirerait pas, à moins d'abattre aussi la fille. D'autres noctambules s'étaient arrêtés un peu plus loin. L'homme pesta, fit volte-face et, soutenant ses deux acolytes, disparut au coin de la ruelle.

Amelia accourait.

— Mon Dieu, fit-elle en le voyant.

Osborne chancela contre le mur : il ne voyait plus que des ombres sur le trottoir et ce sang chaud qui gouttait de sa tête...

— Paul ! Paul, ça va ?

À travers l'opacité, il distinguait le son de sa voix. Amelia cala son épaule sous son aisselle.

— Viens, dit-elle, ne restons pas là...

La terre tournait à toute vitesse et la douleur allait

empirant. Osborne s'accrocha à son épaule, si frêle qu'elle manqua de s'affaler. Mais Amelia tiendrait bon. Semant des petits cailloux écarlates sur le trottoir, ils titubèrent jusqu'à la Honda. Le couple de noctambules qui s'était arrêté demanda s'ils avaient un problème mais l'assistante du coroner se chargea de les éloigner. Osborne n'entendait plus rien, sinon les bruits de son cœur qui cognait contre ses tempes. Il roula sur la banquette arrière, la tête en feu. Amelia grimpa à bord, mit le contact et s'engagea sur Queen Street.

— Ça va aller ? souffla-t-elle depuis son volant.

Glissé à l'arrière, Osborne n'émit qu'un son rauque. Son cerveau bourdonnait, commençait à donner des signes de faiblesse. Des petites billes rouges phosphorescentes filaient devant le pare-brise, il voyait double, ou triple.

À l'avant, Amelia parlait d'hôpital, des types qui l'avaient tabassé, du sang qui dégringolait de sa tête... Ses yeux papillonnaient, quittaient leur chrysalide. Il balbutia :

— Pas d'hôpital.

La douleur était là, intense : Osborne ne pensait pas à l'agression qu'il venait de subir, juste à y survivre.

C'était une journée d'octobre où le vent balayait les collines. Les animaux se réfugiaient sous les arbres et, malgré le bleu du ciel, rien n'annonçait le printemps. Après une longue attente, le karanga¹ retentit dans le marae, invitant les Maoris à venir se lamenter.

Le cercueil de la grand-mère était là, ridiculement petit. Hana ne l'avait pas vue depuis des années : Wira s'était-elle rabougrie à ce point ? Les gens se pressaient maintenant dans le whare nui², la famille au premier rang, soutenue par la haie silencieuse des membres de la tribu.

Entourée des siens, Hana écouta les prières et les chants sacrés, les karakia, qu'elle connaissait sans les avoir jamais entonnés. Elle le ferait bientôt, quand tout le monde se serait soudé autour de la doyenne. Hana ne savait pas comment interpréter la mort de Wira, elle n'y voyait ni signe ni ligne de fuite.

— A Ngakau... A Ngakau³...

1. Appel destiné à rassembler les gens.

2. Grande maison où ont lieu les réunions du *marae*.

3. « Ô mon amour, ô mon cœur. »

La gorge nouée, elle posa sa main sur le cercueil. À ses côtés, son père fermait les poings pour retenir ses tremblements, sans bien réaliser que des larmes coulaient sur ses joues : Glenn le Maori de la tribu tainui tout ratatiné de chagrin devant la dépouille de sa mère, A Ngakau ! A Ngakau...

Glenn n'avait pas dit un mot lors du trajet qui les avait amenés jusqu'au marae de West Coast Road. En négligeant de participer aux haka et de représenter la tribu tainui lors de l'Aoteroa Maori Performing Art Festival, la compétition culturelle intertribale qui avait lieu à la fin de chaque été, Glenn avait fini de se brouiller avec son père : Pita avait trop d'honneur à défendre pour accepter sans douleur la désaffection de son fils, et Glenn globalement trop de faiblesse pour échapper à la routine d'un quotidien qui, à la longue, le menait plus souvent au bar du coin qu'à l'agence d'intérim censée l'embaucher.

Seule Hana avait assumé la filiation. Mais si elle les aimait tous les deux et de manière différente, elle n'avait rien fait pour les rapprocher ; on n'était pas maori par atavisme ou par habitude, on l'était dans le sang. En perdant aujourd'hui sa mère, Glenn perdait aussi son dernier lien avec la communauté, l'iwi, la tribu, et le hapu, la sous-tribu, qui ensemble formaient l'unité, le tahi, une part de l'âme maorie...

Des bras puissants soulevèrent le cercueil de merisier. Pita mena le cortège vers le petit cimetière voisin, Hana dans son sillage, brisée mais collée à la dépouille comme si elle pouvait tomber.

Fuyant le regard de son père, Glenn emboîta le pas à sa fille.

Nul nuage à l'horizon : juste un vent humide qui traversait le bleu du ciel déformé sous le prisme des larmes. Hana marchait en silence, obéissant au malheur qui la précédait de quelques pas.

Ça sentait le jasmin dans le petit cimetière aménagé pour l'occasion, une odeur presque enivrante. Hana tanguait près du tertre, perdue dans ses pensées : pourquoi l'enterrait-on là, dans le lopin de terre situé derrière le marae, plutôt qu'au nord de la péninsule où la tribu avait ses terres ? Pour qu'elle reste près de son mari ?

Pita lui présenta alors un pendentif, reconnaissable entre mille : le tiki de sa femme.

Hana sortit de ses pensées ; tous les membres de la tribu s'étaient tournés vers eux. Le grand-père déposa le pendentif au creux de sa main.

— Tiens, dit-il. C'est petit mais c'est du jade.

Le Maori sourit, un pauvre sourire qui s'évanouit sur ses lèvres. Hana retint ses larmes.

— Merci, grand-père...

Pita Witkaire recula d'un pas pour la contempler. C'est Hana qui désormais garderait le mana de la vieille femme, elle qui porterait le souvenir de son âme...

— Tihē mauriora¹, dit-il d'une voix plus ferme.

Répétant le geste sacré de ses ancêtres, il planta le tiri au bout du tertre funéraire, la tige qui permettrait à l'âme de se séparer du corps pour rejoindre Papa la terre ou Ranginui le ciel, selon son choix... Hana serrait le pendentif dans sa main, parcourue de frissons.

— Que voulez-vous que je fasse ? murmura-t-elle.

1. « Je salue le souffle de la vie qui est en toi. »

Le vieil homme parla au nom de la tribu tainui, dont l'emblème et la fierté venait de disparaître.

— C'est la fin, dit-il, la fin ou le commencement. À toi de choisir la route. Car elle est désormais liée à la mémoire de la tribu. C'est toi que ta grand-mère a choisie. C'est toi qui désormais portes l'honneur de la tribu, c'est toi qui portes le savoir. Fais-en bon usage... (Il leva les yeux au ciel, puis serra sa main crispée sur le tiki de jade.) Kia koa koe¹...

Pita se tourna alors une dernière fois vers le tombeau où reposait la kuia. Le vent faisait onduler ses cheveux gris, sa voix n'était plus qu'un souffle.

— E taku hine, e taku hine²...

Glenn grimaçait dans son dos : on mit le cercueil en terre. Hana se tenait droite, prisonnière de sa douleur, les yeux secs comme de la glace.

Le cimetière des éléphants n'existe pas : pour mourir, la bête fatiguée vient se jeter sur les défenses des plus jeunes. C'est seulement après l'agonie qu'ils pleurent, en rond, tous ensemble...

— Comment tu as su que j'étais là ?

Hana avait sa tête des mauvais jours.

Pliant l'échine, Pita s'assit sur le sable, à ses côtés. Il avait fini par trouver sa petite-fille sur la plage de Rangiwahakaea Bay, assise à l'ombre d'un pohutu-waka en fleur. Le contraste avec son visage était saisissant ; ses cheveux étaient pleins de sel, ses yeux aussi avaient perdu de leur éclat... La beauté l'aurait-elle fuie, elle, la splendeur, la fierté de la tribu tainui ?

1. « Je te souhaite toute la joie possible... »

2. « Ô ma femme, ô ma femme... »

— Ça fait des semaines que je te cherche, répondit le vieil homme. Des semaines...

Hana serra une poignée de sable dans sa main, qu'elle égrena, tête basse.

— Si je suis ici, c'est pour que personne ne me retrouve, dit-elle sèchement.

Hana fuyait son regard humide, comme s'il l'avait prise en faute. Le Maori soupira... La route avait été longue et il sentait le poids des années sur lui. Il posa sa main sur l'épaule de sa petite-fille.

— Pourquoi tu ne reviens pas au *marae* ? dit-il doucement. C'est là qu'est ta place, près des tiens. Pas ici...

La jeune femme se renfrogna un peu plus. À son cou pendait toujours le *tiki* de Wira, figurine de jade qu'elle malaxait maintenant entre ses doigts. Quelque chose avait changé dans le fond de ses yeux. Ils semblaient vides. Affreusement vides.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

— J'attends, dit-elle.

— Quoi ?

Pita ne voulait pas la brusquer : il sentait bien qu'elle était fragile, vulnérable, un verre fissuré qui ne demandait qu'à se briser, à lui entailler la main...

— Rien, répondit Hana. Je n'attends plus rien.

Sa voix se voulait louve mais elle chevrotait dans sa gorge. Hana était émue par la venue de son grand-père, il avait dû en faire du chemin pour la retrouver, et son air malheureux lui cassait le cœur. Mais elle tiendrait le coup.

Sentant sa nervosité, le Maori serra un peu plus son bras autour de ses épaules. Elles étaient robustes

et douces mais frémissaient sous la brise tiède. Pita était malheureux pour elle, pour Wira, pour lui.

— Viens avec moi, murmura-t-il. Ça ne sert à rien de ressasser tout ça.

— Je ne ressasse rien, je vis.

— Mal.

— Comme nous tous.

De l'océan montaient des vagues blanches. Il fallait la sortir de là.

— Hana, dit-il. C'est toi qui portes le *mana* de la tribu. Sans toi, nous ne sommes plus rien. Des bouts éparpillés... Reviens. Il faut...

— Je ne porte plus rien, le coupa-t-elle.

— Tu te trompes. Si ta grand-mère t'a choisie, c'est pour propager le savoir de ton peuple, pas pour le garder prisonnier : les Tainuis ont besoin de toi.

Elle ricana. Ses yeux avaient la couleur du jade mais la colère y était noire :

— Va-t'en.

— Hana...

— Non, siffla-t-elle. C'est trop tard. Trop tard pour tout.

Hana repoussa sa main qui, telle une branche morte, retomba sur le sable. Le désespoir l'avait défigurée. Le vieil homme esquissa un geste mais elle se leva tout à coup.

— Va-t'en, elle répéta. Laisse-moi.

Sa robe flottait dans la brise. Ses lèvres aussi tremblaient. Hana tourna les talons avant de craquer et disparut sous les arbres en fleurs, sans un mot d'adieu.

Sur la plage, la brume de chaleur s'inventait des

mirages. Pita Witkaire resta longtemps assis sous le pohutuwaka, à contempler le néant.

Sa femme était morte : l'ange gardien de sa mémoire aussi...

Osborne roula sur le sofa. L'acier du poing américain lui avait déchiré le sommet du crâne. Le plus dur restait de se déshabiller...

— Ne bouge pas.

Assise à son chevet, Amelia l'aida à ôter sa veste poisseuse, puis cala un oreiller sur l'accoudoir du sofa. Elle disparut un moment de son champ de vision — il crut reconnaître une toile de Rothko sur le mur du salon — et grimpa l'escalier en colimaçon qui menait à la salle de bains. Un loft. Amelia revint bientôt, le tiroir à pharmacie dans les mains, et s'assit sur le bord du canapé où il gisait.

— Qu'est-ce...

— Tais-toi.

Fouillant dans le bazar, elle tira un cachet qu'elle lui colla entre les lèvres.

— Sulfate de morphine, dit-elle. Tu vas être un peu plus dans le coton mais ça va t'aider à tenir le coup.

D'un œil inquisiteur, elle commença à inspecter les plaies de son crâne. L'une d'elles était profonde : une bosse poussait sous ses cheveux, une coupure nette. Le sang avait fini par coaguler mais il avait dû perdre

près d'un litre. Il y avait aussi un œdème au sommet du front, une blessure en forme d'étoile...

— Eh bien, on peut dire que tu ne t'es pas raté... (Amelia posa le tiroir de la pharmacie au pied du canapé.) Tu peux parler ?

— Hum...

Il la regardait, tout cabossé.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Osborne fit un geste de dépit qui ne voulait rien dire du tout. Quelle tête de mule... Amelia déballa compresses, cotons, antiseptique, ainsi que du fil et une aiguille. Elle nettoya les plaies, fit des petits tas de cotons écarlates sur la table.

— La morphine fait effet ?

Cloîtré dans sa douleur, Osborne errait dans des zones d'ombre, la tête éclatée.

— Bon, je vais te recoudre le crâne, dit-elle d'une voix neutre. On va pas laisser un trou pareil dans ta belle tête de mule.

Sur ces entrefaites, la biologiste enfila un fil noir dans le chas de l'aiguille et se pencha sur ses croûtes.

— Pas folichon tout ça... Allons-y.

Il se laissa faire, sans un regard pour le décolleté de sa chemise qu'elle lui collait pourtant sous le nez. L'aiguille, en s'enfonçant, fit de nouveau saigner la plaie.

— Je te fais mal ? (Amelia épongeait tant bien que mal.) Faut bien que je te rafistole...

— Laisse tomber, il murmura.

L'odeur d'antiseptique lui donnait la nausée. L'assistante du coroner fit deux ou trois réflexions quant à la résistance de son scalp, énuméra une série de conseils qu'il ne suivrait pas tout en achevant son

ouvrage. Rondement menée, l'opération ne dura pas trois minutes.

— Qui t'a fait ça ? dit-elle en rangeant ses ustensiles.

Osborne eut une moue évasive. Seule certitude, les types qui l'avaient tabassé étaient venus pour tuer...

— Tu as vu leur visage ? insista Amelia. Tu as reconnu leur voix ?

Il posa sa main ensanglantée sur la sienne, pour la faire taire. Il y eut un bref silence, lissé par le bruit des vagues. Gênée par ce qu'on pouvait deviner d'elle, Amelia préféra inspecter les sutures et les points.

— Je ne suis pas ta mère, dit-elle, mais tu devrais arrêter de traîner la nuit. Tu vas finir en morceaux si tu continues...

Osborne sourit vaguement sur le sofa, soûlé de morphine. Il eut une dernière vision avant de sombrer : celle d'une main diaphane qui caressait la sienne, et la lune par la fenêtre du salon, qui se balançait sous les branches...

*

Paul attendait sur l'embarcadère. Le rendez-vous était fixé à onze heures, il était onze heures une et d'Hana pas l'ombre d'un cil. Avait-elle reçu son cail-lou ? Sur la passerelle, le type à casquette s'impatientait — l'heure c'est l'heure.

— Alors, qu'est-ce que vous faites ? lança-t-il. On va partir...

Paul écrasa sa cigarette sur le ponton.

— Vous pouvez attendre deux minutes.

Loin des quais bondés de *Queen's Raff*, le port de commerce était pour ainsi dire désert. Quelques navires croupissaient dans l'eau verte, sentinelles assoupies de cuves à essence, pipelines et autres réserves d'énergie de la ville. Une poignée de touristes avaient grimpé sur le pont, commandaient des sodas. On allait relever la passerelle quand enfin elle arriva.

Sa démarche était souple, aérienne, ses reins cambrés, la poitrine opulente sous son chemisier violet.

— Tu as mis le temps, dit-il en la voyant.

— Neuf ans.

Hana s'était réfugiée derrière des lunettes noires. Il présenta les tickets au type en short.

— Allez, grimpe.

— Où on va ?

— En face.

Ticket jaune : destination *Great Barrier*. Un voyage de trois heures à travers le golfe agité d'Auraki, à cinquante miles d'Auckland. Deux allers-retours par jour pour l'île habitée la plus sauvage de Nouvelle-Zélande.

Le manque d'infrastructures sur place ayant fini par rebuter les touristes, la compagnie chargée de convoyer les passagers ne faisait plus la navette, préférant doubler sa capacité vers *Whaiheke*, toute proche. Pour rejoindre « *Barrier* », on pouvait se rabattre sur deux compagnies aériennes locales ou le petit cargo à coque noire qui ravitaillait l'île en marchandises... Un nuage nauséabond les escorta jusqu'au pont supérieur tandis qu'ils quittaient le quai.

Hana avait beaucoup changé en neuf ans. Lui aussi sans doute. À force d'attendre son retour, il faisait plus que sa trentaine.

— *Comment tu as su que je revenais ? demandat-elle.*

— *J'ai lu l'avis de décès dans le journal.*

— *Non, merci.*

Hana refusa la cigarette qu'il lui présentait.

— *Je ne t'ai pas vu à l'enterrement...*

— *Je n'étais pas invité.*

— *Tu t'es toujours invité tout seul, non ?*

— *J'ai surtout jamais rien compris à la façon dont on m'invitait...*

L'allusion au wero de West Coast Road datait. Hana ne releva pas. À l'abri du golfe, l'eau était d'un bleu tropical. La Maorie allongea le bras par-dessus la rambarde. Paul se tut un moment — elle attrapait des embruns.

Accoudés au bastingage, deux petits Chinois jetaient leur bâton d'ice-cream dans le bouillon des hélices sous le regard attendri des parents, qui en profitèrent pour prendre des photos. Hana parlait sans le regarder :

— *Tu ne me demandes pas pourquoi je suis venue à ton rendez-vous ?*

— *Non.*

— *Tu fais bien.*

Impossible de savoir ce qu'elle tramait derrière ses lunettes de soleil. La brise qui malmenait son chemisier fit alors sauter un bouton.

— *Pas pour un truc cochon au moins ? dit-elle.*

Il secoua la tête.

— *Non plus.*

— *Domage... (Elle se reboutonna.) La dernière fois, c'était plutôt bien, non ?*

— *Pas mal, ouais...*

Cape Reinga. Il en aurait dégueulé.

Une volée de mouettes passa dans l'azur. Le Pacifique rayonnait, avec sa multitude de petits récifs comme autant de réserves naturelles, mais c'est lui qui s'échouait à ses pieds. Hana semblait d'un bloc ; la mort de la grand-mère l'avait visiblement retournée...

La houle monta du large. Pressés à la proue du cargo, les gamins hurlaient à chaque éclaboussure qui balayait le pont.

— Qu'est-ce que tu as fait pendant tout ce temps ?

— J'ai vu des choses, répondit-elle, évasive. Et toi ? J'ai appris que tu étais devenu flic. Une sorte de spécialiste de la question maorie, d'après ce qu'on m'a dit...

Nulle ironie dans sa voix.

— Le type qui dirige le service est d'origine maorie, dit-il pour noyer le poisson. Il m'a un peu sensibilisé au problème.

— Fitzgerald est un vendu, déclara Hana.

— C'est surtout un bon flic.

— Les Maoris ont mieux à faire que de coopérer avec les autorités pakehas.

— Tu es partie il y a longtemps, dit-il. Le pays a changé.

— Ah oui ?

Peinée ou non, Hana retrouvait vite sa hargne.

— On en a fini avec la repentance, reprit Paul d'une voix qui se voulait neutre. Les autorités se sont excusées pour les spoliations, ils ont payé, maintenant on est quittes et chacun pour soi. Ils disent qu'il va falloir s'adapter. Personne n'a plus le choix. Avec la politique actuelle, les pauvres sont considérés au mieux comme des assistés, au pire comme des rebus. Et tu sais

comme moi que les Maoris ont toujours eu du mal à se formater au système...

— Le vôtre.

— Oui, le nôtre, concéda Paul. C'est pour ça que les Maoris sont aujourd'hui si nombreux en prison.

Hana le jaugea de son mètre soixante-quinze.

— Et tu es devenu flic pour apprendre aux Maoris à marcher droit ?

— Non : pour leur éviter de marcher là où il ne faut pas.

— Tu n'as jamais su où te situer.

— On fait ce qu'on peut.

— C'est beau ce que tu dis.

— Non, c'est triste.

— C'est pareil...

Ses cheveux noirs flottaient sur ses épaules, tout emmêlés d'embruns. Hana esquissa un sourire mais la mélancolie l'emporta pour le noyer au large. Ils se turent.

Le cargo longea Cape Colville, salua les mouettes de Port Jackson et fendit les vagues plus virulentes du Channel. Flirtant avec l'écume, une colonie de sternes les doubla. Paul et Hana restèrent un moment contre la rambarde. Secoués par la houle, les petits Chinois avaient fini par regagner le banc où leurs parents, verdâtres, rangeaient les appareils photo.

— Et toi ? reprit-il. Pourquoi tu es partie si longtemps ?

— Pour apprendre.

— Apprendre quoi ? L'ethnologie ? C'est ici que les Maoris vivent, pas en Europe.

— Je voulais connaître le monde des pakehas avant

de revenir, dit-elle, apprendre leur mauri¹ afin de mieux défendre le nôtre.

— Le défendre contre quoi ?

Hana lui jeta un de ses regards incendiaires.

— Vous croyez peut-être, vous les Occidentaux, que les peuples primitifs sont broyés par la culture dominante, c'est-à-dire la vôtre, mais nous n'avons pas disparu : non seulement nous continuons à penser sans vous, mais nous continuons à penser sur vous. Je suis partie en Europe pour décrocher vos diplômes et tenter de modifier votre approche de l'homme, vos fameuses sciences humaines, pour forcer la discipline à changer, transformer vos regards dominateurs et vous obliger à parler de nous en partenaires des temps modernes et non pas pour se conformer à vos canons civilisateurs... Civilisateurs ! s'emporta-t-elle. Combien de fois faudra-t-il vous le dire ? Vous avez conquis les peuples premiers comme on mate un animal sauvage : vos explorateurs, vos grands découvreurs, vos soi-disant héros ont pillé non seulement nos ressources économiques mais aussi notre art, notre culture même ! Vos musées sont pleins de nos biens les plus sacrés, vous avez volé notre histoire, nos langues, nos coutumes, pour imposer votre mode de vie, vos cultes, votre culture, vos clowneries d'adolescents attardés, ce que vous appelez vos valeurs. Ah ! (La colère l'irradiait.) Parlons-en de vos valeurs ! Le droit d'exploiter tout et tout le temps, quitte à vider la terre de sa substance, de sa vie, le droit de réduire en esclavage ce qui n'est pas conforme à vos fameux critères. Combien de fois faudra-t-il vous le dire ? (De grosses larmes per-

1. Principe de vie.

laient sous ses lunettes noires, sa voix n'était plus qu'un murmure.) Vous ne comprenez que la violence... Que la violence... Combien de fois... Dans quelle langue...

Paul frissonna sous sa veste. Hana sanglotait doucement à ses côtés, pliée sur la rambarde du cargo, et il n'osait pas la prendre dans ses bras, de peur de tout casser. Était-ce le décès de la grand-mère qui l'avait mise dans cet état ?

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

— Je ne sais pas, répondit-elle. Ça dépend de beaucoup de choses... De toi aussi.

Elle avait vite séché ses larmes. Paul tremblait à ses côtés, pourtant immobile.

— La sécession est imminente, dit-elle alors.

— Quelle sécession ?

— Entre pakehas et Maoris.

— Il n'est pas question de sécession mais de vivre ensemble, dit-il.

— Ensemble ? releva Hana. Tu penses en Blanc, Paul... Si vous ne voulez pas de nous autrement qu'aliénés à votre système, vous pouvez vous le garder. Nous n'en voulons plus : ni de votre société ni de vos lois. Le monde crève à petit feu mais nous ne mourons pas comme ça. Non, pas comme ça...

Hana ne serrait plus les dents ; elle semblait rêver à des fins heureuses... Paul se tut, traversé de doutes.

Un avion de tourisme survola le cargo ; il les salua de l'aile mais, avec la houle du large, même les Chinois n'avaient plus le cœur de lui répondre.

Ils vomirent tandis qu'ils dépassaient la péninsule de Coromandel. Au loin, Great Barrier pointait son nez dans la brume de chaleur...

Plus vaste que Bali pour une population à peine supérieure à mille habitants, l'île de Great Barrier était un curieux compromis entre la nature et la civilisation.

Fort de ses idées écologiques, le gouvernement avait proposé d'aider les paysans à s'installer sur cette terre déchiquetée. Des émigrants avaient ainsi tenté de cultiver les pentes caillouteuses qui se jetaient à corps perdu dans la mer, ils avaient rasé le bush et semé, sans succès : les pentes étaient si abruptes que seules les racines les plus teigneuses pouvaient s'y accrocher. Les paysans étaient repartis, laissant la place à une population souvent marginale, rarement malheureuse, et l'unique plante à daigner pousser sur cette terre, outre le chienlit, était le cannabis. Le reste de la population se composait de chefs d'entreprise ou de commerçants blasés par l'économie de marché ou/et leur femme, qui venaient se ressourcer le week-end autour d'une partie de pêche et une caisse de bières. Concentrés sur quelques sites aménagés près du port de Tryphena, ils laissaient derrière eux des terres vierges, à peine sillonnées par des chemins de randonnée. Au-delà, plus rien que le bush, à peu près inextricable, des falaises dégringolant dans la mer et quelques plages de sable blanc prisées par les surfeurs...

— Tu ne m'as toujours pas dit ce qu'on faisait là, fit remarquer Hana.

— Non.

Le cargo venait d'amarrer sa lourde carcasse dans la baie.

— Toujours aussi mystérieux...

— C'est toi qui disparais à tout bout de champ, rétorqua-t-il, pas moi.

Hana sourit légèrement. Le capitaine avertissait les passagers de regagner leur véhicule.

— *Allons-y.*

Découpé dans des vallons verdoyants, le petit port de Tryphena baignait ses eaux claires. Les petits Chinois aussi avaient repris des couleurs. Sur le ponton où ils venaient d'accoster, une demi-douzaine d'autochtones attendaient un parent, un ami ou quelques denrées rares. Des gosses au tee-shirt crasseux chahutaient plus loin, leurs pieds sans chaussures en éventail. Paul et Hana montèrent à bord de la vieille Dodge qu'il avait embarquée.

— *Pourquoi tu as acheté cette guimbarde ? demandat-elle.*

— *À cause du volant.*

Sans cache, il était effectivement ridicule. Ils suivirent la portion de route bitumée jusqu'au village de Claris, dernier bastion de civilisation avant la forêt escarpée. Puis ils dépassèrent un lodge, quelques fermes le long d'une piste poussiéreuse, et s'enfoncèrent dans le bush.

Paul zigzaguait pour éviter les racines. La végétation gagnait sur la route, compacte, brocolis géants rivés à la terre. Bientôt la nature les enveloppa dans ses tiges. Ils roulèrent encore, soulevant un nuage de fumée et d'insectes que des piwakawakas bleus gobaient au passage, atteignirent un premier sommet où l'on apercevait une baie turquoise et filèrent plein nord, en direction de Rangiwahakaea Bay.

Hana n'était jamais venue à Great Barrier. Elle observait le panorama dantesque qui défilait derrière le pare-brise moucheté d'immondices — des plages

désertes et la forêt qui se perdait dans la montagne. Ils ne croisèrent bientôt plus que des oiseaux.

Enfin, la vieille guimbarde ralentit à l'orée d'un bois. Hana se tourna vers l'océan, qu'on distinguait derrière une rangée de pohutuwakas, ces grands arbres aux fleurs rouge sang...

— Tu m'as fait venir ici pour prendre un bain de mer ?

— Avance plutôt que de dire des conneries, dit-il en ouvrant la portière.

Filant sous la voûte des grands arbres, ils atteignirent la plage de sable blanc où se prélassait une colonie de manchots.

— Par ici, dit-il en l'entraînant sur un lit de coquillages.

À peine visible depuis la plage, un chemin abrupt grimpait au flanc d'une petite falaise. Des marches avaient été taillées à même la roche, renforcées par des pierres et des planches mal ajustées. Paul ouvrit le passage, repoussant les fleurs sauvages. Hana le suivit jusqu'au sommet. Le jardin qui dominait la baie était en friche mais les fleurs autour de la maison commençaient à s'ouvrir.

Des orchidées blanches, ça lui plairait, non ?

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-elle.

— Une maison.

Paul avait trouvé le terrain deux ans plus tôt. L'argent extorqué aux six crapules avait couvert l'achat de la parcelle et le bois de construction. Paul avait bâti la maison avec le concours d'un charpentier du coin : montée sur pilotis, la bicoque ne payait pas de mine mais le groupe électrogène fonctionnait. Un conteneur à l'arrière constituait la réserve d'eau douce,

il y avait aussi une cheminée et du bois de chauffage alentour. On voyait la mer depuis la terrasse et, hormis le tui noir qui nichait au sommet du kowhai, le premier voisin était à des kilomètres...

Hana se tourna vers Paul, qui la regardait avec ses beaux yeux de cinglé.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— J'ai retrouvé les types de Red Hill, répondit-il. Dooley et ceux qui à l'époque faisaient partie de sa bande... Ce n'est pas grand-chose mais ils ont payé un peu de leur dette... C'est à toi si tu veux. À nous...

On n'entendait plus que le bruit des vagues en contrebas. L'exil, le temps, tout ça n'avait servi à rien.

— Je m'en fous de ta maison, dit-elle en soupirant. Tu n'y es pas, Paul, pas du tout. Je me fous de ces types, je les ai oubliés depuis longtemps. Tu continues à penser en Blanc : de l'argent sale, c'est tout ce que tu as à me proposer ?

Il ravala sa salive, le cœur dans la gorge.

— Tu es pathétique, mon pauvre ami... Ce n'est pas ça le utu¹. Je m'en fous de ta maison : complètement... Ramène-moi à Claris. Je prendrai l'avion.

Paul s'en déchirait l'intérieur de la bouche. Le sang afflua mais Hana s'enfuyait déjà vers le sentier, chemisier violet mordant la brise...

Il avait donné sa démission le lendemain, sans explication.

— Qu'est-ce qui te prend, Paul ? Tu as vu trop de cadavres ?

1. Principe de vengeance.

Penché au-dessus de son bureau, Fitzgerald était furieux.

— Laisse tomber, Jack. Je ne te demande pas d'accepter ma démission, je te la donne.

Mais le Maori n'était pas du genre à abdiquer si facilement — avec cette tête de pioche, il perdait son meilleur lieutenant et le seul type en qui il avait vraiment confiance.

— Je n'en veux pas, de ta démission, répliqua Fitzgerald. J'ai besoin de toi.

— Tu es bien le seul, ironisa-t-il. Adieu.

Paul était devenu flic pour retrouver les crapules qui avaient violé Hana et s'acheter une rédemption : l'amitié qu'il portait à Fitzgerald n'avait rien à voir là-dedans.

— Écoute, s'adoucit Fitzgerald : je ne sais pas ce qui t'arrive mais fous le camp où ça te chante, le temps de te remettre. J'en prends la responsabilité. On reparlera de tout ça après tes vacances.

— Je ne pars pas en vacances, Jack : je pars...

Paul lui avait tendu la main comme on rend la monnaie. Le Maori ne l'avait pas serrée : il avait déchiré sa lettre de démission.

— Tu déconnes complètement, dit-il en guise d'épithaphe.

Le sommeil comateux qui s'était emparé de lui ne le lâcha qu'au petit matin, comme un sac qu'on jette.

Osborne avait dormi une poignée d'heures et se réveillait maintenant, la tête comme désarticulée. Balbutiant des pensées sur l'oreiller ensanglanté, il fouilla dans ses yeux et n'y trouva qu'une longue plainte. La drogue l'avait fichu dans un sale état.

Sur la table du bar américain, le réveil affichait huit heures. Il dut se pencher par la fenêtre du salon pour savoir que c'était le matin. La maison d'Amelia lui sembla désertée jusqu'à ce qu'il entende un bruit d'eau dans les conduites : elle devait prendre une douche à l'étage... Osborne se redressa, fit quelques pas sur le parquet peint du salon et croisa son visage livide dans un miroir. La blessure au cuir chevelu était profonde mais elle avait cessé de saigner. Restaient des croûtes collées aux mèches et des points de suture... Il chancela jusqu'à l'évier de la cuisine. L'eau fraîche coula longtemps sur sa tête cassée.

Amelia descendait l'escalier du loft.

— Qu'est-ce que tu fais là ? fit-elle en le voyant penché sur l'évier.

— Je me rafraîchis les idées.

Mais, en se redressant, l'air avait comme des élans de centrifugeuse. Osborne se posa sur le tabouret du bar.

— Tu ferais bien de te reposer, dit-elle.

Amelia avait planté tout un tas de barrettes multicolores dans ses cheveux, ils étaient courts et d'une teinture poil de carotte flambant neuve qu'il n'avait pas remarquée.

— Ça va mieux ?

— Bof.

Il se sentait comme un nénuphar au milieu de la vase. Amelia évaluait son scalp.

— Toujours aucune idée de qui t'a fait ça ?

— Non.

— Les types portaient des cagoules, reprit-elle. C'est à toi qu'ils en voulaient, à toi personnellement...

Osborne tira une cigarette de son paquet.

— J'ai dû mettre le nez où il ne fallait pas, répondit-il en l'allumant.

— Vu ta gueule, ça a l'air d'être une spécialité...

Il haussa les épaules, résigné. Trop mal pour réfléchir. Plongé sur son visage fiévreux, Amelia avait des sentiments partagés.

— Ces types ont failli te tuer, insista-t-elle. Tu vas quand même porter plainte.

— Ne dis pas de bêtises, rétorqua-t-il depuis son perchoir.

L'assistante du coroner hocha la tête comme si tous les hommes du monde étaient à mettre dans le même sac.

— Je ne sais pas ce que tu as dans la tête, dit-elle, mais je n'aimerais pas être à ta place... En tout cas, tu peux rester ici aussi longtemps qu'il te plaira.

Osborne ne réagit pas. Elle empoigna son sac à main.

— Bon, je file au boulot. J'ai pris du retard avec tes analyses...

Il la regarda comme un amnésique la photo d'un autre.

— Celles des cheveux que tu m'as rapportés l'autre jour, précisa la biologiste. Je passais te les déposer à l'hôtel hier soir quand je t'ai aperçu dans la ruelle avec ces types qui te tapaient dessus...

Amelia tira une enveloppe et un sachet plastifié où trois cheveux noirs s'enchevêtraient.

— Ce sont ceux d'Ann Brook, n'est-ce pas ? dit-elle.

Une lueur de félicitation passa dans ses yeux troubles. Amelia garda son sang-froid — ainsi c'était donc ça...

— On peut savoir de quoi il retourne ?

— Ça ne t'attirerait que des ennuis, répondit-il.

— Pas à toi ?

— J'en ai déjà.

— Arrête de jouer à cache-cache avec moi, tu veux ? Des ennuis, j'en ai aussi des tas, grâce à toi. Maintenant je veux bien risquer ma place pour tes beaux yeux à la con, mais il va falloir m'en dire plus : comment tu t'es procuré ces cheveux ?

Osborne se réfugia derrière un nuage de fumée bleue :

— Par hasard.

— La noyée, c'était aussi un hasard ?

— Je t'expliquerai tout quand j'aurai recollé les morceaux...

— C'est pas demain la veille.

— Je t'en prie, continue à être gentille...

Osborne tendait la main vers l'enveloppe, un sourire blême sur son visage. Capitulant, Amelia lui jeta le rapport d'analyses comme un os à un chien.

— Tu es chiant, dit-elle.

Il ne contesta pas.

— Passe-moi au moins un coup de fil pour me dire que ça va mieux, fit-elle en prenant son sac.

Il acquiesça, écrasa sa cigarette.

— Et surtout ne me remercie pas, conclut-elle, tu vas rouvrir tes plaies...

Elle était marrante... Osborne attendit qu'elle claque la porte de la maison pour examiner le rapport.

Les examens des cheveux révélaient les traces d'alcool (gin), de soda (Schweppes), de LSD (acide), d'herbe (datura), mais également une substance proche du yopo sud-américain, encore non identifiée

(probablement ce qu'Ann appelait du « tonnerre »), ainsi que du GHBR, un désinhibant hospitalier.

Gama Hydro Butate Rohypnol. Bizarre : ils avaient pris de tout sauf de ça...

Comme la douleur revenait, lancinante, Osborne avala un nouveau cachet de morphine et se rallongea sur le sofa, la tête dans le formol. Les morts se télescopiaient aux vivants. Assommé de médicaments, il s'endormit pour de bon.

Six heures du soir. Tom Culhane n'avait pas mangé de la journée et c'était le genre de détail qui altérerait son humeur. Sortant d'une réunion interminable avec le capitaine Timu et son équipe, il arrivait seulement maintenant à l'hôpital, en retard d'une bonne demi-heure. Sa femme était pendue au bras du docteur Boorman, le médecin qui la suivait depuis leur arrivée à Auckland, un spécialiste pour lequel ils avaient déjà déboursé plus de douze mille dollars hors assurances. Une fortune qu'ils ne possédaient pas...

Tom accourait dans le couloir de l'hôpital mais il suffit de voir les yeux désolés de Rosemary sortant du cabinet pour comprendre que les examens étaient mauvais — la fécondation in vitro serait donc leur dernière chance.

Sa femme lui jeta un regard assassin, salua le médecin et fila dans le dédale de l'hôpital. Tom bafouilla deux mots au grand spécialiste qui, appelé sur son portable, lui tourna aussitôt le dos pour prendre la ligne — Mme Smith faiblissait du col...

— Attends-moi ! s'écria Tom. Rosie !

Mais ses petits pas à elle ne faiblissaient pas. La

situation était terriblement embarrassante, il n'osait pas crier avec tous ces gens qui les observaient.

Il la rattrapa dans le hall d'accueil.

— Rosie...

— Tu étais où ? lâcha-t-elle sans le regarder.

— Une réunion avec le capitaine qui s'est éternisée, s'empressa-t-il de préciser. Désolé, je n'ai pas pu faire autrement.

— Tu ne peux jamais faire autrement.

— Écoute, Rosie...

Ils passaient les portes battantes.

— Je t'en prie, ne te justifie pas. Tu n'as qu'à retourner à ton travail : je n'ai pas besoin de toi pour rentrer.

Rosemary s'était arrêtée au sommet de l'escalier. Elle rajusta son foulard, méprisante et blessée. Des taches rouges étaient apparues sur son cou.

— On peut déjeuner ensemble, dit-il. Il y a un petit restaurant pas loin...

Dans le parc qui bordait l'hôpital, une mère portait son nourrisson comme s'il était cassé. Rosemary détourna la tête. Le cellulaire émit alors son air de samba métallique. Tom hésita une seconde (sa femme était à deux doigts de pleurer), pesta dans sa barbe et décrocha.

— Tom ?

Ce n'était pas Timu mais Osborne. D'instinct, il se tourna vers Rosie — elle était en train de partir — et plaqua l'écouteur contre sa veste.

— Rosie ! Attends !

Mais sa femme lui échappait : sa petite silhouette ronde dévalait les marches de l'hôpital, sourde à ses

appels. Il pesta : si elle savait tout ce qu'il faisait pour elle...

— Oui ? dit-il, encore confus. Excuse-moi, qu'est-ce que tu disais ?

À l'autre bout du fil, la voix d'Osborne avait comme de la corne :

— Des nouvelles de l'autopsie d'Ann Brook ?

Le policier reprit vite ses esprits.

— Tous les services ont reçu une copie du rapport du coroner. De la dynamite, ajouta-t-il. Ann Brook a été violée avant d'être assassinée : on a retrouvé du sperme dans son vagin. Pour être plus précis, trois spermatozoïdes différents.

— Trois ?

— Oui, confirma Culhane. C'est pour ça que son corps a été déplacé : la fille a été violée quelque part avant d'être tuée et jetée près de l'usine. On ne sait pas encore qui a fait le coup mais les types qui ont commis ces atrocités ne sont pas des petits malins. Avec un peu de chance, leur empreinte génétique figure sur nos fichiers. Reste à les comparer avec celle des suspects...

Osborne était bien placé pour savoir qu'on retrouverait son ADN dans le corps d'Ann, mais le sperme de trois types...

— On a également retrouvé des cheveux sur ses vêtements, poursuivit Culhane. Eux aussi sont partis au labo. Une liste des repris de justice, criminels et autres psychopathes libérés ces derniers temps a été dressée.

— Des suspects ?

— Des témoignages mais, s'il y a un suspect, Galaher le garde bien au chaud.

Pas un mot du sperme dans son estomac. Constatant le viol, Moorie avait dû se concentrer sur le vagin de la petite.

— Tu as vu le corps d'Ann Brook ? demanda Osborne.

— C'est Gallaher et Timu qui s'occupent de l'affaire, rétorqua le sergent. L'autopsie est terminée et la mère d'Ann fait des pieds et des mains pour que l'inhumation ait lieu au plus vite : la pauvre a sans doute besoin d'une cérémonie pour faire le deuil de sa fille.

— Il a lieu quand, l'enterrement ?

— Demain, je crois... Pourquoi, tu as trouvé quelque chose ?

— Peut-être.

— Dis, tu as une drôle de voix, s'inquiéta Tom. Ça va ? Tu as besoin d'un coup de main ?

Mais Osborne avait raccroché.

*

La lune faisait des ronds dans l'eau. De l'autre côté de la baie, les quais d'Auckland répandaient ses lucioles artificielles.

Sortant de ses brumes, Osborne avait fini par se lever. Une bosse énorme pointait sur son crâne mais les sutures semblaient tenir le choc. Délaissant les poches de glace et le canapé du salon, il avait fait quelques pas dans le jardin d'Amelia, jusqu'à la rambarde de bois qui donnait sur la mer. Il fumait, perdu dans ses pensées.

Des questions comme autant de bulles vides. La hache du vieux chef ngati kahungunu avait été déro-

bée chez Melrose suite au carnage occasionné par l'arrestation de Kirk et la découverte du charnier : Fitzgerald s'était suicidé dans la foulée, sans donner d'explications, et Zinzan Bee, complice présumé de Kirk, avait disparu. Seul Sam Tukao avait été torturé avant d'être exécuté : pourquoi ? Parce qu'il avait signé l'acte de vente des terres maories ? Où étaient passés les fémurs ?

De leur côté, les jumeaux du maire et son conseiller en communication traînaient avec Ann Brook au club échangiste le plus chic de la ville : pourquoi l'avait-on assassinée ? Parce qu'elle était, entre autres, la maîtresse de Lung ? Anna avait-elle appris quelque chose qu'elle ne devait pas savoir ? Et Will Tagaloa, le portier du Phénix, pourquoi était-il précisément en congé maintenant ? Pas pour échapper aux interrogatoires de la police : il n'y en avait pas eu...

Osborne ralluma une cigarette, l'écrasa (la tête lui tournait). Les événements repassaient en boucle dans son esprit fatigué. Karikari Bay abritait d'anciens *pas* maoris. Melrose s'était emparé du projet avec l'aide du père O'Brian et la complicité de Tukao, Griffith gérait l'argent du chantier, mais Ann Brook ? Qu'est-ce qu'une jeune mannequin venait faire dans cette histoire ? Osborne avait dû la lâcher vers quatre heures du matin. Le décès était évalué autour de cinq : ça laissait peu de temps aux tueurs pour l'embarquer, la violer et jeter sa dépouille près de l'entrepôt... À moins d'être présents à la party de Julian Lung...

Le soir tombait sur la baie quand la Honda d'Amelia Prescott se gara sous les kamashis en fleur. Repérant bientôt la silhouette d'Osborne près des rochers, la jeune femme marcha jusqu'à la rambarde.

Suspendu à des fils que rien ne tenait, il caressait de loin le monde et ses lumières.

— Qu'est-ce que tu regardes ?

— Rien, dit-il. Je suis fatigué.

Un oiseau pépiait dans l'arbre voisin. Amelia s'accouda à la rambarde, près de lui. Elle avait travaillé comme une acharnée pour rattraper le boulot en retard, elle aussi était fatiguée mais ses yeux bleus souriaient sous les étoiles.

— Tu devrais peut-être passer une radio à l'hôpital, dit-elle au hasard.

— Il ne s'agit pas de ça...

Une chape de mélancolie lui était tombée dessus. Il pesait des tonnes. Elle vit son visage pâle à la lune montante, ses pupilles luisantes de fièvre... Un moment de faiblesse. Elle en profita :

— C'est à cause de Fitzgerald que tu es comme ça ?

— Quoi, comme ça ?

— C'est pour le venger que tu es rentré en Nouvelle-Zélande ?

— On l'a tué, dit-il entre les dents.

— Non, Paul : il s'est suicidé... J'ai vérifié à l'institut médico-légal. Ça ne fait aucun doute. Personne ne l'a tué...

— Alors c'est quelque chose qui l'a tué, répondit-il.

La légiste soupira. Autant essayer de rendre la raison à un arbre. Des langueurs salées montaient de l'océan. En proie à de nouveaux vertiges, Osborne se rattrapa à la rambarde. Amelia sentit son corps tout près du sien et cette espèce d'attraction qui les poussait l'un vers l'autre. Alors, sans plus penser à rien, elle enroula sa main autour de sa taille et posa la tête contre son épaule. Ils restèrent là un moment,

devant la mer, immobiles. À travers sa chemise, Osborne était brûlant de fièvre. Amelia se serra plus fort contre lui.

Une poignée d'écume s'échoua sur le rivage et personne n'avait envie de la sauver.

Amelia releva la tête avec une envie folle de l'embrasser, mais l'homme qu'elle aimait tenait à peine debout.

— Il me faut de la dope, dit-il.

III

LE GARDIEN DES OS

Jon Timu roulait sur Tamaki Drive, la route de bord de mer qui menait à la banlieue chic de Mission Bay, sorte de Santa Monica local. Des criques se succédaient à l'abri des rochers. Depuis le sommet de la colline, la vue sur le golfe d'Auraki était spectaculaire.

Le chef de la police passa les grilles de l'institut spécialisé et gara sa vieille BM dans le parking visiteurs. Problème d'injection. Le garagiste lui avait répété qu'il faudrait songer à la changer — les pièces détachées coûtaient les yeux de la tête — mais le Maori avait chaque fois rétorqué qu'il y penserait. Changer de voiture : autant se mettre au footing...

La démarche traînante, Timu grimpa l'escalier du grand hall. Tête connue, la fille de l'accueil lui renvoya un sourire de circonstance.

— Bonjour, capitaine ! Vous venez voir Mark ? Il est à la piscine !

Timu bougonna un remerciement — à croire qu'il ne serait jamais qu'un flic aux yeux du personnel spécialisé, et pas un père... Il se soulagea la vessie dans les toilettes du rez-de-chaussée, serra les dents

en voyant le liquide saumâtre qui sortait de l'urètre, puis suivit les couloirs jusqu'à la piscine couverte.

Une odeur de Javel emplît ses narines. Le sol était glissant. Le maître nageur surveillait le plongeur d'où les gamins sautaient bruyamment. Mark s'ébat-tait parmi ses petits camarades qui, comme lui, s'en donnaient à cœur joie. Ils avaient tous un handicap mais dans l'eau ils redevenaient tous égaux, comme par magie.

Josie, fidèle et dévouée à sa tâche, y allait de ses encouragements, revêtue d'un maillot de bain une pièce qui faisait rebondir ses gros seins. L'éducatrice n'était pas belle, avec son nez de singe et sa peau bouton-neuse, mais il y avait d'autres façons de l'être. C'est elle qui prendrait le relais, bientôt, de manière définitive... Ravalant ses larmes, Timu s'approcha.

Mark éclaboussait un petit copain quand soudain il vit son père. Branle-bas de combat à la surface de l'eau. Il pataugea, l'imbécile, à s'en noyer le corps, et arriva exténué au niveau du plongeur où le maître-nageur, croyant à la panique, hésitait à sauter.

Mais Jon s'était déjà précipité ; le malade arrivait, hilare, les yeux rouges de chlore, dans un élan de joie qui donna à son père envie de chialer.

Bon Dieu, il était un homme, oui ou merde ! Le Maori attrapa son fils par les épaules, il pesait lourd le cochon, et le hissa hors de la piscine où tout le monde l'avait déjà oublié, tellement ça rigolait.

— Papa ! s'écria Mark.

Ses yeux bridés riaient comme s'il ouvrait un paquet-cadeau. Timu serra son fils dans ses bras, fort. Tout trempé qu'il était, Mark ne sentit pas les larmes qui dégringolaient sur ses épaules...

Au prix d'un bel effort, Osborne s'extirpa de la Honda. Il avait dormi d'un sommeil de plomb sur le sofa d'Amelia, il émergeait à peine et les pilules de codéine lui vrillaient la tête. L'assistante du coroner avait insisté pour qu'ils partagent un petit déjeuner consistant ; le bacon et les beans expédiés, elle le déposait devant l'hôtel Debrett avant de regagner son travail. En attendant, il avançait au radar.

— Ça va aller ?

— Oui, dit-il en se débarrassant de la portière. Encore merci pour le rafistolage...

— Pas de quoi.

Par la vitre ouverte de la Honda, Amelia lui jeta un dernier regard.

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? dit-elle. Casser la gueule au monde entier ?

— Il n'en vaut pas la peine...

Osborne posa sa main sur celle d'Amelia. Elle était chaude et douce comme sont les mains des femmes.

— À plus tard, dit-il.

Laissant la fille qui lui avait sauvé la vie à son bout de trottoir, il marcha jusqu'à l'hôtel Debrett.

Là, le barman lui adressa un signe de bienvenue depuis les vitres ouvertes, auquel il ne répondit pas. L'esprit encore vapoureux, il grimpa jusqu'à sa chambre d'hôtel et trouva la mallette au pied du lit. Il l'ouvrit, sniffa un peu de cocaïne pour contrebalancer les effets de la codéine, puis but deux grands verres d'eau avant de regagner la rue.

Dehors les humains vivaient comme si de rien n'était. Étrange de se retrouver parmi eux... Osborne contourna le bâtiment, protégeant ses yeux du soleil. La Chevrolet était toujours parkée dans la ruelle voisine. Il jeta le PV le long du caniveau et la mallette sur la banquette.

Ça sentait l'herbe et le tabac froid dans l'habitacle. Il fila vitres ouvertes vers le motorway, des mirages plein la tête...

Onehunga Road, succession de bicoques érigées à la va-vite : d'après la feuille d'embauche du Phénix, Will Tagaloa habitait au numéro 124, en plein South Auckland, le quartier le plus misérable de la ville. Trois frères : Will, Jesse et Steven Tagaloa, qui vivaient toujours chez leur père Mike. Aucun n'était fiché.

Sur le trottoir jonché de papiers gras, des effluves de friture s'éparpillaient dans la moiteur de l'été. Osborne gara la Chevrolet devant le numéro 124 et s'envoya une nouvelle ligne, pour tenir le coup.

Mike Tagaloa travaillait la nuit comme manutentionnaire à l'usine frigorifique d'Endeson. Un vieux Ford break était garé à l'ombre d'un pêcher efflanqué qui faisait office d'arbre fruitier. Osborne sonna deux fois avant qu'une voix mal réveillée ne l'incite à rester sur le perron.

La bedaine dépassant de moitié, tee-shirt Nike et jean délavé, des pognes à casser des pierres, Mike Tagaloa détestait qu'on le réveille pendant la sieste.

— Vous êtes quoi, vous ? Flic ? Si c'est pour que je vous parle des gars, vous pouvez sortir tout de suite ! grogna le Maori, mêlant le geste aux postillons.

Osborne se fit une brève idée de l'ambiance qui régnait dans la maison.

— Je cherche vos fils, dit-il, plus particulièrement Will. Il est où ?

— J'sais pas.

— Ah oui ?

— Je les ai pas vus depuis des semaines, rétorqua Mike.

— Ils n'habitent plus ici ?

— Je vous l'ai dit : pas depuis des semaines !

— C'est pas la peine de me postillonner dans la gueule : ils sont où ?

— J'en sais rien où ils traînent, moi ! Allez de bar en bar, vous finirez peut-être par les trouver...

Excédé, le Maori laissa retomber son double menton sur son tee-shirt crasseux.

— Et Will ? insista Osborne depuis le seuil de la baraque. Il est en congé depuis le week-end dernier. Il n'est pas passé vous voir ?

Mike Tagaloa partit d'un rire tonitruant.

— Will, en congé ? Elle est bien bonne ! Je l'ai jamais vu travailler, alors prendre des congés, pour ça, sûr, il s'y connaît !

Depuis ses dix-huit ans, l'aîné n'en faisait qu'à sa tête : le portrait craché de son père. Forcément, les deux autres avaient fini par l'imiter...

— Will travaille pourtant dans un club privé, reprit Osborne, le Phénix, sur K. Road.

— Première nouvelle ! s'emporta le patriarche. Des fantômes. Il courait après des fantômes.

— Et les autres ? poursuivit Osborne. Jesse et Steven, ils ont quel âge ?

— Vingt et dix-huit.

— Ils ne vont plus à l'école ?

— Plus depuis longtemps.

— Du travail ?

— Bah..., lâcha-t-il, comme si c'était la fatalité. Quelques petits boulots de temps en temps mais je les ai plus souvent vus au bar du coin qu'à l'agence d'intérim.

Sous ses airs bougons, Mike Tagaloa semblait un peu dépassé par les événements.

— Vous voulez dire que ne voyez plus vos fils et que vous ne savez pas où ils sont ?

— C'est ça, répondit le Maori.

— Et la mère ?

— Cette salope m'a laissé les trois gars et s'est tirée avec une espèce de connard qui...

— O.K., coupa Osborne. Et les garçons, aucune idée de l'endroit où ils habitent ?

— Dans un squat, j'imagine, grommela leur père. De toute façon, y sont majeurs maintenant, y font ce qu'ils veulent.

Ça n'expliquait pas pourquoi ils avaient disparu de la circulation au même moment, ni la fausse adresse laissée par l'aîné...

— Ils ont quel lien tous les trois ? relança Osborne.

— Pas mauvais.

— C'est-à-dire ?

— Y se cherchent pas de noises.
— Will jouait au grand frère ?
— Normal, c'est lui le plus vieux.
— Y en a là-dedans. Alors ?
— Ouais. C'était un peu lui le meneur.
— Et leurs tatouages ?
— Quels tatouages ? fit Mike d'un air bourru.
— La dernière fois que je les ai vus, leurs bras et leur cou en étaient recouverts.

— Pas au courant, répliqua le Maori. Et puis si ça les amuse de se barioler, j'y vois pas d'inconvénient...

Osborne soupira : il aurait parlé à un mur avec la même emphase.

— Une idée de la raison pour laquelle ils ne rentrent pas ? dit-il.

— Comment voulez-vous que je le sache ?!

— Aux dernières nouvelles vous êtes encore leur père.

— Ouais.

Ça n'avait pas l'air de l'emballer.

— Dans quel bar ils traînent ?

— J'en sais rien, moi. Au Beverly, de temps en temps, concéda le Maori. C'est dans le quartier...

— Bon... (Osborne commençait à en avoir marre des réponses évasives.) Vous avez une photo d'eux, que je vois leur bonne tête...

— Non.

Ils avaient la même taille mais pas du tout le même gabarit. Mike Tagaloa, qui croyait se tenir fermement sur ses deux jambes, se sentit soudain décoller de terre : Osborne l'avait attrapé par le col et jeté au bas des marches avec une telle rapidité qu'il démolit l'espèce d'arbuste qui constituait son jardinet avant

de rouler dans la terre sèche. Le Maori se releva, furieux, et, l'esprit tout à sa vengeance, grimpa les marches du perron.

Il trouva l'intrus dans la chambre de Will, penché sur le bureau. Deux mots le coupèrent dans son élan :

— Et ça ?

Osborne tenait dans sa main un petit sachet. De l'herbe — Mike en avait déjà fumé avec les copains. Le Maori hocha la tête, dépité.

— Je suis au courant de rien.

Osborne remballa le sachet de datura soutiré chez Ann Brook. L'effort de tout à l'heure lui faisait de nouveau tourner la tête. Il commença la fouille de la chambre sous les yeux dépités du paternel. Désertée depuis des lustres, il ne trouva qu'un sac de linge sale, quelques babioles et une guitare sèche aux cordes tirebouchonnées. Mike Tagaloa attendait toujours dans l'embrasement de la porte.

— Vous ne trouvez pas ça bizarre qu'ils disparaissent du jour au lendemain, vos gamins ? fit remarquer Osborne.

— Non.

Tout foutait le camp.

Osborne arracha la seule photo accrochée au mur, celle de Will, en compagnie de ses deux frangins, et vida les lieux sans un regard pour le père de famille — il y a belle lurette qu'il avait fait une croix sur la famille...

Il rejoignait la Chevrolet quand la radio branchée sur la fréquence de la police crépita : on demandait des renforts sur Massey Road, Otahuhu, quartier sud de la ville. Trois hommes s'étaient barricadés dans une maison individuelle après un contrôle d'identité

qui avait mal tourné. Deux patrouilles étaient déjà sur place. Pas d'intervention sans l'accord du lieutenant Gallaher, qui arrivait sur les lieux : les trois hommes étaient armés.

*

Réfugié derrière le capot d'un véhicule de police, Peter Gallaher évaluait le pavillon où les truands s'étaient réfugiés. Aucune chance d'en sortir. Il y avait des hommes partout prêts à intervenir, deux policiers en civil accroupis derrière le muret du jardinet, en première ligne, et une rangée de tireurs pour les couvrir. Ne restait plus qu'à déloger ces crapules...

Gallaher se tourna vers les unités d'élite qui attendaient dans son dos, harnachées.

— Dites à vos hommes situés à l'arrière du pavillon de se tenir prêts à intervenir dans... (il regarda sa montre) exactement deux minutes.

Le gradé opina. Un agent lui présenta un gilet pare-balles mais Gallaher le repoussa.

— Je n'en aurai pas besoin.

Le soleil était au zénith. Retranchés dans le pavillon, les truands guettaient l'attaque. Gallaher jaillit du capot. Il traversa la rue vide en opérant quelques zigzags et atteignit les deux flics recroquevillés derrière le muret du jardin.

— C'est quoi ce bordel ?

Deux jeunes flics de son équipe se tenaient à couvert.

— Il y a deux tireurs aux fenêtres du rez-de-chaussée et un autre à l'étage, lâcha Percy. Qu'est-ce qu'on fait ?

— On intervient.

Encore une minute. Un bruit de pas se précipita alors dans leur dos.

Réputé pour ses nerfs, le lieutenant Gallaher sentit saillir deux veines bleues le long de ses tempes : Osborne. Il ne savait pas qui l'avait laissé passer le cordon de sécurité mais il les avait rejoints derrière le muret, la tête pleine de croûtes, un .38 à la main.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? feula Gallaher, visiblement prêt à en découdre avec ses sutures.

— Je traînais dans le coin quand j'ai entendu l'appel radio.

— Je n'ai pas besoin de vous.

— Moi non plus. Allons-y.

Pas le temps de discuter avec cet abruti : Gallaher arma son revolver, enfila le masque à gaz qu'on lui tendait et ordonna à ses hommes de se tenir prêts — encore quinze secondes. Souhaitant qu'une balle perdue renvoie Osborne en Australie par avion sanitaire, il donna le signal.

On lança deux grenades à travers les fenêtres qui, en explosant, expulsèrent une fumée épaisse. Gallaher bondit le premier, suivi par les deux jeunes flics : du pied, ils firent voler la porte en éclats. On n'y voyait rien au milieu du brouillard artificiel, juste des silhouettes qui se déplaçaient rapidement ; le Maori terré derrière la fenêtre amorça un mouvement de fuite mais Gallaher lui décocha une balle dans le ventre. Le projectile de gros calibre perfora l'estomac avant de briser net la colonne vertébrale. Le truand roula sur une table de jardin : une seconde balle le projeta contre le mur.

À l'arrière de la maison, les hommes de l'unité spéciale défonçaient les vitres. Progressant à croupetons parmi les fumigènes et les débris de verre pilé, Gallaher contourna le tireur de l'étage qui dévalait l'escalier. Affolé par les fumigènes, il hurlait des mots incompréhensibles en agitant un pistolet mitrailleur : Gallaher l'ajusta d'une balle en pleine poitrine. Le corps se vrilla sous le choc hydrostatique, s'affala contre la cloison et, laissant une giclée de sang pour empreinte, glissa au pied des marches.

Le chef du Département criminel se redressait, arme au poing, quand un coup lui brisa la clavicule. Gallaher courba l'échine dans un cri étouffé.

L'homme tapi contre l'armoire n'avait pas plus de vingt ans : il tenait une barre de fer, les yeux mouillés de larmes, et tremblait de tout son corps. Osborne surgit alors que l'unité spéciale faisait irruption dans le pavillon. Il tira deux coups de feu : le premier dans l'épaule droite du jeune Maori, qui, sous l'impact, lâcha son arme, le second dans le genou de Gallaher.

*

Le vent frissonnait dans les arbres du cimetière. Amanda Brook resserra son châle sur ses épaules.

Une poignée de fidèles étaient réunis devant le cercueil d'Ann. Le visage rongé de larmes, Amanda reniflait sa peine dans un mouchoir déjà copieusement imbibé. Ceux qui la soutenaient ne valaient guère mieux, concentré de chagrin recroquevillé sous les arbres centenaires. On déposait la petite au fond du trou.

La mère d'Ann vacilla un instant mais ils furent

une douzaine à la rattraper. Le vertige du trou l'attirait. Amanda aurait voulu la rejoindre, partir avec elle, ou même prendre sa place, elle ne savait plus du tout ; la scène qu'elle vivait semblait si irréelle, sans parler des journalistes qui attendaient dehors... On jeta quelques poignées de terre sur son costume de bois, des cendres aux cendres psalmodiait le prêtre de service, solennel sous la toge, mais, malgré les gerbes qui fleurissaient la tombe, ça ne consolait pas sa détresse : elle était morte, la petite, violée à mort et achevée à coups de barre de fer avant d'être jetée parmi les détritrus d'un terrain vague, comme un rebut humain...

Osborne suivait la scène, en retrait.

La mère d'Ann avait désiré que sa fille soit inhumée dans la plus stricte intimité et pour ça avait obtenu l'aide des autorités ; les journalistes des *Sunday Papers* locaux avaient ainsi été sommés de s'éloigner du cimetière mais c'est surtout la jet-set d'Auckland qui brillait par son absence. Aucun d'eux n'avait fait le déplacement. La peur des photographes ? Si les questions qu'il avait posées à Amanda ne l'avaient pas mené loin (leurs mondes étaient cloisonnés et Ann ne lui avait rien dit de ses *excellentes* fréquentations — il se souvenait de ses propres mots, échangés sur le perron de Julian), Osborne aurait pourtant aimé dire deux mots à Michael Lung...

Il balançait sa cigarette, dépité, et quitta le cimetière. Un peu plus tôt, profitant des fumigènes et de la confusion qui avait suivi l'intervention de Gallaher dans le pavillon, Osborne s'était porté au chevet du Maori blessé : c'était un jeune type aux pupilles vitreuses, sans doute camé, avec un tatouage grossier

sur le biceps. Bref, rien à voir avec ceux que portaient les frères Tagaloa.

Il grimpa à bord de la Chevrolet et fila vers South Auckland.

*

Un panneau Steinlager battait mollement dans la brise du soir. Osborne jeta sa cigarette dans le caniveau et se dirigea vers l'enseigne du bar maori, le « Backstreet », sorte de hangar aménagé où d'ordinaire les gnons s'échangeaient contre une tournée générale.

D'après leur père, les frères Tagaloa traînaient au Beverly, un rade de South Auckland. Osborne était allé voir, sans grand succès : les frangins ne venaient plus ici depuis des semaines et personne ne savait ce qu'ils avaient pu devenir. De bars pourris en boîtes minables, des mines au chômage lui avaient suggéré de changer de trottoir. Celui du Backstreet valait les autres : chewing-gums écrasés, mégots rognés jusqu'au filtre, papier de fish and chips, il y avait aussi deux Polynésiennes aux seins lourds qui achevaient leurs sandales devant la vitrine crasseuse.

— Salut, beauté, dit-il à la plus enveloppée.

— Doux Jésus ! singea-t-elle. Ça fait longtemps qu'on m'a pas fait un compliment ! Dis donc, mon joli, tu m'as l'air nouveau dans le quartier, non ? (Elle épousseta son tee-shirt à paillettes mauves ; son corps avait disparu sous la graisse mais elle avait de jolies mains.) J'm'appelle Pamela, annonça-t-elle.

— Chapeau.

Pamela s'esclaffa, bientôt imitée par sa congénère, Cindy paraît-il, une autre fille des îles à qui il valait mieux ne pas parler d'amour sous les cocotiers. Des types à face de bouledogue sortaient du Backstreet. Sur le trottoir, Osborne évaluait l'ampleur des dégâts

— Pamela.

— Tu connais les types qui fréquentent le bar ? fit-il en glissant un billet de cent dollars dans son corsage.

— Ouah ! fit-elle en empochant le magot. Eh ben, je les vois entrer et sortir, si tu vois ce que je veux dire...

— Je cherche les frères Tagaloa, dit-il en présentant la photo de famille.

La Polynésienne perdit instantanément son courageux sourire.

— Pourquoi tu demandes ça ? Tu es flic ?

— Oui et non, répondit Osborne. Tu les connais, hein ?

Pamela mâchait son chewing-gum comme s'il était très fort.

— Si c'est des ennuis que tu cherches, tu vas en trouver, se rembrunit-t-elle. Maintenant sois gentil, darling, va-t'en. Ou c'est moi qui vais avoir des ennuis si je continue à te parler...

Le visage de la prostituée s'était affaissé, découvrant soudain ses années. On devinait des silhouettes épaisses derrière la vitrine à nicotine : la musique débordait jusque dans la rue, électrique. Osborne adressa un signe à Pamela qui lui répondit par un regard circonspect.

De fait, Osborne sentit une nette appréhension en entrant dans le débit de boissons.

Le bar maori était plein à craquer à l'heure du concert et les esprits s'échauffaient. La musique était assourdissante ; sur la scène enfumée, de grosses Ray Ban noires lui mangeant la moitié du visage, une vieille rockeuse s'époumonait, un Stetson à boucles d'argent enfoncé sur sa petite tête fripée d'alcool. Osborne se fraya un chemin jusqu'au comptoir. Là, un barman gras comme un rot lui demanda en criant ce qu'il voulait, une bière, et le servit sous un tonnerre de décibels.

— Je cherche les frères Tagaloa, hurla Osborne en retour. On m'a dit qu'ils traînaient par ici.

Le barman ne répondit même pas. Il n'était pas huit heures mais la plupart des clients avaient déjà bu une bonne demi-douzaine de pintes. Les regards convergeaient dans son dos, Osborne pouvait sentir les picotements le long de ses omoplates. L'endroit semblait idéal pour se faire démolir le portrait. Il paya sa Steinlager et s'assit à l'écart.

Depuis la scène, la vedette du soir dit qu'elle était contente d'être là, qu'elle allait mettre le feu, c'était pas bien compliqué, il suffisait de s'éclater avec elle, après quoi la mamie aux santiags envoya une mimique entendue à son *guitar hero*, un certain Jacky Beelight, demanda si on aimait le rock'n'roll en agitant ses colifichets et entama un standard de country, le pied sur le retour.

On l'encourageait, l'œil torve.

Osborne cherchait parmi la foule houblonnée un des visages qui figuraient sur la photo mais, sous les spots, il ne vit pas l'ombre d'un des frères. La musique lui cassait les oreilles. La vieille rockeuse exhortait la foule en agitant son lasso imaginaire : « Yahou ! »

Déchaînée, elle commença à passer entre les tables en remuant du croupion et envoyait des œillades gou-lues aux gros bras agglutinés là. Osborne écrasa sa cigarette dans le cendrier en plastique. Manquait plus qu'elle lui dédie un morceau...

Il achevait son verre mais le reposa sans l'avoir fini : assis seul à une table voisine, la poitrine compressée sous un pompe-sueur, un Maori à face de récif l'observait comme une chèvre attachée à un piquet. Son cou, impressionnant, était couvert de tatouages. Des motifs d'une grande finesse. D'après ses souvenirs, le portier du Phénix avait les mêmes... Osborne emporta son verre jusqu'à sa table et s'installa en face de lui.

— Qu'est-ce tu veux ? fit le colosse par-dessus le vacarme.

Deux petits yeux marron le fixaient, triangulaires. Osborne se pencha sur la table :

— Je cherche les frères Tagaloa.

Le type avait un léger strabisme divergent qui accentuait le malaise.

— Y a pas de Tagaloa ici, répondit-il en s'aidant de la main. Dégage.

Il y eut un break dans le solo du *guitar hero* : on tapait dans ses mains. *Yahou...*

— Les frangins ont les mêmes tatouages que toi, fit Osborne. Tu pourrais me renseigner.

— Y a pas de Tagaloa ici : t'as des oreilles, non ? (Sa phalange craqua sous son gros poing.) Tu ferais mieux de déguerpir, *pakeha*. Tu vois pas que t'as pas ta place ici ?

Un sourire à deux têtes rampa sur ses lèvres. Le Maori trinqua dans le vide de sa bière aux trois quarts

vide et, sûr de sa victoire, chassa le petit Blanc d'une seule gorgée. Depuis la scène, Jacky Beelight remettait la gomme, soutenu par la rockeuse au chapeau de cow-boy. Le colosse tatoué souriait de ses dents jaunes quand une balle de .38 lui démolit le pied.

Osborne avait vissé le silencieux sous la table : deux coups de feu tirés au jugé.

Le Maori lâcha un cri qui se perdit dans le solo du *guitar hero*. Une odeur de poudre grimpa jusqu'à eux.

— La prochaine dans la gueule, gronda Osborne. Au moins deux des frères Tagaloa étaient à la soirée de Julian Lung la nuit où Ann Brook a été assassinée : toi aussi ?

Mais il ne reçut qu'un rictus sanguinaire pour toute réponse. Déjà les clients les plus proches s'éparpillaient autour de la table, le sang coulait sur le sol et le barman faisait signe au régisseur de couper la sono.

— Vous fournissez la jet-set en dope, poursuivit Osborne en surveillant les angles morts. Ann Brook aussi. C'est vous qui l'avez liquidée, comme vous avez liquidé Tukao et Griffith ? Pourquoi ?

— Va te faire foutre.

— Et ces *mokos*, qui te les a faits ? Hein ? Ils signifient quoi ? C'est la marque d'un nouveau gang ?

Une menace se profilait sur la gauche mais, plus vif, Osborne braqua le revolver à quelques centimètres du ventre qui se précipitait. Le type s'arrêta net. On coupa alors le son, laissant la rockeuse orpheline. Trop tard pour arracher des aveux : le Maori n'avait pas peur et, malgré la douleur, semblait le narguer. Osborne braqua l'appareil numérique qu'il tenait dans sa poche et prit une photo. Les hommes faisaient masse dans son dos, le barman menaçait d'envoyer

les flics, un portier accourait, il était temps de déguerpir. Osborne repoussa la table et, du canon, se fraya un passage parmi les mines hostiles. Les Maoris grondaient, maintenant soudés, il sentait leur souffle houblonné dans son cou et le danger, bien réel. Un crachat atterrit sur sa veste noire, puis deux. Il passa les portes du Backstreet comme aspiré par le dehors.

Sur le trottoir, même sa copine Pamela avait disparu. Osborne resta un instant hébété. Le goudron semblait collé à ses semelles, la nuit tombait sur la banlieue et devant la vitrine crasseuse, ses mains tremblaient comme des feuilles... Oui, une frousse inexplicable.

*

Recoller les morceaux. Depuis qu'on avait tenté de lui éclater la tête, Osborne ne pensait plus qu'à ça. Il y avait un lien entre toutes ses affaires et le puzzle se reconstituait lentement. D'un côté la jet-set de la capitale économique, O'Brian, Lung, Melrose, Timu, de l'autre les cadavres tirés du charnier, des Maoris hostiles et une armée de disparus parmi lesquels son principal suspect, Zinzan Bee. Tukao était le lien mais Ann Brook ? Avait-elle été elle aussi désossée ?

Minuit sonnait quelque part, loin des lauriers argentés qui miroitaient faiblement sous la lune. La Chevrolet se parqua le long du mur du cimetière.

Le vent emportait le murmure des feuilles vers les lumières de la ville qu'on apercevait en contrebas. Osborne évalua l'obscurité du mont Roskill et, ne relevant aucune présence humaine, ouvrit le coffre.

Il empoigna le matériel et grimpa sur le toit de la voiture. Au-delà du mur, les croix se détachaient dans l'obscurité. Il jeta le sac à outils et passa par-dessus le mur d'enceinte.

Toute cette gymnastique lui donnait le tournis. Remis d'aplomb, Osborne ramassa le sac à terre. Présents en partie pour leur feuillage persistant, des macrocarpas ornaient les allées du cimetière. Se répérant aux gerbes les plus récentes, il dénicha le tombeau d'Ann Brook. L'heure n'était pas au recueillement : il débarrassa la stèle des bouquets les plus encombrants, ouvrit le sac, cala le pied-de-biche contre la dalle et fit levier. Le marbre pesait son poids de mort mais la plaque racla le socle dans un bruit sinistre.

En force, Osborne dégagea un espace suffisant. Sous lui, le trou était noir. Il saisit la pelle, jeta le sac et se laissa glisser à l'intérieur du tombeau.

Il faisait étrangement frais dans la fosse. La terre était meuble. Il fit passer quelques pilules avec l'eau minérale qu'il gardait dans le sac et commença à creuser. Une opération éreintante qui, à défaut de soigner sa tête, lui débourra les muscles. Soufflant au rythme des pelletées qu'il dégageait, Osborne s'enfonça dans les entrailles de la terre.

« *Keria*¹ ! » Il s'encourageait, les joues brûlantes. « *Keria* ! » La sueur inondait sa chemise, les nausées revenaient en comètes extatiques... Enfin, la pelle buta contre un objet dur : le cercueil.

Les bras tétanisés par l'effort, ne pensant à rien, Osborne déblaya la terre qui recouvrait la boîte de

1. « Creuse ! »

merisier et, toujours armé de son pied-de-biche, força l'ouverture du cercueil. Le bois craqua, puis céda d'un bloc.

Osborne repoussa le couvercle ; une odeur pestilentielle lui sauta aussitôt au visage. Il porta un mouchoir à son nez et dirigea la lampe torche vers le cadavre. Les productions de gaz mono-éthylamine et de liquide putride provoquèrent un haut-le-cœur qu'il réprima en découvrant le visage de la morte.

Ann.

Ann Brook...

Il ne la reconnut pas tout de suite : la tête avait souffert et les traits de son visage s'étaient affreusement creusés. La peau curieusement diaphane dans une robe sombre, la jeune femme reposait au milieu d'effets personnels, retenant un sourire assez abominable sous le feu de la torche... Osborne tremblait en enfilant une paire de gants plastifiés. Il posa alors la main sur le crâne cassé de son amante, caressa ses cheveux, cherchant à se remémorer quelque chose — il pensait au fossé, à cette chose poisseuse tout au fond de lui... Le temps passa, en apnée. Il releva la jupe de la métisse et, comme pour être sûr, tâta ses cuisses. Osborne frémit malgré lui : Ann Brook avait toujours ses fémurs, là, bien en place.

Sous son masque de policier impassible, le capitaine Timu était furibond : son meilleur élément était réduit à l'inactivité à l'hôpital de Park Road, le genou fracturé et opéré d'urgence après qu'une balle de .38 l'eut à moitié démoli, « malencontreusement et pour sauver la vie du lieutenant Gallaher » selon le rapport exprès de l'intéressé...

Le Maori roula son cigarillo entre ses gros doigts, les paupières lourdes de reproches. Visiblement, la balle perdue lui restait en travers de la gorge.

— Vous dites que vous n'êtes pas très bon tireur, qu'il y avait de la fumée, que le lieutenant Gallaher était sérieusement menacé et les jeunes à cran... Les jeunes ? répéta-t-il en ranimant son engin de mort. Vos « jeunes », comme vous dites, sont des tueurs sans scrupules qui gangrènent la ville, des criminels sans foi ni loi dont les citoyens de cette ville n'ont nul besoin !

La colère cinglait son visage. Les tueurs étaient des Maoris, comme lui.

Osborne oublia le bout de ses chaussures — il y avait encore du sang sur le bord des semelles.

— Sans doute, dit-il en guise d'assentiment.

Malaxé entre les gros doigts du capitaine, le cigarillo partait en charpie.

— Je ne sais pas ce qu'il vous faut ! pesta-t-il derrière un écran de fumée. Une fille violée et assassinée à coups de barre de fer, les médias qui nous mettent sur le gril, sans parler du lieutenant Gallaher estropié !

Osborne alluma une cigarette.

— Vous n'aurez qu'à lui donner une médaille...

Le chef de la police en broya son cigarillo.

— Je ne sais pas à quoi vous jouez, Osborne, mais votre insolence va vous coûter cher.

Toujours pas de réaction. Pris d'une subite quinte de toux, Timu ouvrit le col de sa chemise, manqua de s'étrangler :

— Et puis d'abord, qu'est-ce que vous faisiez dans le quartier ?

— J'ai entendu l'appel radio sur la fréquence, répondit Osborne en balançant sa cendre d'une chiquenaude. Comme je traînais dans le coin, je me suis dit qu'on aurait peut-être besoin de moi.

— La police n'a pas besoin de gens comme vous ! rétorqua Timu, cramoisi. Qui vous a autorisé à intervenir ?

— Les types retranchés dans le pavillon étaient maoris. Gallaher a sa méthode, il pouvait avoir besoin de la mienne.

— Parlons-en !

— Sans moi ils seraient tous morts, riposta Osborne. Gallaher était venu là pour tuer.

— Le lieutenant Gallaher sait ce qu'il fait, c'est pour ça qu'il est le chef du Département criminel !

s'emporta Timu. Vous n'aviez pas à intervenir ! Et vous n'avez pas répondu à ma question : que faisiez-vous en banlieue sud ?

Osborne écrasa sa cigarette parmi les épluchures de tabac qui jonchaient le cendrier.

— Je cherchais des Maoris. Trois frères. Je les suspecte d'avoir participé au vol chez Melrose. Il pouvait s'agir des mêmes personnes. J'étais sur leur piste quand j'ai entendu l'appel radio.

— Comment saviez-vous que les hommes retranchés dans le pavillon étaient maoris ?

— Culhane me l'a dit.

L'abruti. Ou alors Osborne mentait, ce qui en gros revenait au même : Gallaher était hors course.

— Qui sont les hommes dont vous parlez ? ! s'énerva le chef de la police.

— Je n'en sais rien. Ils ne sont pas fichés par les services. Je suis passé à leur dernière adresse connue, chez leur père, mais il prétend ne pas les avoir vus depuis des semaines.

— Et alors ?

— Je le crois.

Le Maori étira son cou, un tronc.

— Vous vous foutez de moi ? Qui sont ces hommes ?!

— Trois frères, répéta Osborne. L'un d'eux travaillait dans une boîte de nuit. Je l'ai interrogé mais il m'a filé entre les doigts.

Timu toussa de nouveau, serra les dents à cause de sa vessie.

— Leur nom !

— Dooley. Mick, Bruce et Joe Dooley. Trois frères, aujourd'hui disparus de la circulation.

Les deux hommes s'observaient, sur la défensive.

— Et Zinzan Bee ? lâcha Timu. Où en sont vos recherches ?

— Au point mort.

Le visage d'Osborne était aussi fiévreux qu'impas-sible mais il mentait.

— Je veux un rapport sur cette affaire, ordonna le chef de la police. Un rapport détaillé. Sur-le-champ ! Et je vous conseille de vous appliquer : ce sera votre principale défense pour la commission de discipline !

Osborne ne broncha pas. C'est à peine s'il adressa un signe d'assentiment. Comme il allait quitter le bureau, Timu lui lança d'un air mauvais :

— Faites attention, Osborne : je vous prends pour un emmerdeur, un alcoolique notoire mais aussi pour un excellent tireur...

Sous ses paupières empâtées et ses manières un peu médiévales, le Maori n'était pas un imbécile.

L'étau se resserrait.

*

Culhane mastiquait un snapper, les yeux rivés sur l'écran de l'ordinateur. Des cadavres de frites gisaient dans le papier journal. Il releva la tête en voyant Osborne, qui revenait de son entrevue avec le capitaine.

— Alors ? demanda-t-il.

— Il me trouve super.

Deux énormes bosses pointaient sous ses cheveux sombres. Son regard aussi paraissait mal en point. Tom avait demandé ce qui lui était arrivé mais il s'était fait envoyer sur les roses.

— Du nouveau sur les types du pavillon ? demanda Osborne en s'accoudant à la fenêtre ouverte.

Culhane se pencha vers l'ordinateur allumé.

— Des repris de justice, tous les trois, à peine sortis de prison... (Tom fit défiler des visages sur le tableau cristallin et s'arrêta sur le visage renfrogné d'un adolescent.) Joey Umaga, annonça-t-il. Vingt et un ans. Arrêté à seize ans pour deal de marijuana, condamné à six mois de prison pour coups et blessures avec mise à l'épreuve. Rien depuis l'année dernière et un vol de voiture pour se payer ses doses. A replongé pour un an avec son compère Wallace : vingt-trois ans, fiché de longue date, condamné une première fois pour braquage, trois ans fermes, sorti après seulement un an et demi, avant de suivre Umaga dans ses trafics de voitures. Écopant des mêmes peines, ils sont sortis tous les deux la semaine dernière... Les petits salauds n'ont pas perdu de temps, commenta-t-il. Le troisième larron s'appelle Jim Murray. Trente-deux ans : le plus âgé de la bande. Le plus dangereux aussi : condamné pour viol en 95, Murray venait lui aussi de sortir de prison. Probablement le leader de la bande...

Osborne le fixait toujours depuis la fenêtre, sa gueule d'ange mort en contre-jour.

— Quel lien entre Murray et les autres ?

— Lui et Umaga ont séjourné dans le même centre de détention. C'est là qu'ils se sont connus...

Osborne resta perplexe.

— Une idée de la manière dont ils se sont procuré des armes ?

— Non, mais le pavillon où on les a dénichés leur servait de planque. On a retrouvé des armes automa-

tiques, des barres de fer, des pieds-de-biche et aussi de la dope : cannabis, héroïne, et un antidépresseur très puissant, du GHBR, un euphorisant qui, à forte dose, peut provoquer des amnésies. Très en vogue dans le milieu porno, snuff movies...

GHBR. Les analyses des cheveux d'Ann Brook révélaiient la même substance... Osborne abandonna la fenêtre et s'approcha de l'ordinateur.

— Les tueurs d'Ann Brook ?

Culhane haussa les épaules.

— En tout cas il y a des présomptions : on a retrouvé trois spermés différents dans le corps d'Ann, les types étaient trois dans le pavillon, l'un d'eux connu des services comme un violeur patenté... Je ne sais pas ce qu'en dira Moorie, si les analyses d'ADN concordent, mais ces crapules sont bien le genre à sauter sur l'occasion de se payer du bon temps avec un mannequin de la haute... La pauvre gamine a pu croiser leur route.

Par-dessus son épaule, Osborne comparait les photos du fichier électronique aux clichés pris lors de l'arrestation : le moins qu'on puisse dire, c'est que les trois Maoris avaient pris un sacré coup de vieux.

— Et le rescapé, demanda-t-il, il s'en sort ?

— Umaga ? Bah, il respirait encore quand on l'a transféré à l'hôpital de Park Road. D'après les médecins, on devrait pouvoir l'interroger à partir de demain. Ses complices, par contre, sont morts avant l'arrivée de l'ambulance...

C'était l'autre méthode — celle de Gallaher.

— Umaga, il a de la famille ?

— Une mère : Tania Umaga. 52, Khober Pass

Road. C'est à South Auckland. Une équipe est partie l'interroger.

Tom fit un geste de ventilation : la fumée de sa cigarette lui grimpaît dessus.

— Quel lien avec le cambriolage chez Melrose ? relança-t-il. Ils étaient tous les trois en prison lors des faits.

Osborne avala un des cachets d'Amelia.

— Eux oui, mais pas Zinzan Bee.

*

Gallaher cloué au lit, Osborne avait les mains libres. Cette situation ne durerait pas ; il fila vers la banlieue sud.

Il ne connaissait pas les nouveaux gangs. Au rythme où les types se retrouvaient en prison, leurs chefs changeaient tous les six mois. Mais quelque chose ne collait pas dans cette histoire. Les trois Maoris s'étaient fait cueillir comme des bleus, à peine sortis de prison, et le visage affolé d'Umaga lors de l'assaut du pavillon lui laissait un goût amer. Comment, en une semaine, avaient-ils pu se procurer des armes, de la dope et une planque ? Ils avaient forcément des complices..

52, Khober Pass Road. La maison d'Umaga se tenait de l'autre côté du trottoir, semblable à toutes les autres, modeste, frileuse, récupérée au Kärcher à chaque changement de locataires. Osborne vérifia qu'aucun véhicule de police ne traînait dans les environs et sonna à la porte du logement social.

Tania Umaga ouvrit presque aussitôt. La quarantaine, robuste, pas vilaine malgré ses traits creusés, la

Maorie était revêtue d'une robe à fleurs qui mettait en valeur sa poitrine. Elle buvait une bière à demi entamée et ne semblait pas très surprise par le destin de son fils.

— J'en ai deux, expliqua-t-elle. Joey et Kenny. Joey passe son temps à traîner dans les rues quand il n'est pas en prison, Kenny, le cadet, est encore au collège. Pour le moment je le tiens. Tous mes espoirs reposent sur lui. Joey, fit-elle en levant les yeux au ciel, ça fait longtemps que j'ai abandonné...

Ses dents étaient partiellement pourries, tribut payé à la malnutrition.

— On peut voir le petit prodige ? demanda Osborne.

— Kenny ? Il est chez sa tante, dit-elle. La police l'a interrogé à la sortie de l'école. Le pauvre va pas en dormir de la nuit. Faut pas le mêler à cette affaire, monsieur, s'adoucit-elle, il a que treize ans...

— Et Joey ?

Tania soupira, entre désarroi et désespoir. La vie de son aîné était d'une affligeante banalité : une jeunesse passée à se chercher, quelques mauvais coups, une première incarcération qui en conditionne d'autres et une fin en queue de poisson, dans un squat de banlieue. La dernière fois qu'elle l'avait vu, c'était peu de temps avant son arrestation pour vol de voiture : Joey était passé à l'improviste, il n'avait rien dit de son avenir, se contentant de la traiter de grosse mollasse, sa propre mère, avant de repartir avec ses bières et sa colère de tous les jours. Depuis, Tania vivait dans un silence synonyme d'oubli qu'elle faisait passer à petites goulées.

— Pourtant pas un mauvais garçon, conclut-elle en rajustant son décolleté. Il a toujours aidé les plus petits. Mais ça fait longtemps qu'il m'écoute plus...

Osborne crevait de chaud sous le soleil au zénith.

— Vous n'êtes pas allée le voir lors de son dernier séjour en prison ?

— Le parler, à la longue, c'est déprimant. (Tania posa son épaule contre l'embrasure de la porte.) Et puis, comme il dit, je suis tout juste bonne à faire la morale...

Il n'y avait pas de rancœur dans sa voix, juste de la fatigue.

— Joey n'est donc pas passé vous voir à sa sortie de prison, la semaine dernière, relança Osborne.

— Non, dit-elle, résignée à son destin d'oubliée. De toute façon, j'étais même pas au courant qu'il avait bénéficié d'une remise de peine...

— Comment ça, pas au courant ?

— C'est comme je vous dis.

Bizarre... Il sortit la photo du Maori croisé au Backstreet fraîchement tirée de son appareil numérique. On y voyait le visage grimaçant du colosse et les *mokos* qui ornaient son cou.

— Vous avez déjà vu cet homme ?

La Maorie se pencha sur la photo.

— Non. Heureusement.

— Et ces tatouages ?

— Non plus.

— Joey côtoyait les gangs du quartier ?

— J'en sais rien, répondit Tania. On m'en a jamais parlé. Je me tiens éloignée de ces gens-là.

Elle avala une gorgée de bière tiède. Osborne gambageait sur le seuil de la maison. Si, comme il le

croyait, les *mokos* en question étaient la marque d'un nouveau gang, Umaga et sa bande ne semblaient pas dans le coup...

— Et le père, poursuivit-il, on le trouve où ?

— Oh ! Ça fait des années qu'on se voit plus ! répondit la Maorie. Il passe de temps en temps pour voir Kenny mais, comme il me verse pas de pension alimentaire, on peut pas dire qu'il profite de son droit de visite...

Un classique du genre masculin.

— Et Joey, dit Osborne, il le voyait ?

— Pouah ! Il est pas allé une seule fois le voir en prison !

Tania replia ses belles lèvres brunes sur le goulot. Osborne reluquait son décolleté mais ça ne la gênait pas.

— Joey, il se droguait ?

— Pas que je sache. (Elle haussa les épaules.) En tout cas je l'ai jamais remarqué.

— Il dealait ?

— Pareil.

— Et son copain Wallace, vous connaissiez ?

— Non.

— Joey, il traînait dans les quartiers du centre-ville ?

— Joey ? Pas le genre. C'est à peine s'il sait lire les panneaux.

Marrant. Mais Osborne n'avait pas du tout envie de rigoler : il se sentait fiévreux et si la douleur s'estompait sous l'effet des cachets, l'apparition de ces trois repris de justice compliquait un peu plus ses affaires...

— Joey ne vous a jamais parlé d'une fille, hasardait-il, Ann Brook ?

— La fille qu'on a retrouvée morte ? Ah non... Évidemment.

— Bon, et on peut voir sa chambre à Joey ?

— Si vous voulez, répliqua la Maorie d'un air détaché, mais vos collègues ont déjà tout passé au peigne fin sans résultat ; je vous l'ai dit, Joey ça fait longtemps qu'il met plus les pieds ici...

Osborne opina lentement, perdu dans ses pensées.

Tania sentit qu'il allait partir : elle se lova contre la porte d'entrée.

— Je vous offre une bière ?

*

— C'est pas les bons tatoueurs qui manquent dans le quartier, répondit l'artisan. Ici on fait pas ce genre de modèle. Faut prendre l'avenue sur la droite : là-bas, y a un tas de types assez bons pour graver le nom de ta mère, si tu la connais...

Quelques rires gras fusèrent dans l'échoppe. Osborne calma les tremblements de ses mains. Il écumait depuis des heures les boutiques de tatouages de South Auckland et personne ne semblait disposer à lui dire qui avait pu faire les *mokos* du colosse maori croisé au Backstreet. De boutiques en échoppes miteuses, on lui avait conseillé d'aller se faire foutre. Une poignée de dollars l'invita toujours à aller se faire foutre, mais du côté de Papakura, un quartier reculé en bordure d'aéroport, tout au fond de la banlieue.

C'est là qu'il se trouvait, avec son appareil et sa photo numérique. Les *mokos* du colosse étaient l'œuvre d'un artiste, sentiment confirmé par le tatoueur samoan qui, planté derrière son comptoir, ricanait benoîtement. Deux abrutis dans son genre buvaient du thé vert sur les coussins, les yeux rouges. Au plafond, des insectes se jetaient tête baissée contre le néon. *Poc poc*, on les entendait se cogner à la mort.

Osborne évalua le visage du Maori qui figurait sur la photo.

— Ce type-là, tu es sûr que tu ne le connais pas ?

— Ouais : sûr !

Le tatoueur jeta un air amusé à ses cousins, avachis à deux pas.

— Il a les mêmes tatouages que les frères Tagaloa, dit Osborne.

— Qui ça ?

— Trois frères, il insista. Tous très jeunes.

— J vous dis que j les connais pas ces frangins.

Assoupis sous des paupières obèses, les yeux du Samoan étaient curieusement dissymétriques. Difficile de faire la part entre le mensonge et l'abrutissement général.

— Ces *mokos*, continua Osborne, ils ont une signification...

Prenant appui sur le rebord du comptoir, le Samoan plia sa masse sur la photo.

— Ouais...

— Laquelle ?

Le tatoueur regarda de nouveau.

— J'sais pas, dit-il. C'est des tatouages maoris...

— Tu en connais un rayon, dis donc, singea Osborne. (Sa voix changea.) Quoi d'autre ?

— J'sais pas, répondit l'artisan d'une voix traînante. Hey man ! C'est pas le tout mais j'ai du boulot, moi...

Les types gloussaient sur les banquettes déformées, une canette à la bouche. Osborne saisit le poignet du Samoan et, d'une brutale flexion, manqua de lui démettre l'épaule. Le type lâcha un cri, tenta une rebuffade, si douloureuse qu'il plia sur le comptoir. Dans la foulée, le canon du .38 percuta sa bouche, cassant net une incisive.

Les autres n'avaient pas même bougé des coussins. Dans la voix d'Osborne, il y avait comme des bouts de verre.

— Des *mokos* de cette qualité, vous n'êtes pas cent mille à pouvoir en réaliser : c'est même un honneur réservé à une élite. Un nom. Donne-moi un nom ou je te casse ce qui te reste de dents avant de foutre le feu à ta putain de boutique !

Des petits os craquaient dans sa bouche.

— Nepia, balbutia le type.

Osborne ôta le canon de son arme, plein de bave.

— Nepia, répéta le Samoan en se tenant les lèvres, un vieux tatoueur. Un spécialiste. Dans le temps, il avait une boutique à l'angle de Waihoehoe Road...

Osborne eut un rictus. Sous le néon, les papillons voltigeaient, incohérents.

*

Nepia.

Il avait lu le nom de Nepia parmi les contestataires tainuis qui avaient occupé le terrain de Bastion Point

vingt-cinq ans plus tôt. Osborne venait de vérifier sur la liste établie par Culhane. Prénom : Joseph. Nepia avait-il connu Zinzan Bee à Bastion Point ? Était-ce lui, l'auteur des *mokos* des frères Tagaloa et du colosse croisé au Backstreet ?

En bordure d'autoroute, le quartier de Papatoetoe étendait ses antennes paraboliques à perte de vue. Les logements sociaux tombaient en ruine et on laissait faire car c'était l'idéologie du moment. Waihoe-hoe Road : Osborne trouva bien la boutique d'un tatoueur, mais si Nepia exerçait encore, il lui suffit de passer un œil par la vitre crasseuse pour constater que l'atelier était déserté depuis des lustres. Le Samoan s'était-il fichu de lui ?

Osborne traversa la rue et marcha jusqu'au seul commerce encore ouvert à cette heure, une épicerie mal achalandée où une grosse Polynésienne lui annonça qu'elle n'avait pas vu « le vieux Nepia » depuis des mois.

— P't'être qu'il a pris sa retraite ! ajouta-t-elle dans un anglais édenté.

— P't'être.

La télé beuglait au-dessus du comptoir. Osborne quitta le dairy en maugréant.

Un vent frais balayait la rue vide. Avec l'orage qui pointait, l'air était comme coupé à l'eau. Osborne eut une impression étrange en inspectant la devanture de l'atelier. La peinture de la porte était complètement écaillée mais il y avait des petits résidus verts sur le sol, comme si on avait forcé l'ouverture... Il se redressa, dubitatif, se colla de nouveau à la vitrine mais ne vit rien derrière la crasse. Alors il appuya sur

la clenche : c'était ouvert. D'un bref coup d'épaule, il poussa la porte de l'atelier.

Osborne dégaina son .38. Sa bouche était pâteuse en pénétrant dans la pièce mais une odeur de renfermé l'incita à la boucler. L'interrupteur ne fonctionnait pas : il devina d'abord un comptoir poussiéreux puis sentit une menace dans son dos. Un vent de mort : le tranchant de la massue ripa sur son omoplate gauche, il eut à peine le temps de l'esquiver. Un visage tatoué apparut brièvement à la lumière de la rue. Osborne tira dans la main du Maori, qui vola sous l'impact. Le *patu* qu'il serrait tomba à terre dans un bruit mat, laissant une profonde estafilade sur le plat de sa main. Will Tagaloa ne broncha pas. Surnommé « l'Anaconda », le Maori avait beau être gros, il était vif comme un rat : il se jeta sur Osborne avec une telle rapidité que le second coup de feu se perdit dans le mur. Ils roulèrent sur le sol poussiéreux. Trop tard pour lui briser le genou, trop tard pour les sommations, trop tard pour tout : plus puissant, plus lourd, Tagaloa le cloua à terre et l'empoigna sauvagement. Osborne vit deux mains énormes se précipiter sur sa gorge et les traits hideux de celui qui allait tuer au-dessus de lui : il tenta de se dégager de l'étreinte mais Tagaloa était beaucoup plus fort. L'étau de ses mains lui serrait le cou, il suffoquait déjà. Les muscles tendus, un rictus d'effort enragé sur son visage couvert de *mokos*, le Maori compressa sa glotte. La douleur était aiguë, violente. Osborne voulut le prévenir, le sommer de reculer, tout de suite, mais il n'émit qu'un bref haut-le-cœur : l'air s'était tari. Ses poumons étaient vides.

Le poignet tordu, l'index toujours crispé sur la queue de détente, Osborne avait le canon de son .38 planté dans le foie du Maori : à bout de souffle, il tira.

Les mains qui l'étranglaient se relâchèrent aussitôt. Will Tagaloa eut une expression de surprise mais il ne fit aucun geste. Comprimé sous le poids, Osborne avala une goulée d'air qui sembla lui déchirer la poitrine. Il expulsa un relent de café et de bile sur le sol poussiéreux. Des larmes coulaient, il cracha encore, l'œsophage brûlant.

Touché au foie, le Maori se tenait toujours au-dessus de lui, les yeux grands ouverts mais son corps ne pesait plus le même poids. Un filet de sang suintait de son ventre, un flux régulier qui inondait sa chemise. Osborne déglutit, une odeur de poudre pour seule compagne. Enfin il fit basculer le poids mort qui s'affaissa sur le sol.

Il se releva, les jambes molles. Le Maori reposait à terre, inerte dans la semi-obscurité de l'atelier. Osborne n'avait jamais tué d'homme : celui-là n'avait pas vingt ans.

L'aube pointait, pâle comme un linge pendu au-dessus de l'océan. Comme toutes les nuits, Hana était partie nager au large, avec les requins. Les lâches, plutôt que d'en croquer, l'avaient escortée dans la houle sombre avant de disparaître, en quête d'autres restes...

Elle en revenait, une fois de plus. Le courage lui avait manqué : cette nuit encore, la Maorie avait ressenti un choc dans son cortex au moment de se laisser happer par les grands fonds, un appel irrésistible qui l'avait poussée à regagner le rivage. Elle arrivait enfin, exténuée. L'écume venait lécher ses jambes tétanisées par l'effort, puis repartait dans un bruit de coquillages. Envie de tout vomir ici, naufragée sur cette plage battue par la brise. Mais elle ne pouvait pas se résoudre à mourir. Pas encore.

Ses cuisses étaient de bois lorsqu'elle se redressa. La terre versait des larmes de sel, la brume fumait au-dessus des flots, des volutes qui s'évaporaient à la rosée du jour et racolaient le soleil sur la ligne d'horizon. Les manchots fuirent à son approche. Des coquillages écrasés sous les pieds, Hana marcha vers les pohutukawas qui bordaient la plage. Le vent

séchait son corps à défaut du reste. Une odeur d'algues décomposées montait du sable où roulaient les vagues, elle marchait nue sur ces étendues désertes et le vent du matin lui faisait comme des écorchures sur la peau.

L'aurore était muette. Hana serra le *tiki* de jade de sa grand-mère : *Ka aha ra koe ?* elle répétait, que vas-tu devenir ? Les âmes mortes flottaient autour d'elle, toute cette détresse qui lui pourrissait le cœur... Elle croisa un *korora* sur le chemin de la maison, visiblement égaré puisque l'oiseau fit à peine un écart pour l'éviter. C'était un manchot pygmée qui n'avait pas plus d'un an — un duvet brun couvrait encore son dos. Ses doux yeux noirs la regardaient, inquiets.

— Alors, petit, toi aussi tu as perdu ton chemin ?

L'animal dressa le bec pour toute réponse et partit en se dandinant.

La Maorie grimpa l'escalier de planches bancales, fit rouler quelques cailloux avant d'atteindre le sommet de la falaise. La maison apparut à l'ombre du grand kowhai en fleur. Dérangé en plein festin, le tui qui picorait son nectar manifesta son mécontentement. Hana trouva la bicoque ouverte à tous les vents ; un bouquet de fleurs jaunes trônait sur la table de la cuisine. La jeune femme enfila la robe qui traînait sur le lit et sortit par la porte du jardin.

Les orchidées blanches étaient étouffées par les mauvaises herbes, les fougères aussi avaient investi les lieux, ne laissant qu'un bout de friche à l'arrière de la maison. L'atelier apparut bientôt à l'ombre du sous-bois, caché sous un éventail de ponga. Hana approcha timidement.

— Je peux entrer ? dit-elle en voyant la porte entrebâillée.

Le Maori releva la tête de son ouvrage et la gratifia d'un sourire sans âge.

— Bien sûr, dit-il, entre... J'ai presque fini.

Il lui présenta un tabouret.

Puis, le pouce et l'index comme une pince écartant la peau, il enfonça le ciseau dans la joue de l'homme : un liquide noir s'incrusta dans la chair, déborda de la plaie, inondant le visage immobile de Zinzan Bee.

Concentré sur sa tâche, le tatoueur essuya le surplus avec un coton et arrondit la courbe jusqu'à la commissure des yeux.

Hana le regardait faire, impressionnée. Le trait était sûr, fidèle, les dessins d'une symétrie parfaite. Il nettoya le visage avec application et se redressa, satisfait. Le *moko* était achevé.

Il régnait une atmosphère étrange dans l'atelier. Hana ne put retenir un frisson devant l'œuvre accomplie.

— Tu aimes ? demanda-t-il.

Elle fit signe que oui.

Le tatoueur passa la main sur ses fesses, constata qu'elle était nue sous sa robe d'été. Le sel avait séché sur sa peau, elle était douce comme la lumière de la bougie.

— Et moi, tu m'aimes ? dit-il doucement.

— Oui... (Hana oublia un instant le visage fraîchement tatoué.) Oui, elle répéta, bien sûr...

Ses yeux étaient verts comme le jade mais il n'y vit que du feu.

Enfin, l'homme se tourna vers le visage tatoué de Zinzan Bee : ne restait plus maintenant qu'à lui couvrir les lèvres...

Les bandes blanches défilèrent sous ses yeux secs. Osborne avait pris le Southern Motorway. Son épaule lui faisait mal mais il pouvait encore l'articuler. Il roulait dans la nuit, chassant ce qui ressemblait trop à des remords, en garda la colère. Un piège : on lui avait tendu un piège... La sensation était étrange, très désagréable. On se bousculait dans les tiroirs de sa nécropole : Fitzgerald, Griffith, Ann Brook, Tagaloa, eux et qui encore ? Il avait mis le doigt dans l'engrenage, celui qui avait happé Fitzgerald, et les tueurs avaient une longueur d'avance : on l'attendait dans la ruelle, la boutique du vieux tatoueur, on le suivait, pire on le précédait, comme s'ils devinaient ses pensées...

Quittant le motorway désert, Osborne engagea la Chevrolet sur une petite route côtière. Dans ses phares, les habitations se faisaient rares. Il ralentit bientôt, déchiffra des pancartes, effraya un oiseau de nuit, manqua un croisement, consulta sa carte dépliée sur le siège. Te Atatu : normalement, il était tout près... Il suivit la route, une succession de courbes caillouteuses, et tomba enfin sur la maison, la seule

du voisinage, en partie cachée par des kamashis à la blancheur spectrale sous la lune.

L'orage passé, on distinguait la mer qui bouillonnait en contrebas. Il était environ minuit et aucune lumière ne filtrait depuis la maison. Osborne ouvrit la portière et tira le corps qui gisait sur la banquette. Il était lourd et déjà presque froid. Il le hissa à grand-peine sur son épaule droite, serra les dents pour avancer. Le bruit des grillons couvrit celui de ses pas jusqu'au perron. Il sonna. Deux fois. Enfin il entendit des bruits de pas qui approchaient de la porte, timides...

— Qui est-ce ?

— C'est moi, Paul.

Amelia retint un cri en ouvrant la porte : la cause de ses insomnies se tenait sur le seuil de sa maison, au beau milieu de la nuit, un fardeau à l'épaule. Osborne sortit de la pénombre : un mort.

Il portait un mort.

— Je peux entrer ?

Il était d'une pâleur cireuse.

— Oui, bredouilla-t-elle dans un rêve.

Son costume noir ne valait plus tripette et une auréole écarlate avait taché sa chemise blanche. Son œil, en revanche, brillait violemment. Un moment incrédule, Amelia passa la main sur son visage endormi avant de reculer pour le laisser entrer. Elle était pieds nus, vêtue d'un peignoir blanc qu'elle serra autour de son cou.

— Tu te promènes avec des cadavres maintenant ? demanda-t-elle.

Soutenant son mort à grand-peine, Osborne traversa le salon et fit basculer le corps sur le canapé.

Un Maori. Il y avait un méchant trou dans son ventre. Amelia frissonna sous son peignoir.

— Qui est-ce ?

— Un des frères Tagaloa, répondit Osborne.

Le jeune homme semblait dormir... Encore passablement ahurie par l'intrusion du policier, Amelia ne savait pas comment formuler sa phrase.

— Et... qu'est-ce que tu fais là ?

Il se tourna vers le macchabée.

— Tu es légiste, non ?

Elle le regarda avec des yeux ronds.

— Tu plaisantes ?

Osborne la surplombait d'une tête, cabossée, pleine d'ecchymoses.

— Il y a un labo à la cave, non ?

— Un labo ? Mais je ne dissèque que des papillons et des crapauds ici ! protesta-t-elle. Ça n'a rien à voir et puis de toute fa...

Il prit ses mains dans les siennes :

— Amelia, dit-il doucement, écoute-moi. On a trouvé un homme dans le charnier où Kirk désossait ses victimes : Sam Tukao, un homme qu'on a torturé à mort. Tukao est le notaire qui a signé l'acte de vente d'un chantier en cours du côté de Karikari Bay et je sais qu'il a touché des dessous-de-table pour cette opération : une des filiales de Melrose s'est approprié le terrain en question avec l'assentiment de Steve O'Brian, le père du maire. Ces terres abritent encore d'anciens *pas* maoris, qu'on fait actuellement sauter à la dynamite pour y créer une sorte de riviera. Johann Griffith travaillait comme comptable sur ce projet. Tu sais comme moi qu'elle aussi a été assassinée. Il y a forcément une raison à tout ça...

Amelia l'écoutait, assez éberluée. Cette discussion, ce cadavre au beau milieu de la nuit, tout cela était surréaliste. Et il n'avait pas lâché ses mains.

— Ann Brook ? dit-elle.

— Elle traînait avec la jet-set locale, côtoyait notamment les fils du maire et celui de Michael Lung, le pubard qui organise justement la campagne d'O'Brian. J'ai fouiné du côté du club échangiste où la plupart d'entre eux se rendaient mais trois types m'ont tabassé en sortant, avec l'intention de tuer. Je ne sais pas encore qui, mais j'ai de bonnes raisons de croire qu'Ann Brook était la maîtresse de Michael Lung.

— D'où sors-tu ces informations ? le coupa-t-elle.

— De Julian Lung, son fils... Je l'ai cuisiné un peu. Amelia eut un rictus déplaisant devant l'auréole de sang sur sa chemise.

— Et alors ?

— Le meurtre d'Ann Brook est médiatisé, poursuit Osborne, la police sur les dents : il faut des coupables. On déniche alors trois Maoris tout frais sortis de prison qui répondent au portrait qu'on se fait des crapules. Or, je suis allé voir la mère du seul survivant de la fusillade : elle n'était pas au courant de sa remise de peine, et encore moins de sa sortie...

Amelia enregistrait les données à toute vitesse.

— Tu veux dire que ce n'est pas eux, les tueurs d'Ann Brook ?

— Ça m'étonnerait, fit-il en desserrant la pression de ses mains. Les types trouvés dans le pavillon avaient beau être défoncés et armés jusqu'aux dents, ils avaient une trouille bleue...

Le vent soufflait contre les persiennes. La biologiste se sentait un peu dépassée par les événements.

— Je ne comprends pas, chuchota-t-elle, comme si le cadavre sur le sofa pouvait l'entendre. Quel rapport entre le meurtre d'Ann Brook et ton histoire de terrains et de collines maories ?

— En suivant la piste du portier du club échangiste, j'ai trouvé un Maori qui portait les mêmes tatouages, dans un bar pourri de South Auckland. Je cherchais à savoir qui avait fait ces fameux *mokos* quand je suis tombé sur lui...

Osborne se tourna vers le canapé où reposait le corps du jeune Maori. Il lâcha alors les mains d'Amelia, qui retombèrent le long de son corps. Elle semblait un peu perdue dans son peignoir : des morts, est-ce là tout ce qu'il pouvait lui apporter ?

Elle frissonna. Orphelins de ses mains, ses doigts étaient tout froids...

— Qui c'est ce type ? dit-elle enfin. Un des tueurs d'Ann Brook ?

— Je ne sais pas... Je ne sais pas si les frères Tagaloa sont impliqués dans les meurtres, s'ils forment un gang, mais j'ai besoin d'indices, une piste, n'importe quoi.

— Et tu me demandes de faire une autopsie ? Ici ?

— Des analyses sanguines, des résidus végétaux ou minéraux dans les tissus, le maximum d'éléments sur le lieu où il a résidé ces derniers temps, tout ce que tu pourras trouver, en particulier sur la façon dont il s'est fait ses tatouages : substances, types d'instruments utilisés...

Amelia avait l'impression de parler avec la voix d'une autre :

— Mais... et la police ? Pourquoi tu ne racontes pas tout ça à la police ?

— Gallaher a enterré l'affaire Griffith avec la complicité du coroner Moorie. Cette fille ne s'est pas noyée, tu le sais. Je n'ai confiance en personne. Qu'en toi.

Osborne la regardait avec sa maudite gueule d'ange, une technique terrible qui lui avait déjà valu trois nuits d'insomnie... Un mort à autopsier. Seule. L'idée était tentante pour l'apprentie légiste — la femme, elle, avait abdiqué depuis un moment...

— C'est bien joli ton histoire, renchérit Amelia, mais je ne vais pas débarquer à l'institut médico-légal avec un cadavre sous le bras !

— Il faut faire les prélèvements ici. Tu feras les analyses à l'institut... Ah ! Putain ! lâcha-t-il soudain. Qu'est-ce que c'est que ça ?!

Depuis le sofa, une odeur assez épouvantable flotait jusqu'à eux.

— Les muscles qui se relâchent, répondit-elle. Le corps se vide... Bon (elle s'agita tout à coup). On ne va pas le laisser là. Il faut le laver.

Les yeux d'Osborne s'illuminèrent un court instant : elle acceptait de l'aider.

— Où il est ton labo ?

— À la cave, répondit-elle. Prends une couverture pour le transporter : y en a dans le placard du vestibule. Moi je vais m'habiller...

Amelia fila dans un coup de vent et grimpa l'escalier qui menait à sa chambre.

Osborne commença par fouiller le corps : un treillis délavé, pas de papiers d'identité mais une carte de l'île du Nord, sans indications, quelques centaines de

dollars en liquide, un canif aiguisé, du papier à cigarettes et, coincé dans sa ceinture, un petit sachet d'herbe... Du datura, à l'odeur. Il en avait fumé avec Ann Brook. Les frères Tagaloa étaient bien les dealers de la jeunesse dorée d'Auckland. L'avaient-ils tuée pour autant ? Il se concentra sur les tatouages du Maori, plus particulièrement sur les *mokos* qui couvraient son visage. Le dessin, assez obscur, était d'une grande finesse. Si les courbes du menton dataient (ils étaient d'une teinte bleuâtre), les cercles autour du nez et des yeux étaient récents : on voyait encore les petites cicatrices sur sa peau traumatisée et les traits plus sombres... La marque du gang ?

Osborne trouva une couverture dans le placard du vestibule, qu'il disposa sur le parquet avant d'y rouler le cadavre. L'odeur de merde lui soulevait le cœur. Depuis la chambre du loft, Amelia parlait toute seule : elle disait qu'elle n'avait pas tout le matériel adéquat, énumérait la liste des produits manquants, augurait des résultats médiocres pour un risque maximal... Elle redescendit, vêtue d'un jean et d'un pull, maintenant complètement réveillée.

— Amène-le à la cave, dit-elle, on va l'installer...

Osborne empoigna la couverture et fit glisser la dépouille jusqu'au petit escalier. La tête du Maori cogna sur les marches. Il faisait frais au sous-sol. L'atmosphère était chargée d'aldéhyde formique, de formol, une lumière crue tombait du plafond. Une table d'acier inoxydable montée sur tréteaux, une rigole qui courait tout du long pour se perdre dans un tube alimentant le tout-à-l'égout, plusieurs scies électriques sur une étagère, scalpels, seringues, pinces à os, plus loin des casiers réfrigérés, un congélateur,

un évier, un robinet : l'assistante du coroner s'était aménagé un véritable petit laboratoire.

Osborne gémit en disposant le cadavre sur la table d'autopsie — les muscles de son épaule avaient refroidi, il pouvait à peine la remuer. Amelia rassemblait son matériel chirurgical, silencieuse. Il remarqua trois caisses de bois poussées dans un coin : le labo servait aussi de cave à vin...

— Tu as Internet ? demanda-t-il.

— Dans ma chambre.

La biologiste avait enfilé une blouse et une paire de gants plastifiés. Elle se pencha sur la boîte crânienne, examina les tatouages, déjà ailleurs...

— Ça va aller ? dit-il.

Amelia fit signe que oui, deux billes bleues sous les néons.

Il remonta.

La maison était silencieuse, à peine troublée par le bruit des vagues contre les rochers. Osborne commença par nettoyer les traces d'excréments sur le sofa, le sang de sa chemise, puis fila vers le jardin. Il ouvrit le coffre de la Chevrolet, laissa le *patu* traditionnel utilisé par Tagaloa, attrapa la mallette et effectua le chemin inverse jusqu'à la cave.

À l'aide d'une seringue, Amelia perçait un trou dans l'œil du Maori afin de prélever quelques centimètres cubes d'humeur vitreuse. Elle vit Osborne au pied de l'escalier mais ne relâcha pas son attention.

— J'en ai pour toute la nuit, dit-elle en évaluant le liquide.

Osborne s'approcha de la table d'autopsie improvisée, oublia qu'il voyait là son premier mort bien à lui, et sortit l'appareil numérique de la mallette. Puis

il cadra le visage tatoué qui reposait sur l'inox et prit trois clichés. Des gros plans.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

Amelia versait la substance dans un tube.

— Chercher d'où sortent ces *mokos*, répondit Osborne.

Leurs regards se croisèrent. Malgré la situation, Amelia ne lui en voulait pas. Elle aimait ce type, et si effrayant que cela pût paraître, elle le suivrait dans ce qui ressemblait trop aux délires paranoïaques d'un homme seul, abandonné, au bout du rouleau. Mais son romantisme avait quand même des limites :

— Ça ne me dit toujours pas comment tu t'es procuré les cheveux d'Ann Brook, fit-elle.

Osborne fourra l'appareil dans la mallette.

— Dans son cercueil, répondit-il.

— Ah... C'est là où tu traînes la nuit ?

— Ça ne m'amuse pas, dit-il pour couper court. À tout à l'heure...

Amelia le laissa filer — c'est ça, à tout à l'heure...

L'escalier en colimaçon menait à une chambre mansardée. Un lit deux fois plus grand que sa dormeuse se prélassait sous le Velux ; par terre des bouquins en piles, revues techniques, romans, essais... Osborne alluma le Mac posé sur le secrétaire, profita de la mise en marche pour évaluer son omoplate dans la salle d'eau voisine. Le coup de massue avait laissé un hématome impressionnant. Il tira un sachet de poudre blanche de la mallette, sniffa un long rail sur la tablette et regagna la chambre en apesanteur. Là il se brancha sur Internet, jeta un œil fiévreux à sa

montre — deux heures du matin — et tapa le nom de Nepia, le vieux tatoueur maori.

Peu d'informations disponibles sur les différents moteurs de recherche mais il finit par trouver sa trace sur un site consacré aux tatouages : activiste à l'époque de l'occupation de Bastion Point, Joseph Nepia s'était depuis consacré à l'art du *moko*. Pas de photos, sinon celles de ses compositions. Tatoueur jadis réputé de la banlieue sud d'Auckland, Nepia s'était retiré depuis des années. Aucune adresse disponible. Il faudrait voir dans les fichiers de la police mais Joseph Nepia semblait s'être lui aussi volatilisé dans la nature...

La lune exhibait ses cratères par le Velux de la chambre. Les tatouages de Tagaloa avaient forcément une signification. Selon la tradition, les *mokos* étaient même un honneur réservé aux *rangatiras*, les chefs ou aristocrates, par opposition aux *tutuas*, les gens du commun — et à plus forte raison aux *taurekarekas*, les esclaves. Un *moko* était comme une signature, une armoirie désignant les mérites de la personne qui les portait. La profondeur et l'épaisseur du trait indiquaient le rang, la dignité. Il fallait parfois des mois, voire des années avant de « compléter » le tatouage d'un chef... Osborne examinait les photos numériques : d'après ceux qui ornaient le visage de Will Tagaloa, le jeune Maori venait d'accéder à un rang élevé.

Il continua à éplucher un à un les nombreux sites disponibles, enfumant la chambre à coucher. Après une lente et fastidieuse recherche parmi les documents consacrés à l'art du tatouage, Osborne tomba enfin sur une gravure datant du XVIII^e siècle, le por-

trait d'un chef maori arborant les mêmes *mokos*. Exactement les mêmes. Ceux d'Hauhau, le visionnaire fanatique devenu le prophète Te Ua, dont les adeptes réutilisaient les descriptions apocalyptiques de la Bible pour stimuler les ardeurs guerrières des Maoris...

Car ces *mokos*, si raffinés fussent-ils, étaient des tatouages de guerre.

*

Asexuée sous sa combinaison blanche, Amelia papillonnait autour du cadavre. Étrange vision que cette petite libellule s'agitant à la lueur blafarde de la cave...

— J'ai fait une première série de prélèvements, dit-elle en voyant Osborne au pied des marches, notamment pour tout ce qui concerne les tatouages. Je me débrouillerai pour avoir les premiers résultats demain soir. On ne fait pas trop attention à moi au labo en ce moment...

Osborne opina, les yeux dans la vague. Le corps du Maori avait gonflé, distendu par les gaz qui imprégnaient les tissus, des petites bulles d'écume blanche suintaient du nez. La calotte crânienne était ouverte et la vision de toutes ces substances gélatineuses était assez écœurante. Ça n'expliquait pas ce qui avait pu motiver le portier d'un club échangiste à rejoindre les adeptes d'Hauhau : toutes ces histoires dataient de l'arrivée des colons...

— Tu as trouvé quelque chose ? demanda Amelia.

— Ces tatouages sont ceux d'une ancienne secte,

répondit-il. Des adeptes d'un vieux culte antibritannique.

Amelia fixa la boîte crânienne sur son socle.

— Quel rapport avec notre histoire ?

— Je ne sais pas... En tout cas, avec sa gueule tatouée, ça m'étonnerait que Tagaloa ait jamais songé à reprendre son job de portier... Bizarre, marmonna Osborne, parce que d'après la fille du vestiaire Tagaloa devait reprendre le job lundi.

— Ce qui signifie ?

— Qu'il va se passer quelque chose d'ici là.

— Quoi ?

— Je n'en sais rien.

Deux jours. Ils avaient encore deux jours. Amelia bâilla malgré elle. Le manque de sommeil s'accumulait et, aux cernes qui soulignaient ses yeux, il était clair qu'elle ne tenait plus debout. Il était cinq heures du matin.

— Et lui, qu'est-ce qu'on en fait ? demanda la biologiste en désignant la dépouille sur la table d'inox. Si tu veux une autopsie complète, il va falloir encore le garder au frais un moment...

— Il te faut combien de temps ?

— Six ou sept heures, au bas mot. Sans doute plus... Ça dépend aussi de ce que je trouve après la première série de prélèvements... (Amelia jeta un œil à sa montre, un truc en forme de tulipe.) Impossible de finir maintenant, dit-elle. À moins de prétexter une maladie et de m'y coller toute la journée, mais ça ne nous avancera pas plus : il va bien falloir que je passe à l'institut médico-légal pour faire les premières analyses...

Amelia avait raison : on ne pouvait pas laisser le corps comme ça, à l'air libre. L'odeur allait attirer les

mouches, quelqu'un pouvait débarquer à l'improviste, tomber sur le macchabée...

— Tu n'as pas de chambre froide ? demanda Osborne.

— Ce n'est pas une boucherie ici, rétorqua-t-elle sans relever l'euphémisme. Je te rappelle que d'ordinaire je ne dissèque là que les chouettes et les mulots : pas les humains.

Elle ôta ses gants de chirurgie. Osborne grogna en silence. Il y avait bien le congélateur mais le cadavre était trop imposant pour s'y glisser, sans compter que ses muscles allaient bientôt se raidir et qu'il faudrait attendre une douzaine d'heures avant qu'ils ne se relâchent... Devinant ses pensées, c'est elle qui lui donna la solution, la seule.

— Il faut le découper.

Osborne eut comme un goût de verre pilé dans la bouche.

— Le découper ?

— Oui : lui scier les jambes et disposer le tronc dans le congélateur. Normalement il devrait passer.

La voix d'Amelia était soudain de glace. Elle muait. Une mue à l'envers : le papillon retournait dans sa chrysalide, à l'état de larve. Osborne ne dit rien mais ils étaient maintenant aussi pâles l'un que l'autre. Le scier... Il évalua le congélateur, le corps sur la table, le visage las de la biologiste et la peur qui s'y terrait. Lui aussi avait peur. Il avait tué un homme, la sensation était encore diffuse, mais il n'en avait pas encore fini... Le scier.

— Tu n'auras qu'à le mettre là-dedans, dit-elle en sortant deux bâches de plastique noir d'un tiroir coulissant. Il y a plusieurs scies électriques sur l'étagère :

prends la plus costaud. Moi j'ai eu ma dose pour cette nuit... (Elle déposa une combinaison blanche sur la table d'innox.) Tiens, ajouta-t-elle, je te conseille de prendre ça...

Fuyant son regard doré sous le néon, Amelia partit se coucher, le laissant seul à la cave avec son grand bout de mort...

Un spectre passa dans le silence du réduit. Osborne aspira le fond de cocaïne qui traînait dans sa poche, ravala l'amertume et, évitant le visage écorché du cadavre, entama son horrible travail de force.

Au début, ce fut plutôt facile : on rentrait dans la chair comme dans du beurre, mais très vite ça devenait un cauchemar, un cauchemar bien réel. La scie bourdonnait, des particules d'os ripaient sous la lame, il en mettait partout, sur la table d'acier et par terre, sur le carrelage ; en crevant l'artère fémorale le sang lui gicla au visage si bien qu'il en fut bientôt recouvert ; c'était tiède. Il serra les dents et les doigts sur la machine qui n'en finissait plus de découper le gamin, ce gamin qu'il avait tué d'une balle à bout portant et qu'il démembrait maintenant, qu'il sciait en deux, comme s'il fallait payer sa dette envers la mort qu'il venait de colporter, messenger de mauvais augure, les bras tétanisés par l'effort et le dégoût.

La première cuisse se détacha enfin, soulageant un moment le moteur de la scie, beaucoup trop petite ; restait l'autre jambe. Osborne voulut crier mais ça ne servirait à rien. Il devint alors comme fou : ne sentant plus la douleur de son crâne ni même son épaule meurtrie, il découpa la seconde cuisse en forçant de tout son poids sur la machine qui bientôt atteignit l'os. La lame patinait, le sang lui sautait au visage, le

baiser de la mort, la morsure du serpent, il n'était plus qu'une bête sauvage aux babines retroussées sur l'horreur qu'il perpétuait là, sous ses yeux révoltés ; la dope, les traînées écarlates hourdées sur la combinaison, les nerfs sectionnés, les siens à vif, les tendons, il vécut une succession de drames en croyant que cela arrivait à un autre.

La seconde cuisse céda. Osborne lâcha le tout, en transe hallucinatoire. Les lumières crues du néon lui brûlaient les yeux, il transpirait à grosses gouttes, Tagaloa n'avait plus de jambes, il était coupé en deux, son tronc avait quelque chose d'obscène et ils paraient, les insectes nécrophiles, ils voltigeaient autour de lui, les anges amputés... Il se débarrassa de la combinaison ensanglantée comme si elle le démangeait et se passa la tête sous le robinet d'eau froide. Cette histoire allait le rendre cinglé. Il se sentait déjà partir, il était passé de l'autre côté. Mais il fallait agir vite : Osborne empaqueta le tronc du Maori dans la première bâche et précipita le tout dans le congélateur. Même réduit de moitié, il prenait presque toute la place. Un mauvais rêve. Il attrapa les jambes coupées, à pleines mains, comme s'il s'agissait de parapluies, oui c'est ça, de dégoûtants parapluies, il les fourra dans l'autre bâche plastifiée que lui avait donnée Amelia, puis il nettoya la cave et, toujours sans réfléchir, courut jusqu'à la voiture.

Elle était là, sous l'arbre en fleur où poussait la lune. Osborne jeta la bâche dans le coffre, prit le volant et roula, les yeux grands ouverts, jusqu'à ce que le vent de la nuit le ramène à la raison. Peine perdue.

Une décharge en plein air.

Des étoiles à vous crever le ciel.

Nullle âme qui vive sur le bord de route, que les astres.

Osborne claqua la portière du coffre. Le sac plastique paraissait léger dans ses bras mais la sensation était si désagréable qu'il se mit à dévaler la pente, à toute vitesse, comme si le reste du cadavre le poursuivait dans la nuit. L'horreur et la dope le faisaient dérailler. Ou il avait déjà déraillé. En attendant, ses semelles glissaient sur les boîtes de conserve : il manqua de perdre l'équilibre, se rétablit en prenant appui sur un pneu, puis stoppa sa course au pied de la butte, haletant.

La décharge publique s'étendait à perte d'obscurité, monceaux de ferrailles désarticulés sous la lune. Un rat fila entre les machines à laver éventrées. Osborne fureta un moment entre les détritrus et les rebuts qui s'amoncelaient, puis s'arrêta. Là c'était bien... Il empoigna la pelle qui la veille avait servi à déterrer le corps d'Ann et commença à fouiller les entrailles de la terre. La pelle cognait contre les boîtes de conserve. Osborne s'enfonça, livide, dans la fange des autres. L'odeur était répugnante, sa tête en feu malgré les sueurs froides qui gouttaient de son front. Il jeta des regards inquiets vers la crête qui se découpait dans la nuit mais aucune voiture ne passait depuis la route. La peur d'être découvert chassa les douleurs de son corps. Il creusa, creusa encore, enseveli sous plusieurs couches d'horreur. Enfin, les mus-

cles tétanisés, Osborne évalua le trou qu'il venait de faire.

Il jeta la bâche plastifiée et, à la hâte, la recouvrit de terre et de déchets. La lune le regardait, blême. Osborne ne pensait à rien : la forme des jambes sous la bâche suffisait.

La sépulture était maintenant achevée. Il crut entendre le bruit d'un véhicule, mais ce n'était que le vent dans le champ de carcasses... Osborne slaloma entre les rebuts, remonta la pente en trébuchant et courut jusqu'à la voiture. Le sang battait contre ses tempes quand il mit le contact : mort, mutilation, meurtre, on évoluait en petit comité.

*

Les lumières d'Auckland faisaient des pointillés de l'autre côté de la baie. Osborne gara la Chevrolet sous le kamashi en fleur.

À l'aube naissante, les mouettes cendrées se disputaient le bruit des vagues. Il fit quelques pas dans le jardin d'Amelia, erra le long des rochers ; après ce qu'il venait de vivre, le ronronnement du ressac avait un étrange pouvoir d'apaisement... Le vent de la mer ameutait les fantômes ; à la lune montante, on les voyait luire sur les surfaces.

L'effet de la cocaïne s'était dissipé. Osborne se sentait soudain vidé, anéanti par ce qu'il venait de faire. Son omoplate blessée lui tira des grimaces, enfin il réussit à se déshabiller. Abandonnant ses vêtements puants sur les rochers, il se glissa dans l'eau. Elle était froide et noire ; lui, brûlant de fièvre, la tête cassée, et des morts qui s'échappaient des fis-

sures... Alors il lâcha prise et se laissa guider par le courant. Son corps suivait le guide, il flotterait jusqu'au spectre d'Hana qui l'attendait au large...

En vain.

Les premières lueurs du jour pointaient quand Osborne remonta vers la maison, nu. La mer avait dissipé les traces de sang sur sa peau, l'odeur de cadavre qu'il colportait, mais pas la fatigue. Il poussa la porte d'entrée, restée entrouverte. Son cœur se raidit : il avait le souvenir d'avoir refermé la porte.

Osborne posa ses affaires sales sur le seuil et attrapa son revolver. Enfin, il poussa la porte. Le loft était plongé dans le noir, on ne distinguait qu'une faible lueur à l'étage. Il écouta les bruits de la nuit, n'entendit que son souffle. Rodé à l'obscurité, il avança vers l'escalier en colimaçon qui menait à la chambre. Son pas grinça légèrement sur les marches. Il vit la chambre plongée dans la pénombre, puis la bougie qui pleurait à chaudes larmes sur le secrétaire... Son cœur battit plus vite : sous le Velux, le lit était vide.

— Amelia ?

Osborne approcha, le doigt sur la détente. Soudain, trahie par le frémissement de la flamme, il sentit une présence dans son dos. Sa respiration se bloqua alors complètement : un doigt passa sur sa joue.

La peur de trouver Amelia morte ne l'avait pas quitté mais Osborne ne dit rien — le bout de ses doigts était très lisse...

Une fine pellicule d'aube s'échappait du Velux. Un moustique circulait dans la chambre, tous feux éteints. Couché près d'elle paraît-il endormie, Osborne n'osait plus rien toucher. Oh ! l'animal n'était pas fragile, simplement comme toutes les petites bêtes, elle redoutait les mauvaises surprises...

Sans but précis, incapable de dormir, il regardait Amelia, étendue sur le lit défait. Elle était là, à ses côtés, inerte mais vivante, le ventre couvert de sperme. On le voyait luire faiblement sous la lune, tumulus de ses mauvais sangs morts sur sa peau...

Ah ! spermatique Amelia qui ne prenait pas la pilule mais s'en barbouillait, jouait avec, faisait patauger ses doigts dans la flaque translucide comme avant elle sautait pieds joints dans le caniveau débordant ! Professionnelle Amelia qui avec un grand soin esthétique étalait le précieux lait d'orgasme sur sa peau solaire, s'en parait, s'en passait sur le corps comme une crème de lui, sans oublier le moindre recoin, comme s'il fallait aller jusque-là pour seulement commencer à la pénétrer, comme s'il fallait aller jusque-là pour l'avoir dans tous les pores...

À genoux, le sexe groggy, il l'avait regardée faire, hébété après tout cet amour déversé sur son abdomen. Loin de le dégoûter, cette application à s'enduire de ses fibres l'avait bouleversé.

L'émotion était là, banale, surnaturelle. Achevant de peaufiner son étrange toilettage, Amelia lui avait dit que maintenant elle l'avait dans la peau, que maintenant ils étaient tous les deux dans le même drap... Son œil brillait au ballet des étoiles finissantes. De quoi parlait-elle : de l'affaire ? d'eux ? Après ce message sibyllin, Amelia avait tourné sa tête sur l'oreiller avant de s'endormir, sans un mot. Lui n'avait rien demandé ; le moment était unique, mieux valait rester sur cet inquiétant chef-d'œuvre...

Il la regardait dormir, un bras replié sous l'oreiller. Son ventre diaphane formait un creux jusqu'aux draps qui, de son sexe, ne laissaient apparaître qu'un pubis châtain et une odeur particulière. Elle poussait parfois de petits cris étranges, comme ceux des animaux qui rêvent... Parcouru de sentiments prodigieux, il observait ses petits seins à l'étale, ses hanches douces, ses cuisses, sa peau...

Il la caressa sans la toucher et, de loin, attendit l'aube.

À la lumière blafarde de la lune, le ventre d'Amelia s'inventait des cadavres ; répandu sur ses vingt-cinq ans, Osborne avait de beaux restes...

Jon Timu passa les grilles de l'institut spécialisé, ses gros poings enfoncés dans les poches. Son fils venait de partir avec Josie pour une promenade en bord de mer, il n'avait une fois de plus pas pu les accompagner, le sourire ébahi et confiant que Mark lui avait adressé en le quittant n'en finissait pas de lui trouer le ventre, sa vessie hurlait : c'était comme s'ils ne se verraient plus.

Un mois, peut-être deux, avait dit le docteur Beevan. Ce cruel compte à rebours lui faisait perdre la tête : bien sûr qu'ils se reverraient ! Il organiserait même une grande fête à l'institut, en l'honneur de Mark : son anniversaire était dans six mois mais il trouverait un autre prétexte, Josie l'aiderait, il ferait une sorte d'adieu à son fils, Mark n'y verrait que du feu, c'est sûr, ils seraient tout simplement heureux, oui, il ferait ça, la semaine prochaine ou la suivante : il verrait ça avec Josie et la directrice, ensemble ils lui feraient une fête inoubliable, à lui et aux autres gosses aussi...

Timu traînait sa peine. Quand il se sentait trop seul, il poussait jusqu'aux bars de Saint Heliers Bay où il

allait boire deux ou trois cafés chez Vicente, un Italien avec lequel, à défaut de se confier, il discutait le coup autour d'un croissant. Le Maori avait tout misé sur sa carrière : en retour, il avait reçu un chromosome 21, celui qui avait investi le cerveau de leur fils. Helena en était morte. Elle était morte comme on se retire du jeu, et si c'est Beevan qui lui avait donné l'arme du crime, c'est lui qui l'avait tuée, de sang-froid...

Pour une somme de raisons mises bout à bout, abandonner Mark à son sort était depuis longtemps son obsession. Orphelin, qu'allait-il devenir ? Jon avait accepté de monter l'opération pour lui. Au moins assurer son avenir, à défaut du présent : l'institut spécialisé était le meilleur de la ville, quinze mille dollars l'année il pouvait, Jon économisait sur son salaire depuis des années mais la « prime » à elle seule lui assurait dix années de tranquillité. Timu avait pris des dispositions pour ça. L'idée que Mark pût finir sa vie au foyer lui était insupportable : il lui fallait sa chambre, sa télévision, « Urgences » et tous ces trucs qui le passionnaient, mais aussi Josie, la piscine, ses copains de barbotage, et bientôt ses premières copines de l'institut...

En attendant, il pissait du sang. Les médicaments du docteur Beevan ne le soulageraient plus longtemps : il faudrait se suicider. Sans doute. Deux mois il avait dit, peut-être trois...

Fumant son cigarillo à volutes serrées, Jon Timu buvait un cappuccino à la terrasse de Vicente, tout à ses viennoiseries, quand une femme s'attabla. Elle portait une chemise épaisse et un colis qu'elle déposa sur la chaise voisine : une Maorie comme lui, ou plu-

tôt une métisse, très brune, les cheveux courts, deux yeux de jade qui le transperçaient.

— Il faut que je vous parle, dit-elle.

Une très jolie femme. Mais son instinct de flic prit vite le dessus — il n'aimait pas sa façon de le dévisager.

— Qui êtes-vous ?

— Peu importe, répondit-elle. Vous avez des nouvelles de votre fils ?

Timu retira le cigarillo humide de sa bouche, oublia aussitôt Vicente, le cappuccino, ses yeux de jade...

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

La métisse déposa un foulard sur la table : un bleu. Celui d'Helena. Le fétiche que Mark ne quittait jamais. Il l'avait encore ce matin. Son sang ne fit qu'un tour.

— D'où vous sortez ça ? s'empourpra-t-il. Que lui est-il arrivé ?

Il fit un geste menaçant mais la fille ne broncha pas.

— Du calme, capitaine, dit-elle : Mark se porte bien, du moins pour le moment. L'éducatrice qui l'accompagnait, en revanche, est un peu fatiguée... (Elle eut une moue plus cruelle qu'ironique.) Mais ne vous inquiétez pas, ajouta-t-elle, il ne leur arrivera rien si vous vous montrez coopératif.

Timu fulminait. Le policier avait disparu sous le père.

— Qu'est-ce que vous lui avez fait ? gronda-t-il. Répondez !

— Parlez moins fort, dit-elle doucement. J'ai un marché à vous proposer.

Enlevé. Mark avait été enlevé. Timu lui attrapa le poignet et le serra jusqu'à ce qu'il craque.

— Où est-il ? siffla-t-il.

— Ne faites pas l'imbécile, vous avez très bien compris la situation.

— Où est-il !

— Lâchez-moi, ordonna-t-elle. Tout de suite.

Ses yeux de jade étaient d'un calme inquiétant. Lui bouillait.

— J'ai un marché à vous proposer, répéta la jeune femme. Lâchez-moi.

Le chef de la police desserra le poing mais pas les dents. Ils paieraient pour ça.

Elle saisit le colis posé sur la chaise voisine et le posa sur la table.

— Voilà comment nous allons procéder...

Tom Culhane mâchait un chewing-gum, le troisième depuis ce matin. C'est aujourd'hui qu'ils allaient tenter la fécondation in vitro. L'amour sous verre, qu'au moins il ne jaunisse pas... Tom en était malade. L'enfant qu'ils n'auraient pas de manière naturelle avait dressé entre eux un mur que plus rien ne semblait en mesure d'abattre. Il avait cru que leur libido survivrait à la « soirée barbecue » (comme il disait), sur le coup ça paraissait plausible (ils avaient fait le premier pas, le plus dur d'après les sexologues) et il espérait qu'en renouant le contact physique le reste suivrait, mais il se trompait : Rosemary avait repris sa place sur le canapé devant des séries idiotes, des histoires d'hôpital, d'amour et de meurtres qui n'étaient pas les leurs.

La veille au soir, maladroit, il avait envisagé l'adoption. Le coup du nombre de petits malheureux dans le monde n'avait pas fait long feu et c'est le mépris entre les dents qu'elle l'avait envoyé paître, lui et ses belles idées humanitaires, à l'autre bout du lit. Au piquet.

Rosemary devenait méchante. La mère avait chassé la femme, elle l'avait rongée, et de leur amour ne restait que l'os...

Tom risqua un œil par la porte de la chambre. Sortant à peine du lit où elle passait désormais le plus clair de son temps, comme si elle était malade, Rosemary s'apprêtait pour le rendez-vous à la clinique. Elle avait enfilé sa robe et s'excitait maintenant sur la fermeture Éclair.

— Tu veux que je t'aide ?

— Quelle plaie cette robe !

Tom s'approcha. Elle lui allait bien mais ce n'était pas la peine de le lui dire.

— Non, laisse, c'est bon. (Elle força sur le zip.) On est en retard ?

— Non, non, prends ton temps...

Le zip ne cédait pas. Ça l'énervait. Tom hésitait à y mettre les mains, seulement la tension qui émanait de sa femme le repoussait presque physiquement. Sans compter qu'ils allaient finir par être en retard...

Tobby attendait au milieu de la pelouse quand ils quittèrent la maison. Lui aussi avait dû sentir la tension puisque, au lieu de japper tout son soûl en battant leurs mollets de sa queue, l'animal les regarda passer dans l'allée. Dérogeant à ses habitudes, il n'essaya même pas de grimper sur la banquette de la voiture : il fila au contraire vers la niche où il n'allait jamais, la queue basse. Drôle de bête. Tom prit place au volant.

— Je crois que j'ai oublié de fermer à clé, dit-il.

— Tant pis. Allons-y.

Ils arrivèrent en retard à la clinique, à peine dix minutes mais cela suffit à exaspérer Rosemary. Elle marchait devant lui et ses petits pas résonnaient dans les couloirs aseptisés. Tom était nerveux, blessé, et aussi un peu honteux — comme si sa virilité était en jeu. Fécondation en laboratoire : on était loin de

l'amour... Premier étage, droite. Le docteur Boorman sortait de son bureau lorsqu'il vit le couple et leurs têtes défaites avancer vers lui comme des bestiaux à l'abattoir. D'ordinaire si sûr de lui, le médecin semblait lui aussi perturbé...

— Écoutez, leur dit-il tout de go, je ne sais pas ce qui se passe, mais venez. (Il ouvrit une porte.) Entrez dans le bureau, nous serons mieux pour parler...

Tom adressa un regard plein de circonspection à Rosemary, qui avait déjà les larmes aux yeux. Il serra la main de sa femme, solidaire, quoi qu'il arrive...

*

Était-ce ce bout de nuit passé avec Amelia, ce jus de lui versé sur son ventre blanc et les soupirs hypnotiques qu'elle lui avait rendus ? Quand Osborne ouvrit les yeux, le soleil était haut dans le ciel.

Il s'ébroua, les paupières lourdes. Le lit était vide, pas même tiède.

Sur la table de nuit, le réveil électronique affichait midi trente. Il pesta. Amelia était partie au travail avec ses échantillons, aussi silencieuse dans la fuite qu'elle était menue dans ses bras... Il faisait chaud dans la maison. Osborne descendit nu l'escalier en colimaçon, trouva du café au chaud dans une thermos et un mot d'elle sur le bar de la cuisine.

Cher Paul,

Le moins qu'on puisse dire, c'est que j'ai, grâce à toi, passé une nuit inoubliable. Du cauchemar au rêve il n'y a qu'un pas, qu'on franchit avec toi allégrement. Comme quoi tout arrive à qui

sait attendre — le meilleur comme le pire. Tu dormais à poings fermés quand je suis partie (vers huit heures, j'en bâille encore), mais pour une fois que tes yeux de cinglé étaient clos j'ai préféré les laisser en l'état. Quel spectacle tu fais quand tu dors ! On dirait une locomotive écrasée au fond d'un ravin, et qui tourne encore... Mar-rant. Je ne sais pas à quoi tu carbures mais j'en veux bien encore. (Quel mot charmant, n'est-ce pas ?) Je ne dirais pas la même chose de la situation dans laquelle tu me mets... Bon, je file avant que l'envie de te casser la gueule ou de remonter l'escalier me prenne (je connais deux trois trucs pour réveiller les locomotives écrasées au fond des ravins, qu'elles tournent encore ou non).

Pour ce qui concerne les analyses, c'est l'effervescence à l'institut médico-légal en ce moment : je pense pouvoir faire des heures sup sans attirer l'attention. De retour dans la soirée. Tard sans doute — avec les premiers résultats, du moins je l'espère...

Ne t'amoche pas trop. Toute cette histoire me fout la trouille...

P.-S. 1 : Ne cherche pas les clés de la maison, je laisse ouvert.

P.-S. 2 : Tes affaires sont dans la sècheuse.

P.-S. 3 : Merci pour le mort : c'était mon premier (j'en suis encore toute retournée).

P.-S. 4 : Merci surtout pour l'amour (idem).

A.

Elle était marrante... Sans doute beaucoup plus. Osborne ne savait plus. Il avait adoré son corps, ses gestes, ses mots pour jouir. Il avait aimé jusqu'à ses petits seins, et son sourire malin tandis qu'elle s'enduisait de lui... Ça lui faisait déjà mal au cœur de l'oublier — car il fallait oublier...

Il trouva ses affaires dans la buanderie, propres. Son épaule lui faisait un mal de chien mais il réussit à les enfiler. Depuis les fenêtres du salon, on entendait les vagues et les mouettes qui se les partageaient. Il but un café, mal réveillé, puis un autre, toujours vaporeux. Son paquet de cigarettes traînait sur le bar avec ses clés de voiture, les papiers qu'il trimbalait, son canif, quelques chewing-gums, son portable... Osborne alluma une cigarette, détesta la première bouffée, vit qu'il avait reçu un message.

Il l'écouta en achevant son café, puis se contracta. La voisine de Pita Witkaire avait laissé un message ce matin, à dix heures trente-deux : son mari avait aperçu le Maori au *marae*, « pas plus tard que tout à l'heure », alors qu'il relevait ses pièges à opossums...

*

341, West Coast Road.

À l'ombre grêlée d'un miro multiséculaire, le grand-père d'Hana arrachait les mauvaises herbes qui avaient envahi le petit cimetière derrière le *marae*. En un mois, la végétation avait gagné sur le lopin de terre : une fourche caudine à la main, le vieil homme s'échinait à réparer les dégâts d'une absence prolongée. Osborne le trouva là, penché sur la tombe de sa femme.

— *Tena koe*¹, dit-il.

Le front large et ridé, des cheveux d'un noir bleuté parsemé de gris, de petits yeux farouches dont Osborne connaissait déjà l'expression, Pita Witkaire dévisagea l'intrus. Lui aussi avait beaucoup changé.

— Qu'est-ce que vous voulez ? fit-il en anglais.

Une manière de garder ses distances. C'était fini le *wero*, les *hakas*...

— Je vous cherche depuis des semaines, répliqua Osborne. Vous étiez où ?

Le Maori continuait de le sonder, sur ses gardes.

— En vacances, répondit-il.

— Ah oui ? C'est bizarre parce que personne n'était au courant.

Il ne le croyait pas. Pita se concentra sur ses mauvaises herbes.

— Je ne tiens pas les gens au courant de mes allées et venues, se défendit-il sans relever la tête. Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Sam Tukao, vous connaissez ?

— Non.

— Un notaire qui exerçait à Mangonui, précisa Osborne. Retrouvé mort dans un charnier de Wai-koukou Valley parmi les victimes de Kirk, le tueur en série. Tukao était membre de votre tribu.

Witkaire reprit son sarclage.

— Et alors ?

— Vous êtes une des principales figures tainui, je me disais que vous pourriez me renseigner...

Il alluma une cigarette. Witkaire avait pris bien des

1. « Bonjour. »

rides, il en courait aux coins de son visage, et il paraissait plus petit...

— Je ne connais pas tous les membres de la tribu, rétorqua-t-il, encore moins votre notaire...

— On l'a torturé à mort avant de l'assassiner. J'ai vu sa veuve du côté de Russell : Tukao a touché une belle enveloppe pour la vente de terres situées à Kari-kari Bay. Ça non plus ça ne vous dit rien ?

Pita Witkaire secoua la tête d'un air indifférent, toujours penché sur les mauvaises herbes. Osborne se tourna vers le *marae* désert.

— La rencontre intertribale a lieu dans quinze jours : vous avez abandonné vos activités culturelles ?

— J'ai pris ma retraite.

— Depuis quand ?

— La mort de ma femme.

Les branches du pin se balançaient au-dessus du tombeau, une plaque de marbre toute simple avec le nom de Wira gravé dans la pierre. Sous ses airs de patriarche, le vieil activiste semblait surtout triste.

— Et l'école maorie, poursuivit Osborne, les *hakas* : où sont vos danseurs ?

— Je vous dis que je me suis retiré des affaires, grogna-t-il : toutes ces histoires ne me concernent plus.

Ça sentait l'herbe fraîchement coupée et le mensonge à plein nez. Osborne s'approcha du tombeau.

— Et Hana ? dit-il. Elle aussi était danseuse : où est-elle ?

Pita traversa son regard — celui d'un homme aux abois.

— Je ne sais pas.

— Impossible. C'est votre petite-fille. Vous savez forcément où elle est.

— Je vous ai dit que non.

— Vous mentez : vous aussi vous la cherchiez.

Osborne écrasa sa cigarette sur la plaque de marbre, le cœur serré. Sentant le danger, le vieil homme se redressa : le flic se tenait juste au-dessus de lui et ses doigts tremblaient au bout de ses mains.

— Où est-elle ? gronda Osborne. Répondez !

Mais Witkaire n'avait pas peur. Il était devenu comme du fer.

— Hana est malade, dit-il froidement. Elle est malade depuis longtemps... Vous habitiez la même cité, vous êtes au courant, non ?

Il parlait du viol dans la cave. Osborne acquiesça sans desserrer la mâchoire.

— En arrivant parmi nous après le drame, Hana était... *ngakaukawa*. Un cœur amer, poursuivit le Maori. Son *mana* était en danger mais ma femme a réussi à la soigner, à la reconstruire... C'est grâce à elle qu'Hana a pu partir en Europe et poursuivre des études : l'argent que nous lui avons donné ne compte pas dans cette affaire, vous comprenez ? Hana voulait connaître le monde des *pakehas* afin de mieux défendre le nôtre. C'est ce qu'elle disait. Et elle avait raison... Malheureusement, la mort de sa grand-mère a précipité les choses... (Un voile humide tamisa les yeux du vieil homme.) J'ai essayé de la soigner à mon tour, ajouta-t-il, mais je n'ai pas les compétences de ma femme...

Une ombre passa sur le *marae* désert : Osborne revoyait Hana sur le cargo après l'enterrement de la grand-mère, la tristesse et la rage qui flottaient dans

ses yeux. Wira était décédée à la suite d'une longue maladie mais Hana ne lui avait jamais dit laquelle : or, cette lueur sauvage dans ses pupilles, elle venait forcément de quelque part...

— De quoi est morte votre femme ?

Pita Witkaire ne répondit rien : deux balles traçantes filaient dans ses yeux. Enfin, il respira profondément et se tourna vers la stèle.

— Pour le Maori, dit-il en substance, la terre est comme un livre. Un livre sur lequel sont inscrits les noms des lacs, des rivières, des montagnes, le réceptacle du bien le plus précieux : ce qui fait le *mana*, la force et le prestige... Le Maori privé de *mana* n'a plus d'existence, plus de repères, plus de *turangawaewae*, c'est-à-dire plus de lieu où il peut se tenir droit... C'est la terre qui assure la cohésion tribale : en perdant la terre qui est son lieu pour se tenir droit, le Maori perd aussi sa propre estime, son orgueil, et son identité. Il perd son *mana*, et aussi sa principale ressource économique...

D'une voix soudain claire, il ajouta :

— L'argent avec lequel on dédommage les tribus maories ne correspond à rien, vous comprenez ? À rien.

Vibrant plaidoyer pour une culture autonome. Osborne n'avait rien à redire là-dessus : le monde courait à sa perte mais il s'en foutait — il n'était plus de ce monde. Seulement Witkaire biaisait.

— C'est pour ça que votre femme est morte ? lâcha-t-il. Parce qu'elle n'avait plus de terre ?

Pita répondit sans ciller :

— Oui. En perdant son lieu de vie, ma femme a perdu son *mana*.

— Tout comme Hana à sa mort, renchérit Osborne. Car c'est le *mana* de sa grand-mère qui la tenait droite : pas la terre. Hana n'y a jamais vécu.

Filtrant des branches épaisses, un rayon de soleil inonda la tombe. Une bouffée de chaleur lui monta au visage — il venait de comprendre.

— Les terres de Karikari Bay appartenaient à votre tribu, n'est-ce pas ? fit Osborne. Wira était une aristocrate, la doyenne de la tribu, la gardienne du savoir et des lieux ancestraux : quand elle a appris qu'on avait vendu les terres des ancêtres pour y construire un complexe touristique, le chagrin a été si fort qu'elle en est morte, c'est ça ?

Witkaire ne bronchait pas, les mâchoires scellées comme la stèle à ses pieds. Deux larmes perlaient pourtant à ses paupières. Osborne eut un sourire mauvais — sa vie défilait devant ses yeux, pleine de cailloux...

— C'est pour ça qu'on a tué Tukao, dit-il : parce qu'il s'est occupé des transactions concernant les parcelles de Karikari Bay. Le site abrite d'anciens *pas* maoris : vous le savez forcément. Le notaire était membre de votre tribu mais personne n'a pu me renseigner sur son compte. Pourquoi ? Parce qu'il est un *kupapa*, c'est ça ? Un traître !

Il tremblait.

— Tukao n'était pas un véritable Tainui, répondit Witkaire. Il faisait partie d'un *hapu*, une sous-tribu...

— Arrêtez vos conneries, s'emporta Osborne : Tukao a été torturé à mort avant d'être désossé ! Des Maoris sont dans le coup, des Maoris tatoués selon les anciens adeptes du culte d'Hauhau !

Pour la première fois, Witkaire sembla surpris.

— Ces pratiques n'ont plus lieu de nos jours, affirma-t-il.

— C'est aussi ce que je croyais mais j'ai trouvé un type, Tagaloa, qui portait des *mokos* semblables à ceux que portaient les adeptes de la secte. Le terrain de Karikari Bay abrite d'anciens *pas* maoris qu'on fait actuellement sauter à la dynamite : on a assassiné non seulement le notaire qui a monté le projet immobilier, mais aussi la comptable de l'entreprise de construction. Vous le savez, n'est-ce pas ?

Une lueur brilla dans les yeux du vieil homme.

— Non, dit-il. Je ne suis au courant de rien. Mais certaines parcelles du terrain dont vous parlez appartenaient effectivement à ma femme...

Osborne serra les dents. Voilà pourquoi tout le monde se taisait : Tukao était une brebis galeuse, il s'était débrouillé pour vendre les terres qui appartenaient à la tribu depuis des siècles, il avait profité de vides juridiques, de la naïveté de certains et de la cupidité d'autres pour acheter les parcelles et les réunir autour d'un site historique : sa mort n'a chagriné personne et l'*omerta* était de rigueur...

— Qui l'a tué ? demanda-t-il. Zinzan Bee ?

— Je n'en sais rien, répondit Witkaire. C'est la vérité. Et je ne veux pas le savoir.

Fraternité des barbelés. Les Maoris étaient prisonniers d'un monde qui ne leur appartenait plus mais ils restaient solidaires. Osborne n'entendait plus le gazouillis des oiseaux ni les insectes du bush alentour.

— Qu'est-ce que vous savez de Zinzan Bee ?

— La même chose que vous, répondit-il : un ancien activiste, comme moi, mais qui, lui, a viré dans l'indigénisme...

Le rejet de toute forme d'occidentalisation comme réaction face à la globalisation. Une autre forme de racisme. Cette fois-ci, Witkaire ne se cachait plus.

— Adeptes d'Hauhau ?

— Peut-être, acquiesça-t-il. Je vous l'ai dit, je ne suis pas au courant de ces pratiques.

— Et vous savez où il est ?

— Zinzan Bee ? Bien sûr que non.

— Pourquoi « bien sûr » ?

— Vous n'êtes pas le seul à le chercher.

— Qui d'autre ?

— Des policiers.

Timu. C'est lui qui l'avait mis sur la piste.

— Kirk faisait partie de la secte, fit Osborne, comme Zinzan Bee. C'est Nepia qui est à leur tête ?

— Je ne sais pas.

Osborne eut envie de lui arracher la tête mais le Maori passa la main sur la mousse accrochée à la stèle de sa femme.

— Hana est avec eux ? demanda Osborne.

Le Maori reprit sa posture de chef.

— De quoi voulez-vous parler ?

— *Whakautua mai tenei patai aku*¹.

Mais le vieil homme s'était définitivement fermé.

— *E noho ra, tama*²...

1. « Répondez à ma question. »

2. « Adieu, fils. »

L'os perfora la peau de ses lèvres, puis traça une saignée vers la commissure droite de sa bouche. Pour supporter la douleur, Hana se récitait des poèmes, une technique qu'elle avait lue dans des récits de suppliciés. Elle songeait aussi à sa révolte, à toute cette tristesse qui l'avait menée là, à l'enterrement de Wira et aux membres de la tribu qui s'étaient regroupés dans le *marae* : c'est là qu'elle avait appris par la bouche d'un oncle éméché la vente d'un domaine ayant appartenu à la tribu, au nord de la péninsule : personne n'en parlait mais tout le monde avait été témoin de l'agonie de la *kuia*, la maladie c'était bon pour garder l'unité du groupe mais la vérité, c'est qu'en apprenant la vente de la terre de ses ancêtres sa grand-mère était morte de chagrin...

L'os lui déchirait la peau. Ça faisait mal — très mal. Des larmes coulaient sur ses joues, se mêlant au liquide noir qui laisserait une marque indélébile sur son visage. Le ciseau trancha la chair et dériva sur son menton. Elle pensait à Paul aussi, le seul homme qui aurait pu mais n'avait pu, et aux raisons qui l'avaient poussée dans les bras de Nepia, le nouveau

tohunga de la tribu : tatoueur émérite, expert théologique, érudit, chaman, homme-médecine d'un rang élevé, Nepia était en vérité un sombre illuminé qui l'avait suivie dans son *utu* : Nepia s'était fait l'adepte d'Hauhau, jadis visionnaire fanatique devenu prophète qui utilisait les descriptions apocalyptiques de la Bible pour endoctriner ses disciples. Ils étaient en tout une cinquantaine, tous très jeunes, influençables et corvéables à merci, paumés le plus souvent, abandonnés par les leurs, exclus d'une société qui n'avait plus besoin d'eux, génération sacrifiée sur l'autel du néo-libéralisme, des hommes sans projet et sans avenir. Nepia leur en avait proposé un : se venger des *pakehas* qui depuis trop longtemps bafouaient leur honneur.

Son aura avait fait le reste. Ses recrues lui vouaient aujourd'hui un véritable culte et les *mokos* qui ornaient dorénavant leurs visages leur donnaient un sentiment de puissance identitaire qu'ils n'avaient jamais imaginé : ils étaient désormais *tapus*, sacrés.

Hana se fichait bien de leurs motifs, de leur société secrète, de leur foi et même de leur chef. Nepia se prenait pour un demi-dieu et ce n'est pas l'assujettissement aveugle de ses hommes qui allait le ramener sur terre. Hana était venue à lui comme une chienne blessée quémendant une caresse : elle avait flatté sa vanité, son orgueil monstrueux et sa fierté de chef, entrant dans la secte avec un projet bien précis qu'elle lui avait soumis sur l'oreiller, patiente, et l'infatué avait fini par croire que sa vengeance serait la sienne... L'imbécile. C'est elle en réalité qui l'avait manipulé. Depuis le début. Son corps avait fait le reste. Pour une fois qu'il servirait à quelque chose...

Les larmes jaillissaient en cascade. Ses ongles s'étaient plantés dans ses paumes, jusqu'au sang, mais ce n'est pas simplement la douleur qui la faisait pleurer. Sa vengeance assouvie, qu'allait-elle devenir ? Nager peut-être, partir au large et cette fois-ci ne plus revenir. Les requins se chargeraient du reste. Son désespoir était sans fond. Même Pita n'avait rien pu pour elle. Le pauvre lui avait fait de la peine...

— Voilà, dit Nepia. C'est fini...

Le tatoueur s'était redressé. Hana tremblait toujours sur le fauteuil de l'atelier. La douleur était trop forte pour qu'elle puisse encore bouger. Le Maori eut un dernier regard pour son œuvre et, visiblement satisfait, reposa ses ustensiles de torture. Puis il épongea le liquide sombre qui suintait des plaies avant de lui tendre un miroir.

Hana frémit en voyant son visage. Une ligne noire filait désormais le long de sa lèvre supérieure. Au menton, la marque de la tribu tainui.

Les larmes poissaient ses joues. Des larmes de sang.

La jambe inclinée sur le lit d'hôpital, Peter Gallaher ruminait, le visage d'une pâleur presque synthétique. Si l'extraction de la balle s'était déroulée sans complication, il ne pourrait pas marcher avant une rééducation sérieuse qui pouvait durer des mois — s'il remarquait un jour. Les fleurs, les cadeaux, les mots compatissants des collègues, la médaille du mérite qu'on lui promettait, tout ça n'y changerait rien : Gallaher était à peu près sûr qu'Osborne lui avait sciemment tiré dans le genou et ce n'est pas une décoration qui allait atténuer sa haine du genre humain.

Face à lui, le chef de la police d'Auckland mâchouillait son cigarillo éteint.

— Vous avez eu le rapport d'Osborne ?

— Non, répondit Timu.

— Comment ça ?

— Il n'y aura pas de rapport Osborne : il n'a plus donné de nouvelles depuis deux jours et n'a toujours pas regagné son hôtel.

Gallaher remua sur son lit d'hôpital.

— Et Culhane ? grimaça-t-il.

— Il dit qu'il ne sait rien.

Le chef du Département criminel tordit sa bouche comme s'il voulait lui faire mal.

— Vous croyez qu'Osborne a découvert quelque chose ?

— Sans doute. Ça n'a de toute façon plus beaucoup d'importance... (Timu attrapa le colis posé sur la chaise voisine.) J'ai reçu ça ce matin, dit-il. Par la poste.

C'était un colis volumineux, tout en longueur. L'épaule bandée, Gallaher ouvrit le carton d'emballage et ne put retenir un frisson : un fémur. On lui avait envoyé un fémur par la poste.

— Ce matin, répéta le capitaine. À mon domicile.

Les petits yeux noirs de Gallaher restaient collés à l'os : il était d'une teinte rougeâtre, avec encore quelques lambeaux de chair accrochée...

— Un os humain ?

Timu inclina la tête, affirmatif. Il lui tombait des cernes. La machine neurologique de Gallaher fit l'enquête à rebours.

— Un fémur d'homme ?

Le Maori secoua la tête, exsangue.

— Non : de femme.

Johann Griffith. On l'avait désossée avant de jeter son cadavre aux requins. Un fémur, comme les autres... L'adrénaline grimpa le col de ses artères.

— Il faut prévenir tout le monde, lança Gallaher.

— C'est déjà fait.

Timu avait les mâchoires plombées. L'idée d'envoyer Osborne chez Melrose était une idée de Gallaher. Une affaire sans trop de risques, d'après lui, d'autant qu'on pouvait le surveiller de près, voire,

le cas échéant, le manipuler. En guise de manipulation, Gallaher s'était fait rouler dans la farine et se retrouvait aujourd'hui immobilisé à l'hôpital de la ville pour une durée indéterminée... Timu prit le colis des mains du convalescent et lui jeta un regard plein de certitude :

— Vous êtes un con, Gallaher.

Le chef de la police quitta la chambre, les dents serrées.

Adossés au couloir de l'hôpital, les agents Dowd et Maerthens attendaient comme deux oiseaux mazoutés.

En dotant la société maorie de dieux multiples, les ancêtres avaient apporté un agencement du monde adapté à un mode de vie. Ils relataient l'opposition primordiale entre le ciel et la terre, la vie et la mort, l'ici et l'au-delà, le *noa* et le *tapu*, l'ordinaire et le sacré. Ainsi les Maoris définissaient la place de l'homme dans un environnement hostile les condamnant à un âpre combat, une logique d'affrontement continu et inévitable entre les êtres humains. Ce principe du conflit était généré par le recours inévitable au *utu*, la vengeance, comme seule solution à l'avanie : l'affrontement était en quelque sorte validé par les ancêtres-dieux.

Osborne avait compris le message de Pita Witkaire : perdre sa terre était la pire chose qui puisse arriver aux Maoris. Celles de Karikari Bay en l'occurrence. Le *utu* serait à la hauteur du préjudice encouru. Hana et ses complices appliqueraient à la lettre cette puissante règle de réciprocité : positive ou négative, la compensation découlait aussi bien de l'obligation de rendre la pareille que de répondre à l'insulte par l'insulte, à la violence par la violence,

afin de recouvrer le *mana* perdu. Selon la tradition, une agression, individuelle ou collective, ne pouvait rester sans suite. Une tribu qui ne se vengeait pas perdait tout crédit. Une idée délirante. À l'image de leur chef, probablement.

Seulement Hana était avec eux. Elle les avait rejoints pour venger la mort de sa grand-mère...

Osborne eut soudain l'impression de basculer : il se rattrapa à une branche de sommeil et s'éveilla à cet instant précis, les yeux rivés sur la route : la Chevrolet roulait sur la file de droite.

Il rétablit l'équilibre in extremis, le cœur battant. Combien de temps avait-il dormi ? Une poignée de secondes, tout au plus. La nuit était tombée, les bandes défilaient sur l'asphalte gris, il commençait à perdre l'esprit, à dérailler, à voir des morts partout ; la campagne était pourtant vide, perdue dans ses rêves de chevaux sauvages.

Osborne avait passé le reste de la journée à chercher la trace de Nepia, s'enfonçant loin dans les terres désertées du nord de l'île, mais les personnes qu'il avait interrogées, ancien contact, chef de tribu ou simples membres de la communauté, n'avaient pu le renseigner : le vieux tatoueur de South Auckland avait lui aussi disparu de la circulation. Seule information confirmant ses hypothèses, Nepia serait devenu un *tohunga*, une sorte de sorcier, à la fois chaman et homme-médecine. Ses allusions au culte d'Hauhau avaient cependant laissé ses interlocuteurs de marbre : ces vieilles pratiques guerrières n'avaient a priori plus lieu de nos jours...

Une chouette passa dans les phares. Osborne se frotta le visage. Contrecoup de la fatigue accumulée

ces derniers jours ou excès d'amphétamines, ses yeux le démangeaient. Il roulait dans la nuit, seul, pied au plancher. Hana était là, quelque part sur ces terres isolées, mais où ?

*

Était-ce sa passion morbide pour les cadavres qui l'avait poussée dans les bras de cet homme ? Ses beaux yeux de cinglé ? Amelia Prescott sifflotait un air qu'elle venait d'inventer, les mains dans la vaisselle du petit déjeuner restée dans l'évier, comme si elle aimait ça la vaisselle... Paul. Paul Osborne. C'était presque une phrase dans sa bouche. Elle se le répétait pour se l'entendre dire, pensait à la nuit passée avec un délice mêlé d'effroi, elle pensait à lui qui dansait sur elle quand, au bout de la course, leurs nerfs s'étaient relâchés, quand il s'était abandonné, elle sentait l'odeur de sa peau, ses mains si douces sur son corps, la sensation du sperme chaud déversé sur son ventre... Amelia n'avait pas fait l'amour depuis des mois, elle voulait recommencer le plus tôt possible, avec lui. Elle dirait oui à tout — elle était prête à tout. Car, au-delà des risques qu'elle prenait pour lui, il s'était passé quelque chose cette nuit, elle le savait : lui non plus n'était pas sorti indemne de son lit...

Minuit sonna quelque part. L'assistante du coroner rentrait de l'institut médico-légal où elle avait fait les premières analyses des *mokos*. Elle s'apprêtait à poursuivre l'autopsie à la cave, en attendant, les restes d'un chili mijotaient dans la casserole et elle se demandait où Paul était encore fourré. Il devrait au

moins repasser pour voir les résultats de ses travaux... On sonna alors à l'entrée. Elle n'avait même pas entendu arriver la voiture. Amelia abandonna son éponge dans le reste de mousse et courut jusqu'à la porte.

Son sourire se figea lorsqu'elle vit les deux hommes sur le perron. Le premier était gras, avec des lèvres de guenon, et brandissait une plaque de police.

— Agent Dowd, dit-il. Et voici l'agent Maerthens...

Dans son dos, un grand efflanqué souriait comme un mannequin de cire. Son œil droit était salement amoché, et les vaisseaux exposés lui donnaient un aspect sinistre. Ils portaient le même complet démodé, chemise blanche et cravate mal assortie.

— Qu'est-ce que vous voulez ? dit-elle.

— Osborne.

Merde.

— Quoi Osborne ?

D'une main, Dowd la poussa à l'intérieur de la maison. Amelia recula, d'abord furieuse, mais se tut : celui qui se tenait en retrait ferma la porte dans son dos, à clé. Dowd la contournait, boitant légèrement. Des yeux, elle chercha une issue de secours.

— N'aggravez pas votre cas, dit le plus gros.

Son œil porcine semblait la déshabiller. S'ils voulaient lui faire peur, c'était réussi. Maerthens croisa ses mains sur son entrejambe, dans la position de celui qui attend que ça se passe. Un numéro bien huilé.

— Vous n'avez pas le droit d'entrer chez moi comme ça, fit-elle sans se démonter. Montrez-moi votre mandat ! Et puis d'abord qui vous envoie ?

L'agent spécial la saisit par les poignets et, forçant à peine, lui broya l'articulation.

— Pas de ça avec nous, ma petite. Nous cherchons Osborne et tu vas me dire où il est.

— Vous me faites mal.

Il n'y avait rien dans les yeux du gros flic, qu'un vide sidéral.

— C'est moi qui parle. Toi tu réponds : où est Osborne ?

— Je n'en sais rien, couina Amelia. Mais lâchez-moi ! s'énerva-t-elle. Vous me faites mal !

Dowd lui tordait le poignet, si fort qu'elle dut mettre genoux à terre. Maerthens, qui connaissait la méthode, observait le mobilier. Son acolyte avait fléchi sa bedaine sans relâcher son étreinte.

— Osborne est un petit copain à toi, non ?

— Vous êtes fou !

— Il n'est pas rentré à son hôtel, siffla Dowd. Tu l'as hébergé ?

— Non !

— Tu l'as hébergé parce qu'il te baise ? C'est ça ? Son haleine rappelait les salles d'autopsie.

— Pauvre type, fit-elle entre ses dents.

Dowd pinça ses petites lèvres et vissa son poignet. Amelia hurla en se contorsionnant sur le parquet.

— C'est ça, il te baise ! Et parce qu'il te baise, tu te crois au-dessus de la loi ! Petite pute !

Il postillonnait. Elle gémit.

— Lâchez-moi...

Dowd la jeta sur le parquet du salon. Amelia glissa jusqu'aux pieds de Maerthens, qui lui planta le genou dans la colonne vertébrale. Elle se tordit de douleur.

L'autre lui passa une paire de menottes, serra les bracelets dans son dos.

— Aïe !

Amelia fit un geste pour se réfugier contre le mur quand son visage se figea : un canif luisait sous son nez. Au-dessus, le visage adipeux de l'agent Dowd suait à grosses gouttes. Il y avait autre chose que de la colère dans ces yeux.

— Tu vas parler, petite pute, dit-il, fais-moi confiance...

Amelia ne bougeait plus, tétanisée par la peur. D'un geste brutal, Dowd arracha sa robe, jeta les lambeaux sur le parquet peint et plongea le canif vers son sexe. Amelia lâcha un cri en serrant les cuisses : l'élastique de sa culotte sauta sous la pression de la lame.

— Petite cochonne...

Amelia se recroquevilla au milieu du salon.

— Ça vous coûtera cher, maudit-elle.

Le gros flic ricana avant d'adresser un signe à son compère, qui la tira par la racine des cheveux. Amelia tenait à peine debout : Dowd lui planta son poing dans le ventre. Amelia s'inclina, le souffle coupé. Un bloc de terre obstruait ses vaisseaux, elle respirait à peine, happant l'oxygène comme un poisson sur le pont. Maerthens l'empoigna de nouveau par le scalp et releva sa tête tandis que l'autre rajustait sa ceinture, l'air satisfait.

— Alors ? Il est où Osborne ?

Amelia ne pouvait pas parler. L'estomac dans la gorge.

Dowd renifla bruyamment, sortit un gant de plastique de la poche de sa veste et l'enfila. Maerthens

la tint par les aisselles et la souleva du sol : Dowd en profita pour enfouir sa main gantée sous ses fesses et, forçant le passage de ses gros doigts boudinés, trouva les deux orifices. Il s'enfonça méchamment. Amelia eut une dernière torsion. L'homme aux yeux porcins fouillait en elle, les narines haletantes.

— Alors ? s'écria-t-il. Je vais t'arracher le cul, salope !

Elle fondit en larmes.

Soudain les lumières s'éteignirent. Le compteur avait disjoncté, plongeant la maison dans le noir. L'espace d'une seconde, on n'y vit plus rien.

— Dowd !

Une silhouette s'était glissée dans la pièce, Maerthens venait de l'apercevoir depuis le vestibule. Alerté, Dowd retira vite sa main gantée et fit volte-face quand un *patu* maori lui brisa le crâne.

L'agent spécial bascula en arrière et, trébuchant sur le corps d'Amelia, s'affala sur le sol. Maerthens avait dégainé son Magnum 57 : il cherchait une cible mouvante dans les ténèbres, crut en déceler une, pressa la queue de détente. La balle fit voler en éclats la lampe perchée sur la table. Il tira de nouveau mais une pluie de plâtre se répandit sur le canapé. Une menace à gauche, fugitive : Maerthens pivota. Le revolver lui gicla littéralement des mains. Il esquissa un geste pour ramasser le calibre mais la massue le percuta en plein visage. Le nez emporté dans un bruit d'osselets, Maerthens chancela un instant sur le parquet.

Osborne serra plus fort le *patu* de Tagaloa. Il avait tué un homme, c'était trop ou pas assez : alors il frappa, de toutes ses forces. L'épaule de Maerthens

s'affaissa. La brute chuintait mais ne tombait pas : un flot de sang giclait de son nez, il titubait à la recherche de son arme, encore debout. Osborne frappa de nouveau. La mâchoire de Maerthens se brisa net, emportant quelques dents. Conséquence sans importance : le coup suivant lui fissura la tempe gauche.

Alors il s'écroula d'un bloc.

Un silence lourd de vagues emplît la pièce.

Osborne lâcha la massue, qui tomba à son tour sur le sol. Ses mains tremblaient mais sa tête était vide. Rodé à l'obscurité, il vit trois corps sur le parquet : deux immobiles, baignant dans leur sang, l'autre contre le sofa, recroquevillé dans la position du fœtus... Osborne chassa son ombre dans le miroir. Du pied, il s'assura que les types ne bougeraient plus et remit le disjoncteur.

La lumière du salon l'aveugla un court instant. Amelia n'avait pas bougé. Nue, menottée, elle pleurait doucement. Osborne s'agenouilla près des cadavres, fouilla leurs poches. Une plaque de police : « Agent spécial Maerthens. » L'autre s'appelait Dowd : un gros type au faciès répugnant, le crâne ouvert... Il y avait aussi une blessure plus ancienne, à la paupière droite : la marque laissée par sa clé de voiture... C'était donc eux, les deux flics qui avaient tenté de lui régler son compte, l'autre nuit, derrière l'hôtel. Manquait le troisième homme cagoulé, celui qui tenait le Beretta : il devait actuellement cuver sa haine dans une chambre d'hôpital, estropié à vie — Gallaher...

Osborne se redressa, le cœur chiffonné. Il trouva les clés des menottes dans les poches de Maerthens et libéra les poignets meurtris de la jeune femme.

Amelia se tassa un peu plus contre le sofa, comme si elle voulait s’y terrer. Osborne passa sa main poisseuse sur ses cheveux.

— Ils t’ont fait mal ?

Elle ne répondit pas. De grosses larmes perlaient sur ses joues pâles.

— Je les tuerai, murmura-t-il à la lune. Je les tuerai tous...

Une vague s’écroula en contrebas. Amelia soutint son regard :

— Contente-toi de me laisser vivre.

*

Les mains cramponnées au volant de la Chevrolet, Osborne roulait. Au loin, les lumières d’Auckland brillaient comme des cierges. Il revenait de la décharge où il avait enfoui les corps des deux flics — pas à dire : un beau charnier qu’il constituait là... Qu’importe, ce n’était pas le moment de s’interroger sur son destin de tueur. Il avait vérifié les derniers numéros appelés depuis les portables de Dowd et Maerthens : celui de Timu.

C’est donc le chef de la police qui les avait envoyés chez Amelia, à sa recherche... Étaient-ils au courant de leur relation ? Et pourquoi cette violence ?

Il atteignait maintenant les faubourgs de la ville endormie. Le coup était risqué mais il ne pouvait pas laisser Amelia dans cette situation : Osborne déposa les plaques des deux agents spéciaux, le club maori de Tagaloa et l’adresse de la boutique de Nepia devant la porte du domicile du coroner Moorie, dans le quartier chic de Devonport, un paquet à l’attention

du chef de la police. Ça devrait faire son effet et brouiller les pistes : le légiste était de mèche avec Gallaher et Timu, les plaques des deux flics et la massue laisseraient supposer qu'ils avaient été tués, et la piste les enverrait à South Auckland, c'est-à-dire loin d'Amelia. Elle nierait avoir reçu leur visite. D'ici à ce qu'ils l'interrogent, l'assistante du coroner aurait le temps de finir l'autopsie de Tagaloa : car traumatisée ou pas par ce qu'elle venait de vivre, la petite Anglaise avait insisté pour achever son travail de fourmi. Osborne ne savait pas si c'était la haine qui lui donnait du courage, ou l'amour.

Il s'était passé quelque chose la nuit dernière, dans son lit. Il n'arrivait pas à l'oublier : cette application à s'enduire de ses fibres l'avait ému jusqu'aux os... Que venait faire Amelia dans leur histoire ? Jusqu'à présent, depuis toujours, Hana était sa seule obsession. C'est elle qu'il aimait, elle qui le dévorait du sol au plafond. Il avait cherché sa trace dans le corps des autres femmes, il s'était créé des sosies épisodiques, aussi sûr que sans elle il vivait sans horizon : il n'avait jamais songé qu'il pouvait exister une porte de sortie.

Deux femmes. C'était une de trop.

*

Il était quatre heures du matin lorsque James et Andrew O'Brian sortirent du Phénix.

Comme tous les vendredis, les jumeaux s'étaient rendus au club échangiste le plus huppé de la ville. Les fils du maire se contentaient de mater les couples qui s'exhibaient sous les lumières feutrées, et plus particulièrement celle qui, comme ce soir, les accom-

pagnait dans leurs virées nocturnes : Melanie Melrose.

« Peau d'âne ».

Avec le masque qu'elle portait cette nuit-là Osborne ne l'avait pas reconnue, mais c'était elle la fille rachitique qui se faisait chevaucher au bord de la piste. Il ne savait pas ce qui poussait la fille de Melrose à s'humilier de la sorte mais il avait sa petite idée sur la question.

Osborne guettait leur sortie au volant de la Chevrolet. D'après Julian Lung, Ann Brook se rendait au Phénix tous les vendredis : Melanie et les jumeaux O'Brian l'accompagnaient et, en dépit du meurtre de leur petite camarade, les gamins ne dérogeaient pas à leurs habitudes... Osborne s'apprêtait à les intercepter mais les jeunes gens, plutôt que de regagner leurs véhicules, filèrent dans la direction opposée, à savoir l'hôtel qui faisait clignoter son enseigne au bout de la rue. Ils y disparurent aussitôt.

Osborne attendit un moment avant de les suivre. C'était un hôtel haut de gamme, avec une caméra de surveillance à l'entrée. Il sonna. Le veilleur de nuit arriva bientôt, un type au visage spongieux ravagé d'acné. Osborne lui colla son .38 et sa plaque sous le nez avant de le pousser à l'intérieur.

— Aucun danger si tu obéis en fermant ta gueule.

L'homme recula jusqu'au comptoir. Le hall de l'hôtel était désert.

— Tu es seul ici ?

L'autre fit signe que oui. Osborne arracha les fils du téléphone.

— Les trois jeunes, ils viennent souvent ?

— De temps en temps, répondit le veilleur de nuit, peu rassuré.

— Quelle chambre ?

— 122, dit-il. Une suite...

— Il est où le passe ?

— Là, bredouilla l'employé : sur le tableau...

Osborne attrapa la clé en question.

— Ferme l'hôtel, colle-toi derrière ton comptoir et ne bouge plus avant que je redescende, ordonna-t-il.

Le veilleur de nuit opina et obéit sans un mot. Osborne grimpa à l'étage. Une lumière tamisait le couloir. Papier peint dégueulasse. Arrivé devant la 122, il plaqua son oreille. Silence. Pas de lumière sous la porte. Il glissa le passe dans la serrure et, sans bruit, s'introduisit à l'intérieur. La suite était plongée dans le noir mais on devinait des faisceaux lumineux qui couraient par l'embrasure de la porte voisine. Il avança à pas de loup vers le petit salon adjacent. Enfin il les vit : les jumeaux se tenaient debout face à une table de bois verni, surplombant Melanie qu'ils avaient attachée sur le dos, bras et jambes écartés.

La fille de Nick Melrose était nue, un foulard serré autour de la bouche. Les fils O'Brian dirigeaient le faisceau lumineux sur son corps qui se tortillait sur la table : « Salope, pute, chienne », ils marmonnaient devant le spectacle de ses lèvres offertes tout en se masturbant avec la frénésie de leurs vingt ans.

Melanie mimait l'orgasme malgré son bâillon et ses petits seins blancs gigotaient sous le feu des torches. Les jumeaux l'inspectaient par tous les trous, s'empoignaient de plus belle, manifestement très excités par ses gémissements étouffés... Osborne les

laissa faire. Les gringalets jouirent presque en même temps, sur le visage de Melanie. À leurs râles, ça avait l'air épatant.

Il alluma alors la lumière en grand.

Les garçons se retournèrent, passablement ahuris. Osborne se tenait dans l'embrasure de la porte avec un sourire mauvais, une arme à la main. Écartelée sur la table, couverte de leurs humeurs, Melanie eut un pauvre regard, de ceux dont on se détache vite : les deux maigrichons balbutiaient on ne sait quoi mais il les coupa vite :

— La ferme !

Melanie cherchait, dans un geste de pudeur impossible, à se cacher de lui, en vain : les liens étaient solides. Les jumeaux restèrent un moment sans voix, le pantalon sur les chevilles. Osborne vissa son silence.

— Écoutez, je...

— La ferme !

Il passa une paire de menottes à la conduite de gaz qui courait au-dessus de la fenêtre aux rideaux clos et, les menaçant du revolver, leur fit signe de s'y attacher.

— Une main chacun, précisa-t-il sans desserrer les dents. On se dépêche.

Les fils du maire voulurent remonter leurs pantalons mais d'un claquement de la langue, Osborne les en dispensa. Se hissant sur la pointe des pieds, les jumeaux s'emprisonnèrent à la conduite. Un bras levé, l'autre tentant en vain d'atteindre le pantalon, leurs jambes poilues tremblaient de peur. Pauvres types. Toujours bâillonnée sur la table, Melanie Mel-

rose essayait de croiser les cuisses mais on était loin du compte.

Osborne dénoua le foulard.

— Maintenant tu vas me dire tout ce que tu sais, dit-il d'une voix blanche. Un mensonge, un seul, et j'appelle ton père.

Les joues rouges de honte, Melanie retint son souffle : tout mais pas son père.

Nick Melrose n'avait qu'une fille mais à sa manière l'aimait pour deux. De loin, les uns y voyaient volontiers la patine victorienne d'une éducation paternaliste sévère mais juste. De près, les autres n'y voyaient que du feu : Melanie était son trésor, son bien. Il avait un droit sur elle, celui de la juger, d'en disposer, et aussi de lui montrer le droit chemin. Elle lui en serait un jour reconnaissante. En attendant et en dehors de lui, personne ne la toucherait. Melanie avait juste le droit de sortir avec les fils du maire, deux jeunes gens du même standing qu'il estimait sérieux et corrects. À terme, qu'elle se mariât un jour avec l'un d'eux n'était pas pour lui déplaire — d'ailleurs Phil O'Brian, lui aussi, ne voyait pas cette relation d'un mauvais œil, ils n'en avaient bien sûr jamais parlé mais on s'était compris... Une belle bande d'hypocrites, et complètement à côté de la plaque.

— C'est pour emmerder ton père que tu t'humilies comme ça ?

Melanie le regardait avec des yeux affolés, encore incapable de parler. Osborne se pencha sur elle :

— Je te cause !

— Oui, répondit-elle enfin.

Il opina d'un air entendu. Pendant que Melanie Melrose réglait ses comptes avec son père, Will Taga-

loa avait tout loisir de fouiller ses affaires laissées au vestiaire, de faire un double des clés et à la première occasion de cambrioler la maison, seul ou avec des complices... Osborne s'assit sur le rebord de la table et fixa la gamine.

— Je sais à peu près tout sur vos relations, dit-il. Toi, les deux débiles ici présents, Ann Brook, ce qui lie vos parents et leurs employés respectifs. Maintenant cesse de trembler comme une vierge effarouchée et réponds par oui ou par non. Attention c'est parti : Ann Brook était la maîtresse de Michael Lung ?

Melanie inclina la tête, les larmes aux yeux.

— Réponds ou je réveille ton connard de père !

— Oui.

Sa voix n'était qu'un souffle.

— Ann t'a parlé de sa relation avec Lung ?

— Oui !

Elle était déjà à bout de nerfs.

— Michael Lung avait de quoi se payer un petit mannequin sans faire de vagues, poursuivit Osborne : hormis quelques babioles, ce n'est pas Ann qui allait lui réclamer un enfant. Seulement elle avait un gros défaut, elle parlait trop. Et c'est pour ça qu'on l'a tuée ?

Melanie fondit en larmes.

— On l'a tuée parce qu'elle était au courant des magouilles ? Et toi, tu étais au courant ? Ces magouilles ont à voir avec la campagne du maire, forcément : Ann t'en a parlé aussi ?

La jeune fille balbutiait mais ses yeux étaient un livre ouvert.

— Ton père finance la campagne de réélection d'O'Brian via l'obtention du terrain de Karikari Bay, continua Osborne : un marché de plusieurs dizaines de millions de dollars qui doit bien générer quelques valises d'argent liquide, c'est ça ?

Melanie secoua la tête.

— Je... je ne sais pas comment il s'y prend...

Intérêt, communauté de pensée, tolérance zéro, Melrose et O'Brian avaient tout à faire ensemble. Mais, l'époque voulant cela, on durcissait le ton : sécurité, répression, criminalisation, les forts contre les faibles, les riches contre les pauvres, ceux qui fabriquent les couleuvres et ceux qui les avalent, le même phénomène apparaissait dans tout l'Occident. La société néo-zélandaise n'y échapperait pas.

Melanie tirait toujours sur ses liens, ce qui était stupide.

— Pourquoi le Phénix est-il sous surveillance ? insista Osborne. Parce que les huiles viennent y fri-coter de temps en temps ?

— Je ne sais pas !

Elle se mit à gémir en se tortillant sur la table. À l'autre bout de la pièce, les jumeaux serraient les fesses.

— Vous alliez au Phénix : vous et qui d'autre ?!

— Peu de gens sont au courant, marmonna la gamine. Michael allait au club avec Ann mais pas très souvent. Elle venait plutôt avec nous.

— Pourquoi ?

— On s'est connus par le biais de Julian Lung et on ne se mélange pas trop aux vieux. Mon père n'est pas au courant, le leur non plus, fit-elle en se tournant vers ses deux acolytes.

— Tu as vu Ann le soir où elle a été assassinée.
Ce n'était pas une question.

— Oui, fit Melanie. Au club. J'ai eu peur qu'on m'interroge mais il ne s'est rien passé...

L'adolescente avait l'air sincère mais elle se trompait lourdement. Le club échangiste était sous surveillance. Timu et Gallaher travaillaient main dans la main avec le maire. O'Brian savait donc que son conseiller en communication fréquentait Ann Brook et une boîte échangiste. Ann parlait trop, et Lung aussi. Elle risquait de tout foutre en l'air.

— Tu sais qui a tué Ann ? demanda Osborne.

Melanie secoua la tête pour dire non mais elle se mordait les lèvres. Elle aussi avait de sérieux doutes. Il eut un rictus amer — tous ces gens lui donnaient envie de vomir.

— Je vous en prie, gémit-elle, détachez-moi...

Il regarda un instant cette pauvre fille, le visage encore couvert de sperme, puis les crétins menottés. La jeunesse dorée d'Auckland...

Sa montre indiquait quatre heures trente. Osborne prit son portable et composa le numéro de Nick Melrose.

Le businessman dormait mais, à force d'insistance, il finit par se réveiller. Un réveil brutal :

— J'ai trouvé ce que je cherchais, lâcha Osborne. Hôtel Empire, Nelson Street, près de K. Road. Chambre 122. Je vous y attends.

— Quoi ? grogna Melrose à l'autre bout du fil.

— Je vous conseille de vous dépêcher.

Il raccrocha, sous le regard ahuri des gamins.

— Mais..., murmura Melanie. Vous aviez promis...

— La ferme, dit-il en la bâillonnant.

Laissant la gamine écartelée sur la table, Osborne vida les lieux.

Son *utu* à lui.

Amelia était penchée sur le morceau de cadavre. Les viscères étaient à l'air et il flottait dans le réduit comme une atmosphère chimique. Aussi pâle que sa combinaison, l'assistante du coroner ne disait rien mais le souvenir de l'agression avait laissé des traces sur son visage. Le bonheur avec Osborne était de courte durée. Le voilà justement qui revenait, la mine sombre.

— Tu as trouvé quelque chose ? dit-il en la trouvant dans son antre.

— Sur l'étagère, répondit-elle du bout du nez.

Ses yeux aussi s'étaient ternis. Osborne attrapa l'enveloppe posée sur l'étagère et lut le premier rapport d'autopsie.

Amelia avait analysé les tissus du visage de Tagaloa et plus particulièrement les cicatrices causées par le *moko*. Comme il le pensait, les incisions n'avaient pas plus de quarante-huit heures. En revanche, les tatouages n'avaient pas été exécutés avec de l'encre mais de manière plus traditionnelle : du charbon de bois. Amelia avait également trouvé du pollen dans les tissus du jeune Maori. Du pohutukawa, un arbre

qui fleurissait l'été sur l'île du Nord, et plus particulièrement en bord de mer. Mais le plus surprenant venait de l'ustensile utilisé pour les *mokos* : ce n'était pas une aiguille qui avait provoqué les incisions, ni aucun objet d'acier, mais un ciseau très aiguisé, probablement en os...

Un *uhi*, songea Osborne, le ciseau traditionnel utilisé pour les tatouages, jadis taillé dans l'os des baleines ou... des humains.

Les fémurs.

Voilà pourquoi on ne les avait pas retrouvés dans le charnier de Waikoukou Valley : Nepia et Zinzan Bee en avaient besoin pour tailler des *uhis* et, comme leurs ancêtres adeptes du culte d'Hauhau, tatouer les guerriers avant le combat... Les informations se télescopèrent dans son esprit fatigué : Nepia utilisait du charbon de pohutukawa pour ses *mokos*, un arbre de bord de mer.

Hana était avec eux.

Great Barrier.

La maison qu'il lui avait achetée.

Le sang cognait dans ses veines. C'était comme un flash aveuglant au travers de la tête.

Amelia, le scalpel à la main, venait d'ouvrir la cage thoracique. Osborne se tourna vers elle, livide :

— Tu en as encore pour longtemps ?

— Au moins trois ou quatre heures, répondit-elle sans relâcher son attention.

— Tu ne peux pas rester avec ce type sur les bras, dit-il. Il va falloir s'en débarrasser.

— Pas avant d'avoir fini l'autopsie.

— Trop dangereux. J'ai envoyé Timu et ses acoly-

tes sur une fausse piste mais ils vont bien finir par t'interroger.

— Occupe-toi de tes affaires, je m'occupe des miennes, rétorqua-t-elle sèchement. Qu'ils viennent. De toute façon, je donne ma démission sitôt cette histoire terminée. Mais pas question d'abandonner. Pas maintenant. Je peux trouver d'autres indices.

Osborne maugréa : ça ne lui plaisait pas de la laisser avec le cadavre sur les bras. Pas du tout.

— Je connais un endroit où le cacher, renchérit-elle, pas loin de la maison. En attendant que tu m'en débarrasses...

Il hocha la tête mais son regard avait changé.

— Pourquoi ? relança Amelia. Tu t'en vas ?

— Oui.

— Où ?

— À Great Barrier. Je crois qu'ils sont là-bas.

— Qui ça *ils* ?

Elle.

— Les tueurs, répondit Osborne. Il y a un premier vol à huit heures...

Amelia ne broncha pas : il partait et c'était comme s'ils n'allaient jamais se revoir. Comme si cette nuit n'avait servi à rien, comme si leur amour n'était qu'un échantillon, une émotion jetable... Elle regarda sa montre.

— Il est six heures et demie : tu devrais te dépêcher.

Osborne ne vit pas les larmes qui stagnaient dans ses pupilles : il embrassa sa nuque et, abandonnant un long frisson à la femme qui l'aimait, disparut sans un mot.

Les côtes déchiquetées de Great Barrier apparurent depuis le hublot du bimoteur. Ils étaient six à bord, en plus du pilote, un jeune type en manches de chemise qui commentait le vol sous les gloussements des autres passagers, des touristes ; le coucou faisait un boucan de tous les diables, Osborne se tenait penché sur le hublot, trop fatigué pour dormir.

En proie à la confusion et au doute, il revisitait sa vie, celle d'Hana, leurs rendez-vous manqués... Il avait bâti pour elle une maison avec l'argent de ses violeurs et l'espoir de gagner sa rédemption, de se faire pardonner le caillou qu'il lui avait jeté sur le terrain vague de leur enfance, il avait construit une maison pour vivre ensemble mais elle lui avait renvoyé son caillou à la gueule. Au diable. Ce n'était pas d'un mari qu'elle avait besoin mais d'un allié : car Hana connaissait les raisons de la mort de Wira quand elle l'avait rejoint au port de commerce. Sa grand-mère morte de chagrin à l'idée de ne pouvoir être enterrée sur les terres ancestrales, c'était comme si tous ses efforts s'anéantissaient, d'un bloc.

Hana savait déjà qu'elle allait se venger en grim pant sur le cargo : elle l'avait suivi jusqu'à Great Barrier pour le tester, lui le flic « spécialiste de la question maorie », sur le terrain de son *utu*. Accepterait-il de l'aider ? Et lui n'avait rien compris : rien. Il lui avait proposé la paix mais c'est la guerre qu'elle voulait. Alors, de dépit ou de rage, Hana s'était tournée vers Nepia et sa secte d'illuminés pour assouvir sa vengeance... Était-il possible de se comprendre aussi mal ?

Aujourd'hui, lui seul pouvait deviner qu'ils se cacheraient à Great Barrier, dans la maison qu'il avait construite pour elle : était-ce un signe qu'Hana lui envoyait ? Un appel au secours ? Son grand-père n'avait pas réussi à la sortir de là, mais lui le ferait : il la sauverait.

Le bimoteur contourna les pins en bordure d'océan et atterrit sur la piste bosselée. L'aérodrome de Claris se résumait à une cabane plantée au milieu d'un champ. Le Cessna vint se garer devant le baraquement, ventilant les palmiers tranquilles qui s'époumonaient là. Osborne tira sa carcasse de la carlingue tandis que le pilote saluait les passagers, hilares.

Il était à peine dix heures du matin et un soleil mou plafonnait au-dessus des nuages. Odeur de pin, de mer et de kérosène. Il passa la barrière de bois qui délimitait le terrain d'aviation et se dirigea vers le loueur de voitures. La cahute semblait sortir tout droit d'un film de Davy Crockett mais le type avait la tête bien sur les épaules : cent cinquante dollars la journée.

Osborne signa les papiers et prit les clés du véhicule qu'il avait réservé depuis Auckland.

Le 4 × 4 puait le poisson et la cendre froide. Il ouvrit les vitres en grand et quitta le parking improvisé. Claris était constitué d'une vingtaine de maisonnettes éparpillées dans les bois. La montagne se dressait au loin, ravines et bush inextricable accrochés à ses flancs. La portion bitumée s'arrêtait à la sortie du village. Soulevant un nuage de poussière rouge, Osborne suivit la piste et s'enfonça dans la jungle.

Rangiwhakaea Bay : la maison se situait à une vingtaine de kilomètres...

Une nuée d'insectes venait percuter le pare-brise déjà crasseux, les cailloux cognaient contre le bas de caisse ; il roula à travers la végétation luxuriante qui bordait la piste et, imperméable à l'odeur de poisson qui empestait l'habitacle, atteignit bientôt Rangiwhakaea Bay. Il stoppa la Chevrolet au sommet de la colline qui dominait le site. Cachées derrière le bush, les criques se succédaient jusqu'à Aiguilles Island. La maison était quelque part en contrebas, invisible depuis la route. On n'apercevait que la baie et les déferlantes sur la plage.

La piste passait non loin du rivage mais un sentier forestier coupait à travers le bush. Osborne écrasa sa cigarette, but un peu d'eau dans la bouteille plastique, vérifia le chargement de son arme — il lui restait cinq balles — et, laissant le 4 × 4 puant à son parking naturel, emprunta le sentier qui sous les pongas géants s'enfonçait dans la jungle.

Les insectes bourdonnaient. Lianes, écorces, branches mortes, c'est toute une armée d'épineux qui l'accompagna à travers la végétation. Il avança prudemment. Les ronces s'accrochaient à sa veste, il avait disparu sous les fougères et c'est à peine si l'on distinguait le soleil au-dessus. Son pied buta contre une racine. Osborne sentit une présence sur sa droite : un pigeon coloré, qui s'envola à son approche... Il chassa la peur qui le ralentissait et se fraya un passage à l'ombre des fougères arborescentes dont les frondes noires défiaient le ciel. Il faisait de plus en plus sombre dans le bush. D'après sa carte, la maison ne devrait plus être très loin... Il approcha, à

l'écoute. L'air était étouffant sans la brise du large ; il aperçut alors le toit d'un cabanon, en partie caché par les frondes d'un ponga. Cette cahute n'existait pas l'année dernière, quand il était venu avec Hana... Pas un bruit, rien qui révélât une quelconque activité humaine : Osborne se glissa jusqu'à la cabane isolée et passa un œil par la vitre poussiéreuse : personne à l'intérieur.

Il poussa la porte de bois. Une odeur de tannerie l'assaillit aussitôt, assez repoussante. Sur une table fatiguée trônait une lampe couverte de chiures de mouche, des pots d'encre noire, des compresses et une série de ciseaux à la pointe effilée. Des ciseaux de tatoueur. Osborne en choisit un au hasard, qu'il examina attentivement : de l'os...

L'atelier de Nepia.

Le sang afflua à ses tempes. Il faisait sombre dans le réduit, tout était impeccablement rangé mais il flottait ici comme une odeur de peau. Il vit l'étagère près du fauteuil incliné, et le drap de lin qui la recouvrait. Osborne tira un pan du drap : la vision qu'il eut le fit aussitôt reculer. Une tête coupée : il venait de tomber nez à nez avec une tête coupée.

Une tête d'homme.

La gorge sèche, Osborne se força à regarder la tête décapitée ; des *mokos* partaient en spirale depuis le nez, des courbes fines et compliquées qui recouvraient presque la totalité du visage. Les orbites des yeux étaient vides, affreusement vides, et le nez sectionné. On avait aussi cousu les lèvres, selon la vieille coutume... Malgré la grimace hideuse qui déformait sa bouche et les deux trous béants, il reconnut Zinzan Bee.

Un frisson glacé lui parcourut l'échine. *Mokomokai* : cette tête avait un nom.

Osborne tira alors le drap en entier : il y avait six têtes, soigneusement alignées sur l'étagère, préparées selon les rites. Six Maoris au visage monstrueux — les complices de l'ancien activiste...

Zinzan Bee n'avait pas échappé à Fitzgerald : il l'avait bien abattu dans la forêt. Mais si on n'avait jamais retrouvé son cadavre ni celui de ses complices, c'est parce que Nepia et ses hommes les avaient escamotés pour en prélever les têtes. Comme avant l'arrivée des colons. Les *mokomokais* étaient une vieille pratique guerrière : à l'instar d'autres peuplades indigènes, posséder la tête d'un chef ennemi ou garder celle de son propre aïeul était une marque de pouvoir, de respect, un objet de culte rehaussant le *mana*. Ainsi tatouées et préparées (orbites vidées, nez coupé et lèvres cousues), le *mokomokai* devenait *tapu*, sacré, traitement dont ne bénéficiaient pas les esclaves. Avec l'arrivée des Européens, le commerce de têtes avait fleuri (les marins et aussi les musées du Vieux Monde en réclamaient) jusqu'à ce que le gouvernement britannique interdise cette pratique barbare. Nepia la remettait au goût du jour...

Il y eut alors un bruit de pas à l'extérieur. Un jeune Maori fit irruption dans l'atelier au moment où Osborne faisait volte-face. Aussi surpris l'un que l'autre de se trouver face à face, les deux hommes se dévisagèrent une fraction de seconde. Mains nues, le Maori fut le plus prompt à réagir : il se rua sur la table, saisit l'un des ciseaux d'os et plongea sur Osborne qui attrapa son poignet au vol. Leurs souffles se mêlèrent en une étreinte furieuse. Le Maori

chercha à planter le ciseau dans sa glotte, il était très jeune mais déjà puissant comme un taureau : les deux hommes roulèrent sur la table, dispersant les objets rangés là et, dans le même mouvement, tombèrent à terre. Osborne se dégagea très vite : il tira son arme, braqua le canon mais se ravisa.

Assis sur la terre battue de l'atelier, l'autre ne bougeait plus : il observait le filet de sang qui s'écoulait de son ventre, méthodique, comme s'il ne comprenait pas ce qui lui arrivait. En chutant, il s'était planté le ciseau dans l'abdomen : le Maori le tenait encore à la main, enfoncé de moitié, incrédule. Un gamin à la peau claire, les bras couverts de tatouages, toujours les mêmes, avec un voile de douleur sur ses beaux yeux verts. Il voulut ôter le ciseau de ses entrailles mais la force lui manquait. Ses paupières papillonnèrent un instant : il ne vit rien défiler dans sa tête, ne pensa à rien de précis, hormis le fait assez étrange de prendre conscience qu'il perdait conscience, à jamais...

Osborne observa l'agonie. Le dos calé contre la table, le Maori avait les yeux encore mi-clos : son corps glissa lentement sur la terre battue.

Osborne s'ébroua — le bruit allait alerter les autres. Il sortit du cabanon, l'arme à la main. Déjà les sons de plusieurs voix résonnaient depuis le sous-bois, des voix qui venaient vers l'atelier. Il se réfugia sous les frondes des fougères et, à couvert, épia les mouvements le long du sentier. Un groupe d'une demi-douzaine d'hommes approchait, portant des cantines vides. Tatoués pour la plupart. Parmi eux, il reconnut les frères Tagaloa. Englué sous un amas de verdure, Osborne distinguait leurs voix rauques mais

il ne saisissait que des bribes... « temps d'y aller... les autres... bientôt... rendez-vous... nuit tombée... ». Des hommes jeunes, tous d'origine maorie, mais d'Hana, pas l'ombre d'un cil.

Le groupe stoppa devant la cahute. Ceux qui portaient les cantines les déposèrent sur le tapis d'épines, l'un d'eux entra dans l'atelier : il en ressortit presque aussitôt et, éructant quelques mots brefs, lança des regards hostiles alentour. Des armes de gros calibre jaillirent des tuniques. Avec ses cinq balles dans le barillet, Osborne n'avait pas une chance : il recula à couvert et se fondit dans la nature. Les images se télescopiaient dans sa tête, celles des têtes aux lèvres cousues sur l'étagère et qui semblaient le poursuivre jusque dans les sous-bois, celle de l'adolescent aux yeux ouverts qu'il venait de tuer et le spectre d'Hana, introuvable... Il effectua un large arc de cercle autour de la maison. La main toujours crispée sur la crosse du revolver, il attendit derrière des buissons, à croupetons, le souffle court. Il s'était éloigné du rivage, un kilomètre, peut-être moins. Osborne craignait une battue, une chasse à l'homme blanc, mais rien ne venait. [...] Une minute passa, puis deux. N'observant d'autre mouvement que celui des insectes tourbillonnant dans le bush, il revint sur ses pas. Lui tendaient-ils un piège ? Il n'avait vu aucun véhicule le long de la piste, ni entendu le moindre bruit de moteur : les Maoris avaient pourtant un moyen de locomotion.

Osborne atteignit les premières criques disséminées au pied de la falaise. Il aperçut alors le mouillage en contrebas : un bateau à moteur, qui baignait dans l'eau turquoise. Le groupe de Maoris entrevu tout à l'heure avait grimpé à bord et, poussant les cantines

au fond du canot, s'apprêtait à lever l'ancre. Un corps gisait près de la cabine — celui du gamin éventré. Les Maoris levèrent l'ancre et partirent sans tarder, à grand renfort d'hélices, vers le large...

Agenouillé sous les tiges géantes qui bordaient la falaise, Osborne avait compté sept hommes à bord. Aucune femme.

Le canot n'était plus qu'un point blanc sur la mer. Ils filaient plein nord...

Étrange. Pour ne pas dire incompréhensible.

Osborne se dirigea vers la maison, l'arme au poing. Craignant qu'ils aient laissé un homme pour assurer leurs arrières, il passa par la porte de derrière, celle qui donnait sur les bois. Précaution inutile : la maison était vide. Ou plutôt vidée : il n'y avait là plus le moindre vêtement, ni d'effets personnels d'aucune sorte.

Idem pour le cabanon : les ustensiles du tatoueur avaient disparu. Même les têtes avaient été embarquées. Les Maoris avaient levé le camp...

Pour aller où ?

Le soleil était au zénith quand Osborne retrouva la piste. Il pensait à cette histoire de *mokomokai*, à Fitzgerald, aux Maoris qui venaient de lui filer entre les doigts en emportant leurs précieuses têtes. Le cerveau pris dans un étau, les poumons comme des rasoirs, il remonta à grands pas vers la voiture garée plus haut. Un bruit de moteur suppléa les bourdonnements de sa tête : soulevant un nuage de poussière âcre, une camionnette descendait la colline.

Des planches de surf dépassaient du pick-up qui, le voyant ahaner au milieu de la piste, s'arrêta à hau-

teur. La tête d'un chevelu se pencha par la vitre ouverte.

— Ça va ? lança-t-il depuis la portière. Vous êtes tout pâle...

Osborne ne répondit pas. La peur et les drogues lui avaient rongé le visage.

Greg Wheaton épongea son cou à l'aide d'un mouchoir. Il était cinq heures de l'après-midi et les ouvriers venaient de quitter le chantier. C'est lui qui avait les clés du baraquement sud, un bloc d'acier amovible spécialement aménagé pour stocker les explosifs. Deux ingénieurs en sortaient. Davis et Mathews, deux gaillards en chemise à carreaux qui auraient fait de bons seconds rôles dans les westerns de John Ford. Ils venaient de faire les repérages pour le prochain minage, prévu dans deux jours — demain était férié. Ils avaient donc tout laissé en plan, les machines et les pelleteuses, les outils, les blocs de parpaing et les premières fondations, pour aller célébrer en famille la fête nationale.

Au pied de la colline éventrée, les tas de terre et de cailloux s'amoncelaient comme si des taupes géantes y séjournaient. Wheaton était fier de son œuvre. Jamais il n'avait dirigé un tel chantier.

Le transporteur attendait devant le baraquement : hormis quelques bâtons de dynamite, les explosifs les plus dangereux étaient systématiquement rapportés à l'usine. Burke, le chauffeur du camion, avait hâte

de charger le stock. La route était longue jusqu'à Wangharei, il ne serait pas rentré chez lui avant vingt heures et il voulait profiter de la soirée pour préparer la journée de chasse du lendemain avec les copains.

— C'est bon ? lança-t-il aux ingénieurs qui discutaient devant le baraquement.

— Oui oui ! Vous pouvez y aller...

Burke baissa le haillon du truck. Fichu métier que de trimbaler des produits dangereux. Même avec les primes de risque, il avait à peine de quoi payer la maison et le reste. Les deux ingénieurs se serrèrent la main en se souhaitant un bon week-end tandis qu'il commençait le chargement.

— Ouais, à lundi, répondit l'autre. Mes amitiés à ta femme !

— De même !

Les deux hommes saluèrent Wheaton, qui bougonnait dans son coin — sa femme était partie avec un autre et, même s'il ne s'était jamais vraiment soucie de cette garce, ça le mettait en rogne rien que d'y penser. Heureusement ça ne lui arrivait pas souvent... Le chef du chantier de Karikari Bay songeait comme tout le monde au week-end à venir lorsque, sortant brusquement du bois voisin, il aperçut deux hommes cagoulés : deux grands types vêtus de noir qui couraient dans leur direction. Il fit un bref panoramique et en vit trois autres, sur la gauche, jaillissant à l'angle du baraquement. Wheaton réalisa alors qu'ils tenaient des armes.

— Putain de merde... Qu'est-ce que c'est que ça ?

En une poignée de secondes, le chef de chantier, les deux ingénieurs et le conducteur du camion se trouvèrent encerclés par un groupe de huit hommes, fusil-

mitrailleur au poing. Aucun d'eux ne parlait sous les cagoules noires mais leur carrure était impressionnante.

— Hey ! s'insurgea Mathews en opposant les mains. Du calme ! Qu'est-ce que vous voulez ?!

Le canon d'un revolver se posa sur sa tempe.

— Tu vas sortir ton portable et téléphoner à ta femme, dit la voix du leader. Tu vas lui dire qu'il y a un problème sur le chantier, que tu en as pour la nuit, que tu es désolé mais que tu ne peux pas faire autrement. Tu raccroches très vite, sans faire d'histoires, et tout se passera bien. Dans le cas contraire, vous êtes morts. Vous tous.

Mathews en resta bouche bée. On lui colla son portable à l'oreille.

— Exécution !

Les fusils-mitrailleurs braquaient les autres, qui des yeux l'imploraient d'obéir.

La première partie du plan se déroula comme prévu : les femmes protestèrent, grognèrent, puis obtempérèrent. Rien qui laissât imaginer ce qui arriverait. Après quoi, on donna des ordres par talkie-walkie.

La seconde partie du plan était plus technique puisqu'elle requérait le concours des deux ingénieurs. Chlore, ammoniac, perchlorate d'ammonium, composants de base du propergol, un propulseur de fusées : ce n'est pas la colline qu'ils allaient faire sauter à la dynamite, mais tout le chantier.

*

Un crépuscule maussade tombait au-delà des pins. Hana conduisait vite le long de la piste. Ils étaient

partis depuis deux heures et les médicaments n'avaient visiblement aucun effet sur le gamin.

— Où on va ?

— Voir ton père, je te l'ai déjà dit.

— Il est pas là mon père.

— Non, c'est pour ça qu'on y va.

— Où ça ?

— Voir ton père.

— Il est où ?

— Là où on va.

— C'est où ?

— Par là.

— Et Josie, elle est où ?

— Avec ton père.

— Je veux les voir.

— Moi aussi. C'est pour ça qu'on y va.

— Tu les connais ?

— Bien sûr.

— Moi aussi je les connais. Et Josie, tu la connais ?

— C'est ma meilleure copine.

— C'est pas vrai.

— Et pourquoi donc ?

— Elle s'occupe de moi.

— Moi aussi je m'occupe de toi.

— Mais elle c'est ma copine.

— Alors moi aussi je suis ta copine.

— T'es pas Josie.

— Non, mais je la connais.

— T'es pas mon père non plus !

Et Mark se mit à rigoler. Du coup Hana aussi. Jaune — ils arrivaient sur le site.

*

C'était une journée poisseuse, avec un brouillard qui ne se lève que le soir, un brouillard noctambule qui errait à flanc de collines. Jon Timu regarda sa montre, anxieux.

Le rendez-vous était fixé à neuf heures trente, il était presque vingt et il était toujours seul dans la villa de Long Bay — un endroit tranquille près du parc national, loin des mouchards électroniques où ils s'étaient déjà rencontrés deux fois : la première un an plus tôt, quand il avait fallu accorder les intérêts divergents, la seconde fois le mois dernier, pour finaliser les détails de l'opération.

Si au départ tout s'était déroulé selon les plans préétablis, les grains de sable s'étaient accumulés dans l'engrenage ; la disparition du notaire, le vol de la hache chez Nick Melrose, le corps de la comptable rejeté par la mer, puis la confirmation que Tukao faisait partie du charnier de Waikoukou Valley. Leur belle machine de guerre avait d'abord hoqueté avant de se gripper. Ils se réunissaient ce soir pour remédier au problème, statuer de la stratégie à suivre. Timu avait insisté : ils n'avaient pas le choix. Et le temps pressait.

Neuf heures vingt-trois : Phil et Steve O'Brian furent les premiers au rendez-vous. Une berline noire les déposa devant la propriété avant de se garer un peu plus loin, sur le parking de gravier. Outre le chauffeur qui resta près de la voiture, leur garde du corps portait une arme : Mitchell, leur homme de confiance.

— Où sont les autres ? demanda Steve O'Brian.

— Ils ne vont pas tarder, répondit le chef de la police.

Sous ses airs de patriarche qui en a vu d'autres, les gestes de Steve O'Brian trahissaient de la nervosité. À ses côtés, son fils restait silencieux. Michael Lung arrivait à son tour, à bord d'un coupé BMW gris métallisé soudain trop voyant. Ils se saluèrent à peine. Malgré son bronzage et son costume italien, le conseiller en communication lui non plus n'en menait pas large.

— Attendons plutôt à l'intérieur, lança Timu.

Les quatre hommes s'installèrent dans le luxueux salon de la propriété. Michael Lung s'assit sur l'accoudoir d'un club de cuir anglais, dit quelques banalités sans tenir en place, et se dirigea bientôt vers le bar où il se servit un whisky. Dans l'attente, Phil O'Brian refusa le verre qu'on lui proposait. Son visage était sévère et il se grattait la paume des mains, comme pris d'eczéma. Michael Lung se resservit un verre.

Depuis la mort d'Ann Brook, il n'y allait pas de main morte. Un moyen comme un autre de tenir le coup. S'il avait su ce qui arriverait. Tout ça pour une chatte... Michael avait rencontré Ann deux ans plus tôt, une escort girl qu'on lui avait mise dans les pattes après un dîner d'affaires, en guise de dessert, et elle lui avait tellement plu qu'il en avait fait le mannequin en vogue de son agence de pub. Aujourd'hui morte et enterrée... Pauvre fille.

Neuf heures trente : Nick Melrose arriva à son tour, ponctuel, seul. Le businessman n'avait pas peur et tenait à le montrer — vêtu d'un pantalon sportswear et d'un débardeur, la poche de sa veste était

alourdie d'un calibre 32. Melrose achevait son prochain best-seller avec l'énergie de ses soixante ans tout en préparant l'expansion du site de Karikari Bay — jonction avec le golf voisin et construction d'une route digne de ce nom — et l'idée de se retrouver tous ici ne l'enchantait pas.

— J'espère que vous avez de bonnes raisons de nous réunir ici, dit-il sans ménager l'autorité du chef de la police.

— Effectivement.

Ils n'attendaient plus que Ruppert Murdell, le magnat de la presse qui, outre chaînes de télé à péage et droits de compétitions sportives, maîtrisait par le jeu d'alliances croisées l'essentiel de la presse néo-zélandaise. Il arriva ce soir-là en limousine, escorté par trois gardes du corps aux regards glacés semblant tout droits sortis de séries américaines.

— Alors ? lança-t-il en guise de bonjour. Qu'est-ce qui se passe ?!

— On va vous l'expliquer, répondit Timu. Asseyez-vous...

Murdell avait des sourcils en bataille et une horloge dans la tête.

— J'ai une heure à vous accorder, annonça-t-il. Pas une minute de plus : je repars pour Sydney par le vol de nuit.

— Asseyez-vous...

Les gardes du corps avaient pris leur poste à l'entrée de la propriété et dans le parc. Mitchell gardait le hall. Ils étaient maintenant tous là, Steve et Phil O'Brian, son conseiller en communication Michael Lung, Nick Melrose, leur principal bailleur de fonds via le projet immobilier de Karikari Bay et

quelques pirouettes juridiques, Jon Timu, le chef de la police chargé de la répression, et enfin Ruppert Murdell, venu expressément d'on ne sait où, et qui par presse et téléinterposées alimentait la peur, discours sécuritaire à l'appui.

Étranger aux petites affaires de ce pays, Murdell mesurait encore mal l'enjeu de cette réunion. En contrepartie de sa coopération, il avait obtenu le canal hertzien laissé vacant après la faillite d'Aotea-roa Television, la chaîne maorie (de mauvais placements, disait-on), et il monterait bientôt sa fameuse chaîne réservée à l'information. Le reste ne l'intéressait pas.

— J'espère que vous ne m'avez pas fait venir jusqu'ici pour un simple problème d'intendance, fit-il remarquer en s'installant.

Le chef de la police se tenait debout au milieu du salon. S'assurant que la porte vitrée était close, il ouvrit alors le paquet qui reposait sur la table basse. Murdell, seul homme ici présent à ne pas connaître la teneur du colis, eut en retour un rictus dégoûté.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Le fémur d'une petite comptable, répondit le policier. Je l'ai reçu hier par la poste.

— Une comptable !

— Johann Griffith, assassinée il y a une dizaine de jours. Elle travaillait sur le projet de Karikari Bay.

Si les autres se taisaient, engoncés dans leur colère, Ruppert Murdell voulait être sûr de comprendre.

— Ce qui veut dire ?

— Que celui ou plutôt ceux qui ont assassiné le notaire continuent leur petit jeu de massacre : non

seulement ils connaissent nos agissements, mais en plus ils nous narguent.

Le magnat de la presse détacha ses yeux du colis entrouvert.

— La presse indépendante est au courant ?

— Non, répondit Timu. Mais ils nous tiennent.

Une ombre passa sur le visage du maire. Il regretta toute cette histoire. Son père prit les devants : il se tourna vers Timu, instigateur de cette escapade nocturne.

— J'imagine que si vous nous avez réunis ici ce soir, c'est que vous avez quelque chose à proposer...

— Oui, renchérit Melrose. Cette situation ne peut plus durer : alors ?

Timu alluma un cigarillo. La sueur coulait le long de son cou. Une chouette hulula depuis le parc. La nuit était tombée sur la maison isolée mais il n'y avait pas de chouette dans le parc — pas plus que de hibou. Deux coups de feu retentirent au loin. Ils provenaient de l'entrée du parc. D'un bond, les cinq hommes furent debout.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Un vent de panique traversa l'assemblée.

— Asseyez-vous, ordonna Timu.

Il tenait un revolver à la main.

— Mais...

— Ne m'obligez pas à tirer, lâcha-t-il d'une voix forte. Je vous ai dit de vous asseoir.

Les hommes s'agitèrent. Le chef de la police les menaçait d'une arme et Mitchell n'en revenait pas. Melrose fut le premier à réagir : il se précipita vers la porte vitrée du salon, qui aussitôt vola en éclats.

— La prochaine ne ratera pas sa cible, prévint Timu.

Melrose s'immobilisa sur le parquet lustré, furieux.

— Jetez votre arme à terre. Tout de suite !

— Si c'est une plaisanterie, commenta Ruppert Murdell, je...

— Ce n'est pas une plaisanterie, gronda le Maori. Jetez votre arme, Melrose, je ne le répéterai pas !

Le businessman s'exécuta à contrecœur.

— Vous êtes fou, dit-il en prenant place sur le canapé.

Aucun d'eux n'était armé, les autres ne s'étaient pour ainsi dire jamais battus de leur vie : même à cinq, comment s'échapper ? Et que faisaient leurs gardes du corps ?

Depuis le fauteuil de cuir où Timu le consignait, le maire reprenait des couleurs.

— Comment osez-vous ? ragea-t-il. Comment vous, qui me devez tout, pouvez-vous nous trahir ?

Le Maori ne répondit pas. Le chef de la police d'Auckland ne se faisait aucune illusion sur sa carrière — elle était déjà terminée. Sa vie suivrait. En attendant, il sauverait Mark.

Murdell fulminait. On l'avait attiré dans un traquenard. Dans la tourmente, seul Michael Lung semblait garder son sang-froid ; depuis qu'Ann Brook avait été éliminée, il s'était préparé à tout. Au pire, mais sûrement pas à ça : surgissant de toutes parts, un groupe d'une dizaine d'hommes investit le salon.

Combinaisons sombres, cagoules, arme automatique au poing, les membres du commando les regroupèrent avant de désarmer le policier qui, tête basse, donna son arme de service. De nouveaux coups de

feu déchiraient la nuit. Un homme de forte corpulence planta alors son pistolet-mitrailleur dans les reins du maire.

— Dites à vos gardes du corps de cesser le tir : tout de suite.

Un coup de crosse le poussa vers le hall. Phil O'Brian boita jusqu'au seuil de la propriété, un cri dans les reins. Il vit Mitchell et un homme de Murdell revenir en courant vers le perron, un revolver à la main, visiblement paniqués : ils stoppèrent en apercevant le maire et le fusil-mitrailleur planté sous sa glotte.

— Baissez vos armes, dit-il, inutile de résister.

Les gardes du corps hésitèrent un instant, puis obtempérèrent. Quand O'Brian rejoignit le salon, les autres n'avaient pas bougé d'un pouce. L'atmosphère était à la suspicion et les regards louchaient vers Timu, qui avait vieilli de dix ans.

— J'espère que vous savez ce que vous faites, glapit Melrose à ses côtés.

Un Maori de taille plus modeste apparut entre les têtes : Joseph Nepia. Ses longs cheveux gris tressés pour l'occasion, un air de triomphe irradiait son visage découvert.

Jon Timu s'était imaginé un vieil illuminé à la peau fripée de *mokos* mal bleuis par l'épreuve du temps ; l'homme qui se posta devant eux avait des traits étonnamment lisses, réguliers, un visage sans âge qui semblait resurgir du passé.

Zinzan Bee avait été son premier disciple, un disciple un peu trop zélé, imprudent de nature et beaucoup trop pressé d'en finir avec les *pakehas* — à tel point qu'obnubilé par sa vengeance il avait failli tout

faire rater : Fitzgerald leur était tombé dessus, créant un véritable carnage. Nepia avait heureusement récupéré le corps du disciple et surtout sa tête, dans la forêt où il l'initiait aux rites...

— Qui êtes-vous ? demanda le premier Melrose.

— Peu importe... Nous sommes tous déjà morts...

On le regarda sans mot dire, stupéfait, méfiant. Le vieil homme jaugeait l'assemblée. Il prit un air contrit, presque fataliste.

— Malentendus, escroqueries, ventes frauduleuses, acquisitions par la force, guerres, traités partiels... De tout temps vos gouvernements n'ont rien respecté. Aujourd'hui notre peuple agonise sur les ruines de son histoire. Votre monde ne nous tolère plus. Nous n'en avons plus pour longtemps mais nous ne quitterons pas Papatuanuku¹ sans combattre...

Tout à sa vengeance, la face du *tohunga* s'éclaircit brièvement. Sa voix était douce, ses yeux presque mélancoliques... Difficile de dire si cet homme était fou ou s'il représentait le dernier rempart des peuples opprimés.

— Qu'est-ce que c'est que cette mascarade ?! aboya Murdell.

Une rafale claqua dans le jardin. Timu s'interposa à son tour.

— Où est mon fils ?

Nepia eut un sourire médiocre.

— Ne vous en faites pas, répondit-il d'une voix parfaitement calme : il est entre de bonnes mains...

— Nous avons conclu un accord ! protesta le Maori.

1. La Terre.

— Que vous retrouviez votre fils, oui... Allez, s'agaça-t-il soudain, ne perdons pas de temps !

Les hommes cagoulés leur firent signe d'avancer. Melrose voulut savoir où on les menait mais de violents coups de crosse s'abattirent sur lui : l'écrivain avait beau se protéger la tête, son oreille et son arcade étaient déjà en sang.

— Pas de questions ! hurla Nepia.

Les six hommes quittèrent le salon, abasourdis, et sous bonne escorte marchèrent jusqu'au van qui attendait dehors. Leurs poils se hérissèrent lorsqu'ils virent les corps étendus sur la pelouse, criblés de balles : Mitchell, tous les autres, abattus d'une rafale... D'un coup de hache, on leur coupa la tête.

Jon Timu comprit alors qu'on ne lui rendrait pas son fils. Nepia était un fou.

Un fou dangereux.

En traquant Kirk, Fitzgerald avait croisé la route de Zinzan Bee. Complice ou pygmalion du jeune tueur polynésien, l'ancien activiste maori vivait sous la férule de Nepia — c'est lui qui les avait initiés au culte d'Hauhau. Découvrant le charnier où ils exécutaient leurs victimes, Fitzgerald avait éliminé Kirk mais aussi Zinzan Bee, comme il l'avait prétendu lors de son dernier contact radio. Seulement Nepia avait escamoté le cadavre afin de réaliser ses fameux *mokomokais*. Fitzgerald connaissait-il l'existence du vieux tatoueur ? L'avait-il fait chanter ? Osborne n'en savait rien. Le suicide de son ami restait un mystère mais la question aujourd'hui n'était plus d'actualité : car si Nepia avait pris le risque de passer derrière Fitzgerald pour récupérer les corps des guerriers morts au combat, cela signifiait aussi qu'il chercherait à récupérer celui de Tagaloa.

Amelia.

Elle était seule avec le cadavre.

Osborne sortit en coup de vent de l'aéroport. Il avait perdu de précieuses heures à attendre le pro-

chain vol pour Auckland, le portable de la biologiste ne répondait pas et il voyait des morts partout.

Il se jeta sur le siège encore tiède de la Chevrolet, vida la bouteille d'eau achetée à la boutique de l'aéroport et quitta le parking en trombe. Il lui restait quelques cachets mais rien pour faire passer l'angoisse. Il alluma une cigarette, serra les dents et ses mains sur le volant. Peu de voitures à circuler sur le motorway.

C'était aujourd'hui la fête nationale, le jour où fut signé le traité de Waitangi, cédant l'essentiel du pays des Maoris à la reine d'Angleterre. Voilà pourquoi Nepia et sa clique avaient quitté leur repaire de Great Barrier précipitamment : ils agiraient aujourd'hui, sur le continent. Un acte symbolique susceptible de sensibiliser l'opinion à la condition autochtone, de réveiller la résistance, quitte à sacrifier la nation maorie dans un suicide collectif.

Les buildings d'Auckland se profilaient à l'horizon vaporeux. Osborne écrasa sa cigarette en fuyant son visage dans le rétroviseur. L'air de la mer par la vitre lui donna un coup de frais, comme un avant-goût de caveau.

*

Te Atatu.

Les fleurs blanches des kamahis dansaient dans la brise du soir. La Honda d'Amelia était garée sous les bouleaux, à la même place que ce matin. Osborne marcha jusqu'à la maison et entra sans sonner. Il fit un pas dans la pièce et, d'instinct, sa main se colla à son arme. Il vit d'abord la traînée de sang sur le

parquet peint, puis les jambes qui dépassaient du bar. Il se précipita.

Amelia était allongée là, désarticulée, baignant dans une mare de sang. Sans tête, c'est comme si son corps n'avait pas de sens.

Osborne chancela. Le spectacle de ce buste décapité lui soulevait le cœur. Il manqua de vomir, incapable de détacher ses yeux du cadavre.

Aucun son dans la pièce. Il la regardait étendue sur le sol mais Amelia n'était pas complètement là : il en manquait un bout. Il manquait le plus important. Osborne tomba à terre sans même s'en rendre compte, se pencha sur elle comme pour l'embrasser mais il n'y avait plus de bouche, plus rien. Qu'une mare de sang. Il se sentit soudain gauche et maladroit avec ce bout de femme raccourci : il ne savait plus comment s'y prendre, il ne savait plus par quel bout la prendre. Asphyxié par la vision d'épouvante, Osborne la saisit à bras-le-corps, en serrant contre lui ce monstre qui n'y pouvait rien, le berça longuement...

Ils n'avaient pas simplement partagé un bain de sperme l'autre nuit : Amelia lui avait offert sa vie. Elle l'avait dans la peau, c'est ce qu'elle lui avait dit... La mort : voilà comment il la remerciait.

Osborne gémissait doucement en berçant son amour, il pataugeait dans son sang, il y en avait partout, sur le rebord de la cuisinière, sur les murs, ses mains, sa chemise, il en avait aussi sur son cou et Amelia semblait bien vivante contre lui, encore chaude, si bien qu'un instant il ne sut plus qui tremblait, qui serrait qui, ni pourquoi.

Des larmes coulaient mais ça ne servait à rien : il relâcha soudain son étreinte et le corps décapité retomba sur le sol, dans sa flaque.

Le monstre.

Osborne sortit de la maison, hagard. Ses pas ne se comprenaient plus, ils se déliaient un à un sous les bouleaux, sans ressort. Le crépuscule tombait sur l'océan, l'écume avançait à petites foulées sur les rochers, et tout était de sa faute.

Le monstre.

Il mit un certain temps avant de se calmer les nerfs. Les bruits lui revinrent au compte-gouttes, celui de la mer, des oiseaux. Enfin, il se résigna à retourner vers la maison.

Son instinct de flic reprit le dessus, le temps de comprendre ce qui s'était passé. Amelia avait été tuée ici, entre la porte qui menait à la cave et la cuisine. L'entrée du vestibule avait été forcée : sans doute l'avait-on surprise alors qu'elle remontait du labo. Le sang avait commencé à coaguler sur le parquet. Décès estimé à plusieurs heures. Le cou avait été tranché nettement. Artères et tendons sectionnés au même niveau. Décapitée à la hache, probablement... Osborne retint la boule de graisse fichée dans sa gorge et descendit à la cave.

Le cadavre de Tagaloa avait disparu de la table d'autopsie : on était venu chercher sa tête.

Sa faute.

Tout était de sa faute.

*

Les trottoirs du quartier résidentiel étaient vides, le ciel comme du charbon. Osborne roulait dans un

état de confusion proche de l'hébétéude. Arrivé à l'angle de Castel Drive, il gara la Chevrolet et marcha d'un pas traînant jusqu'au portail de bois blanc ; la maison de Tom Culhane se situait au fond du cul-de-sac.

Il était à peine dix heures mais aucune lumière ne filtrait des fenêtres ouvertes. Seules les persiennes de l'étage étaient fermées — la chambre à coucher. Quelques moustiques vrombissaient au gré du jardin. Osborne évalua la façade, puis força sans mal la porte coulissante de la terrasse. Le sentant venir de loin, le labrador avait déjà bondi du canapé où il dormait.

— Du calme...

La queue de Toby avait déjà balayé le guéridon du hall, le napperon et son vase à dix cents. Il fit sortir le jeune chien, referma la baie vitrée sous le regard éploré de l'animal et, la salive mêlée de sang, grimpa à l'étage.

Tom Culhane venait de s'endormir, en proie à des rêves délicieux. C'était la première fois depuis des années qu'il s'endormait ainsi, et pour cause : contre toute attente, alors que l'espoir s'était réduit à une peau de chagrin, sa femme venait de tomber enceinte. Le docteur Boorman non plus ne comprenait pas : un miracle. Les analyses étaient pourtant mauvaises, mais ce que femme veut... Ils avaient fêté la nouvelle au champagne. Tom avait insisté pour qu'elle boive au moins un verre, Rosemary était tellement contente que dans la confusion elle s'était déjà mise au régime sec, ils avaient dîné aux chandelles, comme avant, puis ils avaient fait l'amour dans la chambre — bien sûr que non ça n'allait pas abîmer l'embryon —, avant de s'endormir, vidés, heureux.

Tom rêvait sans doute à l'enfant qu'ils auraient quand une main se posa sur sa bouche ; il eut un geste brusque en voyant le visage d'Osborne au-dessus de lui, l'index sur les lèvres, qui très vite lui fit signe de sortir.

Le rouquin se tourna vers Rosemary ; loin de se réveiller, sa femme dormait à poings fermés. Tom se ressaisit. Il se glissa hors du lit et, prenant soin de ne pas déranger sa femme, suivit l'ombre sur le palier.

— Paul, mais qu'est-ce que tu fais là ?!

Osborne se tut et l'entraîna vers le jardin, où attendait Tobby. La pelouse était humide et le visage d'Osborne bien pâle sous la lune.

— Qu'est-ce qui se passe ? chuchota Culhane.

— On a interrogé Umaga ?

Le type qu'il avait sorti des griffes de Gallaher.

— Tu n'es pas au courant ? s'étonna Tom. Il s'est suicidé. À peine sorti de son anesthésie. Il a apparemment réussi à subtiliser une seringue. On ne sait pas ce qu'Umaga avait à cacher mais il s'est injecté une bulle d'air. Mort avant la visite de l'infirmière de service... C'est pour ça que tu me réveilles en pleine nuit ?

Osborne grimaçait dans la pénombre du jardin. Ça n'avait de toute façon plus d'importance.

— J'ai besoin de ton aide, dit-il.

Tom secoua la tête — c'était bien la première fois qu'il avait besoin de lui.

— Ça ne peut pas attendre demain ? dit-il tout bas. Rosemary vient d'apprendre qu'elle est enceinte, elle risque de s'inquiéter si je...

— Non, ça ne peut pas attendre demain. Ce n'est pas Zinzan Bee qu'il fallait chercher mais Nepia, un

vieux tatoueur de South Auckland. Je t'expliquerai tout dans la voiture : pour le moment, habille-toi.

Tom frissonna dans son pyjama à rayures. Tirés du lit, ses pieds étaient pleins d'aube.

— Pour aller où ?

— Je t'expliquerai.

— Mais...

— Il me faut aussi des balles. Des balles de .38. Je n'en ai plus.

Culhane tergiversa sur son coin de pelouse. Tout allait trop vite et il n'avait aucune envie d'abandonner Rosemary. Encore moins maintenant qu'elle portait leur enfant.

Ombre froide sous la lune, Osborne le regardait avec ses yeux de cinglé. Bizarrement, il lui parut plus grand que nature...

— Bon, acquiesça Tom.

Sur la pelouse, Toby secouait la tête comme s'il courait : Osborne retint le labrador tandis que son maître partait se changer.

Culhane revint bientôt, vêtu d'un jean et d'un pull léger, une boîte de cartouches dans les mains. Il avait aussi son arme de service, un .38 Special. Osborne fourra la moitié des balles dans ses poches. Tom le regardait faire, quelque peu éberlué par son intrusion. Ce n'était pas le moment mais ce ne serait jamais le moment.

— Tu cherches quoi au juste dans cette affaire ?

— Ma femme, répondit Osborne.

— Ta femme ?

— Elle est avec les tueurs, dit-il sans ciller. Il faut que je la sorte de là.

Tom avait l'air embêté dans son pull trop petit. Il se pinça la lèvre.

— Paul, j'ai fait des recherches... Tu n'as pas de femme. Tu n'as même jamais été marié...

Osborne avait fini de charger son arme.

— Qu'est-ce que ça peut foutre ?

Il fila vers le portail.

Culhane soupira.

Tobby, lui, se roulait dans l'herbe.

*

Ils prirent la Ford, plus rapide. Culhane conduisait. Quittant la ville, Osborne lui dit ce qu'il savait. Les hommes de Nepia avaient quitté Great Barrier par bateau : plein nord, c'était leur cap. C'était aussi la direction de Karikari Bay, où Nick Melrose faisait construire le plus vaste chantier hôtelier de la péninsule. Les collines qu'on faisait sauter à la dynamite pour monter le projet immobilier abritaient d'anciens *pas* maoris. Des contestataires menés par un ancien tatoueur reconverti dans le culte antibritannique d'Hauhau cherchaient à bloquer le processus par un acte d'envergure qui aurait lieu aujourd'hui, jour de fête nationale censé honorer les accords de Waitangi. Le lieu et la date ayant une teneur symbolique, Nepia frapperait pour révéler aux consciences endormies la condition des peuples indigènes. À sa manière : celle d'un fanatique.

Ils filaient plein pot sur le motorway désert. Tom posait peu de questions — Osborne avait réponse à tout. Samuel Tukao, Johann Griffith, l'ablation des fémurs pour tatouer les adeptes selon les anciennes

traditions, le policier écoutait, les mains crispées sur le volant de la Ford. La hache de Melrose avait été dérobée avec le concours involontaire de sa fille Melanie, qui avec Ann Brook retrouvait la jet-set locale au Phénix, un club échangiste sous protection policière. Ironie du sort, Timu protégeait un lieu dont le portier était lui-même adepte de la secte. C'est Tagaloa qui avait fait le double des clés de la maison. Quant à la hache du vieux chef de guerre, elle servirait à couper des têtes. Celle d'Amelia Prescott était déjà tombée et ils ne s'arrêteraient pas en chemin.

Tom avait dégluti, à court de mots : Amelia, morte. Il eut à peine le temps de gamberger. Osborne poursuivit son exposé, tout en pierre. Ann Brook n'avait pas été assassinée par des repris de justice issus de la communauté maorie, comme on voulait le leur faire croire : la mère de l'un d'eux n'était même pas au courant des remises de peine et les rapports d'autopsie du coroner étaient faux, ou plutôt truqués. Ann avait consommé plusieurs substances qui ne figuraient pas dans les analyses le soir du meurtre, on avait retrouvé trois spermes différents dans son corps mais il en manquait un : le sien. Il était avec elle avant la party chez Julian Lung. Ils s'étaient rendus au club échangiste ensemble, mais l'information n'avait pas transpiré. On n'avait interrogé personne car le Phénix était fréquenté par les huiles locales — Lung, les fils O'Brian. Les médias pouvaient relayer la campagne du maire sur le thème de la tolérance zéro mais pas fourrer leur nez dans les affaires de ceux qui la mettaient en place.

Melrose finançait la campagne de réélection via les valises tirées du chantier en construction, Lung

s'occupait de la communication et les médias du reste de la propagande. Le meurtre odieux d'Ann Brook tombait à pic. Tout était programmé, parfaitement organisé : Phil O'Brian annonçait qu'il partait en guerre contre une population jugée menaçante, quelques jours plus tard on retrouvait le corps d'un jeune mannequin sauvagement violé et assassiné, une fille d'origine maorie qui essayait justement de s'en sortir, un beau symbole d'acculturation, bien dans l'esprit des commanditaires de l'opération. Dès lors, on avait sorti trois pauvres types de prison, des Maoris pure souche qu'on avait drogués et tenus au secret pendant quelques jours, le temps de créer des indices concordants, avant de les jeter dans la fosse aux lions.

Gallaher était chargé de les abattre mais, en intervenant, Osborne avait réussi à en sauver un, Umaga, un pauvre gars complètement paniqué qui n'avait pas eu le temps de parler. Gallaher et Timu étaient de mèche avec le maire, son conseiller en communication et leur principal bailleur de fonds, Nick Melrose. Les policiers se chargeaient du terrain, les autres des médias, de l'opinion publique et de l'argent. Le climat de terreur et d'insécurité mis en place, ne restait plus qu'à récolter les votes, soit dit en passant parfaitement démocratiques.

Culhane était de plus en plus nerveux à mesure qu'ils s'enfonçaient dans la campagne. Osborne fumait cigarette sur cigarette, cadavérique dans la pénombre de l'habitacle. Il poursuivit son récit. On avait donc choisi Ann Brook comme victime. Elle était la maîtresse de Michael Lung mais l'écervelée parlait trop. Par le biais du publicitaire, de Melanie Melrose ou des jumeaux O'Brian, Ann avait eu vent de choses

qu'elle n'aurait jamais dû savoir. Le jeune mannequin devenait dangereux, en même temps qu'une cible idéale : en l'éliminant, on horrifiait une population déjà ébranlée par une série d'événements sanglants et on s'ôtait une sérieuse épine du pied.

Osborne ne savait pas qui avait eu une idée si tordue, si Lung avait eu son mot à dire dans l'affaire, toujours est-il qu'on avait monté le coup de toutes pièces. Ann Brook n'avait pas été victime d'un meurtre crapuleux mais d'un groupe d'intérêt politico-économique dont la famille O'Brian, Melrose et Timu étaient les têtes pensantes. Au bout du compte, chacun y trouvait son compte : O'Brian en étant réélu, Melrose en développant son business tout en assouvisant sa haine des faibles, en particulier des Maoris dont il collectionnait les œuvres colonialistes et les reliques comme autant de trophées arrachés à l'ennemi, Lung en devenant le leader incontesté du marché publicité-communication. Quant à Timu et Galaher, en plus d'un joli plan de carrière, leur compte en banque devait avoir sérieusement gonflé...

Tom écoutait toujours, le cœur tirebouchonné sur le siège de la Ford. Osborne n'avait pas tout dit. De fait, il alluma une cigarette avant d'en finir.

Tout aurait pu se dérouler comme prévu s'il n'était pas tombé sur Ann Brook le soir du meurtre. Seulement il était là, il avait traîné avec elle une bonne partie de la nuit, jusqu'à ce fossé où il avait sombré corps et âme. Ce qui s'était passé exactement, il ne pouvait le dire. Ce qui est sûr, c'est qu'Ann n'avait pas été tuée dans le pavillon où squattaient les trois repris de justice, mais sur un terrain vague du quartier de Ponsonby, après la fête de Julian. Les tueurs la

suivaient probablement depuis le club privé où ils savaient qu'elle irait, attendant le moment propice. Seulement Osborne avait débarqué à l'improviste sur le chantier ; les tueurs étaient encore présents sur les lieux du crime, Ann Brook aussi. Ils auraient pu lui régler son compte mais il était armé et on avait besoin de lui — il était alors sur une piste encore inexplorée, celle de Pita Witkaire. On l'avait donc épargné, non sans saccager sa chambre d'hôtel et semer la confusion dans son esprit déjà tourmenté, un coup de folie censé l'éloigner de l'affaire Brook où, Osborne le savait en connaissance de cause, il pouvait devenir un suspect en puissance...

Il avait fait exactement l'inverse de ce que l'on attendait de lui : plutôt que de faire profil bas et de se concentrer sur ses affaires, il avait cherché à savoir ce qui s'était réellement déroulé cette nuit-là. Approchant dangereusement de la famille Lung et du club échangiste, n'obtenant pas de résultats concrets quant à l'enquête pour laquelle on l'avait embauché, ou cachant ses découvertes, on avait finalement choisi de l'éliminer. Mais il avait échappé à Gallaher et à ses sbires, puis trouvé en Amelia une alliée. La seule.

Il cracha la fumée de sa cigarette à son visage.

— Car c'est toi, Tom, dit-il : c'est toi qui es venu ce soir-là saccager ma chambre d'hôtel. Toi qui as tordu le cou et dépecé la chatte dans la baignoire. Il n'y a pas de veilleur de nuit à l'hôtel Debrett, tu le savais et tu connaissais le code d'accès. Tu étais censé m'aider dans mes recherches, tu étais surtout là pour me surveiller et rapporter mes faits et gestes à Gallaher. Tu étais avec lui et les autres sur le terrain

vague la nuit où Ann Brook a été tuée, n'est-ce pas ? Et c'est toi qu'on a chargé de la petite mise en scène...

Tom avait les mains moites mais à cent trente à l'heure sur la route déserte, que pouvait-il faire ? Sur le siège voisin, Osborne avait son calibre à la main et le regardait d'un œil sinistre. Inutile de nier, il savait tout.

— J'ai fait ça pour Rosemary, expliqua-t-il, la gorge soudain sèche. Elle ne pouvait pas avoir d'enfant et avec les assurances maladie, les traites de la maison, on n'aurait pas pu se payer le meilleur spécialiste du pays. Je... (Sa voix tremblait.) Je suis désolé...

Désolé. Tom le débonnaire était désolé.

Une voix crachota alors dans la radio reliée au central. La standardiste de l'équipe de nuit informait les patrouilles que le capitaine Timu avait disparu et, selon un code visiblement préétabli, on pressait les équipes de rejoindre Long Bay, une propriété près du parc national. Si un plan avait été dressé, il avait manifestement raté...

Osborne et Culhane arrivaient du côté de Whangaroa, à une soixantaine de kilomètres de la péninsule. Loin, très loin de Long Bay.

La nuit était noire, ils avaient couvert une bonne partie du chemin. Osborne braqua son revolver sur la tempe du rouquin.

— Arrête-toi, dit-il.

Culhane tressaillit au contact de l'acier.

— Qu... quoi ?

— Arrête-toi, je te dis.

Les mains du sergent palpitaient sur le volant. Il ralentit l'allure mais ne stoppa pas.

— Non, dit-il en secouant la tête, exsangue. Rosemary va avoir un enfant : tu ne peux quand même pas... Paul...

Sa voix ne pesait pas lourd dans l'habitacle. Osborne ricana malgré lui. Ils roulaient maintenant au ralenti. Pauvre Tom.

— T'en fais pas, mon gros, siffla-t-il d'un air mauvais : je ne vais pas t'abattre comme un chien sur le bord de la route. Arrête, je te dis !

Culhane pila. La Ford fit une brève embardée avant de s'arrêter sur le bas-côté. Rase campagne. Dehors tout était calme, presque trop.

— Pose ton calibre sur le vide-poches, fit Osborne. Avec deux doigts, tout doucement...

Le sergent obéit, des nœuds dans le ventre. Osborne le braquait de son arme, deux lueurs glacées au fond de ses foutus yeux jaunes. Le moteur tournait encore. Tom attendit, les mains sur le volant, comme on attend un jugement.

— Karikari Bay n'est plus très loin maintenant, proféra Osborne. Je suis à peu près sûr que Nepia et sa clique sont là-bas. Sans doute nombreux et armés. Tu as ton portable : le temps de rameuter les unités spéciales, vous pouvez m'y rejoindre d'ici deux ou trois heures. Laisse ton portable ouvert, j'enverrai un message pour confirmation... (Il marqua une pause.) Maintenant fous le camp.

Tom expulsa l'air qui lui comprimait la poitrine : il lui laissait la vie sauve.

Le sergent ouvrit la portière de la Ford et s'extirpa du siège où la peur l'avait collé. Il ne pensait pas au gang de Maoris, à Karikari Bay, juste à sauver sa peau.

Dehors le vent soufflait par bourrasques. Il recula sur la route déserte tandis qu'Osborne prenait place au volant. Un lapin traversa l'asphalte, inconscient. Culhane attendait qu'il parte, les jambes en coton au milieu de la nationale. Osborne lui jeta un dernier regard, comme un caillou.

— J'ai couché avec ta Rosemary l'autre soir, dit-il soudain, dans la cuisine. Pendant que tu dormais... L'enfant qu'elle attend n'est pas de toi, mais de moi.

— Hein ?

— Tu pourras t'en rendre compte dans neuf mois, si tout va bien, dit-il en enclenchant la première. Un petit souvenir de notre collaboration, connard !

Des oiseaux de nuit sautillaient sur le golfe de Kari-kari Bay. Quelques véhicules de standing erraient devant le lounge et le restaurant qui jouxtaient les pelouses impeccables du très select complexe sportif. Minuit passé : Osborne se massa les nerfs de la tête. Il avait déplié une carte d'état-major sur le vide-poches de la Ford et, les reins rompus par le voyage, évaluait la distance qui le séparait des *pas* maoris.

Les hommes de Nepia devaient contrôler la piste menant au chantier, seul accès au site, mais en longeant la côte il était à peine à une demi-heure de marche... Il vérifia le bon fonctionnement de ses armes, deux .38 Special, et laissa la Ford à son parking. Un chemin serpentait entre les greens. Des crampes d'estomac l'accompagnèrent jusqu'à la mer.

Osborne marcha un moment le long de la plage, réveillant des oiseaux assoupis et quelques vieilles douleurs. Il pensait à Amelia, à sa tête qu'il ramènerait au monstre, ce bout d'elle qui lui manquait... Des nuages anthracite émiettaient la lune, fébrile sous les nuages intermittents. Avec la nuit le vent s'était levé, soulevant ses odeurs d'algues et de sel. Il enjamba

les obstacles dressés sur sa route, on y voyait à peine dans l'obscurité. Les vagues frappaient la côte, en revenaient toutes blanches. Il n'avait plus d'amphétamines mais des montées d'endorphine lui inventaient d'autres vertiges. La topographie des lieux changea brusquement : le bush avait rogné la plage et tombait maintenant à flanc de colline. Osborne dut escalader des rochers, toujours plein nord, se mêla aux lianes et aux branches qui lui cinglaient le visage. S'accrochant à sa veste, les ronces faisaient tinter les balles au fond de ses poches. Il avançait péniblement parmi les épineux, en ressortait griffé, couvert d'échardes. Il était devenu l'écume du bush. La côte était pourtant là, toute proche, on entendait le bruit du ressac et les oiseaux noctambules qui battaient de l'aile à son approche... Un murmure stoppa net son avancée.

Il se tint immobile : le vent lui ramenait les sons... Des voix, au loin, vite doublées par le fracas des vagues sur la plage...

Un nuage noir dissipa la lune. À croupetons, prenant soin d'éviter les branches mortes comme des mines sous ses pieds, Osborne se glissa vers le rivage. Les voix se firent plus distinctes : il atteignait enfin le site.

Relevant la tête, il aperçut bientôt les cabanons du chantier, et le groupe d'hommes agglutinés au pied de la colline. Une masse opaque se découpait dans le ciel en colère. Éclairés par des torches, ils étaient au moins une vingtaine, des Maoris aux visages tatoués. Ceux qui portaient des uniformes sombres se tenaient en retrait, les autres, torse nu, formaient un cercle autour d'un homme. Caché par les dos mus-

culeux, celui qui semblait être le maître de cérémonie parlait d'une voix monocorde. Du dialecte maori. Des mots immémoriaux qu'Osborne ne saisissait pas bien, des mots d'une autre époque, rituel ancien où l'on appelait les esprits favorables avant le combat.

La cérémonie du *pure...*

Ils étaient là, les adeptes d'Hauhau... Osborne envoya un message de confirmation à Culhane et avança jusqu'à l'orée du bush. Il cessa alors de penser : autour de lui, même les grillons s'étaient tus. Il crut sentir une présence dans son dos ; il se retourna mais ne vit rien que les ténèbres. La peur. Il serra son arme dans sa paume : elle était maintenant sèche comme du bois. Il se glissa à l'ombre de la lune.

Les Maoris s'étaient regroupés au pied de la colline. Un pan entier avait déjà été dévasté par la dynamite. En vue de la prochaine destruction, les ouvriers avaient creusé une galerie qui s'enfonçait au cœur des anciens *pas*. Osborne stoppa à environ cent mètres, séparé de la troupe par les baraquements de préfabriqué et les premières fondations du complexe hôtelier. Il distinguait la mer à sa gauche, la forêt à droite, îlot noir dans les ténèbres... Le cercle des Maoris s'écarta tout à coup : six hommes apparurent à la lueur des flambeaux. Malgré ses épaules voûtées, Osborne reconnut la tignasse argentée du maire. Melrose suivait, une méchante blessure à la tête... Lung, O'Brian, Timu, ils étaient tous là, les mains liées dans le dos, terrorisés.

On les jeta au milieu du cercle. Les hommes tatoués attendaient sous le crépitement des torches. Nepia entonna alors une sombre mélopée, bientôt reprise par les disciples. Le chaman tenait une écuelle

à la main, qu'il présenta aux élus : les initiés s'agenouillèrent et, la tête en arrière, attendirent qu'on leur souffle la poudre brune dans les narines. Timu et les autres observaient la cérémonie, atterrés. Pris de convulsions, les Maoris aux torses huilés vomirent sur le sol. Un murmure grandit depuis la petite foule lorsque Nepia s'injecta à son tour la poudre hallucinatoire. On releva les six initiés, qui s'inclinèrent devant le *tohunga*. Au plus fort de la transe collective, Nepia était le prophète réincarné.

— Venez et assemblez-vous au grand souper de Dieu !

La voix de Nepia tonnait dans la nuit. Des phrases tirées de l'Apocalypse, que les adeptes psalmodiaient à sa suite. Les prisonniers se tenaient les uns contre les autres au centre du cercle qui, avec la transe, allait s'élargissant. Osborne vit alors les têtes disposées autour d'eux, des têtes humaines qui, plantées sur des pics à hauteur d'homme, semblaient narguer les malheureux. Il y avait là les *mokomokais* de Zinzan Bee et des guerriers abattus par Fitzgerald, ces figures hideuses aux lèvres cousues qu'il avait dénichées dans l'atelier de Great Barrier, il y avait aussi des têtes fraîchement coupées : celles des hommes qui travaillaient sur le chantier, des gardes du corps, la tête de Josie, l'éducatrice, et, plus petite, celle d'Amelia... Osborne serra les dents depuis les épineux, deux calibres 38 dans les mains.

Au pied de la colline, Nepia en appelait au divin, aux esprits qui peuplaient son imaginaire délirant. Une clameur punctua son chant de mort. Épouvantés par les yeux révulsés des Maoris, les prisonniers ne formaient plus qu'une masse compacte. Ils se recro-

quevillaiement sur le sable, comme les sujets d'une expérience qu'on taquinait du scalpel. L'un d'eux implorait, d'autres gémissaient. Seul Timu restait debout, le regard fixe sous les torches. Enfin, le chaman brandit son arme vers le ciel sans étoiles : *Tu-Nui-a-Ranga*, la hache de guerre des ancêtres.

— Voici la robe teinte de sang ! La robe où le Verbe de Dieu, en sortant de ma bouche, frappera les nations ! Avec une verge de fer ! Car nous ne mourrons pas ! Du moins pas seuls ! Venez ! Venez et assemblez-vous pour être au grand souper de Dieu ! Car nous ne mourrons pas, du moins pas seuls !

Les guerriers exultèrent. Ils n'allaient pas demander une vaste rançon compensatoire en échange de leurs prisonniers : ils allaient les exécuter...

Chassant le visage exsangue d'Amelia au bout de la lance, Osborne balaya le site. Il avait beau chercher sous les torches, Hana ne figurait pas parmi les Maoris. Elle était pourtant ici, quelque part. Il vit un lot de palettes empilées sur les fondations, puis les baraquements des ouvriers en enfilade le long de la plage : l'un d'eux était faiblement éclairé. Gardant la porte, un homme en combinaison noire épiait la côte comme si un quelconque danger pouvait venir de la mer, un pistolet-mitrailleur à l'épaule.

Osborne vissa le silencieux au canon du revolver et rampa sur le sable frais...

Un excellent tireur, avait dit Timu : cessant de respirer, il se tint en position et logea une balle entre les deux omoplates. La sentinelle tomba aussitôt sur le sable, les genoux à terre. Le second projectile lui perfora le cœur.

Mark tournait en rond, de plus en plus nerveux à mesure que la nuit tombait. La cabane des ouvriers était exigüe, ça sentait la terre remuée et la sueur froide, le gamin était fatigué, il suffisait de voir sa tête, mais les tranquillisants n'avaient toujours aucun effet sur lui.

— Il est où mon père ? demanda-t-il pour la centième fois. Je veux le voir ! insista-t-il. Et Josie aussi ! J'en ai marre moi, hein ! J'en ai marre !

La colère lui abîmait les yeux. Hana fouilla nerveusement les poches de sa veste : où avait-elle fourré ces maudits cachets... Mark n'avait peut-être pas toutes ses facultés mais il avait compris depuis longtemps que quelque chose n'allait pas ; la virée à la mer avec Josie n'avait, il est vrai, pas duré longtemps, il ne l'avait d'ailleurs plus revue et sa nouvelle éducatrice lui faisait peur. Le pauvre gosse était loin de se douter qu'il lui devait la vie et que sans son insistance on l'aurait décapité, comme les autres. Un simple sursis. Car Nepia l'éliminerait lui aussi, une fois que toutes les têtes ennemies seraient plantées au sommet de la colline sacrée, exhibées aux yeux du monde.

Le cauchemar touchait à sa fin. Seulement Mark n'avait rien à voir là-dedans : fils de *kupapa* ou pas, tout ce qui l'intéressait, c'était ses putains de séries télé.

Hana se demandait comment elle allait se débrouiller pour l'emmener quand elle entendit une sorte de sifflement dehors, suivi d'un bruit de chute... La Mao-

rie oublia un instant l'adolescent en colère et, lui intimant de la boucler, ouvrit la porte du cabanon. Un corps jonchait le sable, parfaitement immobile. Hana se pencha et vit le dos de l'homme, troué par deux balles de gros calibre. La sentinelle.

Le contact froid d'une arme se posa alors contre sa tempe.

— Un cri et tu es morte.

Osborne saisit Hana à la gorge et, d'un jet, l'envoya valser à l'intérieur du cabanon.

Elle retint son souffle. Paul. Paul Osborne : de la peur jusqu'à l'os, un .38 à silencieux à la main et deux boules de feu dans les yeux.

— On m'a dit que tu étais rentré, dit-elle sans amertume : j'aurais dû me méfier.

Le réduit était faiblement éclairé, il ne voyait qu'elle, elle et les tatouages encore noirs qui ornaient ses belles lèvres. Mais il manquait de temps.

— Fitzgerald : il lui est arrivé quoi ?

— Rien, répondit Hana. Il s'est tué tout seul.

— Pourquoi ?

— J'en sais rien.

Osborne avait la gorge sèche :

— Et l'assistante du coroner ?

— Je ne sais pas de qui tu parles et je m'en fous.

— Pas moi.

— J'en ai marre ! lança alors une voix bizarre.

Merde : il y avait un gamin à l'ombre de la lampe à pétrole, un trisomique d'une douzaine d'années qui fronçait les sourcils comme s'il venait d'ailleurs. Osborne maugréa — ce n'était pas du tout prévu dans ses plans.

— Qui c'est celui-là ?

— Le fils de Timu.

— Qu'est-ce qu'il fout là ?

— C'est moi qui m'en occupe, expliqua Hana.

Chose curieuse, la présence d'Osborne sembla rassurer le gosse puisqu'il se réfugia près de lui.

— Y me font peur ces cons-là ! glapit-il d'une voix précipitée. J'en ai marre, hein ! Je veux voir Josie ! Et mon père aussi, hein ! J'en ai marre.

Manquait plus que ça.

— T'en fais pas, mon gars, dit-il, on va filer d'ici en vitesse. (Il se tourna vers Hana.) Toi aussi tu viens avec nous.

La Maorie portait un pantalon et une veste sombre mais aucune arme : Osborne braqua son .38 sur sa belle gueule de sauvage.

— Tu viens avec nous : *tout de suite*.

— Pas avant d'avoir rasé le chantier, dit-elle d'une voix calme. Tout est prêt : il n'y a plus qu'à appuyer sur le détonateur. Les ingénieurs ont miné les fondations. Le détonateur est relié à un branchement en série. Il n'y a que deux gardes. Aide-moi. Après on fera ce que tu veux...

Hana parlait doucement pour ne pas effrayer le gamin qui, à deux pas de là, observait la joute d'un air très concentré. Osborne hésita un instant. Elle dut sentir le flottement.

— La terre ne nous appartient pas, c'est nous qui lui appartenons, enchaîna-t-elle. Je croyais que tu avais compris, Paul... La terre est *tapu*, sacrée. C'est notre équilibre, notre *mana*.

Ses beaux yeux brillaient à la lueur de la lampe à pétrole.

— C'est pas ça qui te rendra ta grand-mère, dit-il.

Hana grimaça de rage. Elle voulut le gifler mais il souriait, avec ses maudits yeux jaunes... Elle le gifla.

Mark eut un geste de recul mais resta dans l'ombre d'Osborne, impassible. Avec ce poids mort, ils avaient encore moins de chances de sortir vivants de ce piège à rats : sans l'aide d'Hana, ils n'en avaient aucune.

Osborne posa le canon du .38 sur sa jolie tête dénaturée.

— Je n'ai pas fait tout ce chemin pour repartir sans toi, dit-il d'une voix blanche.

— Tout ce que je veux, c'est faire sauter ce putain de site.

Hana n'en démordait pas. Plus le temps de tergiverser.

— Ils sont combien dehors ?

— Une trentaine à surveiller le site, rétorqua la Maorie, autant pour la cérémonie.

— J'en ai marre moi, hein !

Mark tremblait comme une feuille. Soudain la porte du cabanon vola en éclats. Osborne envoya valdinguer le gosse, qui s'écroula de tout son long. Deux hommes jaillirent dans le réduit, arrosant les murs et ce qui se trouvait devant. Hana fut projetée contre la table. Celui qui venait de tirer mourut une fraction de seconde plus tard, le visage emporté par le choc hydrostatique. Osborne s'était jeté contre le banc, l'arme à la main. Une nouvelle rafale perfora les étagères métalliques, pulvérisant la lampe à pétrole et les étagères, avant qu'il ne l'ajuste : deux balles tirées coup sur coup, en pleine poitrine. Le Maori recula sous l'impact et, dans une giclée de sang, s'écroula sur le plancher.

— J'en ai marre moi, hein ! J'en ai marre !

Mark était toujours vivant.

Osborne se dressa d'un bond. Une balle lui avait rogné l'épaule mais il ne sentait plus rien. Il faisait noir dans le réduit, ça sentait la poudre et son cœur cognait à tout rompre. Il aida le gamin à se relever. Terrifié par la vision des deux hommes abattus sous ses yeux, le pauvre bégayait des mots incompréhensibles. Osborne repéra alors la silhouette qui, profitant de la pénombre, venait de se glisser au-dehors : Hana.

Il agrippa Mark par la peau du cou.

— Viens avec moi, toi !

L'adolescent fixait toujours les corps à terre : la main d'Osborne le projeta à l'air libre. Mark manqua de buter sur le mort qui gisait à l'entrée, rétablit son équilibre in extremis. Osborne guetta les alentours — pas trace d'Hana. Il se tourna vers le trisomique et le prit par les épaules :

— Maintenant tu files jusqu'à la plage, tu t'assois au bord de l'eau et tu attends sans bouger, compris ? (Il le serra fort.) Compris ?!

Comme Mark ne réagissait pas, il l'agrippa par le col de sa chemisette et le poussa de toutes ses forces :

— Allez dégage, merde !

Emporté par l'élan, le gamin trébucha et courut droit devant lui.

La fusillade avait alerté les Maoris. Il en accourait depuis la colline. Osborne se réfugia derrière un tas de briques, chercha Hana dans le clair-obscur du chantier, ne la trouva pas. Putain, où était-elle encore fourrée ?! Il l'avait vue s'écrouler mais elle était toujours vivante : elle tenterait de rejoindre le stock d'explosifs. Quel cabanon ? Il y en avait au moins

une dizaine, disséminés sur le site. Depuis l'angle où il se tenait terré, Osborne balayait le site lorsque des coups de feu retentirent au loin.

Ils venaient de la piste.

Culhane.

Les forces spéciales.

Tout basculait.

Il contourna la baraque de chantier, évita les deux types en armes qui se précipitaient et repéra enfin la silhouette d'Hana : elle allait vacillante entre les cahutes et les palettes, et se tenait le ventre comme s'il allait s'enfuir. Elle était blessée.

Impression d'irréel sur le chantier en bord de mer : des rafales d'armes automatiques sifflaient depuis la forêt, des torches brûlaient au pied de la colline, les membres de la garde s'étaient éparpillés mais les hommes aux torses nus poursuivaient la cérémonie sous les incantations hallucinées de Nepia. On traînait le *kupapa*, Timu-le-traître qui avait mangé dans la main des puissants et qui maintenant flageolait telle une marionnette au pied du *tohunga*, avant de le plaquer contre le billot. Les autres grelottaient de peur devant les têtes coupées. Il fallait faire vite. On tira Melrose vers le billot. De l'autre côté du site, un véhicule arrivait à toute bombe : des silhouettes armées traversaient les fondations et prenaient position à l'orée de la forêt. Les forces spéciales avançaient mais on organisait la défense.

Profitant de la confusion, Hana s'était traînée jusqu'au chalet de Wheaton et exhortait les gardes à quitter leur poste. Dans la panique, les Maoris hésitaient : devaient-ils se porter en renfort ou continuer à surveiller le stock d'explosifs ? Hana entra d'auto-

rité à l'intérieur du baraquement. La balle avait traversé le ventre sans toucher la colonne mais elle avait soif et du mal à respirer.

Les deux gardes tergiversaient, cherchant une cible dans la nuit sans savoir que c'était eux qu'on visait : Osborne abattit le premier d'une balle au poumon, l'autre à bout portant, à l'abdomen, alors qu'il jailissait de l'obscurité.

Du pied, il expulsa la porte et fit irruption dans le cabanon. Hana était assise à même le sol, recroquevillée par la douleur. C'est à peine si elle lui adressa un regard : ses mains ensanglantées cherchaient à brancher les fils du détonateur, celui qui ferait sauter le site. Mais elles tremblaient trop. Osborne arracha les fils de ses mains pathétiques et souleva sa tunique : la blessure était moche à voir mais elle pouvait encore s'en sortir.

— Tu peux avancer ? dit-il.

— Oui.

Dehors les coups de feu redoublaient. Osborne empocha le détonateur, prit Hana dans ses bras et la tint debout. La jeune femme grimaçait, les yeux injectés, mais elle avait toujours la même odeur, les mêmes yeux de jade qui lui brisaient le cœur. Elle voulut dire quelque chose mais c'est lui qui l'en empêcha :

— Défile l'enrouleur : je te couvre.

Le visage de la Maorie s'illumina un court instant : il l'aidait. Enfin.

Osborne rechargea ses deux .38, un œil anxieux passé par l'embrasure de la porte. Les rafales continuaient de siffler au-dehors. Hana gémit en faisant un premier pas vers la sortie. Plaqué contre la porte, Osborne lui fit signe d'avancer.

— Le gosse attend sur la plage, dit-il en la tenant contre lui. La voie est libre : maintenant file !

Hana serra les dents et le rouleau de fil électrique qui reliait le détonateur au terrain miné et, sans penser aux balles perdues qui pleuvaient dehors, dégringola vers la plage.

Les unités spéciales livraient une véritable bataille rangée avec les hommes de Nepia qui, regroupés à l'orée de la forêt, tenaient le choc : au pied de la colline, le cercle d'initiés achevait sa cérémonie sanguinaire.

Sourde aux déchirements de son abdomen, Hana clopinait vers la mer, déroulant le précieux fil. Osborne couvrait ses arrières mais, pliant sous le feu de l'ennemi, les Maoris refluaient vers les fondations. Une rafale fit voler le sable à leurs trousses. Hana trébucha, se releva avec peine. Dans un état second, Osborne abattit un homme d'une balle dans le dos, un autre alors qu'il rechargeait son fusil à pompe à l'angle d'un cabanon. Deux balles dans la tête. Il en tuerait d'autres. Il les tuerait tous. La mer écumait un peu plus loin, dans le noir même la lune s'était voilée, Hana psalmodiait de douleur devant lui, ses pieds peinaient sur le sable meuble mais elle ne lâchait pas l'enrouleur.

Mark attendait près du rivage ; dans l'eau, ils avaient peut-être une chance d'échapper au souffle qui allait emporter le site... Osborne rattrapa Hana, crut déceler une présence derrière la bétonnière, se ravisa, fonça droit devant. Encore vingt mètres et ils atteindraient les flots. Soudain une rafale siffla sur l'air de la plage.

Ils tombèrent ensemble.

Osborne roula sur le sable, fit volte-face dans le même mouvement et vida ses deux chargeurs au jugé. Une silhouette s'écroula à l'ombre des baraquements. La douleur jaillit alors, fulgurante. Il enfouit sa main sous sa veste, la ressortit poisseuse.

Étendue à quelques pas de là, Hana bougeait encore. Il rampa jusqu'à elle, une brûlure au fond du ventre. Hana aussi était touchée, aux jambes. Elle grimaçait mais l'artère fémorale était sauve.

— Tu peux te lever ? dit-il.

— Non.

Dans la chute, le détonateur lui avait échappé et reposait un peu plus loin, hors de portée.

Osborne braqua alors son arme en direction de la mer. Venue du rivage, une silhouette maladroitement ahanait sur le sable : Mark.

Il les avait vus tomber et arrivait maintenant, ruiselant de peur. Le gamin voulut parler mais Osborne se dressa et le plaqua durement contre le sol : une clameur venait de retentir au pied de la colline. Mark s'effondra sur le sable. À la lueur des torches, une tête fraîchement décapitée trônait au bout d'une lance : celle de son père.

Osborne pesta entre ses dents : la mer n'était qu'à une vingtaine de mètres mais ils ne pourraient jamais l'atteindre. Couchée à ses côtés, Hana tentait de retenir le sang qui coulait de son ventre. Ses pupilles luisaient de douleur mais sa main cherchait désespérément à atteindre l'enrouleur...

— Toujours maorie, hein ?

— Toujours vivante...

Plus pour longtemps : les doigts poisseux, Osborne brancha les fils au détonateur.

Plus haut, les forces de police avaient investi le chantier ; on se tirait dessus entre les baraquements, presque à bout portant, les hommes de Nepia tombaient un à un mais, vu leur défense acharnée, ils se battraient jusqu'au bout. Le branchement était prêt, la charge énorme. Osborne hésita. L'explosion allait souffler les cabanons, le chantier, le site tout entier... Peut-être une chance sur cent d'en réchapper.

Pressé contre lui, le corps d'Hana était brûlant.

— Vas-y, souffla-t-elle.

Le gamin voulut relever la tête mais Osborne le maintint face contre terre.

— J'en ai marre ! balbutia Mark, la bouche pleine de sable.

— Moi aussi, rumina Osborne.

Les yeux d'Hana brillaient sous la lune, mais plus pour lui : il appuya sur le détonateur.

Bibliographie

- FRANCINE TOLRON, *Nouvelle-Zélande : du duel au duo ?* Presses universitaires du Mirail.
- G. G. LE CAM, *Mythe et stratégie identitaire chez les Maoris de Nouvelle-Zélande*, L'Harmattan.
- « Nouvelle-Zélande, laboratoire du néo-libéralisme », *Monde diplomatique*, mai 1997.
- S. CROSSMAN ET J.-P. BAROU, *Enquête sur les savoirs indigènes*, Calmann-Lévy.
- JEAN DE MAILLARD, *Un monde sans loi*, Stock.
- H. G. ROBLEY, *Moko*.
- WIRA GARDINER, *Haka, a Living Tradition*.
- D. M. STAFFORD, *Tangata whenua*.
- JEAN JO SCEMLA, *Le voyage en Polynésie*, Laffont, « Bouquins ».
- KERI HULME, *The Bone People*, Flammarion.

REMERCIEMENTS

Ce livre a bénéficié de la bourse Stendhal décernée par le ministère des Affaires Étrangères. Je tiens aussi à remercier l'Alliance française d'Auckland et Pita Shapples, pour son *wero* au *marae* de West Coast Road... Remerciements appuyés à mes courageux lecteurs, notamment Olivier Mau et Jean-Jacques Reboux, riches d'encouragements et de conseils avisés, ainsi que Sophie Couronne pour l'ultime caillasse d'un édifice jusqu'alors bien chancelant.

<i>Note de l'auteur</i>	13
I. Un goût de caillou	15
II. Rechutes	183
III. Le gardien des os	313

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection Série Noire

ZULU, 2008, Folio Policier n° 584.

UTU, 2004, n° 2715 et Folio Policier n° 500.

PLUTÔT CREVER, 2002, n° 2644 et Folio Policier n° 423.

Dans la collection Folio Policier

LA JAMBE GAUCHE DE JOE STRUMMER, 2007, n° 467.

Dans la collection Folio 2 €

PETIT ÉLOGE DE L'EXCÈS, 2006, n° 4483.

Aux Éditions Baleine

HAKA, 1998, Folio Policier n° 286.

Dans la collection Le Poulpe

D'AMOUR ET DOPE FRAÎCHE, 2009, coécrit avec Sophie Couronne.

Chez d'autres éditeurs

RACLÉE DE VERTS, Éditions La Branche, collection Suite noire, 2007.

FOND DE CALE, Éditions Après la lune, collection Invitation au noir (1 livre, 2 auteurs, 4 textes : Caryl Férey invite Sophie Couronne), 2010.

QUEUE DU BONHEUR, édité par le MAC/VAL, 2008, d'après l'œuvre du plasticien Claude Clotsky.

Aux Éditions Thierry Magnier

MA LANGUE DE FER, littérature jeunesse, collection Petite poche, 2007.

JOUR DE COLÈRE, littérature jeunesse, collection Petite poche, 2003.

Aux Éditions Syros

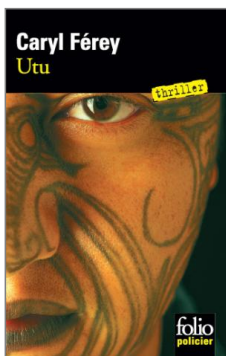
ALICE AU MAROC, littérature jeunesse, collection Souris noire, 2009.

LA DERNIÈRE DANSE DES MAORIS, littérature jeunesse, collection Souris noire, 2007.

LA CAGE AUX LIONNES, littérature jeunesse, collection Souris noire, 2006.

Composition IGS
Impression Novoprint
le 10 mai 2010
Dépôt légal : mai 2011
1^{er} dépôt légal dans la collection: février 2008

ISBN 978-2-07-034970-8/Imprimé en Espagne.



Utu

Caryl Férey

Cette édition électronique du livre

Utu de *Caryl Férey*

a été réalisée le 06 juillet 2011

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070349708).

Code Sodis : N50187 - ISBN : 9782072452024.

Numéro d'édition : 185225.